UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00292475 1

AS
162
B6
fasc. 79

LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME FASCICULE

LA LÉGENDE SYRIAQUE DE SAINT ALEXIS, L'HOMME DE DIEU,

PAR ARTHUR AMIAUD

PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

EMILE BOUILLON, Succr

67, RUE DE RICHELIEU, EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

1889

12815

AS
162
B6
fasc. 79

LA
LÉGENDE SYRIAQUE
DE
SAINT ALEXIS

Chartres. — Imp. Durand, rue Fulbert.

LA

LÉGENDE SYRIAQUE

DE

SAINT ALEXIS

L'HOMME DE DIEU

PAR

ARTHUR AMIAUD

Directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études

PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

ÉMILE BOUILLON, Succr

67, RUE DE RICHELIEU, EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

—

1889

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothquedel79ecol

Sur l'avis de M. A. Carrière, maître de conférences de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque, et de MM. J. Derenbourg et Guyard, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. Arthur Amiaud le titre d'élève diplômé de l'École des Hautes Études.

Paris, le 21 mars 1880.

Le Maître de Conférences,

Signé : A. CARRIÈRE.

Les Commissaires responsables :

Signés : J. DERENBOURG.
St. GUYARD.

Le Président de la Section,

Signé : L. RENIER.

A MON MAÎTRE

MONSIEUR AUGUSTE CARRIÈRE

HOMMAGE DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

AVANT-PROPOS

Bien que la rédaction de ce mémoire n'ait été terminée qu'en juillet 1887, cependant la plus grande partie — le texte, la traduction et les 48 premières pages de l'introduction — était déjà tirée en 1882. C'est donc, en somme, l'œuvre d'un débutant. Le lecteur voudra peut-être trouver dans ce fait quelque raison d'indulgence pour des défauts qui n'échappent point à l'auteur.

J'adresse ici mes tardifs remerciements aux savants anglais et français qui m'ont aidé de leurs livres et de leurs conseils, ou dont la bienveillance a facilité ma tâche. Je remercie surtout mon maître, M. Auguste Carrière, qui m'a donné le sujet de mon travail et qui a bien voulu en guider l'exécution et y apporter son secours précieux.

Paris, 3 mars 1889.

INTRODUCTION

I. — Les manuscrits

La légende syriaque de Saint Alexis, dont la publication fait l'objet principal de ce mémoire, nous a été conservée par huit manuscrits dont six appartiennent au British Museum et deux à la Bibliothèque nationale de Paris. Les manuscrits de Londres, un seul excepté, sont les plus anciens. Trois d'entre eux, dont l'exécution remonte jusqu'au VIe siècle, sont surtout précieux, tant par leur date, assez proche du temps où la légende fait vivre son héros, que par ce fait, en rapport étroit avec leur ancienneté, qu'ils donnent seulement ce que j'appellerai la première vie d'Alexis et terminent leur récit aux circonstances de sa mort à Edesse. A la suite de cette première vie, dont la fin laisse en effet supposer la résurrection du saint, les cinq autres manuscrits en ajoutent séparément une seconde, racontant sa fuite d'Edesse, son retour providentiel à Rome, et les faits de son séjour et de sa mort dans cette ville. Cette division de la légende en deux parties et l'absence de la seconde dans les textes les plus anciens sont d'une grande importance. Il suffit de dire ici, sans entrer dans les détails d'une étude qui a sa place dans la seconde moitié de cette introduction, que la première partie de la légende, ou, comme quelques manuscrits l'appellent avec raison, la *première histoire* de l'Homme de Dieu, est sans doute l'histoire véritable, originale et par elle-même complète, du saint auquel on a donné le nom d'*Alexis;* la *seconde histoire,* d'origine étrangère au dire du traducteur syriaque lui-

même, n'a été ajoutée que plus tard au premier récit et provient peut-être d'une confusion entre deux saints différents.

L'un des deux plus anciens de nos huit manuscrits, et celui qui certainement a le mieux gardé le texte primitif de la légende, se trouve à Londres, au Musée Britannique, où il est coté add. 17177. C'est un in-4° sur vélin, écrit en un bel estranghelo, et qui paraît remonter au VIe siècle [1], plutôt à la première moitié. Il est tout entier composé d'histoires de saints. La vie d'Alexis y occupe 7 feuillets, du f° 119 r° au f° 125 r°. Mais il manque au moins un feuillet entre les f°s 118 et 119, et avec lui sont perdues environ les dix premières lignes de notre légende. Ce texte a été fidèlement et soigneusement copié; la comparaison des manuscrits y révèle à peine quelques fautes. L'emploi d'un petit nombre de formes rares et quelques particularités d'orthographe le distinguent des textes plus modernes. Les points diacritiques y sont très-peu et très-inégalement répandus. Le point unique est le seul signe employé dans l'interponctuation. Je désigne ce manuscrit par la lettre A.

— C'est aussi à la première moitié du VIe siècle que je voudrais rapporter la copie d'un manuscrit in-8° écrit en caractères estranghelo sur vélin, classé dans la collection du Musée Britannique sous le n° add. 14644. M. Wright dit de ce manuscrit : « it is written in a fine, regular, Edessene hand of the Vth or VIth century [2]. » Quel que soit son âge précis, et fût-il en effet plus vieux que A, on verra qu'il est doublement inférieur à celui-ci : la classification des manuscrits le place à un degré plus éloigné de l'auteur commun, et la comparaison des textes montre qu'il reproduit l'original avec beaucoup moins d'exactitude. Parmi les fautes qu'on y relève, il en est qui ont peu d'importance ou qui existaient déjà dans le manuscrit suivi par le copiste; ce sont des mots ajoutés ou retranchés, quelques expressions changées, parfois le sens d'un passage modifié. Mais il y en a de plus considérables, et qu'on doit certainement imputer au copiste. Elles consistent la plupart dans l'omission de courtes phrases, qu'il semble n'avoir pas toujours bien comprises ou

1. W. Wright, *Catalogue of syriac manuscripts in the British Museum* (London, 1870—73), n° DCCCCXXV.

2. *Op. cit.*, n° DCCCCXXXVI.

qu'il a jugées inutiles au récit. Ce texte est d'ailleurs d'une exécution soignée. Il présente lui aussi quelques formes devenues rares, et l'orthographe et les ponctuations y sont les mêmes que dans A. L'histoire d'Alexis va du f° 87 v° au f° 92 v° du manuscrit. J'appellerai B cet exemplaire.

A la dernière page du manuscrit (f° 93 r°), une note à demi effacée mais encore intelligible, et qu'il est d'ailleurs aisé de restituer exactement puisque beaucoup de manuscrits du British Museum la reproduisent, nous apprend qu'*il fut acquis, en même temps que deux cent cinquante autres, par Moïse surnommé le Nisibite, abbé du monastère syrien de la Mère de Dieu au désert de Sceté, pendant le voyage qu'il fit à Bagdad pour les intérêts de ce saint monastère et de ses moines, en l'année 1243 de l'ère des Grecs* (de J.-Chr. 932). Voici cette note : ܐܬܩܢܝ ܗܠܝܢ ܘܡܐܬܝܢ ܕܚܡܫܝܢ
ܗܕܐ ܩܡ̄ ܕܒܝܬ ܡܘܫܐ ܢܨܝܒܢܝܐ ܐܒܐ ܕܕܝܪܐ ܕܣܘܪ̈ܝܝܐ ܕܝܠܕܬ ܐܠܗܐ . ܐܣܬܠܩ ܗܘܐ ܠܒܓܕܕ
ܗܢܐ ܕܢܦܩ ܐܣܝܪܐ ܣܓܝ̈ܐܐ ܩܕܡܝ ܘܣܩܝܦܝܢ ܥܩܬܐ ܟܘܪܗܢܐ ܘܫܠܡܘܬܐ ܕܥܘܕܪܢܐ
ܠܡܫܠܡܐ . ܕܐܦ ܣܓܝܐܘܢ . ܘܐܬܪܡܝܘ ܠܗ ܒܥܘܩܬܐ ܥܠ ܐܠܩܦ . ܡܢ ܐܠܐ
ܒܥܝܪܗ ܕܟܠ ܐܩܦ ܡܪܝܐ ܗܢܐ ܩܡ̄ ܘܕܝܡܝܬܐ ܕܝܗ . ܕܠܗܐ ܗܘ ܕܡܠܟܐ ܠܫܠܚܘܬܗ[1]
ܡܥܒܕܢܐ ܕܐܝܬܘܗܝ ܕܡܫܝܚ ܗܘ . ܠܡܫܐ ܠܗ ܘܡܕܒܪܢܘܬܗ[2] . ܘܡܠܟܐ ܕܐܬܡܠܟܘ
ܒܗܘܢ . ܘܠܐ ܡܚܡܠܝ ܠܐܠܦ ܒܥܢܝܢܐ ܚܡܫܐ ܕܠܗܐ ܕܠܥܡܗ ܟܠ ܡܢ ܩܪܝܒܘܗܝ
ܒܝܬ ܡܢ ܐܢܫ . ܘܠܐ ܕܢܟܣ ܟܬܒܐ ܗܢܐ ܐܘ ܠܢܦܩܘܢ ܐܘ ܢܓܢܘܒ ܐܘ ܠܡܚܡܠܘ
ܠܐܢܫܝܢ . ܘܠܕܝܪܐ ܐܠܘ ܡܢ ܕܡܢܐ ܗܢܐ . ܘܗܘ ܕܫܡܥ ܕܠܗ ܕܡܫܝܚܐ ܐܡܝܢ̄ . ܐܦ ܒܘܝ
ܫܠܡܐ ܗܠܝܢ ܒܗ ܢܦܩܘܢܐ ܩܢܘܡܐ ܕܐܬܩܢܝ ܡܢ ܟܬܒܐ ܗܠܝܢ ܟܠܗ ܐܠܦܐ ܘܡܐܬܝܢ
ܘܐܪܒܥܝܢ ܘܬܠܬ ܕܝܘ̈ܢܝܐ[3] .

— Le troisième manuscrit, que je désignerai par C, appartient aussi au British Museum, où il porte le n° add. 12160. C'est un grand in-8° survélin, écrit en un bel et régulier estranghelo, et qui d'après le caractère de l'écriture doit dater de la dernière moitié du VIe siècle[4]. Notre légende part du f° 128 v° et finit au f° 134 v° du manuscrit. Le texte y est traité généralement avec plus de liberté qu'en aucun autre exemplaire. Le

1. Lisez ܫܠܝܚܘܬܗ.

2. Lisez ܘܡܕܒܪܢܘܬܗ.

3. Différentes rédactions de cette même note, dont quelques-unes presque identiques à celle de notre manuscrit, ont été publiées et traduites par les Assemani : *Bibliotheca Orientalis*, t. II, p. 118, — et *Bibliothecæ apostolicæ Vaticanæ codicum manuscriptorum Catalogus*, (Romæ, 1756—1759), Ire partie, t. III, pp. 31, 39, 80, etc.

4. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCXLII.

scribe a sans scrupule interverti l'ordre des mots, remplacé des locutions par leurs équivalents, changé des tournures, modifié des leçons, et il n'est pas rare que ses variantes affectent le sens même de la phrase. Déjà le texte qu'il avait sous les yeux ne valait pas celui suivi par le copiste de B. Sa copie est donc moins fidèle encore que celle de ce dernier. Pourtant elle offre des avantages. Elle a très-peu d'omissions, et elle prête au critique un secours précieux en quelques endroits où seule avec A elle a gardé la bonne leçon. A la fin de l'histoire, immédiatement avant l'explicit, le scribe a inséré quelques lignes sans importance où il appelle sur lui, sur le lecteur et les auditeurs de la légende le secours des prières du saint et de tous les saints ses compagnons .. etc. Je reproduis ces lignes aux *Variantes des manuscrits.*

Cet exemplaire a été très-soigneusement exécuté. Surtout l'interponctuation y est plus riche et plus étudiée qu'en aucun des autres, à l'exception peut-être de D. Le scribe ne s'est pas borné, comme les précédents, à séparer également par des *posuqe* les phrases et leurs diverses propositions. L'emploi du *taḥtoyo,* du *'eloyo,* des *šewayo* ne lui a même pas suffi et il a encore voulu marquer les intonations moindres par ces sortes de *'eloyo* et de *taḥtoyo* mineurs que Barhebræus appelle ܐܘܠܐ, ܣܡܟܐ et ܡܫܚܠܦܢܐ ܣܡܟܐ[1]. Enfin le récit a été coupé au moyen du signe ⁘ en longs paragraphes. Les points diacritiques, surtout auprès des verbes, sont plus fréquents dans ce texte que dans les deux premiers.

Comme l'a remarqué M. Wright[2], ce manuscrit (au moins dans sa première partie, car l'écriture change et devient plus moderne après le f° 153,) est le même que celui du monastère de Sceté où Assemani lut l'histoire d'Alexis, le « *vetustissimus codex scriptus a Thoma diacono Edesseno in monasterio Gubæ Baraiæ, die XXIX Julii, anno Græcorum 895, Christi 584, quem nullo pretio extrahere licuit* »[3]. On ne peut douter de cette identité. Outre que la table des matières du manuscrit de Scetė, donnée par Assemani dans un autre passage de sa *Bibliotheca Orientalis*[4],

1. Voir la IVe partie, ch. 6, sect. 4 du *Ktovo d'ṣemḥe* (*edid.* abbé Martin, Paris, 1872), p. 258.

2. *Op. cit.,* p. 1090, b, en note.

3. Assemani, *Bibliotheca Orientalis,* t. I, p. 401, note 4.

4. T. III, part. I, p. 19, en note.

concorde absolument avec celle de notre manuscrit C [1], on retrouve encore au recto du f° 107 de ce manuscrit la note même que releva l'illustre orientaliste pendant sa mission de 1715, et où il lut le nom du scribe et la date de son travail. Cette note est ainsi conçue :

܀ ܨܠܘ ܥܠ̈ ܬܐܘܡܐ ܡܫܡܫܢܐ ܐܘܪܗܝܐ ܕܟܬܒ ܦܠܩܣܬܐ ܗܕܐ ܕܐܠܗܐ ܠܬܫܒܘܚܬܗ
ܒܫܢܬ ܕܡܠܐ ܐܝܟ ܝܘܢܝܐ ܒܐܘܪܗܝ . ܡܢ ܟܬܒܐ ܕܩܕܡܝܬܐ ܕܒܝܬ ܡܫܡܫܢܐ ܘܩܪܝܢܐ
ܘܫܘܒܚܐ ܠܡܫܝܚܐ· ܐܡܝܢ ܘܐܡܝܢ ܀

. . ܀ . . ܕܒܨܠܝܒܗ ܕܚܝܐ ✝ ܥܡ ܡܢܬܐ . . ܀ . .

܀ ܐܫܬܠܡܬ ܦܠܩܣܬܐ ܗܕܐ ܕܐܡܝܪ ܢܦܫܐ ܒܚܝܪܐ ܘܢܫܬܐ ܒܗ ܕܝܠܗ ܕܐܠܦܝܢܐ
ܘܢܦܫܝ ܡܫܝܢܐ ܒܟܘܪܗܢܐ ܡܪܝܡܐ ܕܝܠܗ ܡܢ ܐܪܥܐ . ܐܢܫܘܬܐ ܕܝܢ ܘܫܘܡ ܫܡܝܐ
ܗܢܐ ܢܦܫܬܐ: ܠܡܪܝܡܐ ܘܠܡܫܬܚܢܐ ܕܢܫܬܐ ܒܗ ܕܫܒܝܚܬܐ . ܒܡܐܬܐ ܘܢܦܫ
ܐܠܗܐ . ܘܐܢܫ ܐܝܬܐ ܒܪܝܫܝܬܐ ܡܢܗ . ܢܘܗܪܐ ܕܡܫܝܚܐ ܕܝܠܗ ܕܒܫܡܝܐ . ܒܫܡ
ܡܪܝܐ ܕܡܫܝܚܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܐܝܬܐ ܒܠܗ ܕܒܢܘܗ . ܗܠܝܢ ܕܫܠܝ̈ܚܐ ܫܡܥܘܗ
ܕܠܡܫܝܚܐ: ܘܫܠܝ̈ܚܐ ܡܫܡܫܢܐ ܕܡܠܟܐ: ܫܡܥܘ ܐܦܝܗܘܢ. ܘܐܝܬܝܗܘܢ.: ܘܐܝܬܘ
ܙܒܢܐ ܠܚܝܐ ܘܫܘܚܐ ܘܡܠܟܘܬܐ ܐܠܗܐ ܕܫܪܪܐ. ܕܐܠܗܐ ܗܘ ܕܒܥܠܡܐ ܡܫܒܚܢܘܬܗ:
ܘܡܠܟܘܬܗ، ܦܘܠܚܢܗ ܡܪܝܡܐ ܢܦܫܗ. ܠܟܠ ܦܘܩܕܢܐ ܐܝܬ ܠܡܦܠܚܢܘܬܗ، . ܘܠܝܬܐ
ܐܠܗ. ܕܠܡܫܝܚܗ. ܗܘ ܒܪܗ ܡܠܐ ܐܢܫܘܬܐ ܕܐܡܪܐ: ܕܢܗ ܡܪܝܡܘܬܗ ܕܐܝܟ ܐܡܪܬ ܘ
ܡܠܟܘܬܐ ܗܘ ܕܡܠܟܘܬܐ ܗܘܐ ܠܗܘܢ. ܡܢ ܩܕܡ ܬܪܥܝܬܗ ܕܥܠܡܐ[2]. ܡܢ ܟܬܒܐ
ܥܡܗ ܚܕܐ ܡܪܝܡܬܐ ܀ ܐܡܝܢ ܘܐܡܝܢ ܀

܀ ܀ ܀ ܀ ܀

ܟܠ̈ ܕܝܢ ܕܩܪܐ ܒܗ ܒܦܠܩܣܬܐ ܗܕܐ ܕܠܩܪܐ ܐܘ ܕܠܦܫܩ ܐܘ ܕܠܡܬܒܥ ܡܢܗ
ܒܐܦܝ ܟܬܒܗ ܐܘ ܦܫܩ ܡܢܗ ܡܢܗܘܢ: ܗܘܐ ܡܨܠܐ ܕܡܪܝܐ ܚܢܢ ܕܢܫܒܘܩ ܕܐܠܗܐ
ܡܢܗ ܦܘܪܥܢܐ ܐܝܟ ܡܫܟܢ ܚܝܠ ܡܢܝܢܐ ܀

« Priez pour le diacre Thomas, d'Edesse, qui a écrit cet exem-

1. Voir W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCXLII.
2. *Matth.*, XXV, 34.

plaire. Que Dieu lui fasse miséricorde au jour du jugement comme au larron sur la croix, par le secours des prières de toute sa sainte église et par vos prières, mes frères [1]! Amen et Amen.

Mémoire soit faite du vivant qui a écrit cet exemplaire, lorsqu'il sera parmi les morts! Amen. [2]

Cet exemplaire a été fini d'écrire au mois de tamouz, le vingt-neuvième jour, en l'année 895, dans le saint monastère de Guba Baraia. Le scribe s'est appliqué à composer ce trésor spirituel pour la lecture et dans l'intérêt de toute la communauté des fidèles : du prieur de ce monastère, l'éminent et pieux Thomas, moine par amour du Seigneur, ainsi que des autres prêtres et diacres et de tous les frères qui sont avec lui; de ceux qui pour l'amour du Christ et pour obéir à son précepte ont quitté leurs parents et leurs frères, et ont aimé les jeûnes prolongés et les veilles, et toutes les fatigues du corps. Que Dieu, quand il apparaîtra dans sa gloire, entouré de tous ses saints anges, leur accorde une bonne récompense de leurs œuvres et les juge dignes d'entendre cette délicieuse parole qui dira : «Venez, les bien-aimés de mon père! Entrez en possession de ce royaume qui vous a été préparé dès avant la création du monde!» Par le secours des prières de toute la sainte église. Amen et Amen.

Quiconque demandera cet exemplaire pour le lire, ou le collationner ou le copier, et se l'appropriera ou en déchirera rien, qu'il sache que devant le tribunal terrible de Dieu il en rendra compte comme d'un vol sacrilège.»

Nous avons fini avec les manuscrits qui connurent seulement la première partie de la légende. Un intervalle de près de trois siècles les sépare des cinq autres qui restent à décrire.

— Le premier de ceux-ci est le ms. add. 14649 du Musée Britannique. C'est un grand in-8° sur vélin, qui paraît avoir été exécuté au IXe siècle [3]. Il est écrit encore en un bon et régulier estranghelo, mais où la transition s'accuse par la forme de quelques lettres. Les ܐ sont plus relevés; les ܡ sont fermés,

1. Littéralement : messieurs.

2. Je ne sais si j'ai bien rendu le sens de cette petite phrase. La concision apprêtée du texte et sa disposition bizarre, en forme de croix, empêchent d'en donner une traduction précise.

3. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCL.

les ܘ fermés et ronds; le ܕ et le ܪ sont arrondis; le ܗ est presque moderne. Le texte de ce manuscrit est soigné et généralement assez exact, malgré de nombreuses variantes inévitables dans une copie aussi éloignée de l'original. Ce qui le caractérise, c'est, surtout pour la première partie de l'histoire, une certaine surcharge d'épithètes et de détails que nous retrouverons bientôt dans un autre texte et qui est le fait d'un scribe antérieur. On distingue dans la seconde partie un petit nombre de corrections sans importance et d'une main plus récente. Le système d'interponctuation appliqué dans C se retrouve ici presque le même. Les points diacritiques se font plus nombreux. Mentionnons une singulière orthographe, plusieurs fois répétée, les futurs singuliers avec suffixe : ܢܫܟܚܘܗܝ, ܢܬܟܬܫܘܗܝ, ܐܬܟܬܫܘܗܝ, ܢܥܒܕܘܗܝ et même ܐܚܘܗܝ. Mais on rencontre aussi l'orthographe habituelle. L'histoire d'Alexis occupe les folios 25 v° à 33 r° du manuscrit. Une table des matières, inscrite au verso du premier feuillet, l'annonce sous les titres suivants : ܬܘܒ ܬܫܥܝܬܐ ܕܝܠܗ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܡܢ ܪܗܘܡܐ: ܐܬܝܠܕ ܒܝܘܡܝ ܗܘܢܘܪܝܘܣ ܘܐܪܩܕܝܘܣ ܒܢܝ ܡܠܟܐ ܡܗܝܡܢܐ. ܬܘܒ ܐܘܪ̈ܚܬܗ: ܕܟܠܗܘܢ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ: ܡܢ ܫܘܪܝܗ ܠܡܫܠܡܢܘܬܐ ܕܐܠܗܐ: ܘܩܕܡ ܟܠܡܕܡ ܐܢܘܢ ܒܬܫܥܝܬܐ. Je désigne ce manuscrit par la lettre D.

— Au cinquième rang se place par sa date un petit manuscrit de format in-16 sur vélin, conservé au British Museum sous le n° add. 14655. Son écriture, du caractère appelé jacobite, est du XIe siècle environ [1]. Il doit avoir été copié rapidement et sans beaucoup de soin, comme en témoignent des mots omis et d'autres altérés ou mutilés et qui n'offrent plus aucun sens. Cependant malgré ses fautes et ses variantes, je n'hésite pas à placer cet exemplaire immédiatement après A pour la première partie de la légende. Pour la seconde partie, les changements qu'on est en droit d'y présumer, quelques paraphrases et quelques interpolations qu'on y devine, surtout les altérations graves qui se rencontrent dans l'introduction et la rendraient incompréhensible en partie sans le secours des autres textes, empêchent de le présenter dans son ensemble comme la copie exacte de l'original. Mais il mérite encore, par la fidélité avec laquelle il a seul conservé certaines leçons, dont quelques-unes des plus importantes, d'être regardé comme le représentant le plus autorisé

1. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCCLVII.

de la rédaction primitive. Il est d'autant plus regrettable qu'il ne nous soit pas parvenu absolument complet. Des 25 feuillets que remplissait l'histoire du saint (f° 54 v° à f° 77 v°) deux sont perdus : l'un après le f° 65 vers la fin de la première vie, et l'autre après le f° 70 dans le milieu de la seconde. Le scribe a réparti fort inégalement les points diacritiques, et n'a guère employé pour l'interponctuation que le *posuqo*. J'appellerai E ce manuscrit.

— Les sixième et septième manuscrits font tous deux partie du fonds syriaque de la Bibliothèque nationale de Paris, et portent au catalogue les n° 234 et 235. Ce sont des recueils d'Histoires pieuses et de Vies des Saints. De format in-8° sur papier, l'un et l'autre ont été écrits en bons caractères jacobites, le second par un scribe plus habile. Le ms. 234 est daté : « Les deux parties de ce manuscrit, destinées primitivement à former deux volumes séparés, sont de la main d'un seul et même copiste, nommé Constantin, fils de Jacques, qui a terminé la première partie à Antioche, au mois d'iloul de l'an 1503 d'Alexandre [1]. » Du manuscrit 235 l'on sait seulement qu'il a été exécuté par un scribe nommé David [2]. La note qui nous apprend ce nom se tait sur la date de l'exécution du manuscrit, mais l'opinion de M. Zotenberg est qu'il doit remonter aussi à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle. Ces deux textes ont été copiés avec soin et on les trouvera encore passablement conservés, si l'on a égard au grand nombre d'intermédiaires qui les séparent de l'original. Le meilleur est le ms. 235, que je désignerai par G. A coté de passages altérés il garde de très-bonnes leçons et peut aider parfois utilement à la restitution de la seconde vie. Quant à 234, qui sera désigné par F, il n'est sans doute qu'une copie nouvelle d'un texte perdu, dont D nous donnait déjà la reproduction, et il est moins fidèle que D. — Les signes d'interponctuation sont assez variés dans ces manuscrits, et les points diacritiques y sont fréquents. La fin de la seconde vie manque dans 235, dont quelques feuillets sont perdus entre les f°s 18 et 19.

— Nous arrivons enfin au huitième et dernier exemplaire de

1. H. Zotenberg, *Catalogue des mss. syriaques et sabéens de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1874), n° 234.

2. *Ibid.* n° 235.

notre légende, au ms. add. 14728 du Musée Britannique. Ce petit manuscrit de format in-12 sur papier a été copié au XIIIe siècle [1], en jacobite courant et d'une main rapide. Ses fautes les plus ordinaires sont des omissions et des mots estropiés, surtout parmi ceux de provenance grecque. Mais on les corrige toutes aisément par la comparaison des manuscrits et je ne veux faire remarquer dès lors que la conservation générale de son texte, qui le place en première ligne, concurremment avec E, pour la seconde vie. Les ponctuations sont peu soignées et parfois fautives; le scribe n'a employé que le *posuqo*. L'histoire d'Alexis va du f° 55 v° au f° 71 v° de ce manuscrit, que j'appellerai H.

Il n'est besoin que de parcourir les différents textes de notre légende dans ces huit manuscrits pour reconnaître, à travers les fautes et les variantes multiples qui donnent à chacun sa physionomie propre, une seule et même rédaction, parvenue jusqu'à nous dans tous sans modification importante. Nous n'avons pas affaire, comme il arrive pour les légendes latine et grecque de notre saint, à des compositions personnelles dans le genre de ces μεταφράσεις, d'où le *logothète* Siméon a tiré en même temps son nom et sa renommée [2]. Si l'on entreprenait de publier une famille de telles œuvres, où chaque auteur respectant seulement les grandes lignes de la légende l'a traitée pour tout le reste avec une liberté presque absolue, aussi peu soucieux des omissions et des transpositions que prodigue d'interpolations et de développements, tout ce qu'on pourrait faire serait de donner chacune entièrement et séparément. Mais ici où nous n'avons, je le répète, que des copies plus ou moins exactes mais toujours sincères d'un même texte, le devoir de l'éditeur est de chercher à retrouver l'original ou à le restituer au moins dans la mesure du possible, et c'est là le but que nous allons poursuivre maintenant au moyen de la comparaison et de la classification de nos manuscrits.

Toutefois, dans le cas présent, la question est complexe et notre tâche sera doublée. J'ai dit déjà, et il me faudra revenir encore sur ce fait, que la légende qui nous occupe se com-

1. W. Wright, *op. cit.*, n° DCCCXLII.

2. Siméon Métaphraste, qui vécut à Constantinople au Xe siècle selon les uns, au XIIe selon les autres. Je reviendrai plus loin sur cet écrivain.

pose de deux parties d'origine bien distincte et dont l'une doit être antérieure à l'autre de plusieurs siècles. Cette dernière est inconnue des trois plus anciens manuscrits. En réalité, nous nous trouvons donc en face de deux travaux séparés : la première vie du saint, représentée par huit exemplaires, et la seconde vie, reproduite par cinq seulement. Mais faut-il séparer aussi l'étude de ces deux questions : Dans quel rapport sont entre eux les huit exemplaires de la première vie? — Dans quel rapport sont entre eux les cinq exemplaires de la seconde? On pourrait croire tout d'abord qu'il suffira de résoudre celle-là pour obtenir en même temps la solution de celle-ci. Il est possible en effet que le rapport soit le même pour les deux vies entre les cinq derniers manuscrits, auquel cas tout travail de comparaison des textes de la seconde vie serait superflu, et ne servirait tout au plus qu'à faire la preuve du résultat obtenu par la comparaison de ceux de la première vie. Mais il peut arriver aussi, et, nous le verrons plus loin, c'est justement notre cas, que ce rapport soit différent. Alors deux examens séparés seront nécessaires et nous amèneront à deux classifications distinctes, qu'il restera enfin à raccorder dans une classification générale.

Commençons donc par chercher dans quelles relations de parenté sont les huit exemplaires de la première vie.

Je ne suivrai pas dans l'exposé de mes recherches la même marche par laquelle je suis arrivé à établir ces relations. Il était impossible de remettre sous les yeux du lecteur toute la minutieuse comparaison des variantes et de reprendre avec lui la suite des tâtonnements et des hypothèses au moyen desquels a été atteint le résultat. Je procèderai plutôt en sens inverse et, partant de ce résultat comme d'un fait acquis, je me bornerai à en exposer les preuves, à noter les variantes qui le justifient et à rendre raison de celles qui semblent le contredire. Je donnerai d'ailleurs à la suite du texte de la légende une liste complète des *Variantes des manuscrits* qui mettra le lecteur à même de refaire au besoin mon travail et de vérifier mes conclusions [1].

1. Les principes de la critique des textes ont été exposés par M. Gaston Paris, dans sa préface de la *Vie de Saint Alexis, poème du XIe Siècle* (Paris, 1872), p. 7 et suivv. Mon travail doit beaucoup à cette excellente exposition.

Et d'abord il est constant que nous ne possédons pas l'original de la légende. Le seul de nos textes qui pourrait prétendre à ce titre et qui mérite qu'on le discute est celui du ms. A. Or on y relève deux fautes corrigées par C: l'omission des mots ܡܒܣܡܝܢ ܗܘܘ à la p. ܗ, l. 10, et à la ligne précédente la leçon ܕܢܬܟܬܒܘܢܗ pour ܕܐܬܟܬܒܬܘܢܗ. Mais ce texte est du moins la meilleure copie et la plus rapprochée de l'original perdu, que j'appellerai O.

Si nous passons maintenant à la comparaison rigoureuse des variantes, le premier fait qu'il faut constater est l'accord assez fréquent des mss. A B D E F G que je réunirai sous la désignation générale *a*, en opposition avec l'accord de C et H, que je comprendrai sous l'appellation *c*. Notons par exemple : p. ܓ, l. 5, *a* ܡܫܬܥܝܢܗܘܢ ܡܩܒܠܝܢܗ, *c* ܡܫܬܥܝܢ ܡܩܒܠܝܢܗ; — p. ܓ, l. 23, *a* ܐܬܐܡܪܬܘ ܕܝܢ ܐܣܛܘܢܝܘܗܝ ܡܢ ܠܥܠܘܗܝ, *c* omet; — p. ܗ, l. 8, *a* ܡܢ ܠܡܫܬܟܚܘܬܗ, *c* ܡܢ ܗܘ ܠܡܫܬܟܚܘܬܗ[1]; — p. ܚ, l. 12, *a* ܢܟܠܐ ܠܢܦܫܗ, *c* ܢܟܠܐ ܠܦܓܪܗ; — p. ܛ, l. 9, *a* ܘܠܐ ܡܫܟܚܝܢ, *c* ܘܠܐ ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ; — p. ܛ, l. 17, *a* ܩܘܪܒܢܐ ܕܡܫܝܚܐ ܘܡܪܝ, *c* ܩܘܪܒܢܐ ܕܡܫܝܚܐ ܘܕܠܒܪܢܫܐ; — p. ܛ, l. 19, *a* ܘܥܡܐ ܟܠܗ ܗܕܐ, *c* ܥܡܐ ܕܡܫܝܚܐ ܘܠܟܠ; — p. ܝ, l. 6, *a* ܡܢ ܗܝ ܕܝܢ ܕܡܠܟܘܬܗܘܢ, *c* ܡܢ ܗܝ ܕܝܢ ܡܢ ܗܝ ܕܡܠܟܘܬܐ ܡܫܬܥܝܢ[2]. On peut ajouter encore les variantes suivantes, auxquelles la fidélité générale de nos copies donne de l'importance, bien qu'elles ne consistent que dans l'omission de simples particules : p. ܓ, l. 11, *a* ܡܢ ܗܕܐ ܕܝܢ, *c* omet ܕܝܢ; — p. ܓ, l. 14, *a* ܐܦ ܗܢܐ, *c* omet ܐܦ; — p. ܗ, l. 19, *a* ܐܦ ܥܡܗ ܠܘܩܒܠ, *c* ܘܐܦ ܥܡܗ ܠܘܩܒܠ; — p. ܘ, l. 12, *a* ܐܬܟܢܫܘ, *c* ܘܐܬܟܢܫܘ; — p. ܘ, l. 17, *a* ܗܘ ܗܢܐ ܡܫܝܚܐ, *c* ܗܘ ܕܝܢ ܗܢܐ ܡܫܝܚܐ; — p. ܛ, l. 11, *a* ܐܠܐ ܠܒܫ, *c* ܘܐܠܐ ܠܒܫ; — p. ܟ, l. 24, *a* ܘܢܘܗܪܐ, *c* ܗܝܡܢ ܢܘܗܪܐ.

Mais avant de chercher à tirer aucune conclusion de ce classement de nos manuscrits en deux groupes A B D E F G et C H, je crois préférable de présenter une nouvelle liste de variantes qui, tout en maintenant encore l'opposition de C H, d'un

1. Cette variante est plus importante qu'elle ne le paraît au premier abord, car elle entraîne un changement de sens. Dans *c*, ܡܢ ܗܘ ܠܡܫܬܟܚܘܬܗ commence la phrase qui suit; dans *a*, ܡܢ ܠܡܫܬܟܚܘܬܗ achève la phrase qui précède.

2. Je ne donne pas ici les cas où l'accord n'est pas complet entre tous les mss. du groupe *a*. On devra pourtant reconnaître qu'ils sont encore très-probants, venant après les premiers. Deux entre autres : p. ܟ, l. 3, *a* ܐܬܕܟܪܘܗܝ (B E ܐܬܕܟܪܘܗܝ, G omet), *c* ܐܬܕܟܪܘܗܝ; p. ܟ, l. 5, *a* ܡܢ ܚܕܐ (F seul ܡܢ ܡܚܕܐ), *c* ܡܢ ܡܚܕܐ.

coté, avec B D E F G, de l'autre, va cette fois réunir A aux deux premiers et le séparer des derniers. Dans cette liste je désignerai par *a'* le nouveau groupe composé de B D E F G, et par *o* celui composé de A C H. Ainsi :

p. ܗ, l. 9, *o* donne ܡܪ̈ܕܘܬܐ, *a'* ܡܫܬܘܬܐ[1]; — p. ܘ, l. 11, *o* ܡܢ ܩܕܡ ܕܢܦܩ ܗܘܐ ܐܒܐ, *a'* ܡܢ ܩܕܡ ܕܢܦܩ ܕܐܒܐ; — p. ܛ, l. 11, *o* ܐܬܪ̈ܘܬܐ, *a'* ܡܪ̈ܝܡܘܬܐ; — p. ܛ, l. 21, *o* ܘܡܢ ܠܥܠ, *a'* omet; — p. ܝ, l. 1, *o* ܘܡܫܬܡܫܝܢ ܗܘܐ ܠܗ, *a'* ܘܡܫܬܡܫܝܢ ܗܘܐ ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ ܠܗ; — p. ܝ, l. 5, *o* ܠܡܠܟܘܬܗ ܕܡܪܢ ܝܫܘܥ, *a'* ܠܡܠܟܘܬܗ ܕܡܪܢ ܡܪܢ ܝܫܘܥ; — p. ܝܐ, l. 3, *o* ܡܢ ܟܠܗ ܟܠܐ ܘܟܠܐ, *a'* ܡܢ ܟܠܗ ܡܢ ܟܠܐ ܘܟܠܐ[2]; — p. ܝܐ, l. 15, *o* ܕܠܢܦܫ, *a'* ܕܠܟܢܫ; p. ܝܒ, l. 3, *o* ܘܢܦܫܗ ܟܠܗ (ou ܒܢܝ̈ܫܐ) ܐܬܟܢܫܘ, *a'* (ou ܘܐܬܪ̈ܒܝܘ) ܘܐܬܟܢܫܘ ܟܠܗ ܢܦܫܗ; — p. ܝܒ, l. 18, *o* ܕܠܬܦܠܚ, *a'* ܘܐܬܦܠܚ; — p. ܝܓ, l. 14, *o* ܘܡܢ ܗܟܢܐ, *a'* ܘܡܢ ܗܘ ܗܟܢܐ; — p. ܝܕ, l. 3, *o* ܡܠܘܗܝ, *a'* omet; — p. ܝܒ, l. 7, *o* ܐܡܪ ܠܗ ܡܟܬܒܢܘܬܐ, *a'* ܐܡܪ ܠܗܘܢ ܡܟܬܒܢܘܬܐ.

En résumé, il ressort de ces deux listes de variantes : 1° que les groupes de mss. B D E F G et C H sont toujours opposés l'un à l'autre; 2° que A est tantôt d'accord avec le premier groupe contre le second, tantôt d'accord avec le second contre le premier.

Rien que ce dernier fait permettrait déjà de présumer l'existence d'un auteur commun pour chacun des deux groupes B D E F G et C H. Car étant donné, ainsi que nous l'avons avancé plus haut, que le ms. A est un représentant très-proche et très-fidèle de l'original perdu et que l'on peut à priori considérer ses leçons comme les vraies leçons, chaque fois que ce manuscrit sera d'accord avec l'un des groupes, il y aura beaucoup de chances pour que la variante offerte par le groupe opposé soit une faute, et une faute commune ne peut guère dériver que d'une source commune. Il est aisé d'ailleurs de vérifier cette présomption. Reprenons quelques-uns des passages où nous avons trouvé C H contre A B D E F G. La leçon de C H ܡܫܡܪ ܒܒܟܝܘܬܗ est moins bonne que ܡܫܡܪܗܘܢ ܒܒܟܝܘܬܗ; l'omission par ces deux manuscrits des mots ܡܢ ܒܬܘܕܝܬܗ ܕܢܦܫ ܘܐܬܒܟܝ

1. Le ms. H, du groupe *o*, donne pourtant ici ܡܫܬܘܬܐ, d'accord avec les mss. du groupe *a'*. Mais nous verrons plus loin (p. XVII) comment doit s'expliquer ce fait, qui ne peut rien prouver dès lors contre mon raisonnement.

2. Dans ce cas encore H est d'accord avec les mss. du groupe *a'*. Voir la note précédente.

ܒܨܠܘܬܗܘܢ est sans aucun doute une faute; la leçon ܩܘܡܬܐ ܕܫܡܝܐ ܘܐܪ̈ܙܐ pour ܘܡܚܝܪ ܩܘܡܬܐ ܕܫܡܝܐ est une erreur causée par le ressouvenir d'une phrase antérieure de la légende, où se retrouve cette expression ܕܫܡܝܐ ܘܐܪ̈ܙܐ; cette autre ܗܘܐ ܒܩܘܪ̈ܒܢܐ ܢܨܐ ne vaut pas ܗܘܐ ܒܫܘܬܐ ܗܕܐ. On ne peut donc douter de l'existence d'un ms. *c*, auteur de C et de H. — Qu'on examine à présent les leçons données par B D E F G contre A C H : ܗܡܟܐ pour ܗܝܡܟܐ est certainement fautif; la modification ܦܢܝ ܦܠܓ ܕܡܢ ܕܢܦܠ pour ܦܢܝ ܦܠܓ ܕܡܢ ܕܗܘܐ ܐܦܠܐ s'explique plus naturellement que la correction inverse; la suppression des mots ܘܡܢ ܠܥܠ et le changement de construction qu'elle entraîne n'altèrent pas il est vrai le sens de la phrase, mais du moins son allure est plus régulière avec ces mots; enfin les insertions ܦܢܝܬܐ, ܕܡܫܡܫܝܢ, ܡܢ peuvent à bon droit passer pour des surcharges. Il faut donc admettre que B D E F G proviennent à leur tour d'un même texte perdu *a'*.

Cela posé, combien d'hypothèses sont possibles? A peut-il avoir été l'intermédiaire entre l'original et les manuscrits *a'* et *c*? — Ou bien A, *a'* et *c* proviennent-ils chacun indépendamment de l'original, et avons-nous trois familles de manuscrits? — Ou n'avons-nous enfin que deux familles et, dans ce cas, auquel des groupes *a'* ou *c* doit-on adjoindre le manuscrit A?

A n'est pas l'auteur de *a'* et *c*. — Il n'est pas l'auteur de *c*, car nous savons que C et H comblent tous deux la lacune de A, ܦܢܝܡ ܗܘܘ (p. ܣ, l. 10), et en corrigent la faute ܕܡܟܬܫܢܘܬܗ (p. ܣ, l. 9) par la bonne leçon ܕܢܬܟܬܫܢܘܬܗ. Il ne l'est pas non plus de *a'*, puisqu'un des membres du groupe auquel *a'* a donné naissance, B, est peut-être plus ancien que A, et que d'ailleurs tous, d'accord en cela avec les manuscrits C et H, corrigent de légères fautes de A, comme l'omission de ܠܦ (p. ܣ, l. 8), comme ܢܦܫܬܐ pour ܐܦܬܐ (p. ܗ, l. 17), ܡܫܡܫܢܐ pour ܡܫܡܫܢܘܬܐ (p. ܘ, l. 20), etc.

A, *a'* et *c* constituent-ils trois familles dérivées indépendamment de l'original? Il faut pour cela que dans tous les cas où deux de ces familles se trouveront d'accord entre elles, cet accord nous donne la bonne leçon. Une seule exception suffirait pour improuver notre hypothèse, et pourrait même présenter assez d'importance pour rendre au contraire certain un classement de nos manuscrits en deux familles seulement. Cette exception, on la chercherait en vain dans les deux listes de variantes fournies plus haut. Je crois pourtant l'avoir rencon-

trée, sinon dans une faute commune, au moins dans un système de fautes offertes par le ms. A et les représentants du ms. *a'*, qui s'expliquent toutes aisément par la faute antérieure d'un auteur commun et ne peuvent s'expliquer autrement. Que l'on se reporte à la phrase suivante, p. ܣܗ, l. 8 de notre texte : ܘܡܢ ܒܬܪ ܩܫܝܫܐ ܩܠܝܠ ܩܠܝܠܘܗܝ ܐܝܟ ܕܢܬܟܬܠܘܢܘܗܝ ܒܩܘܪܒܐ ܕܡܕܒܪܢܘܬܐ ܩܫܝܫܘܬܐ ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܘ. Le seul exemplaire qui la donne entièrement ainsi et d'après lequel je l'ai restituée, car il n'y a aucun doute que ce soit là la vraie leçon, est le ms. C. Voici pour cette phrase les variantes des autres manuscrits, excepté H, dont nous n'avons pas à nous occuper présentement et sur lequel je reviendrai plus loin :

A ܕܢܬܟܬܠܘܢܘܗܝ pour ܕܢܬܟܬܠܘܢܘܗܝ et omet ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܘ ; — D F ܡܫܟܚܢܘܬܐ pour ܡܕܒܪܢܘܬܐ et ܕܫܡܫܝܢ ܗܘܘ ܠܗ pour ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܘ ; — E G ܕܢܬܟܬܪܘܢܘܗܝ pour ܕܢܬܟܬܠܘܢܘܗܝ, ܡܫܟܚܢܘܬܐ pour ܡܕܒܪܢܘܬܐ ; — E omet les mots ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܘ, G les remplace par ܡܬܩܫܝܢ ܗܘܘ ; — enfin B change toute la phrase et écrit : ܘܡܢ ܒܬܪ ܩܫܝܫܐ ܩܠܝܠ ܩܠܝܠܘܗܝ ܡܕܒܪܘܗܝ ܡܫܬܡܫܝܢ ܗܘܘ.

On ne peut se rendre autrement compte des leçons diverses de ces manuscrits qu'en admettant qu'ils dérivent d'une source commune, *a*, où la phrase était déjà fautive et privée de son verbe ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܘ. Ils n'ont plus alors compris cette phrase et chacun d'eux l'a arrangée à sa façon. A et *a'*, directement sortis de *a*, ont maintenu l'omission de ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܘ en y ajoutant l'un et l'autre une faute nouvelle. A, qui lisait peut-être ܕܢܬܟܬܠܘܢܘܗܝ, a remplacé ce verbe par son synonyme ܕܢܬܟܬܠܘܢܘܗܝ, tandis que *a'* a écrit ܡܫܟܚܢܘܬܐ pour ܡܕܒܪܢܘܬܐ, sans doute par suite d'une erreur de lecture très-explicable dans l'estranghelo. A leur tour, les manuscrits qui proviennent de *a'* et que nous connaissons déjà, B D E F G, placés en face d'une phrase doublement défectueuse, l'ont traitée chacun à sa manière. B l'a complètement modifiée, tout en gardant dans son verbe le sens de ܡܫܟܚܢܘܬܐ ; — D et F se sont bornés à combler la lacune résultant de la perte de ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܘ par l'insertion des mots ܕܫܡܫܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ; — E et G ont remplacé tous deux l'expression ܕܢܬܟܬܠܘܢܘܗܝ par ܕܢܬܟܬܪܘܢܘܗܝ ; mais le premier a laissé la phrase incomplète par la chute de ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܘ, tandis que le second l'a complétée par l'addition de ܡܬܩܫܝܢ ܗܘܘ.

En un mot, l'omission du verbe ܡܫܡܫܝܢ ܗܘܘ dans A et dans E, la substitution de différents verbes à sa place dans les autres

manuscrits dérivés de *a′* peuvent être à bon droit considérées comme une faute commune. Cette faute commune, une fois constatée, renverse l'hypothèse d'un classement des manuscrits en trois familles, confirme celle de leur division en deux familles seulement, et, tranchant du même coup la question subsidiaire : à laquelle des deux familles faut-il adjoindre le ms. A? — nous permet enfin d'établir cette division comme il suit : famille *c*, composée des mss. C et H, famille *a*, composée de tous les autres manuscrits.

Passons à l'étude de la famille *a*.

Nous possédons déjà dans les recherches qui précèdent la preuve complète qu'il faut subdiviser cette famille en deux branches, l'une représentée seulement par A, l'autre comprenant les cinq manuscrits B D E F G, qui proviennent du texte perdu *a′*. En effet, je le répète, ces cinq manuscrits ne peuvent ensemble ni séparément venir en ligne directe de A, puisqu'ils corrigent tous, d'accord avec C et H, quelques négligences de ce manuscrit. Il n'est pas possible non plus de les séparer en deux ou plusieurs branches remontant chacune d'une façon indépendante et concurremment avec A au ms. *a*, car toutes les leçons relatées plus haut, où nous les trouvons d'accord entre eux contre A et C H réunis, sont des fautes communes qui exigent un auteur commun, et cet auteur ne peut être *a*. Il peut seulement venir de *a* et c'est *a′*.

Dans quels rapports maintenant sont entre eux les cinq textes qui constituent la branche *a′*? La comparaison de leurs variantes nous les montre se groupant en deux rameaux : l'un *b*, composé des mss. B D F, l'autre *e*, composé des mss. E G.

Voici la liste des variantes les plus décisives :

p. ܠ, l. 15, *b* ܡܬܩܠܢܘܬܐ, *e* ܡܬܟܫܠܢܘܬܐ; — p. ܗ, l. 23, *b* ܗܘ ܐܢܦܫܗܘ ܕܝܠܗ, *e* omet ܗܘ; — p. ܡ, l. 5, *b* ܠܐ ܫܪܐ ܗܘܐ, *e* ܠܐ ܗܘܐ ܡܬܚܫܒ ܠܐ ܫܪܐ ܗܘܐ; — p. ܡ, l. 9, *b* ܕܠܐܬܚܠܠܗܘܢ, *e* ܕܠܐܬܘܠܗܘܢ; — p. ܡ, l. 18, *b* ܘܗܦܟ ܡܠܘܗܝ, *e* ܘܗܦܟ ܐܦܘܗܝ ܡܠܘܗܝ; — p. ܢ, l. 11, *b* ܡܢ ܒܬܪ ܕܢܚܬ ܕܪܘܚܐ, *e* ܡܢ ܒܬܪ ܕܢܚܬ ܗܘ ܕܪܘܚܐ; — p. ܝ l. 14, *b* ܕܢܦܫ ܐܠܐ ܗܘ, *e* ajoute ܐܝܟ ܡܩܘܪܝܢ; — p. ܣ, l. 13, *b* ܕܡܢܬܡܝܢ ܠܫܘܠܛܢܐ, *e* omet ܠܫܘܠܛܢܐ; — p. ܣ, l. 15, *b* ܘܠܟܠ ܕܡܬܓܪܗ ܡܪܥܝܬܐ, *e* ܘܠܟܠ ܕܡܬܓܪܝܢ ܡܪܥܝܬܐ; — p. ܕ, l. 20, *b* ܡܬܦܪܣܢܐ, *e* ܡܬܦܪܣܢܘܬܗ plus une variante de sens; — p. ܟܐ, l. 9, *b* omet ܕܦܫܝܛ; — p. ܡܒ l. 2, *b* ܫܦܝܪ, *e* ܛܒ; — p. ܡܒ, l. 11, *b* ܘܡܣܝܡ, *e* ܡܣܝܡ.

L'existence des deux intermédiaires *e* et *b* n'est pas douteuse, puisque les bonnes leçons, — que nous avons un moyen certain de reconnaître : leur accord avec les leçons des mss. A et C H, — nous sont offertes tantôt par un groupe tantôt par l'autre. Chaque groupe s'accorde donc à son tour sur une leçon défectueuse, comme par exemple E G p. ܗ, ll. 9, 18; p. ܐ, l. 14; p. ܕ, ll. 13, 15; p. ܙ l. 20; — comme B D F p. ܠ, l. 15; p. ܗ, l. 5; p. ܟ, l. 9; p. ܒ, l. 2.

Il nous reste à étudier, pour en finir avec la famille *a*, l'arrangement intérieur des rameaux *b* et *e*.

Le rameau *b* comprend, nous l'avons vu, les trois mss. B, D et F. L'âge de B ne permet même pas au critique de se demander si ce texte a été copié sur D ou sur F. Ceux-ci de leur côté ne peuvent venir de B, dont ils comblent les lacunes assez nombreuses. On ne doit pas non plus admettre que les trois manuscrits soient autant de copies indépendantes du texte *b*, car les variantes et les fautes communes à D et F sont si fréquentes que je me dispenserai d'en relater aucune, me contentant de renvoyer le lecteur aux *Variantes des manuscrits*. Mais c'est ici une question assez délicate de décider si D et F sont deux copies d'un même intermédiaire perdu *b'*, ou si F n'est pas plutôt une simple copie de D. Les fautes de D que l'on ne retrouve pas dans F sont si rares et de si faible importance qu'il est permis d'hésiter. Quelquefois c'est l'auxiliaire ܗܘܐ omis ou ajouté par D, contrairement à la leçon générale des textes. Ou bien ce sont des négligences comme les leçons ܐܘܪܗܝ (p. ܕ, l. 15), ܡܫܬܥܠܝܢܐ ܗܘܬ (p. ܠܕ, l. 11), au lieu desquelles F a rétabli avec raison ܐܘܪܗܐ, ܡܫܬܥܠܝܢ ܗܘܐ, et qui étaient faciles à corriger. La seule faute un peu importante est à la p. ܕ, l. 21, où D altère en ܡܫܡܪܐ la leçon ܡܫܡܫܐ que F a restituée d'accord avec tous les autres manuscrits. L'examen du texte de la seconde vie, pour laquelle D et F sont dans le même rapport que pour la première, nous fournit aussi bien peu de données qui puissent faciliter la solution du problème[1].

1. Voici ce que j'ai relevé : p. ܕܢ, l. 2, E H G F ܘܫܪܝܬ ܠܗ, D omet ܠܗ; — *ibid.*, l. 6, E H G F ܕܐܡܪܘܗܝ, D ܕܐܡܪܘܗ̈ܝ; — p. ܟܘ, l. 9, E H G F ܕܡܫܐ, D ܕܡܫܡܫܐ; — p. ܟܟ, l. 12, H G F ܕܢܩܦܬ̈ܐ, D ܢܩܦܬ̈ܐ; — p. ܟܠ, l. 8, E H G F ܗܘܬ ܡܫܬܥܝܐ, D omet ܗܘܬ; — p. ܟܙ, l. 13, E H G F ܐܣܝܪ ܒܐܝܡܢܘܬܗ, D ܐܣܝܪ ܗܘܐ ܒܐܝܡܢܘܬܗ; — p. ܟܗ, l. 10, H G F ܦܪ̈ܝܫܐ ܡܫܡܫܢܐ, D ܦܪ̈ܝܫܐ ܡܫܡܫܢܐ; — p. ܟܐ, l. 19, E H F ܗܝܡܢܘܬܐ ܩܕܝܫܬܐ ܡܫܬܡܫܢܘܬܐ, D omet ܩܕܝܫܬܐ; — enfin

D'ailleurs cette solution présente un minime intérêt, puisque D et F sont placés tout à fait au dernier degré de l'échelle des manuscrits. Le plus sûr est de les regarder comme deux copies indépendantes d'un intermédiaire *b'*.

Quant au rameau *e*, sa bifurcation en E et G est absolument certaine, car le plus récent de ces manuscrits, G, a des phrases qui manquent dans le premier.

Enfin, nous n'avons fait plus haut que constater l'existence de la famille *c*, composée des mss. C et H, sans nous demander si ces textes sont entre eux dans un rapport de filiation ou, si l'on me permet ce mot, de collatéralité. C pourrait seul par son âge être la source de H; mais il a commis des omissions qui ne se retrouvent pas dans H. Telles sont : p. ܐ, l. 7, ܒܗ̇; p. ܗ, l. 7, ܐܘ ܡܢܝܢ ܦܩܘܕܝܢ; p. ܛ, l. 6, ܦܢ̈ܝܬܗܘܢ ܕܝ ܡܚܝܪ, etc. Nous avons donc dans C et H les représentants de deux branches distinctes.

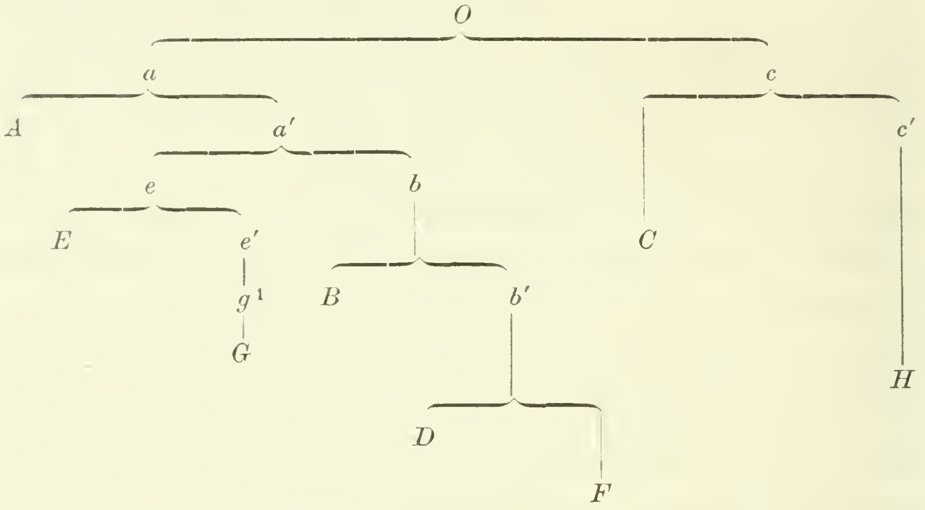
Mais un fait curieux s'est produit pour H. Sans aucun doute ce manuscrit appartient à la famille *c;* cela ressort de la comparaison de tout son texte avec le texte de C, en particulier des variantes communes à ces deux manuscrits contre l'ensemble des autres et dont j'ai eu à fournir la liste plus haut. Et pourtant, à côté de telles variantes, on relève dans H des leçons qui le rapprochent incontestablement de E et de G. Il suffit de citer: ܕܐܬܦܠܓܘܬܗܘܢ pour ܕܡܬܦܠܓܘܬܗܘܢ (p. ܗ, l. 9); ܡܟܠܐ pour ܡܟ̈ܠܐ (même ligne); l'insertion du mot ܐܒܘܗܘܢ (p. ܗ, l. 18) et l'addition du verbe ܡ̣ܝܬ (p. ܟ, l. 3) et des mots ܐܡܪ ܡܩܘܕܡ (p. ܐ, l. 14). Il est impossible d'expliquer ce fait autrement que par des corrections. Mais comme le ms. H ne porte aucune trace de retouches, nous sommes forcés de supposer entre lui et *c* un intermédiaire *c'*, où un scribe a introduit ces corrections, d'ailleurs erronées, d'après un manuscrit de la famille *e* qui lui était tombé sous la main[1]. On verra plus loin que dans la classification des exem-

D altère invariablement le nom d'Euphémianus en ܐܘܦܡܢܘܣ; deux fois seulement il a écrit ce nom ܐܘܦܝܡܢܘܣ et ܐܘܦܝܡܝܢܘܣ. F donne partout ܐܘܦܡܝܢܘܣ comme les autres manuscrits.

1. La collation des manuscrits devait être d'un usage assez commun chez les scribes et les lecteurs syriens. Beaucoup de textes montrent des corrections postérieures qui ne peuvent s'expliquer que par là. Voyez d'ailleurs la note du ms. C, que j'ai donnée plus haut (p. V—VI) et où il est dit : «quiconque empruntera cet exemplaire pour le lire, *ou le collationner,* ou le copier . . . . .»

plaires de la seconde vie le ms. H vient se rattacher à un ms. *e′*, dérivé de *e* concurremment avec E. C'est donc du ms. *e′* que le scribe a tiré ces corrections, en même temps sans doute qu'il lui emprunta le texte de la seconde vie pour l'ajouter à la suite de la première vie que *c′* donnait seule auparavant.

J'ai figuré les résultats obtenus dans le tableau suivant. Les manuscrits y sont échelonnés non d'après leur âge, mais d'après leur valeur relative, qui se mesure à leur éloignement plus ou moins grand de l'original.



Mais on me reprocherait à bon droit de dissimuler les objections possibles contre mon argumentation, si je gardais le silence sur un certain nombre de passages où les variantes semblent établir entre les manuscrits des relations contraires à celles résumées dans le tableau précédent. Il me reste donc, avant de quitter les textes de la première vie, à relever ce nouvel ordre de variantes et à montrer comment les coïncidences qu'elles attestent n'ont pas nécessairement leur cause dans un auteur commun, mais peuvent s'expliquer soit par une même habitude de style chez divers copistes, soit par des erreurs ou des corrections identiques qui sont naturellement sorties du contexte. Les seules de ces coïncidences qui méritent attention rapprochent ou bien les mss. B et G réunis, ou bien le ms. B seulement de la famille *c*, et contredisent ainsi doublement notre

1. L'existence des manuscrits intermédiaires *e′* et *g* sera démontrée par la classification des textes de la seconde vie.

répartition des textes. Elles valent d'ailleurs plus par le nombre des leçons que par leur importance. Parcourons ces leçons :

p. ܠ, l. 12, B G C (H omet) ܐܪܘܥܠܡ ou ܐܪܥܠܡ, contre D E F (A manque) ܗܪܘܥܠܡ; — p. ܠ, l. 17, B G C (H omet) ܐܪܒܬܠ ܐܘܗܘ, contre A D E F ܐܪܒܬܠ ܐܘܗ; — p. ܩ, l. 12, B G C ܐܬܬܠܐ ܗܠܟ . ܘܢܝܬܠܕ, contre A D E F H ܗܠܟ ܘܢܝܬܠ ܐܬܬܠܐܕ; — p. ܩ, l. 18, B G C H ܐܘܗ ܫܢܐ, contre A D E F ܫܢܐ; — p. ܬ, l. 21, B G C ܢܘܗܠܟ ܡܢ, contre A D EFH ܢܘܗܠܟܕ; — p. ܝܢ, l. 13, B G C omettent ܐܬܝܒܣ, A D E F H le donnent; — p. ܠܝ, l. 8, B G C (H omet) ܐܬܘܫ ܐܢܡܝܟ ܗܠܟ, contre A D E F ܐܬܘܫ ܢܝܫܢ ܐܢܡܝܟ ܗܠܟ; — p. ܕ, l. 2, B C (H omet) ܐܬܝܠܘܬܝܟ ܢܝܫܢܕ, contre A D E F G ܢܝܫܢ ܐܬܝܠܘܬܝܟ; — p. ܕ, l. 6, B C H ܗܠܟ ܗܬܘܢܫܢܐܠ, contre A D E F G ܗܠܟܕ ܗܬܘܢܫܢܐܠ; — p. ܕ, l. 11, B C H ܟܠ ܐܡܘܝ, contre A D E F G ܐܡܘܝ; — p. ܗ, l. 5, B C H ܢܘܗܬܝܒ ou ܢܘܗܬܝܟ, contre A D E F G ܢܘܗܬܝܒ ܢܘܗܢܒ ou ܢܘܗܬܝܟ ܢܘܗܟ; — p. ܗ, l. 6, B C H ܐܬܘܒܢܟܕ ܐܠ, contre A D E F G ܐܬܘܒܢܟܕ ܦܐ ܐܠ; — p. ܘ, l. 15, B C ܐܬܘܟܠܡ ܐܘܗ ܐܠܐܕ, contre A D E F G H ܐܘܗ ܐܠܐ ܐܬܘܟܠܡܕ; — p. ܙ, l. 10, B C ܢܝܕ ܐܬܠܟܡ ou ܐܬܠܟܡ ܐܠ, contre A D E F G H ܐܬܠܟܡ ܐܘܗ ܐܬܠܝܕ ܢܝܠܝܐ ܐܠ; — p. ܚ, l. 18, B C ܗܠܟ ܢܘܗܝܬܝܐ ܐܠ ܢܡܘ, contre A D E F G H qui omettent ܗܠܟ; — p. ܛܝ, l. 1, B C ܘܗ ܗܝܢܒܐ (H ܐܘܗ), contre A D E F G qui omettent ܘܗ. Chacune de ces coïncidences prise à part est sans valeur. Mais en voici quelques-unes plus remarquables :

p. ܕ, l. 2, B G C (H omet) ܐܬܘܡ, contre A D E F ܐܬܘܢܡ. C'est là le point le plus délicat. Pourtant, si l'on admet qu'il y eût dans la leçon primitive ܐܘܗ ܐܢܝܟ ܐܢܡܝܕ ܐܬܘܢܡܠܕ ܡܐ quelque chose qui pût choquer les copistes des mss. B G et C, on comprend alors que tous trois aient séparément pensé à la correction ܐܬܘܡ. Ce mot est assez semblable à ܐܬܘܢܡ par l'écriture et la prononciation; il complète aussi très-naturellement pour le sens la figure commencée avec le verbe ܐܘܗ ܐܢܝܟ [1]. — p. ܛܝ, l. 17, B G C ܐܠܐ ܗܝܢܫܘ, contre A D E F H ܗܢܝܫܢܟܠ ܐܠܐ. L'emploi de l'une ou l'autre tournure était indifférent, et le contexte prouve d'ailleurs que la rencontre des trois copistes s'est produite d'une façon indépendante. — p. ܠ, l. 17, B C (H omet) ܐܢܗ, contre A D E F

1. On s'explique surtout clairement l'erreur commune des trois copistes par l'hypothèse qu'ils auraient écrit sous la dictée d'un tiers. Et ce n'est pas ici le seul passage des manuscrits où les fautes font supposer entre l'original et la copie l'intermédiaire de l'oreille plutôt que de l'œil.

G ܙܗܝܐ. Je crois que ces deux expressions ont ici le même sens de « circonspect ». Mais la bonne leçon ܙܗܝܐ était d'un usage plus rare dans cette acception. Deux des copistes ont donc pu la remplacer par ܙܗܝܪܐ, d'autant plus facilement que ces mots sont très-proches par l'écriture. — Enfin p. ܟܐ, l. 6, B C ܘܐܙܕܗܪ ܕܒܥܘܗܕܢܗ, G ܘܐܙܕܗܪ ܗܘܐ ܥܠ ܥܘܗܕܢܗ, H ܘܙܗܝܪ ܒܥܘܗܕܢܗ, D F ܘܐܙܕܗܪ ܕܢܥܒܕܗ, A E ܘܐܬܙܗܪ ܡܢ ܥܘܗܕܢܗ. La leçon primitive me semble être ici, comme toujours, celle de A E ; car l'ethpa'al du verbe ܙܗܪ est rare dans les textes, tandis que les formes ܙܗܪ ܕ, ܙܗܪ ܥܠ, ܙܗܪ ܡ, ܙܗܪ ܕܥܠ, sont d'un emploi commun. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que plusieurs copistes aient adopté concurremment l'une ou l'autre de ces formes dans leur correction de l'original. — Je n'ajouterai que pour mémoire la coïncidence suivante : p. ܛ, l. 17, B H ܠܬܘܡܢܐ ܡܫܡܫܢܐ (H donne par erreur ܠܬܘܡܡܐ), contre A C D E F G ܠܬܘܡܢܐ.

La classification des textes de la seconde vie, auxquels je passe maintenant, nous retiendra moins longtemps et sera aussi plus aisée. En effet, nous n'aurons affaire désormais qu'à cinq manuscrits au lieu de huit, et le nombre et l'importance des variantes sur lesquelles nous pourrons appuyer nos raisonnements seront d'autre part plus grands.

Rappelons que les cinq textes de la seconde vie sont les mss. D, E, F, G et H.

En premier lieu, c'est chose facile d'établir que nous n'avons pas parmi ces manuscrits l'original syriaque de la seconde vie, et qu'aucun d'eux non plus n'est une copie de l'un des autres [1]. Il n'en est point qui n'ait des lacunes comblées par les autres. Telles sont les omissions du plus ancien, D, p. ܣܝ, l. 13 ; p. ܟܐ, l. 5 et l. 8 ; — de E, p. ܟܠ, l. 3 ; p. ܟܘ, ll. 13 et 14 ; — de G, p. ܢܗ, l. 16 et p. ܢܛ, l. 1 ; p. ܟܚ, l. 7 ; — de H, p. ܢ, ll. 19 et 20 ; p. ܢܠ, l. 2 ; p. ܟܚ, l. 3 et l. 6 ; p. ܟܘ, ll. 1 et 2. Tous aussi offrent de mauvaises leçons pour lesquelles ils se corrigent mutuellement. Le lecteur devant en retrouver la plupart dans les différentes listes de variantes que j'aurai à produire par la suite, il serait superflu d'y insister ici.

1. Sauf le ms. F, où l'on pourrait être tenté de voir une copie de D. Mais c'est là une question sans importance et qui a déjà été examinée à la page XVI ; je n'y reviendrai pas.

Il n'y a donc de parenté directe entre aucuns de nos manuscrits. Mais en combien de familles se divisent-ils? Pour cette recherche, la comparaison avec les légendes grecque et latine nous fournit un point de départ excellent. J'ai fait observer que, d'après le témoignage même de son rédacteur, la seconde partie de la légende syriaque, en d'autres termes la seconde vie, est d'origine étrangère, et j'espère prouver plus loin qu'elle est la traduction suivie, peut-être littérale, d'une vie grecque perdue dont les vies grecques et latines que l'on possède sont aussi les représentants plus ou moins fidèles. Or, de nos cinq textes syriaques, il en est un plus rapproché de l'ensemble ou, selon les passages, de la majeure partie de ces vies, et par conséquent de l'auteur commun grec et de l'original syriaque (O'). C'est le ms. E. La confrontation des leçons suivantes en fait foi :

Tous ceux des textes grecs ou latins qui donnent un nom au *chartularius* chargé de lire l'écrit qu'on peut appeler le testament d'Alexis, le nomment Ἀετίος, *Aetius, Ethius.* De même le ms. E le nomme ܐܝܛܘܣ, altération évidente d'une leçon ܐܛܝܘܣ, d'où G H ont fait ܐܛܝܩܘܣ (Ἀττικός), écourté plus tard par D F en ܛܝܩܘܣ.

— Les objets remis par Alexis à sa femme au moment de son départ sont, d'après tous les textes grecs et latins qui en font mention, son anneau et sa ceinture. Vie Romaine[1] : *Annulum suum aureum et rendam, id est caput baltei quo cingebatur;* — Surius[2] : *annulum aureum et caput baltei;* — ms. de Munich[3] : τὴν δόσιν τῆς ζώνης τε καὶ τοῦ δακτυλίου; — Agapius[4] : τὴν ζώνην αὐτοῦ καὶ τὸ δακτυλίδιον. Le ms. E dit à peu près de même : ܟܕ ܝܗܒ ܠܗ̇ ܥܙܩܬܐ ܘܦܠܐ ܪܕܝܐ «quand il lui donna son anneau et son pallium», tandis que les quatre autres manuscrits ont la leçon ܥܙܩܬܐ ܘܬܟܫܝܛܐ «son anneau et ses bijoux».

— Après ces passages les plus importants, on peut remarquer encore que seul des textes syriaques le ms. E a conservé la phrase

1. Je nomme ainsi la vie latine donnée par les Bollandistes, juillet, t. IV, p. 251.

2. L. Surius, *De probatis Sanctorum vitis* (Coloniæ, 1618), t. III, p. 208.

3. Cette vie grecque a été publiée par H. F. Massmann, *Sanct Alexius' Leben* (Quedlinburg und Leipzig, 1843), p. 201.

4. Ἐκλόγιον ἤτοι οἱ ὡραιότεροι Βίοι τῶν Ἁγίων ἐκ τοῦ Μεταφραστοῦ Συμεῶνος εἰς κοινὴν μεταφρασθέντες διάλεκτον παρὰ Ἀγαπίου μοναχοῦ τοῦ Κρητός (Ἐνετίῃσι 1755), p. 255.

ܥܡ ܡܚܠܝܢ ܡܢܝܢܐ ܩܥܘ ܟܠܗܘܢ (p. ܟܘ, l. 14), donnée par tous les textes grecs et latins. Vie romaine : *clamantes Kyrie eleison;* — Surius : *clamantes miserere nostri Domine;* — Vie dite de Métaphraste[1] : καὶ μηδὲν ἕτερον μετὰ δακρύων βοᾶν, εἰ μὴ τὸ, κύριε ἐλέησον; — ms. de Munich : ἔλεγον τὸ, κύριε ἐλέησον; — Agapius : ἐβόων τὸ κύριε ἐλέησον.

— Enfin d'autres leçons du ms. E, qui seraient insuffisantes par elles-mêmes, sont pourtant bonnes à relever après celles qui précèdent, à cause du rapport plus étroit qu'elles présentent avec les leçons correspondantes des vies grecques ou latines. Par exemple : p. ܠܛ, l. 18, E ܘܐܙܠ ܐܠܡܥܝ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܡܢܚ ܠܗ ܘܐܬܩܒܠܗ ܘܐܬܩܒܠܗܝ (cf. Surius, Métaphraste, Agapius), contre D F G H ܘܡܢ ܐܝܟ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܡܢܚ ܠܗ ܘܐܬܩܒܠܗܘܢ ܕܢܦܩܘ ܠܗ ܐܠܡܥܝܐ; — p. ܟܘ, l. 3, E ܒܣܘܕܪܐ (cf. vie Romaine : *in sudario,* et Surius : *in velo*), D F G H omettent; — p. ܟܐ, l. 19, E fait mention de la fiancée, ܘܡܟܝܪܬܗ, à côté du père et de la mère (cf. Surius, Agapius), D F G H omettent, etc.

De cet accord constaté du ms. E avec les textes grecs et latins sur des leçons qui sont forcément les bonnes, et de l'accord opposé des quatre autres manuscrits syriaques, il ressort déjà une première division de nos manuscrits en deux familles, l'une représentée seulement par le ms. E, l'autre composée de D, F, G et H, dérivant d'un auteur commun perdu *e'*. Mais s'il était nécessaire, les passages suivants, où la comparaison des variantes va nous montrer encore les textes D F G H s'accordant contre E, et celui-ci donnant sûrement en plusieurs cas la bonne leçon, fourniraient une preuve nouvelle de cette division. Ainsi : p. ܡܗ, l. 16, E ܟܕ ܫܡܥܘ ܕܗܘܘ ܡܦܩܝܢ ܐܠܡܥܝܗ, contre *e'* (c'est-à-dire D F G H réunis) ܗܘ ܕܫܡܥ ܕܗܘܐ ܡܦܩܝܢ ܐܠܡܥܝܗ (les mots ܘܗܘܐ ܡܦܩ ܠܗ ܐܠܡܥܝ, gardés dans la phrase suivante, p. ܡܘ, l. 3, par tous les manuscrits, prouvent manifestement que la leçon primitive était celle de E; *e'*, après avoir remplacé dans la première phrase le pluriel par un singulier, a négligé de faire le même changement dans la seconde); — p. ܡܝ, l. 11, E ܕܢܦܫܢ ܠܐ ܡܨܛܒܝܐ ܐܢܫܐ ܠܡܬܒܥܘܬܗ, *e'* ܕܢܦܫܢ ܠܐ ܡܨܛܒܝܢ ܠܗ ܐܠܡܥܝܗ, et p. ܣܕ, l. 3, E ܟܠ ܥܕܢ ܕܡܠܟ ܡܚܣܢܢܘܬܐ ܥܕܢܐ ܕܡܠܟ, *e'* ܟܠ ܥܕܢ ܡܚܣܢܢܘܬܐ ܕܐܢܫܐ (ces deux variantes ont peu d'importance; cependant la comparaison des vies grecques et de Surius semble prouver en faveur des leçons de E); — p. ܠܛ,

1. Publiée par Massmann (*op. cit.*, p. 192), d'après un manuscrit de Vienne.

l. 16, E ܘܢܘܚܬܐ ܕܡܫܬܥܝܢ ܠܗ ܘܐܬܐ ܡܬܢܝܚ ܗܘܐ ܘܠܐ, D F ܠܗ ܘܐܢܬ ܗܘ, G H omettent (la bonne leçon est celle de E; le copiste de *e′* a omis la phrase, trompé par la répétition des mots ܘܢܘܚܬܐ ܕܡܫܬܥܝܢ qui précédaient immédiatement; D F ont comblé plus tard la lacune par une leçon nouvelle); — p. ܟܘ, l. 1, E ܥܒܕܐ ܡܢ ܡܫܝܚܐ ܗܘܐ, *e′* ܡܫܒܚ ܡܢ (ce cas est douteux); — p. ܟܘ, l. 5, E ܡܢ ܐܠܗܐ ܕܢܦܫܗ ܠܡܫܝܚܐ ܡܟܠܗܘܢ, *e′* ܡܢ ܐܠܗܐ ܡܟܠܗܘܢ ܠܡܫܝܚܐ (la leçon de E doit être la vraie); — p. ܟܚ, l. 11, E ܡܚܡܣܢܝܢ ܗܘܘ ܟܝܢܐ ܡܢܫܡܐ, *e′* ܡܫܬܡܫܝܢ ܗܘܘ ܥܡܗܘܢ ܕܝܠܗ (autre cas douteux); — p. ܟܚ, l. 13, E ܡܫܬܒܩܝܢ ܗܘܘ ܠܒܢܝܢܗ ܕܡܠܟܐ ܕܫܡܝܐ ܕܚܝܐ, *e′* ܡܫܬܒܩܝܢ ܗܘܘ ܠܒܢܝܢܐ ܕܫܡܝܐ ܕܚܝܐ (je crois la leçon de E préférable); — p. ܟܛ, l. 4, E omet les mots ܘܡܬܟܢܫܝܢ ܠܡܫܬܡܥܢܘܬܐ, que donnent les quatre autres manuscrits (le contexte et les vies grecques et latines justifient E); — p. ܟܛ, l. 4, E donne seul les mots ܒܥܝܢܐ ܚܝܬܐ ܢܗܝܪܐ ܘܫܦܝܪܬܐ (douteux); — p. ܟܛ, l. 5, E ܘܫܒܩܗ ܗܘܐ ܐܝܢܐ ܕܒܥܝܢܗ, *e′* ܡܢ ܥܒܕܐ ܚܝܐ ܗܘܐ ܡܢ ܡܫܬܥܝܢܐ (douteux); — p. ܠ, l. 10, E ܕܫܡܥܝܢ ܗܘܘ, *e′* ܕܫܡܥܝܢ ܗܘܝܢ (douteux); — p. ܠ, l. 24, E omet ܘܢܦܫ ܐܣܛܘܡܟܘܬܐ donné par les autres manuscrits (douteux); — p. ܠܐ, l. 11, E ܘܡܬܬܢܝܚ ܗܘܐ ܘܫܦܝܪܐ ܐܢܐ ܐܢܐ ܕܫܘܕܥܬܐ ܐܬܓܠܝܬ ܡܢ ܥܠܡܐ, *e′* ܘܡܬܬܢܝܚ ܡܢ ܥܠܡܐ ܕܐܬܓܠܝܬ ܐܢܐ (je donne la préférence à la leçon de E); — p. ܠܒ, l. 9, E ܕܫܬܩܬ, *e′* ܕܪܕܬ (la bonne leçon est celle de E); — p. ܠܓ, l. 2, E ܗܘ ܕܡܫܬܘܕܥܝܢ ܠܗ ܡܫܒܚܐ, *e′* ܗܘ ܕܡܫܬܘܕܥ ܠܗ ܡܫܒܚܐ (la vraie leçon est incontestablement celle de E); — p. ܠܓ, l. 2: E ܐܡܝܢܐ, *e′* ܐܡܝܢ (la leçon de E me paraît encore la meilleure).

Il est inutile de noter un assez grand nombre d'autres passages où la même opposition se manifeste entre les textes, mais qui n'offrent que des variantes insignifiantes, ou bien qui assignent la bonne leçon aux mss. D F G H et ne prouvent ni pour ni contre l'existence du ms. *e′*. On peut donc considérer l'existence de ce manuscrit comme démontrée, et la division de nos textes en deux familles comme un fait acquis.

A son tour, la famille *e′* se divise en deux branches : d'un côté le seul ms. H, de l'autre les trois mss. D, F et G. La preuve de ce classement résulte des variantes dont voici la liste :

p. ܝ, l. 20, E H ܘܐܢܐ ܡܫܡܫ ܐܢܬ ܐܠܗܘܬܗ, D F G ܘܐܢܐ ܡܫܡܫ ܐܢܬ ܐܠܗܘܬܗ; — p. ܝܘ, l. 17, E H ܡܢ ܡܫܟܢܐ, D F G ܕܡܢ ܡܫܟܢܐ; — p. ܟܘ, l. 8, E H ܡܢ ܐܠܗܘܬܗ ܗܘܐ, D F G ܡܢ ܐܠܗܘܬܗ; — p. ܟܛ, l. 8, E H ܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ, D F G ܡܫܬܡܠܝܢܘܬܗ; — p. ܟܛ, l. 16, E H ܒܫܢܐ ܡܫܬܐ, D F G ܕܢܦܫܐ ܫܡܫܬܐ; — p. ܟܛ, l. 17, E H ܢܦܫ ܗܘܐ, D F G ܢܦܫ; —

p. ܟܗ, l. 20, E H ܠܘܬܗܘܢ ܕܡܠܟܘܬܗܘܢ, D F G ܠܘܬܗܘܢ ܕܡܠܟܐ; — p. ܟܗ, l. 22, E H ܘܪܚܝܩ, D F G ܪܚܝܩ ܒܬܪ; — p. ܟܘ, l. 3, E H ܠܚܕܕܐ, D F G ܥܡ ܚܕܕܐ; — p. ܟܙ, l. 14, E H ܡܠܟ ܩܕܡܝܐ ܡܫܝܚܐ ܕܐܒܘܢ, D F G ܡܠܟ ܩܕܡܝܐ ܕܐܒܘܢ; — p. ܟܙ, l. 21, E H ܘܡܢ ܬܡܢ ܫܪܝܐ, D F G ܡܢ ܫܪܝܐ; — p. ܟܛ, l. 3, E H ܐܘ ܫܘܚܠܦ, D F G ܐܘ ܫܘܚܠܦܐ; — p. ܟܛ, l. 5, E H ܗܢܘ ܗܘ ܦܪܘܩܐ, D F G ܗܘܝܘ ܦܪܘܩܐ. Dans les trois passages suivants, la concordance de E et H n'est plus absolue, mais leurs leçons sont très-rapprochées : p. ܠ, l. 12, E ܡܢ ܒܬܪ ܗܘ ܕܝܠܕ ܡܫܝܚܐ, H ܡܢ ܒܬܪ ܗܘ ܕܝܠܕܗ ܡܫܝܚܐ, D F G ܡܢ ܒܬܪ ܗܘ ܘܝܠܕܗ ܡܫܝܚܐ; — p. ܠܐ, l. 14, E ܘܠܬܫܒܘܚܬܗ ܕܡܪܝܐ, H ܘܠܬܫܒܘܚܬܗ ܕܡܪܝܐ, D F G ܕܡܪܝܐ ܘܡܪܘܬܐ; — p. ܠܐ, l. 22, E ܐܝܟ ܡܫܝܚܐ, H ܐܝܟ ܗܘܐ ܡܫܝܚܐ, D F G ܐܝܟ ܕܠ ܡܫܝܚܐ; — p. ܠܒ, l. 6, E ܘܫܡܐ ܩܕܝܫܐ ܫܡܝܐ ܘܡܫܝܚܐ ܗܘ ܕܐܬܒܣܡ ܘܐܬܝܗܒ, H ܘܫܡܐ ܡܫܝܚܐ ܘܩܕܝܫܐ ܗܘ ܕܐܬܒܣܡ, D F G seulement ܘܫܡܐ.

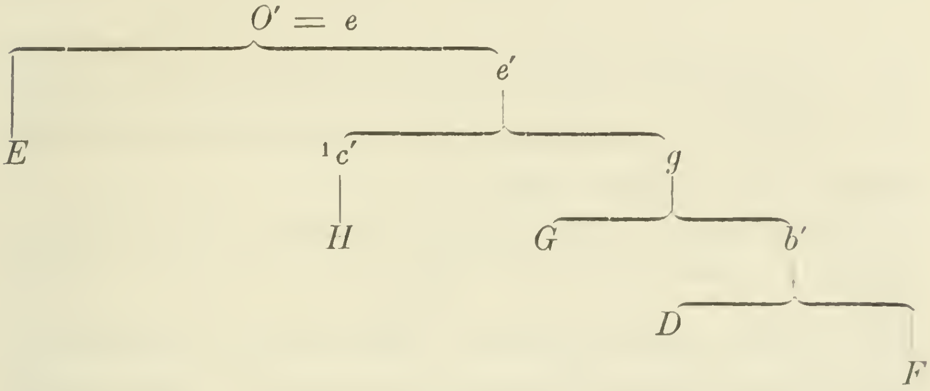
Il est évident que, dans tous ces cas, la bonne leçon ne peut se trouver ailleurs que dans les mss. E et H, ou dans l'un des deux, puisque la raison de l'accord ou du rapprochement de ces textes, à moins qu'on admette autant de coïncidences fortuites, est dans le texte original lui-même. Les variantes communes à D F G tirent donc leur origine d'un intermédiaire perdu *g*, dérivé comme H de *e'*, ce que je voulais établir.

Dans quelle relation enfin sont entre eux D, F et G? On pressent, après tout ce qui précède, que la branche *g* va se bifurquer elle-même en deux rameaux, l'un G, du nom du seul manuscrit qui le constitue, l'autre *b'*, du nom de l'intermédiaire perdu, source de D et de F. Des nombreux passages où s'affirme cette séparation je ne veux citer que les plus probants :

p. ܠܓ, l. 1, E H G ܘܐܦ ܫܠܝܚܐ ܐܡܪ ܕܐܣܬܥܪܗ ܘܩܕܝܫܐ ܐܣܬܥܪܗ, D F ܘܐܦ ܦܘܠܘܣ ܐܡܪ ܕܐܣܬܥܪܗ ܘܩܕܝܫܐ ܗܘ; — p. ܠܓ, l. 6, E H G ܘܠܥܠܡ ܪܘܚܐ, D F ܠܥܠܡ ܥܠܡܝܢ; — p. ܠܓ, l. 12, E H G ܗܘ ܕܥܠ ܟܠܗܘܢ ܕܝܢܐ, D F ܗܘ ܕܝܢܐ; — p. ܠܓ, l. 13, E H G ܗܘ ܐܘܢ ܡܫܝܚܐ ܠܥܠܡ, D F omettent; — p. ܠܕ, l. 4, E H G ܢܬܩܪܒܘܢ ܠܘܬܗ ܗܘܐ, D F ܢܬܩܪܒܘܢ ܗܘܘ ܠܘܬܗ; — p. ܠܕ, l. 10, E H G ܫܡܝܐ ܕܝܢ ܗܘܐ, D F ܫܡܝܐ ܕܝܢ; — p. ܠܕ, l. 13, E H G ܒܪ ܕܝܢ ܒܪܢܫܐ, D F ܘܒܪ ܡܢ ܒܪܢܫܐ; — p. ܠܗ, l. 1, E H G ܕܐܬܓܠܝܬ ܡܢܗ ܡܠܬܐ ܫܪܝܪܬܐ, D F ܕܐܬܓܠܝܬ ܡܢܗ ܡܢ ܡܠܬܐ ܫܪܝܪܬܐ; — p. ܠܗ, l. 11, E H G ܟܬܒܐ ܐܠܗܐ, D F ܟܬܒܐ ܐܠܗܐ ܘܡܫܝܚܐ; — p. ܠܗ, l. 16, H G (E manque) ܕܠܗ ܦܘܪܩܢܐ, D F ܕܠܗܘܢ ܦܘܪܩܢܐ; — p. ܠܘ, l. 11, E H G ܥܠܡܐ ܕܥܬܝܕ ܘܬܘܒ, DF ܥܠܡܐ ܕܥܬܝܕ ܬܘܒ; — p. ܠܙ, l. 14, E H G ܡܢ ܩܕܡ ܕܗܘܐ ܐܠܗܐ, D F ܡܢ ܩܕܡ ܕܗܘܐ ܐܠܗܐ ܡܫܝܚܐ; — p. ܟܗ,

l. 23, E H G ܕܐܬܒܥܐ ܡܫܝ̈ܚܐ, D F ܕܐܬܒܥ ܠܗ ܕܡܫܝ̈ܚܐ ; — p. ܣܗ, l. 3, E ܐܬܛܦܠܘܣ, H G ܐܬܛܦܠܘܣܘܢ, D F ܢܬܛܦܠܘܣܘܢ ; — p. ܣܘ, l. 12, E H (G manque) ܕܕܗܒܐ ܘܟܣܦܐ, D F omettent ܘܟܣܦܐ.

Le tableau suivant donnera une idée sensible de la généalogie des manuscrits de la seconde vie.



On ne relève dans les textes qu'un petit nombre de coïncidences qui semblent à première vue attaquer ce classement. Je dois l'explication de celles qui ne sont pas tout à fait insignifiantes.

p. ܝܛ, l. 18, E D F ܘܡܢ ܠܥܠ, G H ܘܡܢ ܦܢܝܬ (la bonne leçon est celle de G H, ܦܢܝܬ, que E et *b′* ont remplacée par l'expression plus habituelle ܠܥܠ); — p. ܟܛ, l. 16, E ܘܐܠܐ ܗܘ ܠܚܡܐ ܘܐܟܠܘ ܥܡܗ ܘܫܬܝܘ ܥܡܗ ܘܐܬܒܣܡܘ ܘܗܘܘ, D F ܘܡܢ ܐܟܠܘ ܥܡܗ, G H omettent (j'ai eu occasion déjà, p. XXIII, d'expliquer la production des variantes de ce passage et de montrer que l'accord, imparfait d'ailleurs, de E et de D F n'est que fortuit); — p. ܟܛ, l. 10, E G ܡܗܝܡܢܐ, H D ܡܗܝܡܢܘܬܐ, F ܡܗܝܡܢܬܐ (la vraie leçon me paraît avoir été celle de H D, ܡܗܝܡܢܘܬܐ, mot qui marquait une nuance moins vulgaire et que les copistes des trois autres textes ont remplacé par des mots voisins pour le sens et pour le son ; deux se sont rencontrés sur ܡܗܝܡܢܐ); — p. ܠܚ, l. 1, E G ܘܟܗܢܝܢ ܪ̈ܫܝ ܟܗܢܐ, D F ܘܟܗܢܝܢ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܘܟܗܢܝܢ ܪ̈ܫܝ ܟܗܢܐ, H ܘܟܗܢܝܢ ܐܦܝܣܩܘܦܐ (le texte primitif avait la leçon gardée par E G ; H, par l'effet de l'habitude, a écrit ܐܦܝܣܩܘܦܐ pour ܪ̈ܫܝ ܟܗܢܐ ; *b′* n'a pas compris que l'expression de ܪ̈ܫܝ ܟܗܢܐ «les princes des prêtres» était ici une dénomination générale, comprenant aussi bien les patriarches que les évêques, et il a ajouté inutilement les mots ܘܟܗܢܝܢ ܐܦܝܣܩܘܦܐ); — p. ܠܗ, l. 19, D F ܒܐܬܠܝܬܐ

1. L'existence de cet intermédiaire est assurée. Voir la page XVII.

ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ ܐܘܡܢܘܬܐ, E G omettent ܘ ܒܐܠܗܘܬܐ, H ܒܐܠܗܘܬܐ ܡܫܝܚܝܬܐ ܘܒܐܘܡܢܘܬܐ (la bonne leçon est la leçon de D F, dont la variante de H n'est qu'une modification; c'est peut-être la répétition de ܒܐܠܗܘܬܐ à la fin de la même phrase qui a choqué les copistes de E et G, et leur a fait retrancher ces mots).

Si l'on veut maintenant se rendre compte de la classification d'ensemble des textes des deux vies, il suffira de se reporter au tableau où a été résumée la classification des textes de la première vie, en remarquant

1° que l'original de la seconde vie ne peut s'être trouvé que dans le ms. perdu *e* ou dans un manuscrit intermédiaire entre *e* et *a'*;

2° qu'il faut admettre entre *e* et G l'existence des deux manuscrits intermédiaires *e'* et *g*, le premier d'où *c'*, source de H, a tiré le texte de la seconde vie, le second auquel *b'*, auteur commun de D et de F, a emprunté ce même texte.

Une fois la classification des manuscrits arrêtée, il était relativement aisé d'établir le texte de nos deux vies. Pour la première, il n'y avait qu'à suivre le plus ancien et le meilleur des manuscrits, celui que j'ai désigné par A, sauf corrections à y apporter qui pouvaient être de deux sortes : des corrections certaines et obligées, toutes les fois que *a'* et *c* se trouvaient d'accord contre A, puisque la leçon de *a'* et de *c* était alors nécessairement la bonne; — des corrections seulement probables et arbitraires, en quelques-uns des cas où A était d'accord avec *a'* contre *c*, ou bien quand chacun des trois, A, *a'* et *c*, était en désaccord avec les deux autres. Dans ces cas, heureusement fort rares, il fallait choisir entre les diverses leçons et se décider par toutes autres raisons que celles à tirer de la classification des textes. Pour la seconde vie, je devais prendre pour base le manuscrit E, qui est généralement le meilleur. Mais il ne pouvait plus être question de corrections obligées et certaines. Le manuscrit E restant seul pour représenter une famille de textes, il n'existait aucun moyen de faire la part, dans ses leçons, des fautes qui ne remontaient pas à ses auteurs et qui lui étaient propres, ni de les corriger, — comme j'avais pu le faire pour le manuscrit A, — par l'accord d'un ou de plusieurs textes appar-

tenant à la même famille que E avec les textes de la famille *e'*. Ma tâche devait donc se borner à choisir entre les leçons de E et de *e'*, dans les cas nombreux où ils se montraient en désaccord. Elle n'en devenait pas plus facile, pour être simplifiée; car cette nécessité de se prononcer à l'occasion entre des variantes également autorisées passe à bon droit pour la partie la plus délicate de la critique des textes. Aurai-je toujours su, dans mes choix, éviter l'erreur? Je n'oserais m'en flatter, au moins pour la seconde vie.

A part les corrections, dont j'ai toujours averti par des notes au bas des pages, j'ai tenu à reproduire le texte des manuscrits — A pour la première vie et E pour la seconde — aussi exactement que possible. J'ai gardé leurs particularités d'orthographe, quand elles n'étaient pas insoutenables, et j'ai respecté jusque dans leurs fautes assurées les ponctuations diacritiques. Au contraire, je n'ai pas cru devoir m'asservir, à l'exemple de quelques auteurs récents, à l'interponctuation des manuscrits. Celle de A était tout à fait grossière. Le scribe, qui n'a employé que des points uniques, les a semés d'une main toujours avare et souvent maladroite. Des pages entières ne présentaient pas un seul point, même à la fin des phrases; ailleurs un point inattendu séparait deux mots unis par un lien étroit. J'en ai supprimé quelques-uns et ajouté beaucoup d'autres, en me fondant sur le sens du texte et la ponctuation générale des manuscrits. En cinq endroits, le scribe avait tracé une suite de petits cercles, en nombre variable, mais autant, semble-t-il, pour remplir une fin de ligne que pour indiquer une pause plus longue. Je les ai laissés de côté. J'ai seulement reproduit aux dernières lignes du texte une suite de quatre points qui marquent dans le manuscrit la fin de la légende et le commencement de l'explicit. L'interponctuation de E était d'ordinaire assez bien comprise et je n'y ai fait que très-peu de changements.

II. — La légende

Il n'y a peut-être pas de saint dont l'histoire ait été plus populaire par tous les pays que l'a été celle de Saint Alexis, l'*Homme de Dieu.* Du syriaque qui a servi à sa rédaction originale, elle est passée par le grec et le latin dans toutes les littératures de l'Europe chrétienne[1]. Il est fort probable qu'elle a été traduite aussi en arménien; un savant français[2] en a publié une traduction, ou, pour mieux dire, une rédaction très-remaniée en langue géorgienne; enfin on en possède plusieurs versions éthiopiennes et arabes. Tour à tour simple récit, homélie, hymne ou poëme, elle a revêtu toutes les formes : le moyen âge y a pris le sujet de mystères et de miracles; et encore aujourd'hui, dans une grande partie de l'Europe, surtout en Russie où le saint fut toujours l'objet d'une vénération particulière, l'imagerie continue de la vulgariser avec le secours du cantique ou de la complainte.

Il était inévitable que dans sa large diffusion l'histoire de Saint Alexis subît des modifications diverses et successives. S'il est vrai de dire qu'un fait historique livré à l'imagination du peuple devient infailliblement légendaire, cela sans doute est particulièrement vrai des vies des saints. Pour la vie d'Alexis, cette transition de l'histoire à la légende dut s'opérer de fort

1. Outre les vies françaises, provençales, italiennes, espagnoles, allemandes, anglaises, russes, qui sont nombreuses et connues, mentionnons une vie de Saint Alexis en vieux-norrain, publiée, sous le titre de *Fabella Alexii confessoris*, par Konr. Gislason dans ses *Pröver af oldnordisk Sprog og Literatur* (Kiöbenhavn, 1860), p. 438.

2. Brosset jeune, *Éléments de la langue géorgienne* (Paris, 1837), en appendice.

bonne heure. La vie syriaque, probablement authentique [1], et qui ne raconte que des événements vraisemblables jusqu'au moment de la mort du saint, offre déjà une première apparition du merveilleux dans le récit de la visite du tombeau, quand l'évêque constate que le corps du saint a disparu et qu'on ne retrouve plus que les haillons qui l'enveloppaient. Mais ce fut sans doute lors du passage de la légende en Europe que le surnaturel dut l'envahir décidément. En tout cas, le plus vieux texte grec que nous en ayons, l'hymne de Josèphe, nous montre le travail de pénétration déjà entièrement accompli, et le merveilleux en pleine possession de la part qu'il gardera désormais et qui lui revient de droit dans toute légende.

D'autres atteintes devaient être portées au texte primitif de l'histoire d'Alexis. Avant tout, ce fut le remaniement considérable qui doubla la légende et la transforma peu de temps encore après qu'elle eut passé l'Hellespont : remaniement en partie inconscient et provenu peut-être d'une confusion entre deux saints, Alexis et Jean Calybite, qui amena la fusion de leurs deux vies. Il y eut ensuite les renouvellements partiels. Les rédacteurs nouveaux, en respectant toujours la trame des faits principaux qui constituaient dès lors le fond de la légende, en varièrent souvent la forme et les détails, les modifièrent selon les exigences des mœurs nationales ou des croyances locales, conformèrent leur œuvre à l'esprit et au goût du jour. Tandis qu'on développait certains traits, qu'on en ajoutait même que les textes anciens n'avaient pas connus, d'autres au contraire étaient atténués, d'autres complètement effacés. On peut dire qu'aux derniers temps du moyen-âge la vie d'Alexis, dans ses grandes lignes, en vint à n'être plus en quelque sorte qu'un thème pieux, traité par les auteurs avec plus ou moins de talent, mais toujours d'une manière personnelle et qu'ils jugeaient la plus propre à plaire au lecteur, à frapper les auditeurs ou à édifier les fidèles.

Faut-il déplorer ces variations qu'on retrouve dans l'histoire de toutes les légendes? Ce serait au moins inutile et contraire d'ailleurs aux intérêts de l'esprit humain. S'il est presque toujours permis au rêveur, en face de ces inégales métamorphoses, de regretter les traditions primitives et le récit simple et tou-

1. Je n'entends parler évidemment que de la première vie syriaque, la seconde étant d'origine étrangère et entièrement fabuleuse.

chant de la vie de ces hommes que leur force, ou, qui sait? leur faiblesse, a jetés hors des voies communes de la positive humanité, le savant au contraire y trouve une source fructueuse d'études. Elles ont souvent une grande valeur pour l'histoire des langues ou des littératures; quelques-unes sont même des monuments précieux. Et si l'on remonte aux sources, et que, partant de la tradition originale, on suive chacune de ses diverses transformations, elles peuvent fournir de curieux témoignages sur les mœurs, les idées, l'état général des sociétés et des temps où elles se sont produites. On en trouverait peu qui ne renferment pour l'historien de profitables enseignements. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'article très-intéressant, bien qu'il soit parfois inexact, qu'un écrivain russe, M. Dachkof, a consacré à l'étude des formes diverses de la légende d'Alexis [1]. Je ne pouvais songer à reprendre ici dans toutes ses parties une semblable étude. Je dois borner mon travail à rechercher quels éléments nouveaux la vie syriaque, inédite jusqu'aujourd'hui, fournit pour la solution de ces questions, que je n'ose plus dire pendantes : Quelle est la source de la légende de Saint Alexis, et dans quels rapports sont entre elles les vies syriaques, grecques et latines? — Quelle est la valeur historique de cette légende?

Toutes celles des vies européennes d'Alexis que, d'une manière relative et en songeant aux langues dans lesquelles elles sont écrites, j'appellerai modernes, proviennent soit d'une rédaction grecque, soit d'une rédaction latine. Ainsi la légende byzantine a donné naissance au groupe slave[2], la légende romaine aux groupes germanique et roman. C'est là un fait que la séparation religieuse à laquelle aboutit le schisme grec eût permis de présumer, et qui pourrait presque se passer de preuve. Mais la preuve en ressort du reste par la publication d'un grand nombre des versions modernes, ainsi que par les études dont on les a accompagnées[3]. Je ne m'arrêterai pas à ce point qui est indis-

1. Dans les *Bésiédy v Obchtchestvié lioubitéleï Rossiiskoï Slovesnosti pri Impératorskom Moskovskom Ouniversitétié. Vypousk vtoroï. Moskva, 1868.*

2. Moins le rameau occidental : polonais, tchèque, etc.

3. Voir H. F. Massmann, *Sanct Alexius' Leben,* Quedlinburg und Leipzig, 1843; — P. Bezsonof, *Kaliéki pérékhojie,* Moskva, 1861—64; — Dachkof, *op. cit.;* — Gaston Paris, *La vie de Saint Alexis*, Paris, 1872; cf. un article

cutable. Il était pourtant utile de l'établir, afin de restreindre et de préciser les limites où devront se mouvoir nos recherches. C'est seulement à la comparaison des vies syriaques, grecques et latines que nous demanderons de nous révéler le secret de l'origine et des premières vicissitudes de notre légende.

On connaît quatre vies grecques de Saint Alexis, si l'on peut compter comme une vie le canon attribué à Josèphe l'hymnographe [1]. Ce document, le plus ancien des textes grecs et latins consacrés à la mémoire du saint que nous possédions, est de la seconde moitié du IXe siècle. Une traduction en a été donnée par les Bollandistes [2]. C'est une sorte d'hymne, composée d'une série d'odes, la plupart de quatre strophes dont trois racontent les mérites d'Alexis, la dernière strophe, dite *Mariale,* étant toujours réservée à la louange de la vierge Marie. Il est évident qu'on ne doit pas attendre d'une œuvre semblable, destinée uniquement aux chants de l'église le jour de la fête du saint, un récit complet et suivi des événements de sa vie. Tout ce qu'elle peut nous donner, ce sont des indications sur le degré de développement qu'avait atteint la légende à l'époque de Josèphe.

Les autres rédactions grecques sont :

— Une vie attribuée à Siméon Métaphraste, et publiée par Massmann [3] d'après le ms. 153 de la Bibliothèque de Vienne. Elle est fort maltraitée dans l'ouvrage des Bollandistes [4], qui en avaient une copie et l'ont jugée indigne de l'impression ;

— une vie sans nom d'auteur, conservée par un manuscrit grec de Munich (n° 3). Elle était inconnue avant Massmann, à qui l'on en doit aussi la publication [5] ;

du même auteur dans le tome VIII de la *Romania* (Paris, 1879) ; — Carl Horstmann, dans le *Herrig's Archiv,* vol. LI, pp. 101—110 et vol. LVI, pp. 393—401 ; — J. Schipper, *Englische Alexiuslegenden,* Strassburg und London, 1877 ; — etc.

1. Sur les deux Josèphe qui se disputent dans l'opinion des auteurs la paternité des hymnes dont fait partie ce canon, voir les *Acta Sanctorum,* juillet, t. IV, p. 247.

2. *Ibid.* Le texte se trouve dans les *Menologia seu Menæa Græcorum per totum annum, edita cura et studio Theophylacti Hieromonachi Tzanphurnari* (Venetiis, 1639), au 17 mars.

3. *Op. cit.,* pp. 192 et 34.

4. Juillet, t. IV, p. 251.

5. *Op. cit.,* pp. 201 et 36.

— enfin la version qu'a donnée le moine Agapius dans son *Recueil des plus remarquables Vies des Saints, traduites en dialecte vulgaire d'après Siméon Métaphraste* [1]. Cette vie diffère pourtant notablement de celle dite de Métaphraste. Les Bollandistes faisaient aussi peu de cas de l'une que de l'autre. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter la valeur de ces différents textes.

Il serait superflu de rentrer après les Bollandistes dans le détail des nombreuses vies latines manuscrites de Saint Alexis. Nous laisserons aussi de côté et ne noterons que pour mémoire quelques rédactions en vers [2], dont les auteurs ont dû nécessairement faire plus d'un sacrifice aux exigences du mètre. Trois vies latines seulement doivent retenir notre attention.

— L'une est la version généralement dite de Surius [3], bien que cet auteur n'ait fait que l'emprunter, avec beaucoup d'autres vies de son ouvrage, au grand recueil de l'évêque Lipomanus [4]. Elle mériterait peut-être d'être rangée parmi les textes grecs de la légende, s'il faut s'en rapporter au dire de Lipomanus qui présente les trois derniers volumes de ses Vies des Saints comme des traductions de Métaphraste. En tout cas, elle s'éloigne beaucoup de la rédaction grecque du manuscrit de Vienne.

— La seconde est celle qu'on peut appeler la vie Romaine, et qui a été publiée par les Bollandistes [5]. Ils en ont constitué le texte en prenant pour base celui d'entre plusieurs manuscrits qu'ils ont jugé le meilleur et en le corrigeant seulement en quelques endroits par la comparaison des autres. Le texte ainsi obtenu est généralement bon sans doute. Il serait néanmoins à désirer qu'on reprît l'étude des divers manuscrits de cette vie pour en donner une édition vraiment critique.

1. Déjà cité : Ἐκλόγιον ἤτοι οἱ ὡραιότεροι βίοι τῶν Ἁγίων, κτλ. (Ἑνετίῃσι, 1755), p. 255. — Une traduction fidèle de cette vie, en langue arabe, a été publiée dans un petit recueil intitulé : سير ابابنا الابرار يوحنا الكوخى واكسينفون وابنيه يوحنا واركاديوس والكسيوس رجل الله ، فى اورشليم سنة ١٨٦٨ ،

2. Deux entre autres ont été publiées : l'une par les Bollandistes *(Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 254); l'autre par Massmann *(op. cit.*, p. 176).

3. L. Surius, *De probatis Sanctorum vitis* (Coloniæ, 1618), Juillet, p. 208. — Cette vie a été reproduite par Massmann, *op. cit.*, p. 172.

4. Aloysius Lipomanus, *Vitæ Sanctorum priscorum Patrum* (Venetiis, 1551—58), t. VII, p. 23, au 17 mars.

5. Juillet, t. IV, p. 251. Elle a été donnée aussi par Massmann, *op. cit.*, p. 167.

— En dernier lieu vient une vie fournie par deux manuscrits de Munich, et que Massmann eut encore le mérite de découvrir et de publier pour la première fois [1]. Mais son tort fut d'attacher à cette rédaction, d'ailleurs très-curieuse [2], une importance de premier ordre, et M. Gaston Paris a parfaitement dit qu'elle était « un remaniement assez récent et, sans doute, spécialement italien ». Aussi la désignerai-je du nom de Vie Italienne.

Voici maintenant, résumée dans ses traits principaux et telle qu'elle ressort de l'ensemble des vies grecques et latines, la légende de Saint Alexis :

Il y avait à Rome un homme noble, riche et puissant, maître de trois mille esclaves et le premier à la cour de l'empereur. Euphémianus, c'était son nom, était très-pieux et extrêmement charitable. Sa femme Aglaïs était très-pieuse comme lui. Mais elle était stérile, et ils étaient tristes parce qu'ils n'avaient pas d'enfants. A force de prier, il leur vint un fils qu'ils baptisèrent sous le nom d'Alexis. Dans la suite, ils lui firent donner une instruction large et brillante dont l'enfant profita vite, grâce aux dons de Dieu, et il devint un jeune homme très-savant et très-sage. Alors, malgré son éloignement des choses de ce monde et sa résolution de se consacrer tout à Dieu, ses parents le fiancèrent à une jeune fille accomplie et du sang royal, et l'on célébra le mariage dans l'église de Saint-Boniface.

Le soir des noces venu, le père conduisit son fils à la chambre nuptiale. Mais Alexis, seul avec sa fiancée, commença à l'entretenir et à la conseiller sagement ; puis, enveloppant dans un voile de soie pourpre son anneau et sa ceinture et les remettant à la jeune femme, il lui dit : « Prends ceci et conserve-le tant qu'il plaira au Seigneur. Et que le Seigneur soit entre nous ! » Là-dessus il rentre en sa chambre, prend de l'argent, descend au port, s'embarque sur un vaisseau qui le conduit à Laodicée de Syrie, et de là gagne la ville d'Edesse où l'on gardait une image miraculeuse du Christ [3], envoyée par Jésus même au roi Abgar. Il distribue aux pauvres de la ville tout ce qu'il possé-

1. *Op. cit.*, p. 157 et 29.

2. Elle est, en effet, la source de quelques-unes des vies allemandes. — Voir Massmann.

3. τὴν ἀχειροποίητον εἰκόνα τοῦ Δεσπότου Χριστοῦ (Agapius).

dait encore, revêt des haillons et, pendant dix-sept ans, demeure assidûment au milieu des pauvres dans le vestibule du temple de la Mère de Dieu, ignoré de tous, priant, jeûnant, veillant, vivant d'aumônes et faisant lui-même la charité.

Sa mère et sa fiancée désolées ont pris le deuil et vivront dans la retraite, sous le sac et sur la cendre, jusqu'à ce qu'elles aient appris le sort de l'absent. Son père a dépêché partout des esclaves à sa recherche. Quelques-uns sont venus à Edesse, l'ont rencontré sans le reconnaître, lui ont même fait l'aumône et s'en sont retournés. Alexis, qui de son côté les a reconnus, rend grâces au Seigneur.

Or, un jour, une voix partie de l'image même de la Mère de Dieu se fait entendre au gardien du temple et lui ordonne d'introduire l'Homme de Dieu. Alexis, découvert sur les indications de la voix, est introduit dans le temple, et bientôt sa vertu devient célèbre et le fait vénérer de tous. Alors, pour échapper à la gloire terrestre, il prend le parti d'aller à Tarse de Cilicie au temple de Saint-Paul, où il pourra demeurer inconnu. Il quitte Edesse, puis s'embarque. Mais voilà qu'une tempête emporte le vaisseau et l'amène à Rome.

Alexis remercie de cet évènement la Providence divine. Il ne sera plus à charge aux étrangers et vivra chez ses parents, car eux-mêmes ne pourraient plus le reconnaître. Il se rend donc chez son père et justement le rencontre en chemin. « Serviteur de Dieu », lui dit-il, « je suis pauvre et étranger; retire-moi par grâce dans ta maison. Dieu te bénira et avec toi ceux des tiens qui sont à l'étranger. » Euphémianus, touché de ces derniers mots qui le font ressouvenir de son fils, emmène l'inconnu, lui fait dresser un lit dans le vestibule de son palais et promet la liberté et la richesse à l'esclave qui voudra le servir. Alexis passe encore dix-sept années dans la maison de ses parents, sans cesse occupé de prières et de mortifications, en butte aux coups et aux outrages de ses propres esclaves, qu'il supporte avec patience et d'un cœur joyeux. Enfin, averti que le moment de sa mort est venu, il demande à l'esclave chargé de le servir du papier et de l'encre; puis il écrit l'histoire de toute sa vie, les secrets connus seulement de son père et de sa mère et de lui, son entretien la nuit des noces avec sa fiancée, le don qu'il lui fit de son anneau et de sa ceinture, sa fuite, son retour et tout

ce qui pouvait convaincre ses parents que c'était bien lui leur fils regretté.

Or, un dimanche que l'archevêque de Rome venait d'offrir lui-même le sacrifice de la messe en présence des empereurs, une voix s'éleva qui sortait de l'autel et disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes las et qui portez de lourds fardeaux, et je vous soulagerai. » A cette voix, les assistants remplis de terreur tombèrent prosternés en s'écriant : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » Et la voix reprit : « Cherchez l'Homme de Dieu, qu'il prie pour Rome ! Car vendredi au matin il quittera ce monde ! » Le jeudi soir, les empereurs, l'archevêque et tout le peuple se réunirent au temple des saints apôtres Pierre et Paul[1], et demandèrent à Dieu de leur révéler où ils trouveraient le saint. Alors pour la troisième fois une voix se fit entendre : « Cherchez l'Homme de Dieu dans la maison d'Euphémianus. » Les empereurs appelant aussitôt Euphémianus : « Quoi », lui dirent-ils, « tu possédais un si précieux trésor et tu ne nous l'as pas révélé ! » Celui-ci jura qu'il ne savait rien. Les empereurs décidèrent donc d'aller à la maison d'Euphémianus pour chercher l'Homme de Dieu, et tout le monde s'y rendit précédé par Euphémianus qui fit préparer aux princes et à l'archevêque une réception digne d'eux.

Alors l'esclave attaché au service du saint s'approcha d'Euphémianus et raconta tout ce qu'il avait remarqué des mérites de l'étranger et de ses œuvres merveilleuses : son entière abstinence rompue seulement le dimanche après qu'il avait communié, ses veilles, ses prières et sa résignation aux injures. N'était-il pas l'homme qu'on cherchait ? A ces paroles, Euphémianus court au lit de l'étranger ; mais il trouve qu'il est mort : son visage est brillant comme la face d'un ange, et il tient dans sa main un papier. Euphémianus veut prendre ce papier, mais le mort refuse de le laisser prendre. Stupéfait, il revient vers les empereurs : « Nous avons trouvé celui que vous cherchiez », leur dit il, et il les instruit de ce qu'il a vu. Les empereurs ordonnent d'apporter un riche brancard et y font déposer le corps du saint. Puis s'avançant avec l'archevêque : « Tout pécheurs que nous soyons, Homme de Dieu, nous sommes les rois, et

1. Dans quelques vies : au temple de Saint Pierre.

voilà le prince des évêques. Donne-nous le papier qui est dans ta main, que nous voyions ce qui y est écrit. » Et aussitôt le saint leur donna ce papier, et ils le remirent au greffier de l'église, Actius, pour qu'il en fît lecture.

A peine Euphémianus l'a-t-il entendu qu'il reconnaît son fils, et, déchirant ses vêtements, s'arrachant les cheveux et la barbe, il se jette sur le corps du saint. A ses cris, la mère se précipite comme une lionne qui sort de sa cage, et vient tomber sanglotante sur la poitrine de son enfant. Sa fiancée aussi accourt désolée ; et tous trois exhalent leur douleur dans les tendres reproches qu'ils lui font de son abandon.

Tous les assistants pleuraient avec eux. Les empereurs et l'archevêque ordonnèrent alors de porter au milieu de la ville le brancard où reposaient les restes du saint, et l'on fut témoin de nombreux miracles. Les malades s'en approchèrent et furent guéris ; des muets parlèrent, des aveugles virent, des lépreux furent purifiés. Puis les empereurs et l'archevêque voulurent porter eux-mêmes le corps du saint pour se sanctifier. Mais la foule se pressait en si grand nombre qu'ils ne pouvaient avancer. En vain ils firent jeter par les rues de l'or et de l'argent pour détourner le peuple : tout le monde n'avait plus qu'un désir, qui était d'arriver à toucher le saint. Ils n'atteignirent qu'à grand' peine le temple de Saint-Pierre [1] ; et là on célébra des fêtes en l'honneur d'Alexis pendant sept jours, en présence de ses parents et de sa fiancée. Enfin les restes précieux de l'Homme de Dieu furent placés dans une châsse brillante d'or et de pierreries, et aussitôt il en découla un chrême parfumé qui guérissait de tous les maux.

C'est au jésuite Jean Pien *(Joannes Pinius)* [2] qu'est due la première étude critique et la plus considérable qui ait été faite de la légende de Saint Alexis. Elle parut en 1725, dans le IVe volume de juillet du recueil des Bollandistes. S'il n'est pas exact de dire que Pien ait présenté le canon de Josèphe comme la source de la légende, cependant il n'a voulu rien voir ni rien chercher au-

1. Dans la vie romaine et la vie dite de Métaphraste : l'église de Saint-Boniface.

2. Voir les *Acta Sanctorum*, septembre, t. III, page 1 : *Elogium Rev. Patris Joannis Pinii,* auctore J. Periero.

delà de ce canon. Faute surprenante, car la forme seule de cette hymne, les allusions et les sous-entendus dont elle est remplie et qui sautent à l'esprit du lecteur, attestent l'existence d'une tradition antérieure fixée déjà et différant assez peu sans doute des vies grecques et latines que nous connaissons. Faute incompréhensible, si l'on observe que Pien, à défaut de la primitive légende syriaque, avait en son pouvoir les moyens de la reconstituer dans ses traits et avec ses différences caractéristiques, — moyens qu'il a pris soin d'indiquer, — et que même, par un témoignage d'une autorité irrécusable, il avait la preuve que cette légende existait déjà au VIe siècle, trois cents ans avant le canon de Josèphe.

En effet, en appendice à son étude sur les Actes grecs et latins et sur le Culte du saint, et sous le titre de *Acta arabica,* Pien a donné la traduction d'une vie d'Alexis écrite en carschouni, contenue dans le ms. 55 de la Bibliothèque du Vatican, et l'a accompagnée d'un commentaire. Il y établit que cette vie est vraiment une vie d'Alexis, bien que le saint n'y soit jamais appelé de ce nom, mais toujours *Mar Riscia* (ܡܪܝ ܪܫܐ)[1], et qu'elle est la traduction d'un texte syriaque[2] dont l'auteur vivait au temps de l'évêque d'Edesse Raboula, c'est-à-dire au commencement du Ve siècle[3]. Il cite le témoignage d'Assemani, qui avait eu occasion de voir une vie syriaque d'Alexis dans un manuscrit du monastère de Sceté, manuscrit qu'il affirmait, d'après une note du scribe, avoir été exécuté en l'année du Christ 584. A de plus précises informations qu'il fit prendre auprès du célèbre Maronite, celui-ci répondait qu'il avait lu toute entière cette vie

1. C'est-à-dire : *Monsieur le prince*. Ce nom, disent les Bollandistes, fut sans doute inventé par les habitants d'Edesse, qui avaient appris que le saint était un patricien romain, fils d'un illustre sénateur. Ils le comparent très justement au nom de *Mar Scialitha* (ܡܪܝ ܫܠܝܛܐ), que les Syriens donnèrent à Saint Artémius parce qu'il avait été préfet d'Égypte, et encore à celui de *Sainte Doula* (δούλη).

2. Nous verrons que peut-être c'est d'un texte grec qu'a été directement traduite la vie carschouni. Mais l'erreur est ici sans importance. Que le premier rédacteur de cette vie ait été un grec ou un syrien, il est constant qu'il n'a fait qu'interpoler la légende syriaque, dont il a reproduit autant que possible le fond et parfois la forme même.

3. Raboula, d'après la chronique d'Edesse, fut élevé à l'épiscopat en l'an 723 des Grecs (412 ap. J. Ch.) et mourut en l'an 746 (435). Voir Assemani, *Bibl. Orient.*, t. Ier, p. 197; cf. p. 101 et 103.

syriaque, qu'à la différence de la vie carschouni elle ne racontait ni la résurrection du saint, ni son retour à Rome, ni sa vie inconnue et misérable chez ses parents, et se terminait après sa mort à Edesse; il ajoutait même, par un défaut de mémoire bien excusable et par une erreur qui ne pouvait contribuer d'ailleurs qu'à prévenir davantage Pien en faveur de l'authenticité et de la priorité de la légende syriaque, qu'elle ne faisait aucune mention de la disparition du corps du tombeau; il constatait enfin qu'elle présentait en substance l'histoire du saint telle qu'elle était reproduite dans la première moitié de la vie en carschouni et que, comme celle-ci encore, elle indiquait expressément le *paramonarius* de l'église d'Edesse comme l'auteur premier de l'histoire.

Pien avait donc par la version carschouni d'une part, de l'autre par les renseignements d'Assemani, toutes les données que nous avons aujourd'hui par la possession du texte syriaque lui-même. Il semble pourtant n'en avoir pas su tirer parti ou ne l'avoir pas osé. S'il a été frappé de l'importance que présentait en faveur de la légende syriaque la grande priorité de sa date, il n'a pas remarqué quelle valeur elle tirait en outre de ce fait que, débarrassée de la seconde partie de la vie, elle ne faisait plus au merveilleux qu'une place minime et presque nulle [1]. Cette seconde constatation, jointe à la première, aurait dû suffire pour faire entrevoir la vérité. Il n'y avait de là qu'un pas à reconnaître la vie syriaque pour l'originale et véritable légende d'Alexis, et à réduire les vies grecques et latines au rang de contrefaçons, si l'on permet ce mot injuste à certains égards. Mais loin d'arriver à cette conclusion et de dénoncer comme une fable toute la seconde partie de l'histoire du saint, Pien s'est borné à condamner la version carschouni. Ce qui dans cette version lui paraît surtout choquant, et à juste titre, il faut en convenir, c'est la résurrection d'Alexis après sa mort à Edesse; c'est là qu'il voit « une fable absurde à reléguer au rang des contes de vieilles femmes », le moyen misérable imaginé par un compilateur pour réunir les légendes gréco-latine et syriaque, et se tirer de la difficulté

1. Si l'on excepte la disparition du corps du tombeau, le merveilleux est même totalement absent de la première vie syriaque. Mais dans le renouvellement carschouni, seul connu des Bollandistes, il intervient une fois, par suite d'un emprunt à la légende byzantine. La sainteté d'Alexis est révélée au *paramonarius* de l'église d'Edesse par une voix d'en haut.

que présentait leur contradiction. On trouvera peut-être qu'il a accordé plus d'attention qu'elle n'en méritait à cette résurrection du saint, qui n'est racontée expressément par aucun des textes, qui ressort seulement de leur juxtaposition et n'est, comme lui-même l'a vu, qu'une hypothèse personnelle du compilateur. On trouvera, au contraire, qu'il a traité bien vite d'« inepties » les curieuses phrases qui servent de transition entre la première et la seconde vie du renouvellement carschouni, et dans lesquelles le rédacteur a pris soin de constater l'origine distincte des légendes qu'il a voulu raccorder : « *Ceterum quæ de magno sancto Viro Dei hactenus retulimus, ea ex venerabilis Pirmunaræ testimonio accepimus : qui S. Risciæ familiaris fuit atque ab eodem sanctissimo Viro totius anteactæ vitæ seriem intellexit, ejusdemque historiam conscripsit . . . . . Cetera, quæ sequuntur, ex ejusdem sancti servi Dei historia Romæ conscripta subtexemus* [1]. » On pourra trouver aussi qu'il s'est montré bien sévère pour ce rédacteur, quelque simple clerc, j'imagine, qui le premier se trouvant en présence de deux versions autorisées et cependant contradictoires de la vie d'un même saint, et ne sachant douter ni de l'une ni de l'autre, a cherché dans sa foi un moyen de les mettre d'accord, et adopté naturellement celui que la version syriaque, par l'incident de la disparition du corps du tombeau, semblait lui avoir d'avance préparé.

Pien n'a guère montré lui-même plus de décision, puisqu'en reconnaissant qu'il y avait « d'habiles et de remarquables preuves » à présenter en faveur de la légende édessienne, il a craint de se prononcer entre elle et la légende gréco-latine et « laissé au jugement des érudits la solution d'une question si grave et si pénible ». Est-il possible qu'il ait pensé là-dessus plus qu'il n'a dit? Il avait certes quelques motifs de prudence et devait se souvenir des accusations qu'avait values naguère à Papebroeck de la part de Sébastien de Saint-Paul la seule hypothèse qu'Alexis pouvait être mort à Constantinople et non à Rome [2]. En tout cas,

1. *Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 264.

2. Voy. *Ephemerides græco-moscæ*, dans les *Acta Sanctorum*, mai, t. Ier, p. XVIII; — Sébastien de Saint-Paul, *Exhibitio errorum quos Papebrochius in notis ad Acta Sanctorum commisit* (Coloniæ Agrippinæ, 1693), p. 222; — Papebrochius, *Responsiones ad exhibitionem errorum* (Antverpiæ, 1696—1699), t. Ier, p. 263.

Le passage suivant donnera un exemple des sévérités de Sébastien de Saint Paul : « *Hoc præmissis addo, quod Theophilus Reynaudus, præclaris-*

s'il n'a pas vu la vérité, il a parfaitement reconnu la voie qui devait y mener, et il l'a enseignée dans une phrase qui termine son étude et que j'ai le plaisir à rappeler ici comme la preuve peut-être de sa perspicacité, au moins de sa bonne foi, en même temps comme la raison et la justification du présent travail : « *Postremum est, ut horter quanta possum contentione curiosos omnes antiquorum monumentorum eruderatores, ut eo saltem titulo pretiosissimum atque æstimatissimum primigeniæ Vitæ Syriacæ thesaurum, quia a Latinis hactenus non visum, ac jam orbi litterario detectum, e tenebris tandem eruant, et in publicam lucem proferant; ad cujus fidem quidquid in Vita Arabica interpolatum est, quidquid depravatum, quidquid corruptum, tamquam ad puros atque illimes primævi fontis latices reduci debet : quos lutosis historiæ vulgaris sordibus auctos infectosque postea increvisse, atque ad nos manasse putamus* [1] *!* »

Plus d'un siècle après les Bollandistes, MM. Massmann en Allemagne, Dachkof en Russie [2], ont repris l'étude de la légende de Saint Alexis, mais sans avancer d'un pas vers la découverte de la source. Il semble qu'ils n'ont même pas soupçonné ce que Pien avait aperçu, malgré ses critiques, l'intérêt offert par la version carschouni, unique représentant d'un texte syriaque qu'on pouvait espérer de démêler à travers elle. A peine s'ils en mentionnent l'existence. M. Dachkof penche à admettre que la vie d'Alexis a été écrite pour la première fois à Constantinople, et place le canon de Josèphe à la tête de toute la littérature sur l'Homme de Dieu. Quant à Massmann, il ne s'est pas prononcé sur l'âge ni l'origine première de la légende. Je me hâte d'ajouter, pour n'être pas injuste, que l'examen de ces deux savants n'a porté qu'accessoirement sur cette question de la source. Le but de Massmann a été d'abord d'étudier les rapports des vies allemandes avec les vies latines du saint, et seulement ensuite de réunir le plus de textes possible pour servir,

simus societatis scriptor, lib. de Scapul. Parthen. Carm. p. 2. q. 1. afferat, eum, 'qui vitam S. Alexii esse figmentum effutiret, non sibilo sane, sed fuste esse excipiendum'. An autem Papebrochius, negans S. Alexium mortuum Romæ, dignus censendus sit tali censura aut alia, judicandum iterum relinquo Sanctæ Sedi. » *Op. et loc. citt.*

1. *Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 265.

2. *Opp. citt.*

comme il le dit dans la préface de son livre, à une histoire complète de la légende. M. Dachkof s'est intéressé surtout aux formes diverses qu'elle a traversées, et, par l'analyse successive de chacune des rédactions, s'est appliqué à nous montrer ici l'influence d'un temps, là l'empreinte d'une église ou d'une nationalité, là encore le cachet personnel d'un auteur. Rien qu'un exemple. Dans les vies grecques, les empereurs ont le pas sur l'archevêque de Rome et reçoivent le testament du saint; dans la vie romaine, l'archevêque de Rome est devenu le Pape et c'est à lui que le testament est remis; il est remis à la fiancée dans la vie italienne, comme dans les vies en vieil-allemand qui en sont dérivées; il est remis au père dans les vies russes[1].

M. Gaston Paris le premier, à l'aide de la traduction donnée par les Bollandistes, est arrivé à la solution du problème. Il a résumé en une page, dans un récent article de la *Romania*[2], les résultats de ses recherches, et, sauf quelques points secondaires, mieux éclairés par les textes syriaques que par la version carschouni, nous ne voudrions rien changer à cet historique de la légende. M. Gaston Paris a parfaitement reconnu l'origine syrienne des actes d'Alexis et le caractère authentique d'une vie d'où le merveilleux était dans le principe totalement absent et qui se terminait naturellement par la mort du saint à Edesse. Il indique comment cette vie, portée à Constantinople, y reçut des embellissements, et comment un nouveau rédacteur, supprimant la mort à Edesse, supposa le retour du saint dans sa ville natale, chez ses parents, et toute la seconde partie de la légende, telle que la racontent les versions grecques et latines.

1. M. Dachkof a raison en somme et son observation est juste. Il se trompe seulement quand il veut voir la tradition primitive dans celle qui donne la primauté aux empereurs et leur fait remettre le papier de préférence à l'archevêque de Rome (vie dite de Métaphraste). Ce n'est là, à mon avis, que la tradition byzantine. La tradition primitive est au contraire celle qu'il regarde comme une transaction entre la tradition byzantine et la tradition romaine, comme « un pont aux ânes » de l'invention de Surius; il n'y est pas distingué entre les empereurs et l'archevêque, qui s'avancent *ensemble* pour prier le saint de leur donner le papier : *et confestim chartam ipsis tradidit.* Ce n'est pas Surius seulement qui parle ainsi. C'est aussi le ms. grec de Munich : καὶ εὐθέως προὔτεινεν αὐτοῖς οἷάπερ ζῶν τὴν χεῖρα ὁ ἅγιος · καὶ λαβόντες . . .; c'est encore, et ce point est décisif, la seconde vie syriaque (voy. la traduction, p. 15).

2. T. VIII (Paris, 1879), p. 163.

Il montre enfin la légende revenant sous sa nouvelle forme en Syrie où l'on raccorda tant bien que mal la seconde partie au récit primitif, tandis que d'autre part elle passait de Constantinople à Rome et de là pénétrait dans tout l'Occident. Ce sont là, nous le verrons, autant de faits incontestables et dont ma tâche est à présent d'exposer les preuves.

La légende syriaque de Saint Alexis, que nous connaissons aujourd'hui par huit manuscrits, se présente à nous sous deux formes. Dans les trois plus anciens textes (VIe et peut-être Ve siècles), on la croirait au premier coup d'œil incomplète ou mutilée. Il n'y est pas question du retour à Rome et de la vie du saint dans la maison de ses parents; il meurt et est enseveli à Edesse; et même le récit des évènements qui remplissent sa vie diffère en bien des détails de ce que racontent dans leur première moitié les légendes grecque et latine. C'est là pourtant la vraie et primitive légende d'Alexis. On n'aurait pour établir ce fait ni les trois précieux manuscrits dont je viens de noter la date éloquente, ni même les renseignements communiqués à Pien par Assemani, qu'on pourrait encore le déduire du plus rapide examen des cinq autres textes syriaques (du IXe siècle au XIIIe). Si ces textes, en cela plus conformes à la légende gréco-latine, complètent le récit de la vie du saint à Edesse par celui de son retour et de sa mort à Rome, ils n'en gardent pas moins entre les deux parties de l'histoire, ou, selon le titre qu'elles portent quelquefois, entre la première et la seconde histoire, une entière distinction. Elles n'ont pas été fondues ensemble, mais rapprochées seulement bout à bout, et comme soudées par quelques phrases de transition où le compilateur nous a avertis franchement de la provenance diverse des deux récits, déclarant le premier d'origine édessienne, le second d'importation romaine [1]. Il prenait là d'ailleurs un soin superflu. Comme, dans un louable sentiment de respect pour les textes, il a reproduit, sans y rien changer, le vieux récit syriaque aussi bien que la seconde moitié de la légende gréco-latine, la simple lecture de cette composition hybride accuse un défaut complet d'unité. A l'étonnement du lecteur, le saint meurt deux fois, à Edesse, puis à Rome, ce qui a obligé le compilateur à supposer dans sa transition que

1. Voy. la traduction, p. 10 et 11.

sans doute il était ressuscité la première fois. On n'est pas moins surpris lorsqu'on voit la seconde vie syriaque faire allusion à des faits entièrement inconnus de la première vie, mais racontés dans la première partie de la légende gréco-latine. Tel est le passage où le saint rappelle dans son testament toute la scène de la chambre nuptiale, son entretien avec sa fiancée, le don qu'il lui fit avant son départ de son anneau et de son pallium, passage inexplicable pour un lecteur qui ne connaîtrait la légende d'Alexis que par les textes syriaques, puisque la première vie ne fait mention de rien de semblable ; le saint au contraire quitte la maison paternelle au moment de la *deductio,* au moment où va entrer la fiancée, et il s'enfuit sans l'avoir vue. Nulle part dans la première vie ne se lit le nom d'Euphémianus, donné par la seconde au père d'Alexis. La plus choquante contradiction éclate aussi entre les données historiques de chacune des vies. La première place la mort du saint à Edesse sous l'épiscopat de Mar Raboula, c'est-à-dire entre 412 et 435. Dans la seconde vie, l'empereur ou les empereurs, car il y a le pluriel, ne sont pas nommés, et le nom du Pape est altéré ; mais s'il faut restituer, comme cela est probable et comme j'ai pu le faire par le plus simple changement, le nom d'Innocent, lequel occupa le siège pontifical de 402 à 417, on s'étonnera qu'Alexis, fût-il mort à Edesse en la première année du sacerdoce de Mar Raboula, ait pu après sa résurrection vivre dix-sept ans à Rome et y mourir à temps pour être enseveli par Innocent. Que signaler de plus après une pareille incohérence ? Il y a intérêt pourtant à remarquer que leur style encore différencie les deux vies syriaques. La première est un bon texte araméen ; les seuls hellénismes qu'on y relève sont ceux qui, naturalisés par l'autorité de la *Peschito,* figurent dans les meilleurs écrits de la bonne époque. Au contraire, l'influence d'une source grecque est souvent sensible dans la seconde ; et, pour noter en passant un fait curieux que je me garderais bien d'ailleurs de présenter comme concluant à lui seul, dans un passage où elle avait à reproduire une idée exprimée déjà par la première vie, elle a, de préférence au mot sémitique qu'employait celle-ci, gardé l'expression grecque offerte par le texte qu'elle traduisait [1].

1. Cf. p. ܗ, l. 5 : [illegible], et p. ܟܘ, l. 15 : [illegible].

Ainsi, des deux vies syriaques, la seconde n'est qu'un complément postérieur, la première seule est la véritable légende syriaque d'Alexis. Elle est plus encore, elle est la légende originale du saint. C'est dans cette vie, telle que la donnent seule les trois plus anciens manuscrits et telle qu'on peut la lire dans la première moitié de ma traduction, c'est dans ce récit sans apprêt d'évènements naturels, qui va de la naissance du saint à Rome jusqu'à sa mort à Edesse, dont les données historiques sont vraies ou vraisemblables, et qui se présente à nous signé d'un témoin oculaire et même d'un ami du saint[1], c'est là sans aucun doute qu'il faut voir la forme primordiale de toute la légende d'Alexis.

Les manuscrits qui nous ont conservé cette vie syriaque sont du VIe siècle; un d'entre eux paraît même remonter jusqu'à la fin du Ve. Or nous savons que le plus ancien des textes grecs et latins de notre légende, le canon de Josèphe, ne peut être en aucun cas antérieur au IXe siècle. Mais la preuve qui ressort du rapprochement de ces dates n'est pas absolue, et de ce qu'on ne connaît pas de texte grec antérieur aux manuscrits syriaques, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'un semblable texte n'ait pu exister. Il nous faut chercher d'autres preuves qui heureusement ne font pas défaut. Etant donné que toutes les versions sont d'accord pour placer à Edesse la partie incontestée de l'histoire, il y a déjà en faveur de la priorité de la légende édessienne une présomption, que viennent fortement accroître le style tout araméen et, par endroits, la couleur orientale du récit. La comparaison de cette légende édessienne avec la légende gréco-latine changera notre présomption en certitude. Que le fond d'une légende soit ou non authentique, la marche régulière de son développement n'est jamais du merveilleux au naturel, de la recherche à la simplicité; elle tend à s'amplifier plutôt qu'à se restreindre. Cette loi va nous fournir un sûr criterium. D'après les versions grecques et latines Alexis quitte Edesse fuyant la célébrité et revient à Rome,

1. Non pas que j'admette que le *paramonarius* soit réellement l'auteur de notre légende. Elle est l'œuvre d'un écrivain plus habile et plus instruit que pouvait l'être un frère portier. Mais elle a dû, je le montrerai, être rédigée peu de temps après les évènements qu'elle raconte, et je crois très-possible qu'elle l'ait été en effet sur les indications et le témoignage du *paramonarius;* toutefois, après sa mort.

où il vit et meurt inconnu dans la maison de ses parents. « *Meritum te sancta conversatione laudes Christus, vir gloriose, iterum » reddit patriæ tametsi nolles ac temporalem honorem fugeres. Tu » nulli prorsus cognitus, vir sancte, perseverasti ad portas tuorum » parentum sedens . . .* » (Josèphe, odes 6 et 7 du Canon). Si c'eût été là la tradition primitive, croit-on qu'il en fût jamais sorti une histoire du saint le faisant mourir à Edesse et sacrifiant ainsi sans motif toute une méritoire moitié de sa vie ? Quand la légende gréco-latine raconte que c'est une voix partie de l'image même de la Mère de Dieu, qui révéla au gardien du temple d'Edesse l'existence du saint et lui ordonna de l'amener devant elle (« *Te latentem. . . . Virgo nuptias non experta, Christique » tabernaculum, manifestat et gloriosum reddit latere volentem* » Josèphe, ode 6), est-il possible qu'on voie là le trait primitif ? Et le passage correspondant de la légende syriaque, où le saint qui passait toutes ses nuits sous le vestibule du temple, « debout près d'une colonne, les bras en croix et priant », est accidentellement découvert par le gardien, sorti à une heure inaccoutumée de la nuit pour voir si c'était le temps de l'office, — expliquera-t-on ce passage comme une correction de quelque auteur fanatique de la vraisemblance ? Je ne parlerai pas des faits miraculeux où semble se complaire la seconde moitié de la vie gréco-latine, puisqu'elle était inconnue de la vraie légende syriaque. Il suffira de parcourir rapidement la première partie, de montrer comme elle vise à l'effet dans chacun de ses détails, et de lui opposer la simplicité, je dirais presque la vulgarité du récit édessien. Chez le biographe syrien, qui ne connaît même pas le nom du saint, l'Homme de Dieu [1] est tout bonnement le fils unique et longtemps désiré de nobles et riches Romains.

1. Telle est la plus ancienne et d'abord l'unique appellation d'Alexis. Le nom de *Riscia*, qu'on trouve dans de très-anciens calendriers syriens, ne fut adopté que plus tard. Celui d'*Alexis* est encore plus récent et date seulement de l'introduction de la légende en Europe. L'appellation d'*Homme de Dieu* ne cessa d'ailleurs jamais d'être en usage. Nos vies syriaques, même les dernières, n'en connaissent pas d'autre, et dans les vies européennes elle accompagne habituellement le nom du saint : *Alexis, l'Homme de Dieu*. — Que l'expression ܓܒܪܐ ou ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ pût occasionnellement s'appliquer à n'importe quel saint, j'ai à peine besoin de dire que de nombreux exemples l'attestent. Mais prise absolument, dans la littérature hagiographique et surtout dans le titre d'une légende, elle désigne toujours Saint Alexis.

Le légendaire grec sait le nom d'Alexis, celui de son père et celui de sa mère, et le contraste ne lui semblerait pas suffisant entre la vocation du fils et la condition des parents, si le père n'était sénateur et le premier à la cour du prince, s'il n'avait trois mille esclaves en vêtements de soie avec des ceintures dorées. Il fait d'Alexis un jeune homme d'une prompte et haute intelligence, instruit en toutes sciences; pour l'auteur syriaque c'est un bon élève, tranquille, appliqué et si modeste que ses parents le croient simple et s'ingénient pour le dégourdir. Ils le marient enfin; mais le jour des noces, au moment où la fiancée va venir, Alexis prie un de ses paranymphes de l'accompagner jusqu'au port pour une promenade. Celui-ci s'étonne et d'abord résiste à ce qui lui paraît une étrange fantaisie. Il cède pourtant et Alexis s'embarque. Reprenons dans la légende gréco-latine le récit des derniers faits. C'est une fille de roi que les parents d'Alexis lui donnent en mariage après une longue insistance. Et il ne la quitte pas avant la cérémonie : où serait alors le merveilleux et le touchant du sacrifice? Il faut que le mariage soit célébré, que la nuit de noces soit venue, et qu'Alexis, conduit par son père à la chambre nuptiale, entretienne sa jeune femme de l'époux céleste et lui fasse partager le mérite de la séparation. Je m'arrête dans ces rapprochements, que le lecteur pourra poursuivre aisément lui-même. Plus on comparera les deux légendes, plus on remarquera l'allure égale et franche du récit syriaque, le caractère naïf et vrai des relations du saint avec le portier, le cours et l'issue logiques de sa vie, de sa maladie et de sa mort. L'intervention de l'évêque Raboula n'a rien que de vraisemblable, et les traits sous lesquels il est présenté semblent bien d'accord avec ce que l'histoire savait déjà de lui. C'était, d'après la vie d'Alexis, un grand bâtisseur. Or le goût des monuments paraît avoir été commun à presque tous les évêques ses prédécesseurs et ses successeurs, à en croire la Chronique d'Edesse qui nous apprend de Raboula lui-même « qu'il édifia le temple de Mar Stephanos, qui était auparavant » la synagogue des Juifs [1] ». On pourra se refuser à croire que la cause de sa remarquable charité ait été réellement la mort de notre saint; mais cette charité du moins devra rester hors de

1. Assemani, *Bibl. orient.* t. I, p. 401.

doute. Enfin un dernier détail concernant l'évêque ne porte-t-il pas avec lui la marque d'une tradition précise et toute récente encore? En ce temps-là, dit notre texte[1], «l'évêque »Raboula gardait encore intacte la clairvoyance des yeux du »corps». Il n'y a absolument qu'un point dans toute la vie syriaque où l'on se sente en présence d'une légende. Dieu a pris sous sa protection l'humilité de l'Homme de Dieu, et, par un hasard providentiel, le portier son ami n'a pu l'assister à l'heure de sa mort. On le porte en hâte à la sépulture commune. Et quand l'évêque, averti par le portier, fait rouvrir son tombeau pour lui rendre les justes honneurs, le corps du saint a disparu et l'on ne trouve plus que les haillons qui l'enveloppaient. De cette fin miraculeuse, évidemment imitée de la résurrection du Christ et racontée même par les manuscrits qui ne connaissent pas la seconde vie, je ne saurais donner d'autre explication que sa nécessité. Elle était indispensable pour faire une histoire populaire de la vie de l'humble ascète inconnu qui fut plus tard Saint Alexis. Sans cette fin, l'histoire d'ailleurs véridique de l'Homme de Dieu serait sans doute restée voilée sous la poussière des manuscrits, à peine lue de quelque savant ou de quelque curieux, et n'aurait jamais eu l'immense vogue qui en a fait pendant mille ans un des sujets les plus répandus et les plus goûtés.

On peut fixer avec une satisfaisante précision l'époque de la composition de la vie syriaque. Rappelons-nous que la plus vieille copie que nous en possédions (dans le ms. add. 14644 du British Museum) est du VIe *ou peut-être du Ve siècle*[2]. Si nous remarquons après cela qu'il y avait eu déjà trois intermédiaires au moins entre cette copie et le texte original, nous ne nous tromperons guère en admettant que ce dernier n'a pas été écrit passé l'an 475. D'autre part, les termes dans lesquels notre vie parle de l'évêque Raboula[3] ne permettent pas de douter qu'il fût mort, et même depuis un certain nombre d'années, quand on la rédigea. Cet évêque mourut en 435. C'est donc de 450 à 475 que notre légende doit avoir été composée. J'ose presque dire qu'elle l'a été plutôt vers 475; car il est croyable que le *paramonarius*

1. Voyez la traduction, p. 8.

2. Voir plus haut, p. 11.

3. Il est qualifié dans tous nos textes le ܛܘܒܢܐ et de ܩܕܝܫܐ.

ne vivait plus au moment de sa composition. L'épisode de la disparition du corps du tombeau n'a pu prendre naissance et crédit qu'après la mort des principaux témoins de l'histoire du saint.[1] Enfin tout porte à croire que la légende a été écrite à Edesse ou dans un des couvents qui entouraient cette ville.

Que la cause en soit dans la disparition mystérieuse qui plaçait comme une pierre d'attente à la fin de la vie syriaque, ou qu'il faille la chercher plutôt dans la coïncidence fortuite de deux légendes sur laquelle je reviendrai, on imagina plus tard que le saint, ramené à Rome, y avait vécu longtemps encore ignoré et misérable dans la maison de ses parents et par suite qu'il n'était pas mort à Edesse. En même temps, on remania dans beaucoup de ses parties le premier récit. On s'étendit davantage sur les parents du saint, sur leur fortune et leur charité; on laissa de côté, au contraire, d'intéressants détails concernant son éducation, comme l'épisode des esclaves chargés par son père de l'accoutumer à la hardiesse, celui des jeunes filles réunies par sa mère pour le servir; on modifia les circonstances de son mariage et de sa fuite, celles de sa découverte à Edesse; enfin la suppression de sa mort dans cette ville entraîna celle de sa maladie, et il ne fut plus question de l'évêque Raboula.

Où a pris naissance cette nouvelle forme de la légende? En Syrie, à Constantinople, ou à Rome? Et à quelle époque s'est-elle produite? Si nous interrogeons l'âge des textes, le canon de Josèphe atteste qu'elle existait déjà en Europe au IXe siècle. Elle existait aussi dès cette époque en Syrie, car un des cinq manuscrits syriaques qui donnent la seconde vie du saint est du même siècle que le canon. Mais le défaut d'unité, que nous avons relevé plus haut dans la composition particulière reproduite par ces manuscrits, écarte toute idée d'une origine syrienne pour la forme nouvelle de la légende. Cette forme, à en juger par les textes que nous avons, ne fut même jamais adoptée en bloc par les Syriens. Ils gardèrent toujours pour la première

1. J'ajoute que les éloges donnés au *paramonarius* en quelques endroits de la légende (voyez la traduction, p. 6, l. 16, et p. 7, l. 13) me paraissent peu convenir, dans la forme où ils sont conçus, à une personne encore vivante. Au moins défendent-ils absolument d'accepter le *paramonarius* pour l'auteur de notre texte.

moitié de la légende le vieux récit syriaque avec la mort du saint à Edesse, et se bornèrent à le faire suivre de la seconde partie de la vie nouvelle, qu'ils y raccordèrent tant bien que mal. L'auteur même de cette compilation sans artifice a constaté, on l'a vu, la provenance diverse des deux parties qu'il rapprochait. D'ailleurs une étourderie incontestable, qui s'est glissée dans la seconde vie syriaque et que tous les manuscrits ont laissée passer[1], nous est un sûr garant de l'origine étrangère de cette vie. Dans les versions grecques et latines, la voix surnaturelle qui ordonne de chercher le saint se fait entendre deux fois le dimanche aux fidèles, et c'est seulement le jeudi soir qu'elle parle une troisième fois au peuple assemblé dans le temple et lui révèle la retraite du saint dans la maison d'Euphémianus. Selon la version syriaque, les trois allocutions de la voix se produisent ensemble dès le dimanche, et néanmoins le peuple se réunit de nouveau le jeudi soir pour implorer une révélation inutile, puisque la voix ne fait que répéter ce qu'elle a dit déjà : « Cherchez l'Homme de Dieu chez Euphémianus! »

On peut l'affirmer hardiment, la seconde vie n'est point de source syrienne. Vient-elle donc de Rome, comme l'a cru le compilateur syrien? « Longtemps après, dit-il, il nous parvint une autre histoire de cet homme admirable, histoire écrite à Rome, dans la patrie du saint . . . . » et plus loin : « Voici comment les Romains ont écrit l'histoire de ce qui arriva après sa sortie du tombeau à Edesse et son arrivée chez eux[2]. » Certes, la légende romaine, telle que nous l'a conservée la vie latine des Bollandistes, est une des versions avec lesquelles la seconde vie syriaque montre les plus grandes ressemblances. Mais on sait maintenant que « le culte de Saint Alexis était inconnu à l'Occident jusqu'à la fin du Xe siècle ». Ce fut « l'archevêque

1. Je dis tous les manuscrits, quoique le passage où je relève cette étourderie manque aujourd'hui dans le manuscrit E, dont un feuillet est perdu. On pourrait se demander si ce manuscrit, resté seul d'une famille à part, et qui justement nous a conservé le meilleur texte de la seconde vie, ne différait pas ici des quatre autres. Mais, en calculant le nombre de lignes que comporte une page de E et le nombre moyen de mots que comporte une ligne, on s'assure aisément que le contenu des deux pages du feuillet absent avait la même longueur et devait offrir essentiellement la même leçon que le passage correspondant des autres manuscrits

2. Voyez la traduction, p. 10 et 11.

de Damas, Serge, réfugié à Rome à cette époque, qui, surpris de ne trouver dans cette ville aucune connaissance d'un saint que la Syrie considérait comme romain, y répandit sa merveilleuse histoire, en la rattachant à l'église de Saint-Boniface, que lui avait donnée le pape Benoît». Ces faits ont été établis «par M. l'abbé Duchesne dans une monographie qui, il faut l'espérer, verra bientôt le jour, avec une compétence et une sûreté de critique telles qu'il n'y a pas lieu de revenir sur ce sujet[1]». Ainsi tombe l'hypothèse d'une provenance romaine de la seconde vie, puisqu'un des manuscrits syriaques qui la donnent remonte, on l'a dit, au IXe siècle. L'opinion du compilateur syrien n'avait sans doute pas d'autre base que le raisonnement suivant : la seconde vie d'Alexis s'est passée à Rome, par conséquent elle a été écrite à Rome[2].

C'est donc à Constantinople, à sa première étape sur la route de l'Occident, que l'histoire de l'Homme de Dieu reçut ses embellissements merveilleux. Et, en effet, la légende nouvelle porte en plusieurs passages le cachet grec. Tous les noms des personnages, noms qui apparaissent alors pour la première fois, sont grecs; ceux du saint et de ses parents : *Alexios, Euphemianos, Aglaïs*[3]; celui du greffier de l'église : *Aetios*[4]. Parmi les traits qu'on eut aussi l'idée d'ajouter à l'ancien récit, il en est deux relatifs au culte des saintes images. Si Alexis se rend de préférence à Edesse, c'est qu'on y garde l'image miraculeuse du Christ envoyée par Jésus lui-même au roi Abgar; et la voix qui révèle le saint au gardien du temple sort d'une image de la Mère de Dieu. N'est-ce pas là une trace évidente de l'icono-

1. Gaston Paris, dans la *Romania*, t. VIII (Paris, 1879), p. 163 et 164.

2. On appréciera plus loin les raisons qui m'empêchent de croire que le compilateur ait entendu désigner par Rome Constantinople.

3. La vie carschouni du Vatican nomme la mère d'Alexis *Aglamades*. Cette forme étrange paraît être simplement une corruption du génitif grec Ἀγλαΐδος. Une vie carschouni de la Bibliothèque nationale de Paris porte en effet la leçon suivante : ܘܐܠܕܬܗ ܠܗ [ܐܘܦܝܡܝܐܢܘܣ] ܐܡܪܐܬܗ ܡܩܐܒܠܬܗ ܡܩܐܠܐ ܠܗ ܐܓܠܐܘܕܝܐܣ. Si l'on remarque que les caractères jacobites ܕܝ, réunis par une négligence d'écriture, donnent un ܡ, il paraîtra évident que la transition d'Ἀγλαΐδος à *Aglamades* s'est faite par l'intermédiaire de cette leçon carschouni ܐܓܠܐܘܕܝܐܣ.

4. La légende romaine connaît un nom de plus, celui de la fiancée, *Adriatica*. Naturellement, cette fois, c'est un nom latin.

lâtrie en faveur chez les Byzantins et qui s'est transmise aux Russes?

J'incline à voir encore un indice de l'origine grecque de notre seconde vie dans la leçon qui fait mourir Alexis un vendredi saint[1]. La date à laquelle les versions grecques et latines placent soit la mort du bienheureux, soit plus généralement sa mise au tombeau, qui eut lieu, racontent-elles, sept jours après sa mort, — cette date se trouve être toujours la même que celle de sa fête. Évidemment l'une des deux a été la raison de l'autre. Ou bien l'église a adopté, pour y instituer la fête du saint, la date que la tradition donnait comme celle de ses funérailles, ou bien plutôt la légende a utilisé, dans le récit des funérailles, la date à laquelle l'église fêtait la mémoire du saint. Cela posé, ce n'est que dans l'église grecque, où la fête d'Alexis est célébrée le 17 mars, qu'on a pu le faire mourir le vendredi saint, sans se mettre trop manifestement en contradiction avec les lois de la chronologie. La contradiction existe toutefois. Car Pâques ne peut pas être plutôt que le 22 mars; si donc on voulait placer la mort d'Alexis le vendredi saint, il n'eût pas fallu fixer la date de cette mort avant le 20, ni celle de la sépulture avant le 27. Mais l'écart entre ces dates et celle du 17 mars est minime, si grave qu'il soit toujours au point de vue chronologique, et l'inconséquence qu'il accuse a pu échapper à un hagiographe irréfléchi, comme elle est passée sans doute inaperçue de maints lecteurs ignorants ou légers[2]. Au contraire, l'inconséquence devient tout à fait choquante dans la légende romaine. Ses auteurs ont cru devoir abandonner la date du 17 mars, pour faire ensevelir le saint le 17 juillet, jour de sa fête chez les Latins. De là entre les données de cette légende un désaccord que les

1. On ne saurait entendre d'un vendredi ordinaire les mots κατὰ τὴν παρασκευήν et *die parascere* des vies grecques et latines. Dans la seconde vie syriaque c'est *le dimanche de la semaine sainte*, notre dimanche des Rameaux, que se produisent les révélations qui annoncent pour le vendredi suivant la mort d'Alexis.

2. Je suis peut-être injuste ici envers l'hagiographe byzantin, si, dans son esprit, la date du 17 mars était celle de la mort du saint et non de sa sépulture. Car je raisonne d'après les règles de notre calendrier grégorien. Mais sous l'empire du calendrier julien, et à l'époque où a dû être composée la légende grecque, le vendredi saint pouvait très-bien tomber au 17 mars, ou même quelques jours plus tôt.

Bollandistes n'ont pas manqué de relever. «*At si illucescente die parasceve obiit, prout dicitur, quomodo fuit sepultus XVII Julii? Etenim res ista tota narrari videtur peracta intra septem dies post mortem*[1].» Le désaccord est plus grand encore dans la légende syriaque. Il y est à la vérité moins apparent, parce que la seconde vie ne précise l'époque ni de la sépulture, ni de la mort du saint. Mais il est très-vraisemblable qu'une tradition primitive fixait sa mort au 3 novembre. Divers calendriers, anciens et récents, nous apprennent que l'Homme de Dieu était honoré le 3 novembre par les Syriens, ceux du rite melkite exceptés, qui avaient naturellement reçu de l'église grecque la date du 17 adar (17 mars). En résumé, le légendaire grec a pu choisir pour la mort de son héros le jour anniversaire de celle du Christ, sans commettre plus qu'une légère étourderie. Mais si l'on devait faire remonter la responsabilité de ce choix au légendaire romain ou au second légendaire syrien, l'un ou l'autre aurait été vraiment plus distrait qu'il n'est permis. Il faut donc reconnaître que tous deux ont simplement fait œuvre de seconde main et aggravé, par inattention, la faute du premier auteur.

La légende byzantine, — nous pouvons maintenant lui donner ce nom, — et la primitive légende syriaque sont en réalité deux œuvres distinctes. Ces étonnantes différences qu'on remarque entre elles, l'apparition de la seconde moitié de la vie dans la légende byzantine, et, plus encore peut-être, les changements faits au vieux récit dans la première moitié, me portent à conjecturer que l'histoire de l'Homme de Dieu passa de Syrie à Constantinople par la simple tradition orale. Transplantée dans un nouveau terrain, la légende se modifia, s'accrut et se fixa enfin sous sa forme nouvelle à une époque que je ne saurais préciser. Ce n'a pas été, en tout cas, avant les dernières années du VIe siècle; car elle fait demeurer le saint à Edesse dans le vestibule du temple de la Mère de Dieu[2]. Or ce temple ne fut bâti que vers l'année 505, selon le témoignage de Josué le Stylite[3]; et il dut s'écouler encore un assez long espace de temps

1. Juillet, t. IV, p. 254, note *p*.

2. *Sic* dans le canon de Josèphe, — dans la vie carschouni de Paris, — dans la vie romaine, — dans Surius, — dans le manuscrit de Munich.

3. Voyez la *Chronique de Josué le Stylite*, à l'année 816 des Grecs (édition de l'abbé Martin, § 88) : «L'empereur donna à l'évêque vingt livres,

avant qu'il devînt célèbre à l'étranger. D'autre part, on ne peut douter qu'il ait existé une rédaction grecque de la nouvelle légende avant le canon de Josèphe, avant le IXe siècle. On s'en convainc rien qu'en lisant le canon. Il saute aux yeux que ce n'est pas là un récit de la vie de notre saint, mais seulement un éloge poétique, dont l'auteur, s'inspirant d'une histoire déjà familière à tous, s'est contenté de faire de brèves allusions aux plus marquants des événements qu'elle racontait. L'hymne de Josèphe est à la légende byzantine d'Alexis à peu près ce que l'*Adeste fideles* et l'*O filii* sont aux récits de la nativité et de la résurrection du Christ. C'est par une rédaction grecque antérieure au canon que la légende d'Alexis revint en Syrie, où elle marqua dans la seconde vie syriaque les traces de son retour. Car il faut se rappeler qu'une des cinq copies que nous possédons de cette seconde vie syriaque paraît remonter, par son type d'écriture, au IXe siècle, et être déjà aussi ancienne que le canon. Or la classification des manuscrits nous a appris qu'il y avait eu au moins quatre intermédiaires entre cette copie et le texte original étranger dont elle reproduit la traduction. C'est aussi de cette rédaction grecque antérieure au canon que dériva plus tard la légende romaine. En effet, la seconde vie syriaque et la seconde moitié de la vie romaine présentent souvent, et entre des phrases entières, une telle similitude, qu'il est impossible de n'en pas chercher l'explication dans un auteur commun. A qui la chercherait ailleurs, — soit qu'il voulût voir la source de la seconde vie syriaque dans la vie romaine, soit que, prévenu par l'origine syrienne de l'archevêque Serge, qui

pour frais de réparations faites au rempart, et l'eunuque Urbicus, dix livres, pour la construction d'un *martyrium* en l'honneur de la bienheureuse Marie.» Un passage de la lettre de Siméon de Beit-Arsam sur les Nestoriens prouve que Josué n'a point voulu parler d'une reconstruction, mais bien d'une fondation de ce *martyrium* : « *Defuncto autem Iba, omnes Persæ una cum reliquis Edessenis scriptoribus, qui ejusdem persuasionis erant, excedere Edessa jussi sunt : Item schola, ubi Persæ literas Edessæ edocebantur, opera ac studio beati Mar Cyri Edesseni episcopi, jussuque Zenonis Romanorum imperatoris funditus eversa est, cujus loco templum nomini S. Mariæ Dei genitricis excitatum* » (Assemani, *Bibl. Orient.*, t. 1, p. 353 et 204). Il faut donc rejeter comme fabuleuse la donnée de la vie de Saint Ephrem (Assemani, *op. laud.*, t. I, p. 52), d'après laquelle l'empereur Jovien aurait été averti, par une vision miraculeuse dans le temple de la Mère de Dieu à Edesse, de la mort de son prédécesseur Julien l'Apostat (363 de J. Chr.).

introduisit à Rome le culte de Saint Alexis, il préférât supposer de même à la légende romaine une origine syrienne immédiate, — il a été d'avance répondu plus haut. Je crois l'avoir bien prouvé, c'est à Constantinople qu'on doit placer le point de départ de la légende nouvelle, le centre d'où rayonna tout ce qui n'est pas dans la légende d'Alexis l'antique récit édessien. Le canon de Josèphe, les vies grecques, les vies latines, la seconde vie syriaque, tous les textes que nous possédons, proviennent à des degrés différents de la rédaction grecque antérieure au IXe siècle, dont il faut admettre l'existence, et c'est par la comparaison méthodique de ces textes que nous essaierons tout à l'heure de retrouver les lignes les plus intéressantes de cette rédaction perdue.

Mais, auparavant, il convient de parler d'un curieux remaniement de la légende, qui ne peut être classé ni parmi les versions gréco-latines, ni avec les versions syriaques : c'est la vie carschouni du Vatican[1], dont la première partie et la plus importante pour nous a été traduite et donnée par les Bollandistes. Cette vie dut son existence à la même raison qui détermina la formation de la légende syriaque composite. Celle-ci était née, nous le savons, du désir de diminuer l'énorme écart qui séparait la légende byzantine de la vieille légende édessienne. Le but que se proposa, à son tour, l'auteur de la vie carschouni, fut d'atténuer les différences qui étaient demeurées entières entre la première moitié de la légende byzantine et la première vie de la légende syriaque composite, et, par suite, le désaccord qui existait souvent entre les deux vies de cette dernière. Pour cela faire, il a assez habilement amalgamé les légendes byzantine et édessienne. Il a d'ailleurs pris pour base de son travail la légende syriaque et l'a suivie pas à pas, conservant sa division en deux parties, et reproduisant la transition qui les réunit. Autant que possible, il a tout gardé des légendes qu'il fondait ensemble, la nuit de noces à côté de l'épisode du paranymphe, la maladie et la mort à Edesse à côté de la révélation miraculeuse

1. Dans le manuscrit n° LV, à la page 53. Ce manuscrit a été exécuté par un moine nommé Abraham, du couvent de Saded, aux environs de Damas, l'année 1856 de l'ère des Grecs (1545 de J. Chr.). La vie d'Alexis y porte le titre suivant : *Acta Sancti Viri Dei, qui et Mar Riscia, filii Euphemiani, ex urbe Roma.*

qui tire le saint de son obscurité. En quelle langue a été d'abord écrit ce remaniement? Peut-être en syriaque, comme l'ont pensé les Bollandistes; peut-être directement en arabe [1]. La vie carschouni du Vatican n'a plus pour nous, sans doute, la même valeur qu'elle avait autrefois, tant que les vies syriaques furent inconnues. Mais elle peut encore nous aider utilement à ressaisir les traits primitifs de la première moitié de la légende byzantine.

Présentons en même temps au lecteur une autre vie carschouni, inédite, qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris [2]. Nous verrons que ce texte a, pour notre étude, un prix spécial. Non qu'il soit, plus que d'autres, exempt de fautes et d'altérations; mais il est le seul représentant de la légende byzantine qui n'ait pas subi d'influence étrangère. Son auteur n'a rien connu de la vie romaine et, ce qui surprend davantage, semble n'avoir pas utilisé les vies syriaques.

S'il a été nécessaire plus haut de procéder d'abord à la classification des manuscrits, avant d'établir sur cette base une édition critique du texte de la légende syriaque, ici encore nous ne saurions rechercher avec certitude les données originales de la légende byzantine, sans commencer par opérer le classement des versions qui en sont directement dérivées, vies grecques et latines, seconde vie syriaque et vies en arabe-carschouni. Certaines de ces versions sont malheureusement restées hors de ma portée. Il y aurait eu sans doute profit à consulter les vies arabes

1. Je crois devoir abandonner l'opinion que j'ai avancée plus haut (p. XXXVII, note 2). Il n'y a qu'en Syrie qu'on ait pu éprouver le besoin de corriger par des emprunts faits à la légende byzantine les discordances des deux vies syriaques. C'est donc dans ce pays, sans doute à une époque assez tardive, que notre remaniement a été composé; et l'on ne saurait soutenir dès lors qu'il a été écrit en grec. La présence dans la version carschouni du Vatican de quelques hellénismes m'avait amené à ma première opinion. Mais ces hellénismes peuvent être aussi bien un legs du texte byzantin, dont l'auteur de la version carschouni s'est inspiré pour son travail.

2. Voir H. Zotenberg, *Catalogues des manuscrits syriaques et sabéens de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1874), nº 197, 3º, j : [illegible].

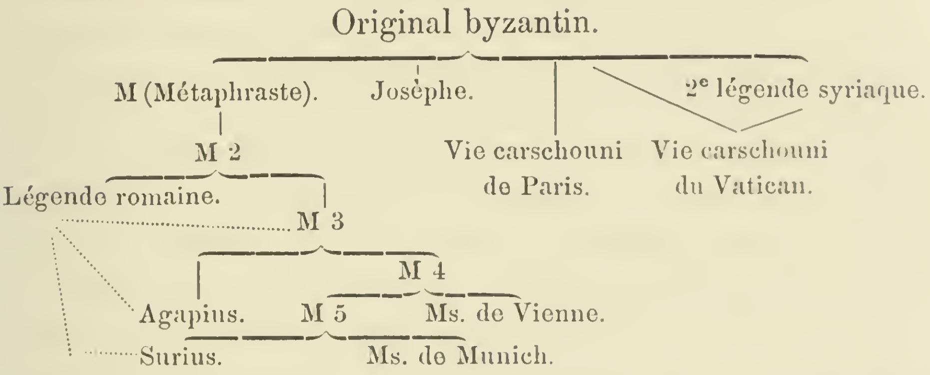
qui existent à la Bodléienne, à la Vaticane et dans quelques autres bibliothèques. Je regrette encore plus de n'avoir pu me procurer la copie d'une vie grecque attribuée à Siméon Métaphraste et faisant partie d'un manuscrit conservé autrefois dans la Bibliothèque des Missions urbaines de Gènes[1]. Enfin j'aurais aimé pouvoir faire une étude directe de la vie en slavon ecclésiastique, que je ne connais que par les renseignements de M. Dachkof. Néanmoins, les secours que nous eussent apportés ces nouveaux éléments de comparaison ne sont pas absolument indispensables. Les versions dont nous pouvons interroger le texte, et que j'ai fait connaître, sont déjà assez nombreuses, elles remontent à des âges et proviennent de pays assez divers, pour qu'il y ait chance de déterminer, par l'examen de leurs divergences, le rang de chacune et sa valeur relative, et d'établir l'échelle de filiation nécessaire pour arriver à leur auteur commun. Autant que j'ai pu m'en convaincre par un dépouillement minutieux de leur contenu, ces versions doivent se relier entre elles comme le montre le tableau ci-contre[2].

Prenons un à un, pour les justifier, les différents énoncés de ce tableau. C'est le meilleur moyen de refaire rapidement, en compagnie du lecteur, l'analyse des variantes les plus intéressantes de nos versions.

1. Voyez Edouard de Muralt, *Essai de chronographie byzantine* (Saint-Pétersbourg, 1855), p. XVI. — Il n'est guère probable que cette vie soit seulement un double de celle, attribuée aussi à Métaphraste, que reproduit le manuscrit de Vienne. La date du *17 juillet*, qu'elle assigne à la célébration de la fête d'Alexis, ferait présumer plutôt qu'elle s'écarte de tous les textes grecs connus et même du texte latin de Surius, pour se rapprocher de la légende romaine. Cette date peut n'être cependant qu'un emprunt isolé fait à cette dernière légende.

2. Je n'ai pas jugé utile de faire figurer dans ce tableau la vie latine italienne, non plus que les vies des *Gesta Romanorum* (1473?), de Jacobus de Voragine (*Legenda aurea Sanctorum*, XIIIe siècle), de Petrus de Natalibus (*Catalogus Sanctorum*, 1493), de Boninus Mombritius (*Sanctuarium*, vers 1479), de Vincentius Bellovacensis (*Speculum historiale*, XIIIe siècle). La première n'est, comme il a été dit, qu'un remaniement de la légende romaine; les cinq autres ne sont que des abrégés plus ou moins succincts de cette légende. De toutes, on ne tire à peu près aucun renseignement que la vie romaine des Bollandistes ne fournisse avec plus d'autorité. Il suffira de les citer, dans les cas très-rares où elles nous auront gardé la leçon d'un manuscrit différent de celui suivi par les Bollandistes.

1° La seconde vie syriaque et la légende romaine (représentée par la vie latine des Bollandistes) proviennent toutes deux de la rédaction grecque primitive à laquelle doit être spécialement réservé le nom de légende byzantine, et elles n'en proviennent pas l'une par l'autre. — C'est là un fait acquis déjà. Il a été établi, quand on a recherché la source de la seconde vie syriaque et démontré l'existence d'une légende byzantine originale.



Nota. Je marque par —— les rapports directs, par ······ les influences indirectes.

2° L'hymne de Josèphe provient aussi indépendamment de la légende byzantine, et aucune des autres versions ne provient d'elle. — Cela a à peine besoin d'être prouvé. Voir dans cette hymne, comme on l'a voulu, la source de toutes les vies d'Alexis, ou seulement de quelques-unes, est une erreur insoutenable. Sa date la fait sûrement postérieure à deux d'entre elles, à la seconde vie syriaque et par conséquent à la légende byzantine. Et d'ailleurs, sa nature même et sa forme devaient la rendre stérile. Elle ne peut non plus procéder d'un autre texte que la légende byzantine. Il n'y avait, en dehors de celle-ci, que la seconde légende syriaque qui existât déjà du temps de Josèphe. Or il est peu probable qu'il l'ait connue, et il serait tout à fait invraisemblable que, la connaissant, il l'eût choisie pour s'en inspirer, de préférence à la légende byzantine ou aux copies grecques de cette légende qu'il devait avoir sous la main.

3° La vie carschouni du Vatican procède à la fois de la seconde légende syriaque et de la légende byzantine ou d'une copie perdue de cette légende. — Je ne retiendrai pas longtemps le lecteur sur ce point, qui a été éclairci plus haut. Il me reste seulement à montrer que c'est bien une copie perdue de la lé-

gende byzantine, et non quelqu'une des versions qui nous en sont parvenues, que la vie carschouni du Vatican a utilisée. Toutes ces versions, en effet, sauf la vie carschouni de Paris, placent dans l'église de Saint-Boniface la cérémonie du mariage d'Alexis. C'est au contraire dans l'église de Saint-Pierre que notre vie fait couronner le saint, en langage moderne, qu'elle fait célébrer son mariage. Cette dernière leçon est évidemment la vraie et la plus ancienne; l'autre n'a pu prendre naissance qu'après l'introduction du culte d'Alexis à Rome et son instauration dans l'église Saint-Boniface. D'ailleurs, on songerait en vain à expliquer la leçon de notre vie carschouni par une préférence donnée ici à la leçon du texte syriaque sur la leçon de l'autre source, quelle qu'elle fût; car, dans la première vie syriaque, aucune mention n'est faite d'une célébration religieuse du mariage et aucune église n'est par conséquent indiquée[1].

4° La vie carschouni de Paris tire elle aussi son origine d'une copie perdue de la légende byzantine. En effet, elle ne connaît pas, non plus que la vie carschouni du Vatican, l'église de Saint-Boniface et fait célébrer le mariage du saint dans l'église de Saint-Pierre. Mais elle se sépare nettement de la vie du Vatican et de la seconde légende syriaque en ce qu'elle n'est pas divisée comme celles-ci en deux parties, qu'elle supprime la mort du saint à Edesse et ne dit absolument rien de l'évêque Raboula. Une autre curieuse leçon nous la montre encore en opposition avec ces deux textes et d'accord avec les versions grecques et latines. D'après la première vie syriaque et d'après la vie du Vatican, l'Homme de Dieu, parti de Rome, débarque à Séleucie, pour se rendre de là à Edesse. D'après toutes les autres vies, il débarque à Laodicée. Si mon classement des textes est le bon, l'accord de la vie carschouni de Paris et des versions grecques et latines nous assure la leçon de la rédaction byzantine originale, et c'est celle-ci qui a dû changer Sé-

1. La première vie syriaque ne parle que d'une *deductio* de la fiancée dans la maison de l'Homme de Dieu. Preuve de plus en faveur de son exactitude. Car il suffisait alors, selon le droit romain, pour la formation du mariage, qu'il y eût consentement des parties et que la femme fût mise à la disposition du mari. S'il pouvait suivre une cérémonie religieuse, celle-ci avait un caractère purement privé. Il en fut ainsi jusqu'à la fin du IXe siècle, où Léon le Philosophe, par la novelle 89, exigea une célébration religieuse pour la validité du mariage.

leucie en Laodicée. Ce changement s'explique parfaitement. Séleucie, dont le port fut longtemps le plus fréquenté de la Syrie septentrionale, était entièrement déchue au VIe siècle de l'ère chrétienne. Un texte composé avant l'an 500, comme la primitive légende édessienne, a bien pu encore faire atterrir un vaisseau romain dans cette ville; mais il est tout naturel qu'à Constantinople, quelques centaines d'années plus tard, on ait renouvelé ce détail et remplacé Séleucie par sa rivale plus heureuse, Laodicée.

Un passage, où notre vie se range au contraire du côté de la légende syriaque et de la vie carschouni du Vatican, m'avait fait croire d'abord qu'elle avait dû avoir connaissance de l'une ou de l'autre. Elle reproduit en effet, tout en le modifiant et l'abrégeant, l'épisode du paranymphe, inconnu de nos versions grecques et latines. Au sortir de la chambre nuptiale, le saint rencontre un de ses amis et se fait accompagner par lui jusqu'au port. Il me paraît décidément plus vraisemblable de rapporter cette leçon, comme les précédentes, à l'original byzantin, qui la tenait lui-même naturellement de la primitive légende édessienne. C'est donc par un canal pur de tout affluent que la vie carschouni de Paris dérive de la légende byzantine.

5° La légende romaine, les vies grecques du manuscrit de Vienne, du manuscrit de Munich et d'Agapius, et la vie latine de Surius proviennent de la légende byzantine par un intermédiaire commun. — On doit admettre cela comme certain, si réellement la légende byzantine faisait une place dans le récit à la scène du paranymphe. La suppression de cette scène, également absente de nos cinq versions, remonterait alors à cet intermédiaire commun. Ce serait encore lui qui, à la seule donnée historique offerte par la légende byzantine, la mention d'Innocent comme archevêque de Rome dans le temps de la mort du saint, aurait ajouté dans l'explicit de son récit une indication nouvelle, inconnue, cela va sans dire, de la seconde vie syriaque et de nos deux vies carschouni, lesquelles sont issues par d'autres branches de la légende byzantine. Cette indication a été diversement modifiée par deux des trois versions au bas desquelles nous la retrouvons[1]; mais on est sans doute autorisé à

1. Surius : *in eaque [arca] corpus sanctissimum posuit [imperator] XVI. Calendas Aprilis, Archadio et Honorio imperatoribus. Innocentio autem primo*

en rétablir comme il suit la teneur primitive : « . . . . . et dans cette châsse on déposa le corps précieux du saint le dix-septième jour du mois de mars, sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, empereurs des deux Romes, et sous l'épiscopat d'Innocent. »

Ainsi conçue, cette seconde donnée historique n'a rien que de plausible. Tout ce que l'on savait de l'époque d'Alexis se bornait à ceci, que sa mort était arrivée au temps d'Innocent; nulle raison ne s'opposait donc à ce qu'on plaçât aussi cette mort au temps d'Honorius et d'Arcadius, ces trois personnages ayant tenu simultanément le pouvoir pendant six ans environ, de 402 à 408. Mais il n'en va pas de même pour un troisième renseignement que prétendent nous apporter quatre de nos versions. Elles débutent par une phrase qui trahit la plus naïve inconséquence, dès qu'il est certain que la légende byzantine faisait assister Innocent aux funérailles du saint : « Il y avait à Rome, au temps des empereurs Arcadius et Honorius, un homme du nom d'Euphémianus . . . . .[1] » Remarquons que c'est Euphémianus, qui est donné comme le contemporain des deux empereurs. Sa femme est d'abord stérile, et Alexis naît assez longtemps après leur mariage. Or il ne s'est écoulé entre l'avènement des fils de Théodose et la mort d'Innocent que vingt-deux années, laps de temps tout à fait insuffisant pour les événements de notre histoire. Évidemment ce ne doit pas être le même auteur, qui a ajouté

pontifice; — Manuscrit de Munich : Τὸ τίμιον Ἀλεξίου σκῆνος . . . . . τῇ σορῷ δίδοται · ἐν τῷ τοῦ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων Πέτρου ναῷ τιμίως κατατεθὲν. Ἐπὶ Ἀρκαδίου καὶ Ὀνωρίου τῶν βασιλέων Ῥώμης ἑκατέρας · καὶ Μαρκιανοῦ ἐπισκόπου · ἑπτακαιδεκάτην τηνικαῦτα τοῦ μαρτίου μηνὸς ἄγοντος. — Agapius : Ἐκοιμήθη δὲ ὁ Ὅσιος τῇ ιζ′ Μαρτίου μηνὸς, ἔτει ἀπὸ Χριστοῦ τετρακοσιοστῷ, καὶ δεκάτῳ, ἐν τοῖς χρόνοις Ὀνωρίου βασιλέως Ῥώμης καὶ Μαρκιανοῦ ἀρχιεπισκόπου, καθὼς τινες γράφουσι, ἕτεροι δὲ Ἰννοκεντίου. Ἐν δὲ Κωνσταντινουπόλει βασιλεύοντος Θεοδοσίου υἱοῦ Ἀρκαδίου.

1. *Sic* dans Surius et Agapius. Le manuscrit de Munich dit seulement : « au temps de l'empereur Honorius ». Pour la légende romaine, le manuscrit suivi par les Bollandistes omet la phrase, mais elle existait dans d'autres manuscrits; voyez les *Acta Sanctorum,* juillet, t. IV, p. 250, B. Nous sommes de même fondés à croire que, si elle manque dans le manuscrit de Vienne, c'est par suite d'un oubli ou d'une suppression. Certaines variantes, qu'on trouvera discutées en leur lieu, sont là pour nous assurer que le texte de ce manuscrit a la même source immédiate que ceux de Surius et du manuscrit de Munich.

au texte de la légende byzantine ces données contradictoires du commencement et de la fin. La meilleure, et je suis tenté de dire la seule manière d'expliquer leur réunion dans quelques-unes de nos versions est de supposer entre celles-ci et l'original byzantin deux intermédiaires au lieu d'un seul. Au rédacteur du premier, — Siméon Métaphraste, si je ne me trompe, — remonterait l'addition finale, soit qu'il ait mis à profit des traditions répandues de son temps, soit qu'il ait seulement avancé des hypothèses personnelles, basées sur la fixation au 17 mars de la fête du saint et sur la coïncidence partielle du pontificat d'Innocent avec les règnes d'Arcadius et d'Honorius. Ce serait l'auteur du second intermédiaire, habitué sans doute à associer au souvenir d'Alexis les noms de ces princes, qui les aurait inscrits au début même de la légende, comme une date s'appliquant dans son esprit à l'ensemble de l'histoire du saint, plutôt qu'au fait spécial de la faveur et de la puissance d'Euphémianus.

6° Ce second intermédiaire, M 2, a donné naissance à deux versions au moins. D'une part à la légende romaine, marquée par les modifications suivantes : mariage et funérailles célébrés dans l'église Saint-Boniface, non plus dans l'église de Saint-Pierre; — date des funérailles reportée du 17 mars au 17 juillet[1]; — Innocent, jusqu'alors qualifié d'archevêque de Rome et présenté sur la même ligne que les empereurs, prenant maintenant la préséance et décoré du titre de *pontifex maximus;* — Honorius et Arcadius nommés dans le cours du récit et figurant ensemble, en dépit de l'histoire, à la mort du saint. Il a donné naissance, d'autre part, à une version grecque, M 3, d'où sont dérivés, à des degrés différents, nos quatre derniers textes : Surius, Agapius, les manuscrits de Vienne et de Munich. Cela nous est assuré par deux variantes. D'après la seconde vie syriaque et la légende romaine, dont l'accord a sa cause dans l'original byzantin lui-même, Alexis, fuyant d'Edesse, se rend à Laodicée, où il s'embarque pour Tarse. D'après ces deux textes encore, Euphémianus, à qui les empereurs reprochent de leur

1. Pour quelles raisons la fête de Saint Alexis, célébrée d'abord le 3 novembre chez les Syriens (*Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 263, C et D), a-t-elle été fixée au 17 mars par l'église grecque et plus tard au 17 juillet par l'église latine? Les Bollandistes l'ignorent, et je ne suis pas plus qu'eux en mesure de l'expliquer

avoir caché la présence du saint dans sa maison, fait venir le chef de ses esclaves pour l'interroger; et seulement après la réponse de celui-ci, qu'il ne sait rien, on décide d'aller faire des recherches dans la maison d'Euphémianus. Agapius, Surius, les manuscrits de Vienne et de Munich ne font aucune mention du chef des esclaves; ils ne nomment pas Laodicée et disent seulement que le saint se rendit au bord de la mer, où il prit place sur un vaisseau qui allait à Tarse. Omissions communes, donc auteur commun. A cet auteur je fais aussi remonter la responsabilité d'une faute plus grave, qui a persisté dans deux versions et laissé sa trace dans une troisième. Il avait, dans le cours du récit et dans les indications historiques de la fin de la vie, remplacé le nom d'Innocent par celui de Marcien : par une erreur surprenante, car un archevêque de ce nom n'a existé ni à Rome, ni à Constantinople. Le manuscrit de Vienne a retranché les indications finales, mais gardé le nom de Marcien dans le récit. Au contraire, le manuscrit de Munich a supprimé ce nom dans le récit et l'a conservé dans la formule finale : «sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, empereurs des deux Romes, et sous l'épiscopat de Marcien.» Agapius et Surius, qui semblent bien avoir connu la légende romaine et s'en être inspirés parfois pour modifier le texte grec qu'ils suivaient, ont corrigé la faute en question. Le premier a rétabli le nom d'Innocent au lieu de celui de Marcien dans le cours de la légende; mais, comme il lui restait peut-être quelques scrupules, il a rédigé ainsi l'explicit : «Le saint mourut le 17 du mois de mars, l'année du Christ 410 [1], au temps d'Honorius, empereur de Rome,

1. Les *Menæa magna Græcorum* nomment dans l'éloge d'Alexis l'empereur Honorius. Le ménologe slavo-russe dit que le saint vécut en l'an 400, sous les empereurs Honorius et Arcadius. Mais, hors Agapius, on ne trouve indiquée l'époque précise de la mort du saint que dans les vies qui se rattachent à la légende romaine. Jacques de Voragine et Mombrizio disent : vers 398; — Pierre des Natalles : vers 388; — les *Gesta Romanorum* et la vie italienne : vers 328 *(sic)*; — Vincent de Beauvais : *anno Archadii et Honorii VIII, Romæ Alexis vita mirabilis declarata est.*

Il me paraît très-vraisemblable qu'Agapius, qui connaissait la légende romaine, a connu aussi et utilisé l'inscription de la chapelle fondée par la famille Savelli, dans l'église de Saint-Alexis, à Rome : «*Sub gradu isto in paterna domo B. Alexius, Romanorum nobilissimus, non ut filius, sed tamquam pauper advena receptus, asperam egenamque vitam duxit annis XVII; ibique purissimam animam creatori suo feliciter reddidit anno CCCCXIV,*

et de l'archevêque Marcien, selon les uns, Innocent, selon les autres; et sous le règne de Théodose, fils d'Arcadius, à Constantinople.» Surius, plus résolu, a rejeté décidément le nom de Marcien. Il a tu, dans le récit, le nom de l'archevêque et, dans l'explicit, il est revenu, par une correction qui s'imposait, aux données primitives : «*Archadio et Honorio imperatoribus, Innocentio autem primo pontifice.*»

On a noté tout à l'heure, comme une des innovations de la légende romaine, la substitution de l'église Saint-Boniface à l'église Saint-Pierre, dans les deux circonstances du mariage et des funérailles d'Alexis. Or trois de nos textes, Surius, le manuscrit de Munich et Agapius, tout en gardant Saint-Pierre pour la cérémonie des funérailles [1], placent à Saint-Boniface la célébration du mariage; et si le quatrième, le manuscrit de Vienne, passe sous silence tout ce qui touche à cette célébration, en revanche c'est dans l'église de Saint-Boniface, au lieu de l'église de Saint-Pierre, qu'il fait déposer les restes du saint. Faut-il voir là un emprunt direct fait par chacun de ces textes à la légende romaine, et doit-on conclure que non seulement Surius et Agapius, mais encore les auteurs des textes de Munich et de Vienne ont connu cette légende? Je ne le crois pas. Ce serait un hasard trop étonnant que trois rédacteurs soient tombés séparément d'accord, sans aucune raison pressante, pour modifier une même leçon dans un passage et la garder dans un autre. Mieux vaut admettre que l'emprunt, dans le cas présent, a été fait par M 3, l'auteur commun de nos quatre textes, qui par suite doit n'avoir été rédigé que postérieurement à la formation de la légende romaine. Entre cette légende et la version du manuscrit de Munich, il n'y a pas eu le moindre rapport direct. On ne saurait être aussi affirmatif pour la version du manuscrit de Vienne. Pourtant, le désir d'effacer la contradiction qu'il y avait à faire célébrer le mariage du saint dans l'église placée sous son

Innocentio I, PP., et Honorio et Theodosio II imperantibus.» (Voyez *Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 242, B.) C'est sans doute à cette inscription, qui nous a été conservée par une vieille description de la ville de Rome, que le moine grec a emprunté la date de 410 pour la mort du saint, et la mention de Théodose II au lieu d'Arcadius.

1. Agapius dit : «la grande église»; mais quelle autre église que Saint-Pierre pouvait-il entendre par ces mots?

invocation auxiliaire et ses funérailles dans une autre église, a bien pu suffire pour décider l'auteur de cette version à rattacher la seconde cérémonie au même lieu qu'on disait déjà témoin de la première, à l'église de Saint-Boniface.

7° Les textes provenant de M 3 se divisent d'abord en deux branches : l'une avec le seul Agapius, l'autre avec le manuscrit de Vienne, le manuscrit de Munich et Surius. L'origine commune de ces trois dernières versions, ou, en d'autres termes, l'existence de M 4, est assurée par les variantes qui suivent. Dans Agapius et la légende romaine, comme aussi dans les vies carschouni de Paris et du Vatican, après le mariage d'Alexis, l'ordre du récit est celui-ci : départ du saint de Rome, son arrivée à Edesse, sa vie dans cette ville; inquiétude d'Euphémianus, qui envoie des esclaves dans tous les pays pour chercher son fils, insuccès des recherches et retour des esclaves; douleur et lamentations de la mère du saint et de sa fiancée. Le manuscrit de Vienne, le manuscrit de Munich et Surius, après nous avoir décrit la vie du saint à Edesse, passent de suite à la douleur de sa mère et de sa fiancée, et seulement alors nous racontent comment son père le fit chercher vainement par tous pays. J'appelle l'attention du lecteur sur l'importance d'une semblable variante : elle me paraîtrait décisive à elle toute seule. Mais en voici deux encore qui vont témoigner dans le même sens. Agapius, la légende romaine, les vies carschouni de Paris et du Vatican, disent simplement que le saint, débarqué à Laodicée, se rendit à Edesse; Surius et les manuscrits de Vienne et de Munich ajoutent qu'il se joignit à des voyageurs pour faire la route. Ailleurs, tandis que dans la légende romaine et les vies carschouni une image de la Mère de Dieu parle deux fois au portier, d'abord pour lui ordonner d'introduire le saint dans le temple, ensuite pour lui révéler où il trouvera le saint, dans Surius et le manuscrit de Munich [1], il n'y a plus qu'une seule allocution de l'image.

8° La division en deux nouvelles branches des textes dérivés de M 4 et l'existence de M 5, source du manuscrit de Munich et de Surius, sont des faits non moins certains que celui que nous

1. Agapius et le manuscrit de Vienne ont supprimé toute révélation miraculeuse. Mais ce n'est là qu'une rencontre accidentelle et, si l'on peut dire, un accord négatif.

venons d'établir. Nous en avons pour preuves différentes modifications, opérées par le rédacteur même de M 5 dans le texte qu'il suivait. Il a, dans un passage, interverti l'ordre du récit. Jusqu'à lui, toutes les versions racontaient ainsi les événements qui accompagnent dans la légende la mort du saint: «Cependant Alexis, connaissant que sa mort approchait, demanda à l'esclave qui le servait de lui apporter du papier et de l'encre, et il écrivit toute l'histoire de sa vie . . . . .; — or un dimanche, comme l'archevêque de Rome célébrait l'office de la messe en présence des empereurs, une voix partie de l'autel se fit entendre par deux fois, qui ordonnait de chercher l'Homme de Dieu et annonçait sa mort prochaine . . .; et, tout le monde étant de nouveau réuni dans l'église, le jeudi soir, la voix se fit entendre une troisième fois et dit qu'on trouverait l'Homme de Dieu dans la maison d'Euphémianus . . . . .» M 5 et, par suite, le manuscrit de Munich et Surius ont fait du second de ces paragraphes le paragraphe premier, et réciproquement. Dans toutes les versions encore, c'est à Euphémianus que le serviteur d'Alexis s'adresse pour sa déclaration : «Celui que vous cherchez ne serait-il pas ce pauvre que tu m'as chargé de servir?» Il s'adresse à la mère du saint dans le manuscrit de Munich et dans Surius. Je soupçonne enfin que c'est M 5 le premier qui a écrit partout dans le récit «l'empereur», au lieu de la leçon primitive «les empereurs». Agapius, qui se trouve ici d'accord avec Surius et le manuscrit de Munich, a bien pu faire ce changement *proprio motu*, en vue de la vraisemblance historique. Autrement, il en faudrait faire remonter l'origine jusqu'à M 3, et il resterait alors à expliquer comment l'ancienne leçon «les empereurs» peut se retrouver dans le manuscrit de Vienne.

Voilà, j'espère, démontrées toutes les propositions qu'énonçait notre tableau, sauf une, qui n'est pas la moins intéressante. Il est certain que Siméon, surnommé Métaphraste, a composé une vie de notre saint. Mais quelles sont les raisons qui confirment à cette vie la place marquante que je lui ai assignée parmi les autres? Et d'abord, pourquoi rejeter le témoignage autorisé d'Allacci[1], qui attribue positivement à Métaphraste la vie

1. Leo Allatius, *De Symeonum scriptis diatriba* (Parisiis, 1664), p. 125.

grecque du manuscrit de Vienne? Il semble que Lambeck eût déjà conçu quelques doutes sur le bien-fondé de cette attribution, quand il a noté que cette vie différait beaucoup de la narration latine de Surius (lisez : Lipomanus), narration annoncée par son auteur même comme une traduction de Métaphraste[1]. On peut ajouter qu'elle ne diffère pas moins de la narration du moine Agapius, qui lui aussi, d'après son dire, a tiré du recueil de Métaphraste ses Vies des saints. Ces simples remarques, jointes à la certitude que les versions de Surius et d'Agapius ne proviennent pas de la vie du manuscrit de Vienne, nous amènent à deux conclusions. La première, que la vie du manuscrit de Vienne n'est point, à parler strictement, la rédaction de Métaphraste, qu'elle procède seulement de cette rédaction, comme en procèdent aussi Agapius et Surius; la seconde, que nous ne pouvons placer la rédaction de Métaphraste plus bas que M 3, le dernier auteur commun du manuscrit de Vienne, de Surius et d'Agapius. Mais on a vu plus haut que M 3 était postérieur à la légende romaine, à laquelle il avait emprunté la mention de l'église Saint-Boniface. L'auteur de cet intermédiaire ne peut avoir vécu avant le XIe siècle, car la légende d'Alexis ne fut apportée à Rome que dans les dernières années du Xe. Au contraire, Siméon Métaphraste a sans doute vécu avant la formation de la légende romaine, sous les empereurs Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète, dans la première moitié du Xe siècle. C'est là du moins l'opinion généralement admise[2] et, à mon sens, la plus solidement étayée. Le très-ingénieux Casimir Oudin, qui a voulu rapprocher jusqu'au XIIe siècle, sous Manuel Comnène, l'existence de l'hagiographe grec, n'a fourni en faveur de sa thèse que des arguments spécieux et point décisifs[3]. Pour qui ne se rallie pas à l'opinion isolée de ce critique, il est donc clair que la rédaction de Métaphraste, antérieure à la légende romaine, est antérieure aussi à

1. Petrus Lambecius, *Commentarii de Bibliotheca Cæsarea Vindobonensi* (Vindobonæ, 1665—1690), t. IV, p. 137, sous le n° CLIII.

2. Voyez Baronius, *Annales ecclesiastici,* t. XV, année 902 et suiv.; — Leo Allatius, *op. cit.*; — *Acta Sanctorum Boll.,* janvier, t. I, p. XVI et suiv.

3. Voir *Dissertatio de ætate et scriptis Symeonis Metaphrastæ,* dans l'ouvrage d'Oudin: *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ antiquis* (Lipsiæ, 1722), t. II, col. 1300.

M 3, et l'on n'a plus le choix dès lors, pour identifier cette rédaction, qu'entre les intermédiaires M et M 2.

Disons-le tout de suite, on ne peut même plus songer qu'à M. Le lecteur n'a pas oublié sans doute comment j'ai été amené à supposer ces deux intermédiaires, M et M 2, au lieu d'un seul, entre la primitive rédaction byzantine d'une part, la légende romaine et M 3 de l'autre part. J'ai raisonné ainsi. La seule donnée historique offerte par la légende byzantine était, à en juger d'après la seconde vie syriaque et les vies en carschouni, la mention d'Innocent comme archevêque de Rome, c'est-à-dire comme pape, dans le temps de la mort d'Alexis. Dans la légende romaine et dans M 3, ou, pour parler plus exactement, dans les vies sorties de M 3, nous relevons côte à côte deux nouvelles informations, contradictoires entre elles. L'une, qui est vraisemblable historiquement, nous confirme que le saint mourut sous l'épiscopat d'Innocent et ajoute : sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, empereurs des deux Romes. L'autre, qui est tout à fait insoutenable, voudrait que, déjà avant la naissance du saint, son père Euphémianus eût été puissant à la cour des mêmes princes. J'ai montré comment la coexistence de ces données inconciliables s'expliquerait encore, si la première remontait à un intermédiaire M, et si la seconde provenait seulement d'un intermédiaire M 2; mais qu'il était difficile de supposer, sans preuve aucune, qu'elles fussent toutes deux le fait d'un même auteur, ignorant ou irréfléchi. Quand cet auteur a nom Siméon Métaphraste, une telle supposition devient impossible. Quelques jugements dédaigneux qu'on ait portés, à tort ou à raison, sur l'œuvre de ce célèbre hagiographe, il était à coup sûr un écrivain habile et érudit. Il n'a pu tomber dans cette inconséquence de faire naître et mourir un saint qui, d'après la légende grecque, aurait vécu au moins 48 ans[1], sous deux empereurs montés au trône le même jour, pour compter seulement l'un 13 et l'autre 28 années de règne. Et s'il eût trouvé cette faute déjà commise dans les documents qu'il suivait, il n'eût pas manqué de la corriger. Je ne saurais donc placer ailleurs qu'en M la vie composée par Métaphraste. En

1. Alexis n'a pu se marier avant 14 ans, âge de la puberté en droit romain, et la légende grecque le fait vivre 17 ans à Edesse et 17 ans à Rome.

perdant cette vie, je crois que nous avons perdu un des meilleurs et des plus anciens intermédiaires entre le texte primitif de la légende byzantine et les vies grecques et latines que nous possédons. Celles-ci sans aucun doute la représentent utilement, mais elles ne sont toutes, en réalité, que des reproductions plus ou moins altérées. L'évêque Lipomanus, réédité par Surius, et le moine Agapius ont beau s'annoncer, dans les titres ou les préfaces de leurs recueils, comme des traducteurs de Métaphraste, le scribe du manuscrit de Vienne a beau inscrire ce nom en tête de la vie d'Alexis, leurs versions n'ont pas plus de droits à être reconnues pour l'œuvre elle-même de l'hagiographe grec, que celles des Bollandistes et du manuscrit de Munich, qui se taisent sur leurs auteurs [1].

Voulons-nous interroger sur la primitive légende byzantine les textes que nous venons de classer et dont nous pouvons maintenant peser justement les témoignages? Ils nous révèlent qu'en somme elle a peu varié à travers ses remaniements successifs et qu'elle était au fond, à peu de chose près, telle que je l'ai résumée à priori plus haut (p. XXXIII et suiv.), d'après l'ensemble des vies grecques et latines. Pour en avoir une restitution aussi exacte que possible, il n'y aurait qu'un tout petit

1. Ce que M. Dachkof nous apprend de la vie en slavon ecclésiastique me paraît cadrer absolument avec l'exposition qui précède. Le titre de cette vie la dit abrégée de Métaphraste et du Ménologe grec. Cependant, elle est une traduction presque interlinéaire de la rédaction de Surius. (A cela rien d'étonnant, puisque Surius dérive de Métaphraste.) A la vérité, elle offre quelques additions tirées de la rédaction du manuscrit de Munich, et une autre, sans grande valeur, tirée de la rédaction du manuscrit de Vienne. (Ces additions sont tirées tout simplement de Métaphraste, d'où dérivent également les manuscrits de Munich et de Vienne.) Des additions beaucoup plus importantes proviennent de la vie latine des Bollandistes, en d'autres termes, de la légende romaine, ainsi que de la vie italienne et des poésies allemandes. (Non; elles proviennent directement de Métaphraste, d'où dérivent encore la légende romaine et, par elle, la vie italienne et les poésies allemandes.) M. Dachkof termine ainsi : «Tout cela et aussi la mention du pape, au lieu de l'archevêque romain, (mais j'ai montré que le pape Innocent devait figurer dans la primitive légende byzantine,) atteste que l'auteur de la vie en slavon ecclésiastique a eu beaucoup plus de relations avec la littérature occidentale qu'avec la littérature orientale de la légende, et diminue l'importance de cette vie pour nos recherches.» Je ne crois pas qu'on puisse admettre une semblable conclusion.

nombre de changements à faire dans le résumé auquel je renvoie. Il faudrait y introduire l'épisode du paranymphe, dans la forme où il est raconté par la seconde vie syriaque; — remplacer partout l'église de Saint-Boniface par l'église de Saint-Pierre; — garder au pontife, comme je l'ai fait, le titre d'archevêque de Rome, mais lui donner aussi son nom d'Innocent. Je passe sur d'autres modifications sans importance, pour arriver à cette remarque, que les représentants de deux branches indépendantes de nos textes, la seconde vie syriaque et la vie carschouni de Paris, ne connaissent pas le nom d'Alexis; mais que cela ne prouve rien contre la présence de ce nom dans la légende byzantine primitive. Je crois que c'est celle-ci, au contraire, qui la première a appelé le saint Alexis, pour des raisons qu'il est malaisé de déterminer. Les vies en syriaque et en carschouni ont supprimé ce nom, parceque le saint n'était connu des Chrétiens de Syrie (les Melkites peut-être exceptés) que sous celui d'Homme de Dieu ou de *Mar Rîchâ*. D'ailleurs, les deux autres branches de la légende, celles de Josèphe et de Métaphraste, ont un droit égal de représentation et m'autorisent à maintenir dans le résumé ci-dessus le nom d'Alexis.

L'étude des formes successives de la légende de Saint Alexis ne serait pas encore complète, si je ne proposais de l'origine de sa seconde partie une explication qui a au moins pour elle quelque vraisemblance. On sait que certains auteurs[1] ont voulu voir dans Alexis et Jean Calybite un seul et même saint. Leurs vies, en effet, telles que les racontent la légende de Saint Jean Calybite[2] et la légende byzantine d'Alexis, présentent une assez grande analogie. Tous deux sont dits romains[3], de noble et riche maison; tous deux quittent leur famille et passent en Asie; tous deux rentrent plus tard dans leur patrie et vivent inconnus et humiliés à la porte du palais de leurs parents. Même la mort de Saint Jean Calybite, qui diffère dans la généralité des textes

1. Adrien Baillet, *Vies des Saints* (Paris, 1701), t. II, au 17 juillet; — Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles de l'Eglise* (Paris, 1705), t. X, p. 666 et 834.

2. *Acta Sanctorum* (première édition), janvier, t. I, p. 1029 et suiv.

3. Mais Jean était certainement de la nouvelle Rome et non de l'ancienne

de la mort de Saint Alexis en ce qu'il se fait reconnaître de sa mère et de son père avant de mourir, est racontée par un manuscrit syriaque de Paris[1] tout à fait de la même manière que celle d'Alexis : Jean n'est reconnu qu'après sa mort, et par un papier qu'on trouve dans sa main. Mais les deux légendes se séparent dans les détails, surtout pour les événements de la première partie de la vie et les circonstances du retour des saints. Jean Calybite n'est pas fils unique; il n'est pas marié; ce qui détermine sa vocation est la rencontre d'un moine de l'ordre des Acémètes, qui a reçu chez son père l'hospitalité. Jean, par ses supplications, décide ce moine à l'emmener avec lui dans son couvent. Il y reste six ans, dans la prière et les mortifications de toutes sortes, sans sortir de sa cellule et sans voir personne que le prieur. Il revient à Rome, averti en songe par une voix qui lui ordonne d'aller retrouver ses parents et de recevoir leurs prières avant de mourir. Il part, muni de la bénédiction des moines et du prieur, et fait le voyage dans la compagnie d'un pauvre en guenilles, avec qui il échange par charité ses vêtements. De retour à Rome, il s'assied à la porte de ses parents, en est plusieurs fois chassé, mais finit par obtenir la permission de s'y construire une cabane et d'y demeurer; là, il mène encore pendant trois ans une vie misérable et toute méritoire, jusqu'à ce qu'un jour Jésus-Christ lui apparaît dans une grande lumière et l'avertit que sa mort est proche. Il fait demander sa mère, qui vient enfin, et il lui remet un évangile richement incrusté d'or, écrit autrefois pour lui de la main de son père, et qu'il avait toujours gardé précieusement. La mère montre cet évangile à son mari, et tous deux accourent aussitôt pour interroger le saint. Jean, d'après la version commune,[2] se

1. C'est le manuscrit décrit par M. Zotenberg, *Catalogues des manuscrits syriaques et sabéens de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1874), sous le n° 234.

2. D'après la version isolée du manuscrit de Paris, Jean refuse de répondre immédiatement aux questions de ses parents. «Demain, leur dit-il, je vous ferai connaître où est votre fils.» Laissé seul, il prend un papier et met par écrit tous les événements de sa vie. Puis, gardant ce papier à la main, il se couche sur la terre et s'endort dans la paix du Seigneur. Le lendemain, ses parents reviennent dès le point du jour, voient qu'il est mort, mais ne peuvent obtenir le papier. Le patriarche vient aussi, accompagné de tous les prêtres et les diacres; il prend le papier et le lit à haute voix. On reconnaît Jean, et son père, sa mère, ses frères, les

fait alors reconnaître de ses parents et meurt, en emportant leurs prières et leur promesse de le faire enterrer avec ses haillons et dans la cabane même où il a vécu. Sa mère, folle de douleur, oublie sa promesse et veut l'ensevelir dans les plus beaux habits; mais le père l'en empêche et fait selon la volonté du saint. Plus tard seulement, il fait élever au dessus de son tombeau un temple magnifique, qui devint un lieu de guérisons et de miracles.

Je ne crois point qu'Alexis et Jean Calybite soient le même saint. Et comment le croire, en effet, quand il a été établi plus haut que la légende byzantine n'est qu'une composition de seconde main, et que l'originale et seule vraie légende d'Alexis se terminait à sa mort à Edesse? L'opinion contraire avait pourtant sa raison d'être, lorsqu'on ne connaissait que la légende byzantine de Saint Alexis. De fait, celle-ci n'est peut-être pour une partie que l'histoire de Saint Jean Calybite, et il me semble qu'on la décomposerait sans peine en ces deux éléments : la première vie édessienne, plus la fin de l'histoire de Saint Jean. Représentons-nous la vie primitive de l'Homme de Dieu apportée à Constantinople par un moine grec ou syrien, et répandue par des copies ou simplement d'abord par la tradition orale. Qu'un auditeur ou qu'un lecteur, peut-être l'introducteur lui-même de la vie édessienne, familier déjà avec la légende de Jean Calybite, ait été plus particulièrement frappé des ressemblances que présentaient les vies des deux saints; qu'il les ait comparées dans son esprit : sans aucun doute, il a dû trouver l'histoire de Jean bien plus merveilleuse et bien plus édifiante que la simple histoire de l'Homme de Dieu. Il a donc pu être tenté de donner à celle-ci le lustre qui lui manquait; et, dans ce but, il aura supprimé la mort de l'Homme de Dieu à Edesse et l'aura fait revenir, comme Jean, chez ses parents. Qui sait même si, en agissant ainsi, il n'a pas cru corriger une erreur ou

esclaves de sa maison, tombent à ses pieds et pleurent amèrement. Toute la ville accourt au bruit de leurs cris. Lamentations de la mère. Ensuite, le patriarche et les prêtres portent le saint à l'église; mais la foule se presse autour du corps, et l'on est obligé de jeter par les rues de l'or et de l'argent, sans réussir pourtant à la détourner. On arrive enfin à l'église. Là, la mère oublie la promesse qu'elle a faite à son fils de l'ensevelir dans ses haillons et le revêt de ses riches vêtements de noce; mais son père . . . . . Suit la fin comme dans la version commune.

réparer une mutilation; s'il n'a pas confondu les deux saints? Quoi qu'il en soit, une nouvelle légende était dès lors formée, et c'était la légende byzantine d'Alexis.

Certes, je ne présente cette explication que comme une hypothèse. Avant de pouvoir décider si les choses se sont réellement passées ainsi, il faudrait au moins étudier la légende de Saint Jean Calybite plus complétement que je ne l'ai fait. Il m'a semblé cependant que cette hypothèse était assez séduisante pour n'être pas passée sous silence. Grâce à elle, en effet, le développement surprenant de la légende de l'Homme de Dieu n'a plus rien de mystérieux; on connaît la source dont il provient, et l'on voit comment il s'est fait, par la confusion volontaire ou inconsciente des vies des deux saints. J'ai montré qu'une confusion analogue s'est certainement produite une autre fois : le récit de la mort de Jean Calybite, telle que la raconte un des manuscrits syriaques de Paris, a été évidemment calqué sur celui de la mort d'Alexis dans la légende byzantine. Ainsi, il y aurait eu influence réciproque des deux légendes, qui, sans jamais s'identifier entièrement, se seraient emprunté tour à tour des développements plus édifiants, des traits plus marquants et des détails plus pittoresques.

Appréciée au point de vue de la créance qu'elle mérite, la légende édessienne de l'Homme de Dieu me paraît plus véridique, au fond et dans la majeure partie des détails, qu'on ne l'attendrait peut-être d'une légende. Il est vrai qu'il faut rejeter le miracle de la disparition du corps du tombeau, dont le récit rappelle, jusqu'en quelques-uns de ses termes, la visite de l'apôtre Pierre au sépulcre du Christ. Je ne saurais non plus admettre que ce soit le *paramonarius* de l'église d'Edesse qui ait écrit notre légende, au moins dans sa forme actuelle, comme il est dit dans l'explicit. Enfin, on peut penser qu'il y a une part d'invention ou d'exagération, si minime qu'elle soit, dans l'épisode de la rencontre du saint avec ses esclaves, dans les détails touchant son enfance, son éducation, sa fuite et peut-être encore ses œuvres d'austérité à Edesse. Mais tout le reste paraît entièrement acceptable. Même, pour ce qui est des œuvres du saint, je me fierais sans aucune difficulté à l'auteur de la légende, car c'est dans la narration des faits qui se sont passés à

Edesse que sa véracité est surtout évidente. La raison en est simple, puisqu'il a écrit très-probablement dans cette ville, où avait vécu l'Homme de Dieu, à la source des informations, et peu de temps après les événements qu'il s'est chargé de nous raconter. Mais notre légende est d'ailleurs fort pauvre en données historiques. Sur Edesse, sur l'évêque Raboula, elle ne fournit que des indications très-vagues, ou n'apprend rien que nous ne sachions déjà par d'autres documents plus autorisés ou plus précis.

En ce qui concerne l'évêque, elle insiste tout particulièrement, dans ses derniers paragraphes, sur la protection qu'il accordait aux orphelins et aux veuves, sur sa charité envers les pauvres et les étrangers. Une très-ancienne vie syriaque de Mar Raboula[1], que je n'hésite pas à croire sur ce point, loue plusieurs fois son héros des mêmes vertus. Nous y lisons, par exemple, que sa vigilance et son autorité étaient si grande et si respectée, que « tous les orphelins et les veuves de son diocèse demeuraient, pleins de confiance en lui, comme dans un port tranquille, à l'abri duquel ils n'étaient pas exposés à souffrir des assauts du flot exécrable des pillards[2] ». Le même auteur anonyme dit plus loin : « Ce n'est pas seulement en cela qu'il ressembla à Saint Paul. Il s'appliqua encore à remplir la grande mission qui lui avait été confiée par les apôtres ses prédécesseurs, de prendre soin des pauvres. Comme il convenait à qui avait reçu des apôtres, avec Saint Paul, cet ordre de prendre soin des pauvres, il l'observa avec zèle. Qui pourrait dire toute la sollicitude qu'il apportait à pourvoir aux besoins des pauvres, et surtout l'amour exalté qu'il avait pour les pauvres saints?[3] »

1. Elle a été publiée par Overbeck, *Sancti Ephræmi Syri aliorumque opera selecta* (Oxford, 1865), p. 159 et suiv., d'après un manuscrit du Musée Britannique, pouvant dater du VIe ou du VIIe siècle. — Il ne faudrait pas accepter également et sans discernement tous les dires de cette vie. Par exemple, elle fait prier Mar Raboula (p. 163, l. 25) dans le *martyrium* des Saints Cosme et Damien, qui ne fut construit, selon la Chronique d'Edesse, que par son second successeur, l'évêque Nonnos. S'il fallait admettre des relations entre elle et notre légende édessienne, je pencherais à croire que c'est la vie de l'évêque qui est la moins ancienne et qui a pu s'inspirer de celle du saint.

2. *Op. cit.*, p. 188, l. 13.

3. *Ibid.*, p. 201, l. 5.

Il serait sans profit de citer tous les passages où il est question de cette bienfaisance de Raboula, qu'il affirmait de tant de manières, et de sa prédilection pour les humbles. Notre légende édessienne rapporte que, lorsqu'il apprit du portier la mort de l'Homme de Dieu, il fut enthousiasmé, « car il avait la passion de ce qui est noble et beau ». On croirait que son biographe a songé précisément à des émules de notre saint, quand il a écrit cette phrase : «Ceux qui, par volonté ou par pauvreté, passaient leur vie dans la souffrance, humbles en toute vérité, il les élevait, les exaltait et les aimait[1].»

Sur Raboula constructeur, il est difficile au contraire de concilier ensemble les données de sa biographie, de la Chronique d'Edesse et de notre légende. D'après celle-ci, il aurait entrepris, sinon mené à fin, beaucoup de travaux. Frappé des circonstances de la mort de l'Homme de Dieu, « il interrompit de nombreuses constructions et cessa de s'occuper des choses périssables ». La Chronique d'Edesse dit seulement qu'il fit bâtir, par ordre de l'empereur, l'église de Saint-Etienne, qui était auparavant la synagogue des Juifs[2]. Quant au panégyriste de l'évêque, il assure que, « tout le temps de sa vie, il ne put se résoudre à rien édifier sur la terre, à la seule exception de la moitié du mur septentrional du *haiklâ* de l'église d'Edesse. Il y fut forcé par suite du mauvais état de ce mur et il le restaura en peu de jours[3] ». L'exagération paraît sensible dans ces dernières lignes, et, d'autre part, la Chronique d'Edesse a pu commettre des oublis. Je me déciderais donc ici en faveur de notre légende, si ce différend valait la peine de le trancher.

Le dernier renseignement que les actes de l'Homme de Dieu nous apportent sur Raboula, c'est qu'il fut frappé de cécité vers la fin de sa vie. En quelle année, on l'ignore. Nous savons seulement, par un fragment de l'Histoire ecclésiastique de Théodore le Lecteur[4], qu'il était aveugle lors d'un concile qui se tint

1. *Op. cit.*, p. 175, l. 12. Cf. aussi p. 201, l. 14 et suiv.

2. Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 387 et suiv.

3. Overbeck, *op. cit.*, p. 190, l. 11.

4. Migne, *Patrologia græca*, t. LXXXVI, 1e partie, col. 205. — Cf. *Acta Sanctorum* (première édition), janvier, t. I, p. 1020; et Baronius, *Annales ecclesiastici*, t. VII, année 435. — Il est curieux que la vie de l'évêque ne dise rien de sa cécité.

en Arménie et auquel il assista, pendant la dernière année de son épiscopat (435).

Les seuls édifices d'Edesse dont notre légende fasse mention sont l'église et le *xenodochium* ou l'hôpital. Elle ne nous donne malheureusement aucun détail sur l'église, où le saint, raconte-t-elle, passait ses journées. Mais les termes même dont elle se sert — « le jour, il se tenait constamment dans l'église et dans le *martyrium* » [1] — me persuadent qu'elle a voulu parler de l'église cathédrale, fondée en 313 par l'évêque Connos et que la Chronique d'Edesse appelle l'ancienne église, pour la distinguer de l'église nouvelle ou église des Apôtres, bâtie par le successeur de Raboula, l'évêque Hîba[2]. Quant à l'hôpital, je crois que la mention qui en est faite dans notre vie est la plus ancienne que fournissent les textes. D'après le biographe de Raboula, cet établissement existait déjà avant le charitable évêque, « mais de nom seulement et pas de fait »[3].

J'arrive enfin à la dernière question qui se pose à propos de notre légende. Lorsque les vies d'Alexis nous disent que le saint était de Rome, que faut-il croire? Qu'il était de Rome ancienne, ou bien de Rome nouvelle, c'est-à-dire de Constantinople? Quelques savants se sont prononcés dans ce dernier sens. Je

1. Voyez la traduction, p. 4, et la note 2.

2. Le nom de cette ancienne église cathédrale était, je crois, l'Église Saint-Thomas. Cela me paraît résulter d'une phrase du Pèlerinage aux lieux saints de Sainte Sylvie d'Aquitaine, pèlerinage accompli sans doute vers la fin du IVe siècle. «Unde denuo proficiscens (scilicet Batnis in Osdroena), pervenimus in nomine Christi Dei nostri Edessam : ubi cum pervenissemus, statim perreximus ad ecclesiam et ad martyrium sancti Thomæ.» (Voyez J. F. Gamurrini, *S. Hilarii tractatus de mysteriis et S. Silviæ Aquitanæ peregrinatio ad loca sancta,* Romæ 1887, p. XXVII et 64.) Cela résulte aussi d'un passage de Socrate (*Hist. Eccl.*, l. IV, c. 18), cité en note de la p. 64 par M. Gamurrini. Je ne puis m'empêcher de comparer la façon dont s'exprime Sainte Sylvie : «Statim perreximus ad ecclesiam et ad martyrium sancti Thomæ», avec ce passage de notre première vie d'Alexis : «le jour, il se tenait constamment dans l'église et dans le *martyrium*». Je n'admettrais donc pas sans quelque réserve l'argument que M. Gamurrini a tiré de ces mots. «Distinguit Peregrina ecclesiam a martyrio sancti Thomæ, nam, aliquanto post ejus adventum, anno 394 translatum est sepulcrum in ecclesiam a Cyro episcopo (Chron. Edess. ed. ab Assemano, *Bibl. Orient.*, I, p. 399) : ante igitur eum annum accidit ejus peregrinatio».

3. Overbeck, *op. cit.*, p. 202, l. 19.

crois que le premier fut Papebroeck. Il avait été surpris de ce que l'histoire n'offrait aucune trace du culte de Saint Alexis à Rome avant le XIe siècle, alors qu'il était depuis longtemps en honneur chez les Grecs. Il supposa donc que le saint avait vécu et était mort à Constantinople et que, si la légende le dit romain, c'est qu'il était arrivé pour lui comme pour Saint Jean Calybite et plusieurs autres saints, dont on a cru qu'ils avaient vécu à Rome, parce qu'on y avait apporté leurs reliques et qu'on leur avait consacré des églises. Papebroeck appuyait son opinion sur d'autres raisons : la forme grecque des noms d'Alexis et de ses parents; les circonstances de sa fuite et celles de son retour dans sa ville natale, vraisemblables s'il s'agit de Constantinople, située au bord de la mer et à proximité de la Syrie, difficilement admissibles s'il s'agit de Rome, à cause de son éloignement et de sa situation méditerranée [1].

Papebroeck ne connaissait que la légende byzantine. Mais nous savons, nous, qu'il y a eu deux légendes distinctes; nous devons donc interroger d'abord la première, la légende édessienne. Seulement ensuite, nous pourrons rechercher accessoirement comment l'auteur du remaniement byzantin a compris les données de sa source, et s'il les a conservées ou bien modifiées.

On est très-embarrassé pour décider dans laquelle des deux capitales la vie syriaque primitive plaçait la patrie du saint. Au premier coup d'œil, le récit de sa fuite ferait songer plutôt à Constantinople. Malgré la mention que le saint et son paranymphe prirent des chevaux pour se rendre au port, il ne semble pas qu'ils soient partis pour une course aussi longue que celle de Rome à *Portus Augusti*, ni même qu'ils aient eu à sortir de la ville[2]. Mais notre hagiographe se piquait-il de tant de précision? Et était-il bien instruit de la topographie de Rome? Papebroeck a remarqué aussi avec raison que Rome devait avoir avec l'Asie des relations commerciales bien moins fréquentes que Constantinople, et qu'il n'y avait guère que dans celle-ci qu'on pût trouver, à toute heure du jour ou de la nuit, un vais-

1. Voyez *Acta Sanctorum* (première édition), mai, t. I, p. XVIII; — et Papebrochius, *Responsiones*, t. I, p. 263.

2. Remarquer pourtant ces mots, mis dans la bouche du paranymphe : «Quoi! nous irions courir les chemins déserts!»

seau prêt à se mettre en route. Cependant, cet argument n'est pas non plus sans réplique. Notre légende ne dit en aucune façon que le saint se proposât justement la Syrie pour but de sa fuite. On peut croire plutôt que c'est le hasard seul qui le conduisit dans ce pays, et qu'il ne voulait, en quittant Rome, que gagner la première terre venue favorable à ses projets de vie solitaire[1]. La rencontre fortuite, dans le port de Rome, d'un vaisseau en partance pour la Syrie n'a plus rien de surprenant. Quant au nom de ܪܗܘܡܝܐ, que l'auteur de la vie édessienne a employé par deux fois, d'abord dans le titre : «Histoire de l'Homme de Dieu, qui était de Rome», puis dans le cours du récit : «ses parents étaient de la ville de Rome», — sans doute ce nom n'est pas par lui-même absolument probant. Je ne voudrais pas nier qu'il ait pu être usité, comme le grec Ῥώμη, pour désigner Constantinople; au moins dans la littérature hagiographique. Mais je ne me rappelle aucun exemple d'un semblable emploi de ܪܗܘܡܝܐ chez les historiens, et je trouverais difficile d'admettre sans autre preuve, pour ce nom, la traduction de Constantinople, dans un texte aussi ancien que le nôtre et non traduit du grec.

Si je montre quelque insistance à conclure pour Rome contre Constantinople, c'est que l'auteur de la légende byzantine, un Constantinopolitain, a conclu lui-même contre sa patrie. Ici il n'y a plus aucun doute, et je crois pouvoir ajouter une preuve

1. Les anachorètes ne manquaient point alors à l'Occident. C'est précisément au temps d'Alexis que Rutilius Namatianus, revenant de Rome en Gaule et passant devant l'île Gorgona, écrivait ces vers connus sur un solitaire dont le portrait ressemble fort à notre saint :

> Adsurgit ponti medio circumflua Gorgon
> Inter Pisanum Cyrnaicumque latus.
> Aversor scopulos, damni monumenta recentis :
> Perditus hic vivo funere civis erat.
> Noster enim nuper juvenis majoribus amplis,
> Nec censu inferior, conjugiove minor,
> Impulsus furiis, homines terrasque reliquit,
> Et turpem latebram credulus exul adit.
> Infelix putat illuvie cœlestia pasci,
> Seque premit læsis sævior ipse deis.
>
> *De reditu suo*, l. I, v. 515.

Cf. encore v. 439 et suiv.

décisive aux arguments qui ont fait revenir Papebroeck, après un nouvel examen, sur sa première opinion. Ceux-ci sont peut-être en effet moins convaincants que ce savant ne l'a jugé. Il a été converti, dit-il, par une lecture et une étude attentives du canon de Josèphe, qui nomme la patrie d'Alexis seulement Ῥώμη, et qui donne à l'évêque présent aux funérailles du saint le titre de πατριαρχῶν ὁ πρόκριτος. Est-ce bien suffisant, lorsqu'on connaît les efforts ambitieux et constants des patriarches de Constantinople pour s'élever au second rang dans l'Eglise et pour obtenir les mêmes privilèges en Orient que les évêques de Rome possédaient en Occident? Même, si je n'avais, pour me décider, que les paroles par lesquelles les empereurs, dans la seconde vie syriaque et dans la légende romaine, s'annoncent et annoncent l'évêque en présence du cadavre du saint : « Nous sommes les Empereurs et voilà le Père de toute la terre habitée » [1], je ne serais pas encore sûr qu'ils aient entendu désigner le pape. Car on reconnaît là la traduction d'une leçon grecque πατὴρ ou πατριάρχης οἰκουμενικός, qui était le titre usurpé par les évêques de Constantinople. Mais ce qui tranche définitivement la question, c'est que le texte original de la légende byzantine devait donner à ce patriarche œcuménique le nom d'Innocent. Il n'y a pas d'autre manière d'expliquer, étant admis mon classement des versions issues de la légende byzantine, comment ce nom se retrouve à la fois dans la seconde vie syriaque, dans la légende romaine et chez Surius et Agapius. Il est vrai que c'est au moyen d'une correction que nous l'obtenons dans la vie syriaque; mais au moyen d'une correction extrêmement simple, et je dirai nécessaire, puisqu'elle est la seule qui soit possible en même temps au double point de vue de l'écriture et de l'histoire. Sans cette correction, on ne peut lire en syriaque qu'*Anaclîtos*. Il faudrait donc ou bien supposer aussi dans l'original grec la leçon Ἀνάκλητος, qu'aucune considération ne justifierait, ou bien se mettre en quête d'un troisième nom, d'où auraient pu également sortir d'un côté Ἀνάκλητος, de l'autre Ἰννοκέντιος, et que j'avoue n'avoir pas trouvé. Tout considéré, je préfère admettre que l'introduction dans notre légende d'un évêque de Rome Innocent remonte au premier auteur grec et

1. La légende romaine dit : *Pontifex Pater universalis;* mais le mot *pontifex* a pu être ajouté à Rome.

non pas seulement, comme on l'a conjecturé, au rédacteur de la vie romaine. Naturellement, cet évêque n'est autre que le pape Innocent Ier.

On comprendra sans doute que je n'attache nulle importance à un dernier argument présenté par Papebroeck en faveur de Constantinople, et qui est tiré des circonstances de la rentrée du saint dans sa patrie. Alexis vient de s'embarquer à Laodicée pour se rendre à Tarse; mais un grand vent s'élève et l'emporte jusqu'à Rome. Comment croire à une tempête si longue et si violente qu'elle fait doubler à un vaisseau l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie, « alors que la vie du saint ne mentionne aucune navigation, même courte » ? Il suffit de répondre que nous sommes ici sur le terrain de la seconde légende, toute fabuleuse, et que le retour d'Alexis chez ses parents est présenté comme un fait miraculeux. Or il n'y a pas de degrés dans le surnaturel. Ou il faut l'écarter entièrement, ou il faut l'admettre tel qu'il nous est présenté.

En résumé, la primitive légende édessienne ne fait pas connaître avec certitude dans quelle Rome elle voyait la patrie du saint; cependant je croirais plutôt qu'elle songeait à Rome ancienne. C'est ce qu'a jugé aussi l'auteur du remaniement byzantin, puisqu'il a introduit dans sa rédaction nouvelle le pape Innocent.

III. — L'office melkite de Saint Alexis

L'office melkite de notre saint, dont je publie le texte en appendice, est le seul document syriaque qui appelle l'Homme de Dieu par son nom d'Alexis, et le seul aussi qui procède uniquement de la légende byzantine. Cet office n'est d'ailleurs que la traduction pure et simple de l'office de l'église grecque, constitué pour sa plus grande partie par le canon de Josèphe. Car, en même temps qu'ils adhérèrent à la foi et au rite des Grecs, les Melkites leur empruntèrent leurs heures canoniques, leurs chants et jusqu'à leur musique. J'aurais donc pu me dispenser de surcharger mon travail d'un chapitre à peu près inutile, si l'occasion ne m'avait semblé bonne pour faire connaître, par un court extrait, la littérature liturgique des chrétiens grecs de la Syrie.

L'office melkite de Saint Alexis m'était offert par deux manuscrits du *menæon* syriaque du mois d'adar, conservés à la Bibliothèque nationale de Paris (nos 137 et 138). Le texte que j'ai pu établir par leur comparaison est loin sans doute d'être parfait, et l'on trouverait à y apporter bien des améliorations, si l'on prenait la peine de le collationner avec d'autres manuscrits du *menæon*, par exemple avec ceux qui appartiennent à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Mais il ne m'a pas été donné de m'acquitter de cette tâche complémentaire, qui eût été au reste sans grand profit.

Dans un but de clarté, j'ai distribué les chants qui composent notre office suivant la manière dont on imprime aujourd'hui les œuvres poétiques, en allant à la ligne à chaque vers. Cependant,

il eût peut-être mieux valu de me conformer à l'usage des scribes syriens, qui écrivaient les vers à la suite les uns des autres et les séparaient seulement par des points. Ils n'allaient même pas toujours à la ligne après les strophes et se contentaient d'en marquer la fin par un signe d'interponctuation particulier. J'aurais pu adopter ce système avec d'autant plus de raison, que je ne suis pas absolument convaincu que nous ayons affaire ici à des vers. Sauf un certain nombre d'exceptions, toutes les hymnes qui forment l'immense recueil des livres ecclésiastiques grecs sont, à parler véritablement, en prose. Mais, comme cette prose était destinée à être chantée, on devait forcément la soumettre à des mesures et à des coupes alternativement régulières; et cette nécessité créa une sorte de versification spéciale, qui ne fut rien qu'un accessoire de la musique, et qui était fondée sur l'unique loi du nombre des syllabes [1]. Bien que la poésie syriaque n'obéît pas à une autre loi, et que le nombre des syllabes y déterminât seul la longueur des vers, il me semble pourtant difficile de voir de réelles compositions poétiques dans les chants des Melkites syriens. Traduits des cantiques grecs et calqués sur eux, obligés à la fois d'en garder le fond et d'en reproduire autant que possible la forme métrique, leurs vers, si ce sont des vers, devaient être forcément très-prosaïques; et le lecteur jugera, par l'office de Saint Alexis, qu'ils le sont en effet. A mon avis, les hymnes syllabiques des mélodes grecs, comme celles des Syriens melkites, ne sont que de la prose mesurée, et je crois qu'on les comparerait justement, à part la rime qui leur manque, aux proses ou séquences de l'église latine. Elles montrent seulement une bien plus grande variété de combinaisons que ces dernières. Leurs strophes peuvent avoir depuis trois jusqu'à trente vers, et les vers, depuis deux jusqu'à quinze syllabes.

Il n'a pas été toujours facile de déterminer le mètre ou, en d'autres termes, le *schema* de chacun des différents cantiques de notre office. Dans les plus anciens manuscrits grecs ou syriaques, les points diacritiques qui séparaient chaque vers et qui, « sans aucun égard ni au sens, ni aux périodes, fixaient

1. Voyez l'ouvrage du cardinal J. B Pitra, *Hymnographie de l'Église grecque*, Rome, 1867. Le cardinal se prononce cependant en faveur d'une nouvelle et véritable poésie.

uniquement la métrique syllabique»[1], ces points devaient être placés avec une extrême exactitude. Mais, par la négligence ou l'ignorance des copistes successifs, beaucoup de ces points sont tombés ou ont été dérangés. Pour retrouver les coupes primitives, il fallait recourir à la méthode de comparaison. D'abord, il fallait comparer entre elles toutes les strophes du cantique étudié; comparer ensuite le cantique à son *hirmos* et au cantique type dont cet *hirmos* formait le début; le comparer encore à un nombre plus ou moins grand de cantiques composés sur le même *hirmos;* le comparer même enfin à la série correspondante des cantiques grecs originaux. Expliquons, pour être bien compris, ce que c'est que l'*hirmos.*

Si l'on ouvre un recueil de chants, de noëls, par exemple, on trouve presque toujours, en tête de chaque pièce, cette indication : sur l'air de . . . ., suivie des premiers mots ou du premier vers d'un chant qui est supposé généralement connu. Ce premier vers, ou plutôt la strophe qui commence par lui, voilà l'*hirmos* du chant qu'on va lire; c'est cette strophe qui fixe la mélodie du nouveau chant, par conséquent, le nombre et la mesure de ses vers[2]. Les Grecs et, à leur exemple, les Syriens, avaient un livre qui contenait toute la collection des *hirmi* et qui portait le nom d'*hirmologion.* Le passage suivant de Goar nous explique la raison d'être de ce livre. *Libros notis musicis exaratos, inter cantandum rarissime conspiciunt vel etiam habent Græci: communesque ideo et verbis et cantu, memoriæ tenaciter infigunt hymnos, ad quorum normam alios pari syllabarum numero constantes, cantando inflectunt, quorum ideo primordia canticis aliis inscribunt, ut ad eorum regulam sequentes indicent esse decantandos. Hi vocantur* Εἱρμοὶ *sive* tractus, *ut qui sequentes modulos ad suam musicam inflexionem trahant*[3]. La Bibliothèque Nationale de Paris possède un *hirmologion* syriaque (n° 131). Mais, à la différence de l'*hirmologion* grec, qui donne dans leur totalité

1. Cardinal Pitra, *op. cit.,* p. 11 et 12.

2. On lit dans l'Épitomé d'Hephestion : «Si quelqu'un veut faire un canon, qu'il se préoccupe d'abord de choisir l'*hirmos,* qu'ensuite il dispose les tropaires en conformant à l'*hirmos* le nombre des syllabes et le ton musical, et qu'il atteigne ainsi son but.» Cardinal Pitra, *op. cit.*, p. 31. Je renvoie pour la dernière fois à cet excellent travail, qu'il me faudrait citer à chaque page.

3. Goarus, *Euchologium Græcorum* (Paris, 1647), p. 434.

les hymnes types, le recueil syriaque ne donne que la première strophe de ces hymnes. Pour les avoir en leur entier, il faut alors recourir à un autre livre ecclésiastique, appelé par les Syriens *octoêchos*.

L'*octoêchos* grec, ou livre des huit tons, est, dit le cardinal Pitra, « l'œuvre spéciale de Jean de Damas. Si l'on ne peut lui attribuer l'honneur d'avoir le premier emprunté les huit modes (ou tons) de la musique ancienne, on lui doit d'avoir groupé sous ces mélodies, d'une pâque à l'autre, une exposition huit fois répétée de la maternité divine, du Verbe fait chair, circoncis, baptisé, conversant en terre, crucifié, ressuscité, monté aux cieux ». Mais l'*octoêchos* syriaque, dont quatre exemplaires sont conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris (n°s 127 à 130), n'est pas la même chose que l'*octoêchos* grec. Il rappelle plutôt « l'ouvrage qui, dans la liturgie grecque, porte ordinairement le titre de παρακλητικόν ou παρακλητική, et qui renferme les hymnes, rangées dans l'ordre des huit tons, pour les dimanches et les autres jours de la semaine »[1]. De là vient le nom que lui ont donné les Syriens, et qui pourrait prêter à l'équivoque. D'autant plus qu'on rencontre dans l'*octoêchos* syriaque des hymnes signées de Jean Damascène et qui ont été prises à l'*octoêchos* grec.

Ces observations présentées, je puis maintenant terminer par une brève synthèse des recherches qu'il m'a fallu faire pour établir les mètres de notre office, et formuler quelques conclusions auxquelles ces recherches m'ont amené.

Si le lecteur veut se reporter à la page ܢܘ de ce mémoire, à la note 7, il y verra que la comparaison des στιχηρὰ προσόμοια qui commencent l'office de Saint Alexis avec le στιχηρὸν type et avec d'autres στιχηρὰ composés d'après ce type, m'a obligé d'admettre une série de *schemata* différents, que je résume dans le tableau suivant :

στιχηρὸν type,		13 vers :	6 . 2 . 7 . 9 . 6 . 5 . 7 . 6 . 5 . 7 . 9 . 4 . 7 .
στιχηρὰ divers	{	13 vers :	7 . 2 . 7 . 9 . 6 . 6 . 7 . 6 . 6 . 7 . 9 . 4 . 7 .
		12 vers :	7 . 2 . 7 . 9 . 6 . 6 . 7 . 12 . 7 . 9 . 4 . 7 .
στιχηρὰ d'Alexis,		11 vers :	7 . 7 . 10 . 6 . 6 . 10 . 9 . 7 . 9 . 4 . 7 .

Et j'ai constaté encore presque toujours des variations analogues entre les *schemata* des odes du canon de notre office[2],

1. H. Zotenberg, *Catalogue des manuscrits syriaques*, etc.
2. Voyez mes notes en tête de chaque ode.

de leur *hirmos* respectif et d'odes diverses composées sur cet *hirmos*. J'ajoute que, en plus d'un cas, il n'y a pas non plus identité rigoureuse entre les *schemata* des hymnes types syriaques et ceux des hymnes grecques dont elles ont été traduites. Voici, par exemple, et pour permettre la comparaison, les *schemata* des στιχηρὰ et des odes du canon de l'office grec de notre saint :

	στιχηρὰ,	11 vers	: 9 . 7 . 9 . 6 . 6 . 7 . 11 . 6 . 9 . 4 . 7 .
Canon,	ode 1ère,	9 vers	: 9 . 7 . 4 . 8 . 7 . 5 . 8 . 6 . 11 .
»	ode 3,	5 vers	: 8 . 7 . 8 . 10 . 12 .
»	ode 4,	6 vers	: 4 . 11 . 7 . 9 . 7 . 13 .
»	ode 5,	6 vers	: 5 . 11 . 7 . 11 . 7 . 8 .
»	ode 6,	4 vers	: 11 . 13 . 8 . 11 .
»	ode 7,	6 vers	: 12 . 7 . 8 . 13 . 9 . 11 .
»	ode 8,	8 vers	: 5 . 7 . 10 . 7 . 9 . 8 . 7 . 9 .
»	ode 9,	8 vers	: 7 . 8 . 13 . 9 . 4 . 6 . 7 . 9 .

Que doit-on conclure de ce qui précède, sinon que les Syriens trouvèrent le moyen de s'affranchir, dans une certaine mesure, des lois sévères que les hymnographes grecs s'étaient imposées et que, d'après le cardinal Pitra, ils ont toujours suivies religieusement? Expliquer par des fautes de copistes les variations que j'ai relevées dans presque toutes les hymnes syriaques serait impossible; car ces variations se retrouvent régulièrement les mêmes, pour chaque hymne, dans toutes les strophes. Certainement, elles ont été préméditées; et, pour en comprendre la raison, il suffit de songer à la difficulté que devaient éprouver les Syriens à garder en même temps, dans leurs traductions des hymnes grecques, le sens des paroles et la mesure exacte des vers. D'ailleurs, les modifications qu'ils ont apportées, pour faciliter leur tâche, aux mètres originaux n'empêchaient sans doute aucunement d'adapter leurs compositions nouvelles aux mélodies consacrées. Ces modifications sont de trois sortes. Ils ont retranché ou ajouté une ou deux syllabes au mètre primitif d'un vers; — ils ont réuni deux vers en un seul : par exemple, de deux vers de 7 et de 5 syllabes, ils en ont fait un de 12; — ou bien, au contraire, ils ont coupé un vers en deux parties : par exemple, d'un vers de 9 syllabes, ils en ont fait deux, l'un de 7 et l'autre de 2. Dans les deux derniers cas, il est probable qu'ils prenaient occasion de repos secondaires de la phrase

musicale, soit pour abréger, soit pour prolonger ces repos[1]; l'air et les paroles ne cessaient donc point, après les changements opérés, de marcher du même pas. Dans le premier cas, on pouvait peut-être rétablir l'accord entre les paroles et la mélodie, dérangé par la suppression ou l'addition de quelques syllabes, soit en chantant plusieurs sons sur une seule syllabe, soit en prononçant plusieurs syllabes sur un seul son.

Je ne puis ici qu'indiquer des questions. Elles ne sauraient être résolues à moins d'une étude approfondie de la musique grecque; et je suis trop incompétent pour avoir songé un moment à une pareille entreprise.

1. Voici qui semblerait prouver qu'en effet tous les vers d'une strophe n'étaient pas terminés par des repos de durée et d'importance égales : dans les éditions du *menæon* grec que j'ai pu consulter, les vers sont inégalement séparés, tantôt par des points, tantôt seulement par des virgules.

TRADUCTION

Histoire de l'Homme de Dieu, de la ville de Rome,

qui acquit la gloire et la couronne des saints à Edesse, par ses œuvres de pauvreté, au temps de l'illustre et saint prêtre Mar Raboula, évêque de cette ville d'Edesse.

Nous allons dire l'histoire d'un homme admirable, si c'est encore du nom d'homme qu'il faut appeler un homme pareil, et si l'on ne doit pas plutôt nommer un ange celui qui méprisa toutes les voluptés du monde. Voici son histoire :

Cet homme était né très-riche, mais il choisit pour sa part la haine des richesses, qu'il changea en amour de la pauvreté; non pas de la pauvreté ordinaire, mais de cette pauvreté complète qui est une honte et un opprobre. Il terrassa l'orgueil par son humilité, et la vanité par son esprit de renoncement. Il fut l'apôtre du dépouillement[1] et de l'humilité. Il fut un jeûneur accompli, qui sevrait sa bouche d'aliments et ne s'abaissa pas à être l'esclave de son ventre, comme Esaü. Il fut pour son

1. C'est évidemment ainsi qu'il faut traduire ܫܠܝܚܘܬܐ. Le sens ordinaire d'« apostolat » ne saurait convenir dans notre passage. D'ailleurs on lit dans le lexique de Jésus Bar-Ali (mss. 252, 254 et 255 de la Bibliothèque Nationale) : ܫܠܝܚܘܬܐ . ܥܪܛܠܝܘܬܐ . الرسالة البعثة ويكون العرى ...

corps un gardien si vigilant et circonspect[1], qu'il s'abstint absolument du mariage et de la fornication : la virginité et la sainteté habitaient, par une règle adorable, en son corps pur. Comme Abraham, il quitta avec joie sa famille et son pays, dans son désir d'être inscrit et d'être célèbre dans la Jérusalem d'en haut, et dans sa hâte d'atteindre au but de son désir. Mais qu'ajouterai-je encore à sa louange, alors que son extrême perfection est au-dessus de toute langue qui la dirait? Voici donc sur cet homme, de qui l'histoire dépasse nos forces et dont nous ne pouvons parler qu'imparfaitement, le commencement de notre récit.

Ses parents étaient de la ville de Rome; — il est juste de commencer par là. — Ils étaient riches et renommés pour leur famille et leur noblesse. Mais ils étaient privés d'enfants. Et à mesure que leur fortune croissait et s'augmentait, leur tristesse aussi croissait avec leur fortune, parce qu'ils ne voyaient pas d'héritier de leurs trésors, et ne savaient pas pour qui ils amassaient. Car si Abraham, le père de tous les croyants, disait au Seigneur avec tristesse : « Seigneur, que me donneras-tu, à moi qui suis sans enfants[2]? » — combien plus devaient-ils s'affliger, eux dont l'esprit était tout entier à leur richesse!

Donc, à force de larmes, de prières nombreuses et de vœux, il leur naquit un fils, qui est le sujet de notre histoire. Il fut aimé de Dieu, et de ses parents, et de qui le voyait. Ses parents furent consolés de leur chagrin. L'enfant était encore à la mamelle que déjà affluaient sur lui les honneurs de la noblesse; mais ces vanités étaient du fait de ses parents.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de l'étude, il allait à l'école en grande pompe avec un nombreux cortège d'esclaves. Mais

1. Payne Smith n'a pas gardé à ܙܗܝܐ ce sens de « circonspect, *cautus* », que lui avaient reconnu Castelli et Michaelis. Je crois cependant que la variante ܙܗܝܪܐ, donnée par deux mss., et le rapprochement dans notre phrase de ܙܗܝܐ et de ܢܛܝܪܐ suffisent pour justifier ma traduction.

2. *Gen.* XV, 2.

non seulement il ne faisait nulle attention à ces choses passagères qui s'évanouissent, c'était même à l'opposé qu'allaient ses visées, en sorte qu'il s'accoutumait à l'humilité, tout en se consacrant en paix à l'étude; et bien que beaucoup d'enfants de son âge cherchassent à le faire faiblir dans sa poursuite opiniâtre d'une grande science, il ne se départait pas de sa persévérance. Or les parents de l'enfant, ne comprenant pas qu'il était un instrument choisi par Dieu, se prirent à s'affliger et à se lamenter, à la pensée qu'il était simple et inhabile à la vie de ce monde.

Ils s'ingéniaient donc secrètement pour rendre l'enfant adroit et avisé, et son père commandait aux esclaves de plaisanter avec lui, afin de l'accoutumer à la hardiesse. Mais lui, avec son habituelle humilité, les reprenait, et leur faisait des reproches, et se détournait d'eux de son air grave et modeste. Sa mère de son côté avait rassemblé de belles esclaves, parées de toutes les plus brillantes parures du monde, par qui elle le faisait servir. L'enfant ne les chassait pas ouvertement de sa présence : mais, le regard baissé, il se laissait servir par elles; puis d'une parole grave il leur ordonnait de sortir d'auprès de lui et demeurait seul. La mère de cet adorable enfant demandait alors à ses brillantes esclaves s'il leur avait parlé ou s'il avait badiné avec elles. Elles répondaient : « Non seulement il n'a pas badiné avec nous, mais nous n'avons pas même osé le regarder, tant il y avait en lui de gravité imposante. » Longtemps il tint la même conduite. Puis, après que le temps eut marché et qu'il fut arrivé à la florissante jeunesse, ses parents résolurent de lui donner une femme, selon l'usage : ce qu'ils firent en effet.

Et quand vint le temps de la noce, on prépara tout ce qui peut servir à l'éclat et à la gloire, on dressa un lit somptueux, et toute la ville fut invitée à la noce. Or, le premier jour de la noce, comme la fiancée allait faire son entrée en grande pompe, une prompte résolution s'empara de l'esprit du saint qui pria un de ses paranymphes d'aller avec lui jusqu'au port.

Le paranymphe crut qu'il parlait ainsi par plaisanterie; mais comme le saint voulait vraiment faire ce qu'il disait, il chercha à le retenir par ce discours : « Quoi! toute la ville est invitée aujourd'hui à se divertir et à se réjouir chez toi, et nous irions courir les chemins déserts! Qui nous accueillera? Qui ne se moquera de nous, si nous faisons cela, si nous quittons la joie pour la tristesse, et que l'allégresse se change en affliction chez tous ceux qui s'attendent à être témoins de ton bonheur? » Mais l'adorable jeune homme, chaque fois que son ami s'efforçait de le retenir, le suppliait à son tour de partir avec lui. Or, comme le paranymphe avait pour lui de la déférence, il se rendit à la prière du saint : ils prirent deux chevaux et s'en allèrent au port, sans que personne les accompagnât. Et le saint dit à son paranymphe : « Demeure et garde mon cheval, tandis que je me promènerai; puis nous rejoindrons ensemble la noce. » Celui-ci, qui ne soupçonnait pas quel projet il méditait, fit selon son ordre, en le priant de retourner vite et sans tarder, de peur qu'on se moquât d'eux.

Alors le bienheureux, s'écartant un peu de son paranymphe, pria ainsi : « O toi de qui les dons dépassent nos demandes, ouvre-moi ta porte où je frappe, et accorde-moi à cette heure le désir de mon cœur. » Et comme il faisait cette prière, voilà que s'offrit à lui un vaisseau en partance pour la Syrie. Il y monta aussitôt; et un grand vent s'éleva et l'amena sans retard au port de Séleucie de Syrie, sous la conduite de Dieu.

Puis le saint sortit de Séleucie, traversa le pays en mendiant et s'en vint jusqu'à la ville des Parthes[1], qu'on appelle Edesse, où il demeura, dans la mendicité, jusqu'à sa mort. Or voici quelle était la vie de ce bienheureux à Edesse. Le jour, il se tenait constamment dans l'église, et dans le martyrium[2],

1. Dans les *Ancient Syriac Documents* de Cureton et Wright, Edesse est aussi appelée ܒܪܬ ܦܪ̈ܬܘܝܐ « la fille des Parthes ».

2. Je crois que dans cette phrase ܒܝܪܬܐ désigne l'ensemble des bâtiments de l'église, l'église avec ses dépendances; ܒܝܬ ܩܘܕܫܐ est la partie spécialement destinée au culte, l'église proprement dite.

sans accepter rien de personne. Il voulait même se passer de nourriture pendant le jour et s'astreignait à garder le jeûne jusqu'au soir. Alors, le soir venu, il se plaçait debout à la porte de l'église, la main tendue, et recevait l'aumône de ceux qui entraient dans l'église. Et dès qu'il avait reçu ce qui suffisait à son besoin, il fermait la main pour ne plus rien prendre. Sa ration pour sa nourriture était de dix *menîn*[1] de pain et de deux de légumes; et si par hasard il avait reçu davantage, à l'instant il donnait à un autre le surplus et de l'aumône faisait l'aumône. A cet égard, beaucoup tentèrent et éprouvèrent l'Homme de Dieu. Il ne séparait pas non plus sa demeure de celle des pauvres; mais quand la nuit était venue, sitôt que dormaient tous les pauvres près desquels il était, il se levait, se plaçait les bras en croix contre un mur ou une colonne et priait. Et avec les premiers qui venaient pour la prière[2], il entrait à l'église jusqu'au matin. Telle était sa vie de tous les jours.

De sa condition première et de sa grandeur il ne fit rien savoir à personne. Il ne voulut même pas révéler son nom, pour qu'on ne pût connaître ou découvrir par là sa condition.

Or son paranymphe, ayant attendu longtemps et ne le voyant pas revenir, parcourut tout le port et interrogeait les gens à son sujet. Et quand on lui eut appris qu'il avait pris passage sur un vaisseau, il retourna à la maison du bienheureux annoncer ce qui venait d'arriver. La langue ne peut rendre le chagrin et la douleur qui saisirent les parents du saint. Autant que le permettaient leur richesse et leur puissance, ils le firent chercher dans tous les ports et dans tous les pays.

Or il y avait un des esclaves chrétiens de sa maison, un de ceux qui étaient partis à la recherche du saint; comme ils parcou-

1. D'après *Marc*, XII, 42, la menue monnaie appelée ܡܢܝܢܐ pouvait valoir environ une once et demie. Au lieu de ܡܢܝܢ, les mss. D et F donnent ܩܘܕܪܢܛܝܢ, *quadrans*, d'après Payne Smith. Pourtant, Bar-Ali explique encore ܩܘܕܪܢܐ par ܡܢܘܢܝܐ «une once et demie».

2. Il s'agit ici de l'*Officium nocturnum*, ܬܫܡܫܬܐ ܕܠܠܝܐ. Cf. la page suivante, l. 17.

raient les villes et qu'ils étaient venus aussi à Edesse, où se trouvait leur maître qui mendiait, cet esclave, l'un des serviteurs du saint, alla instruire le glorieux évêque de cette ville d'Edesse, Raboula[1], de l'histoire de l'Homme de Dieu. Et non seulement il ne trouva pas le saint, mais on ne le crut même pas, à cause de l'étrangeté de l'histoire. Enfin, n'ayant pu le découvrir, il partit, s'en alla le chercher en d'autres pays. Le saint, lui, reconnut bien les gens de sa maison, lorsqu'ils entrèrent à l'église et qu'ils en sortirent : mais eux, à l'aspect de ce mendiant, ne pensèrent point à leur maître, même un seul instant, à cause de son indigence profonde, et parce qu'il n'y avait pas trace de splendeur en lui. Comment en effet pouvaient-ils le reconnaître dans cet homme vêtu de haillons infâmes et qui mendiait? Il est même vraisemblable qu'il reçut d'eux l'aumône.

Longtemps après, un vertueux portier[2], digne d'un tel spectacle, sortit une nuit pour voir si l'heure de l'office était venue; et, quand il fut sorti, il trouva l'humble saint debout, les bras en croix et priant, tandis que tout le monde dormait. Et cela, il ne le vit pas une ou deux fois, mais quantité de fois, pendant de longues nuits.

Or une nuit ce portier alla à lui et l'interrogea : « D'où es-tu, » demanda-t-il, « et que fais-tu? » Le bienheureux d'abord ne répondit pas un mot aux demandes du portier. A la fin, contraint par ses prières, il lui répondit ainsi : « Pourquoi m'adresses-tu ces questions, toi? Interroge ceux qui sont devant toi, et tu apprendras d'eux qui je suis et d'où je suis. Car je suis un d'entre eux. » Le portier ne put se résoudre

1. Il fut évêque de 412 à 435.

2. ܦܪܡܘܢܪܐ. C'est le mot grec παραμονάριος, comme l'ont reconnu les Bollandistes. On appelait *paramonarius* ou *mansionarius* (voir Du Cange *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis)* le gardien d'une église ou d'une chapelle. Il avait la charge des clefs, sonnait les cloches pour les offices, et c'était à lui qu'incombaient la surveillance du temple, le soin des reliques et du trésor. Les *paramonarii* appartenaient à l'ordre des clercs.

à laisser sans examen un fait si étrange, et, l'esprit tout en feu, il fit serment et jura sur son âme de ne pas le quitter et de ne pas s'éloigner de lui qu'il n'eût appris la vérité.

Alors l'Homme de Dieu, en proie à la terreur qu'il avait des serments et des malédictions, et parce qu'aussi il n'aimait pas les querelles, consentit à découvrir la vérité au portier.

Puis lui-même exigea du portier le serment de ne rien révéler à personne tant qu'il vivrait. Ensuite il lui découvrit tout. «Ce chrétien, dit-il, qui vint ici autrefois et cherchait quelqu'un, était un de mes esclaves; et c'était moi qu'il cherchait.» Quand le portier eut ouï ces paroles, il lui demanda avec force prières de vivre avec lui. Mais ne pouvant le persuader, il le quitta. Et de ce jour, le portier, bien qu'accompli déjà en bonnes œuvres, se livra à de dures pratiques et exigea de ses membres plus qu'auparavant, au point que son aspect même témoignait de la dureté de ses pratiques. Il se disait: «Si cet homme élevé dans les plus grandes délices supporte de telles choses, à quoi ne sommes-nous pas tenus, nous autres misérables, pour faire notre salut!»

Longtemps après cela, le bienheureux et humble serviteur de Dieu tomba malade; et il était couché entre les colonnes. Comme le portier, en courant çà et là, ne voyait pas le saint comme de coutume, il s'enquit de lui avec sollicitude, et, quand il l'eut trouvé, il le pria de permettre qu'il l'emmenât chez lui pour le soigner; mais il ne voulut pas. Il lui dit encore : «Après ta guérison, je te laisserai retourner à tes premières habitudes.» Le saint refusa.

Alors le portier lui dit : «Viens donc, que je te conduise à l'hôpital.» Et il n'y consentit qu'avec peine, au prix de beaucoup d'efforts et de prières, et en exigeant du portier qu'il ne ferait pour lui rien de plus que pour les étrangers. Celui-ci le prit et l'emmena; et il le visitait assidûment.

Mais Dieu, qui fait en tout temps la volonté de ceux qui le craignent, combla la mesure des œuvres du saint; il mit le

sceau à sa couronne et protégea son humilité même après sa mort. Car le jour où il devait quitter ce monde pour la demeure de l'éternité, il advint un empêchement au portier qui ne put, comme d'habitude, aller visiter le saint.

Or, sitôt que le bienheureux eut rendu l'esprit, les gens de l'hôpital, selon leur coutume, l'emportèrent vite sur un brancard, simplement, au lieu de sépulture des étrangers. Comme ils étaient partis et déjà loin, le portier arriva et s'informa de lui; et, à la nouvelle qu'il était mort et qu'on l'avait emporté pour l'enterrer, il commença aussitôt à pleurer et éclata en longs gémissements. Il courut chez le saint évêque Raboula et tomba à ses pieds, en disant avec des cris : « Je t'en prie, seigneur, reconnais-moi, et prends pitié de moi. » Or l'évêque Raboula gardait encore intacte la clairvoyance des yeux du corps. Il apaisa donc, aidé de sa suite, les cris du portier, et lui demanda quelle en était la cause.

Celui-ci lui dit alors tout ce qui s'était passé, et pria ardemment qu'on rendît des honneurs en grande pompe à ce corps pur et sans souillure, et qu'on le déposât dans un lieu connu.

L'évêque, à ce discours, fut émerveillé et comme embrasé d'un noble feu, car il avait la passion des belles choses. Il décida aussitôt d'aller là où l'on avait porté le saint pour l'enterrer. Comme ils étaient en chemin, voilà qu'ils rencontrèrent les porteurs du brancard revenant de l'endroit où ils avaient enterré le glorieux défunt. On leur demanda : « Où avez-vous enterré cet étranger? » Ils répondirent : « Auprès des étrangers ses compagnons. »

L'évêque et sa suite emmenèrent avec eux les porteurs pour leur indiquer le tombeau; et, quand ils y furent arrivés, l'évêque ordonna de le rouvrir, et lui et sa suite entrèrent avec les porteurs pour voir le corps et l'enlever, afin de lui rendre des honneurs. Puis ils regardèrent, et ils virent qu'il n'y avait à sa place que les haillons où le saint était enveloppé, mais que son corps n'y était plus[1]. Étonnés, ils cherchèrent le corps par

1. Cf. *Luc,* XXIV, 12.

tout le tombeau et ne le trouvèrent point, mais seulement les haillons; et ils restèrent un grand moment saisis de stupeur et d'effroi.

L'évêque, revenu à lui, dit : «Prions!» Puis, quand il eut prié, le saint Raboula pleura et dit : «Me préserve désormais le Seigneur de faire autre chose que de mettre mon unique soin à soulager les étrangers! Car qui sait s'il n'y en a pas beaucoup comme ce saint, recherchant l'humilité, grands par eux-mêmes aux yeux de Dieu, et ignorés des hommes à cause de leur humilité?»

Dès lors, le saint Mar Raboula s'occupa beaucoup des étrangers, et multiplia les ordres à leur sujet. Et c'était avec un grand zèle qu'il répandait en tout temps ses dons sur les pauvres et les étrangers, et qu'il exhortait par sa parole à l'amour des étrangers. Il interrompit en effet de nombreuses constructions et cessa de s'occuper des choses périssables. Tous ses soins étaient pour les orphelins et les veuves, toute sa sollicitude était pour les malheureux et les étrangers : à tel point qu'il ne s'appliquait pas seulement à pourvoir aux besoins de ceux de sa ville, mais qu'il s'attachait encore sans cesse à soutenir de ses dons les étrangers des villes éloignées et des pays lointains, afin d'obtenir de participer près de Dieu à la félicité des miséricordieux. — C'est ainsi que le bienheureux Raboula conçut et porta à la perfection l'amour des étrangers.

Or cette histoire de l'Homme de Dieu, que nous venons de raconter, a été publiée par ce portier qui fut l'ami du saint, et rédigée aussi par lui pour qu'on en gardât la mémoire. Car il avait pris soin de l'interroger sous la menace de l'anathème et sous le sceau des serments. Et le saint l'avait instruit de toute sa vie : de la première partie qui avait été le temps de la grandeur, et de la dernière qui fut celui de l'humilité. Et il ne lui avait rien caché.

Fin de l'Histoire de l'Homme de Dieu.

Autre histoire du même Homme de Dieu,

écrite dans la ville de Rome sur sa vie divine et sur sa sortie de ce monde.

Donc, l'histoire de l'Homme de Dieu que nous venons de raconter ci-dessus a été publiée par ce portier qui fut l'ami du saint. — Longtemps après cela, il nous parvint une autre histoire de cet homme admirable, histoire écrite sur sa vie à Rome, la patrie du bienheureux, et nous racontant les faits qui se sont passés à Edesse et ont été rapportés par le portier, et ceux encore qui suivirent la mort du saint et son ensevelissement, la recherche de son corps dans le tombeau, sa sortie du tombeau dont Dieu seul connaît le secret, et son arrivée à Rome. Le portier qui a écrit l'histoire du saint l'a racontée d'après ce qu'il avait appris directement du bienheureux. Quant aux auteurs dignes de foi[1] qui ont écrit à Rome son histoire, ils l'ont fait sans rien savoir de sa mort à Edesse. Et cela vint de ce que peut-être le bienheureux lui-même n'eut pas connaissance des circonstances de sa mort à Edesse, et de ce qu'eux non plus n'en reçurent pas d'Edesse le récit. Ils n'en ont donc rien dit, parce qu'ils n'avaient rien appris que par le papier qu'on trouva dans la main du bienheureux lors de sa mort à Rome.

1. Il est possible que l'expression ܡܗܝ̈ܡܢܐ désigne ici des personnes munies d'une charge officielle : archivistes, historiographes. Cf. C. Dœpke, *Glossarium Chrestomathiæ Syriacæ Michaelis*, p. 142, et Phillips, *The doctrine of Addai*, p. ܐ, l. 13 et p. ܠܒ, l. 4.

Et peut-être est-ce le désir qui occupait son esprit pendant sa maladie à Edesse que Dieu réalisa pour lui, selon sa demande, et à la prière de ses parents de voir leur fils avant de mourir. Dieu fit de telle sorte dans sa bonté que la vertu du saint restât ignorée des hommes pendant sa vie, et que ses parents ne fussent pas privés de la grâce qu'ils imploraient de voir leur fils et de mourir après.

Voici donc comment ceux de Rome ont écrit l'histoire de ce qui advint après sa sortie du tombeau à Edesse et son arrivée chez eux :

Quand l'Homme de Dieu vit qu'il commençait à être connu des gens d'Edesse, il s'enfuit de cette ville et vint à Laodicée; et, trouvant un vaisseau qui allait à Tarse, il y monta en se disant : « Allons à Tarse, au temple de Saint-Paul. Là je ne serai pas connu du peuple de la ville. » Dès qu'il fut entré dans le vaisseau, celui-ci fut emporté par un vent violent et amené dans la patrie du bienheureux à la ville de Rome. Le bienheureux, lorsqu'il sortit du vaisseau, s'écria : « Dieu soit béni de ce qui arrive! Me voici dans mon pays! Je ne serai plus à charge à personne; mais j'irai chez mes parents. Eux-mêmes aujourd'hui ne me reconnaîtront pas. » Et en quittant le vaisseau pour partir, il ajouta : « C'est un effet de la providence du Seigneur. » Parole qui sera confirmée par des signes.

Il s'en alla donc et se rendit chez ses parents. Et il rencontra son père, qui revenait du palais avec sa suite, et il le salua en lui disant : « Serviteur de Dieu, fais-moi cette grâce, à moi pauvre et étranger, de me laisser demeurer dans ta maison et me rassasier des miettes qui tombent de ta table[1] avec les esclaves de ta maison. Car il est dit que celui qui donne aux pauvres prête à Dieu[2]. Le Dieu très-saint t'accordera d'habiter le royaume des cieux. Il bénira aussi celui que tu as à l'étranger

1. Cf. *Luc*, XVI, 21.
2. *Prov.* XIX, 17.

et réalisera ton espérance à son sujet.» Son père, en l'entendant parler de celui qui était à l'étranger, sentit s'accroître son désir ardent d'accueillir cet homme, parce qu'il avait rappelé le souvenir de son fils unique dont il ignorait le sort. Et aussitôt il l'emmena, l'introduisit chez lui et dit à tous ses esclaves: «Celui de vous qui voudra servir cet étranger, je le jure par le Dieu vivant! sera affranchi et recevra en héritage une part de mon bien. Mais cependant faites que son lit soit dressé dans le vestibule de mon palais, par où j'entre et je sors, de façon que je le voie toujours, quand j'entrerai et quand je sortirai. Pour sa nourriture, qu'on ne lui impose aucune gêne : j'ordonne qu'il reçoive de ma table ce dont il aura besoin. Faites qu'il en soit ainsi.»

Mais les esclaves, quand le soir était venu, tourmentaient le saint, et le souffletaient, et se moquaient de lui, et lui faisaient subir beaucoup d'autres mauvais traitements, le frappant à coups de pieds et à coups de poings. A ces outrages, lui ne se fâchait pas, mais se rappelait cette parole de l'Évangile où il est dit : «Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente lui aussi l'autre [1].» Car l'Homme de Dieu savait que ces maux qui lui arrivaient venaient du fait de Satan et de l'hostilité de ce haineux ennemi des bonnes œuvres. Bien mieux, il les supportait avec joie et avec zèle, car il avait l'Esprit-Saint pour conseiller.

Or l'Homme de Dieu vécut ainsi dix-sept années chez ses parents, sans en être reconnu, dans une entière humilité et une complète indigence. Et quand le temps fut venu de sa mort corporelle et de sa sortie de ce monde, l'Homme de Dieu dit à l'esclave qui le servait : «Mon frère, va me chercher du papier et de l'encre.» Et l'esclave alla lui chercher du papier et de l'encre. Puis le bienheureux s'assit et écrivit toute l'histoire de sa vie, depuis le jour où il était sorti de la maison de ses parents jusqu'à ce jour. Il dit les secrets qu'il y avait eu entre son père et sa mère et lui; les discours qu'il avait tenus à sa fiancée; ce qui se passa quand elle était assise dans la chambre

1. *Matth.* V, 39.

nuptiale, et quand il lui donna son anneau et son pallium [1] enveloppés dans un voile de soie pourpre; et tous les événements postérieurs de sa vie, de façon qu'après sa sortie du monde ses parents reconnussent à ces signes qu'il était leur fils.

Un jour donc, le dimanche de la semaine sainte, après la célébration des mystères divins, après la communion du peuple, alors que l'archevêque Innocent était dans l'église avec les pieux empereurs de la ville de Rome, une voix fut entendue qui sortait de l'autel et qui disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes las et qui portez de lourds fardeaux, et je vous donnerai le repos.[2] » L'étonnement et la crainte saisirent tous les assistants, et ils tombèrent la face contre terre, criant : « Seigneur, aie pitié de nous! » et implorant Dieu. Et une seconde fois la voix se fit entendre et dit : « Cherchez l'Homme de Dieu, qu'il prie pour Rome! Car vendredi, à la première heure [3], Dieu lui reprendra son dépôt. » Et la voix se fit encore entendre pour la troisième fois et dit : « Cherchez-le dans la maison d'Euphémianus, le corps pur de l'Homme de Dieu! »

Or le soir du jeudi de cette semaine, le peuple entier, les pieux empereurs, l'archevêque Innocent et tout le sénat se réunirent,

1. On pourrait être tenté de traduire ܙܪܡܐ par « ceinture », car tous les textes grecs portent ζώνην, et l'on sait que notre seconde vie syriaque provient d'une source grecque. Mais ܙܪܡܐ ou ܐܙܪܡܐ n'a pas d'autre sens que celui de *pallium*. C'est ainsi que le rédacteur de la vie carschouni du Vatican, qui a constamment utilisé les deux vies syriaques, a compris ce mot. Voy. la traduction du P. Benedetti *(Acta Sanct.* juill., t. IV, p. 266) : *Tum repente assurgens, annulum et pallium exuit, et utrumque uxori tradens . . .*

2. *Matth.* XI, 28.

3. Les Orientaux faisant commencer le jour avec les premières ombres de la nuit précédente, l'expression ܢܓܗ (ou quelquefois ܢܓܗܝܢ) indique la veille d'une fête ou d'un jour de la semaine, et non pas le matin de cette fête ou de ce jour. ܢܓܗ ܥܪܘܒܬܐ que j'ai traduit : « vendredi, à la première heure », signifie donc en réalité : « jeudi, à la tombée de la nuit ». C'est dans ce sens que la vie romaine a écrit : *illucescente die parasceve;* et la vie byzantine primitive avait peut-être : ἐπιφωσκούσης τῆς παρασκευῆς. On sait qu'aujourd'hui encore la célébration des grandes fêtes de l'église catholique commence la veille au soir.

et, portant avec eux la croix qui donne la vie, celle où il y a du bois précieux de la vraie croix, se rendirent au temple saint de Pierre et Paul, cherchant avec ardeur et avec amour le saint corps objet de la révélation. Ils entrèrent donc au temple de Saint-Pierre, et les empereurs, les archevêques et tout le sénat tombèrent prosternés, suppliant l'Esprit-Saint de leur révéler où était le saint corps, et implorant avec des cris le secours de notre sainte Dame, la Mère de Dieu, Marie, et des princes des disciples, Pierre et Paul, dont les reliques étaient placées dans une châsse devant eux. Puis les pieux empereurs et les archevêques se levèrent, et tous regardaient au ciel vers Dieu. Et la bonté divine se manifesta pour eux du haut des cieux et leur dit : « C'est dans la maison d'Euphémianus qu'est celui que vous cherchez. » Alors les pieux empereurs et les archevêques, se retournant, appelèrent Euphémianus auprès d'eux et lui dirent : « Tu as chez toi une telle grâce et tu ne nous l'as pas révélé ! » A quoi Euphémianus répondit : « Par le Dieu vivant! je l'ignorais. » Aussitôt il manda en toute hâte le chef de ses esclaves et lui dit : « Sais-tu quelqu'un parmi tes compagnons qui possède une telle grâce? » Et l'esclave, les yeux au ciel, jura par Notre-Seigneur et par le bois de la vraie croix, et répondit : « Je ne connais personne qui possède une telle grâce. »

Alors les pieux empereurs et les archevêques et tout le sénat décidèrent d'aller à la maison d'Euphémianus, pour y chercher le précieux corps. Et aussitôt Euphémianus commanda à ses esclaves de préparer des trônes et des sièges pour le cortège des pieux et nobles empereurs et pour les princes des prêtres, et d'apprêter des lampes et des parfums à l'odeur suave, afin de faire aux empereurs la réception d'usage. Puis les empereurs et les archevêques vinrent à la maison d'Euphémianus.

Or, la mère de l'Homme de Dieu étendit un voile blanc devant une fenêtre, et de là elle regardait et se disait : « Pourquoi ce mouvement et cette agitation? Qu'arrive-t-il et de quoi parle-t-on? » De même la bru, sa fiancée, se tenait cachée,

regardant elle aussi, et écoutant ce qu'on disait. Alors s'avança l'esclave qui servait l'Homme de Dieu et s'adressant à son maître : « Celui que vous cherchez ne serait-il pas ce pauvre que tu m'as chargé de servir? Car nous avons vu en lui de grandes vertus et des signes éclatants. D'un dimanche à l'autre dimanche, après qu'il avait participé aux ineffables mystères divins, il mangeait deux onces de pain et demeurait ainsi à jeun toute la semaine. Et tout le temps de sa vie, il passa ses nuits sans sommeil. Même il y eut maintes fois des esclaves qui le souffletaient et se moquaient de lui; mais il acceptait avec une joie grande et un zèle vif tous les tourments qui lui venaient d'eux. »

Lorsqu'Euphémianus, son père, eut entendu ces paroles, il s'approcha de l'endroit où il était couché et se pencha sur lui, mais il ne perçut aucun bruit de voix ni de gémissement. Il découvrit son visage, et vit qu'il resplendissait comme la face d'un ange. Et il tenait un papier dans sa main. Et comme son père voulut le lui prendre pour voir ce qui y était écrit, il se refusa à le lui donner. Alors Euphémianus s'avança vers les pieux empereurs et leur dit : « Nous avons trouvé celui que vous cherchez. » Et tout de suite il se mit à leur raconter comment il l'avait reçu chez lui, il y avait dix-sept ans, et leur fit connaître aussi qu'il tenait un papier dans sa main et qu'il n'avait pas voulu le lui donner. Sitôt que les pieux empereurs l'eurent entendu, ils commandèrent qu'un riche brancard fut placé au milieu de l'assemblée et qu'on apportât le précieux corps pour l'y déposer. Puis les pieux empereurs se levèrent, avec les archevêques et tous les assistants, et demandèrent à ce mort placé devant eux de leur donner le papier qu'il avait à la main. Mais il ne le leur donna pas. Alors les empereurs et les archevêques s'avancèrent vers lui et lui dirent : « Tout pécheurs que nous soyons, nous sommes les Empereurs; et voilà aussi le Père de toute la terre habitée. Donne-nous ce papier qui est dans ta main, que nous voyions quelles choses y sont écrites. » Et aussitôt il

leur donna le papier. Et l'ayant pris, ils le remirent au vertueux Actius, grand chartrier de la sainte église.

Celui-ci fit la lecture du papier. Et dès que le père eut entendu le récit qu'il contenait, il reconnut son fils, et, se levant précipitamment du siège où il était assis, il déchira ses vêtements, s'arracha les cheveux et répandit à terre ses cheveux blancs. Il courut se jeter sur la poitrine de son fils, et il pleurait amèrement et disait : « Malheur à moi! mon seigneur. Pourquoi as-tu agi ainsi envers moi, et as-tu rempli mon cœur de chagrin et de tristesse? » Et il gémissait et disait encore : « J'étais comme dans la désolation d'être privé de toi; je te voyais étendu devant moi, j'entendais ta voix : et tu ne m'as pas révélé ni montré que tu étais celui que j'espérais revoir, quand en te faisant reconnaître tu m'eusses consolé et rendu la vie. Malheur à moi! mon fils chéri. Malheur à moi, infortuné et misérable! Que pourrais-je faire, ou que pourrais-je dire? Comment mon cœur ne s'emplirait-il pas de sanglots, quand j'ai la douleur et le chagrin de voir mon fils unique étendu sans vie sur ce brancard et ne me parlant pas? »

Quand la mère l'entendit, pareille à une lionne qui sort de sa cage et jette des regards furtifs, telle elle sortit aussi, et elle s'avançait au milieu de l'assemblée, — car la foule était grande qui se pressait dans sa maison, — en criant et suppliant son mari de lui faire faire place, pour qu'elle pût embrasser son fils. Puis, arrivée près de lui, elle pleura avec d'amers sanglots en disant : « Malheur à moi! mon fils chéri, le nourrisson de mes seins, l'espoir des mes yeux, la consolation de ma vie. » Et elle se jeta sur la poitrine de ce corps saint et précieux, qu'elle baisait avec amour; et elle disait dans sa souffrance : « Pourquoi as-tu agi ainsi envers moi, ô mon fils? Pourquoi as-tu rempli mon cœur de tristesse et de chagrin, et as-tu ajouté à ma douleur première cette douleur de t'avoir vu gisant en proie à la misère et aux tourments parmi les esclaves, dans la maison de ton père? Et moi je l'ignorais! Tu me l'as caché! Tu ne m'as pas révélé

ce secret dont la connaissance m'eût consolée et m'eût rendu la vie! » Et ses yeux, ainsi que deux fontaines, versaient des larmes continuelles.

Alors sa fiancée, gémissante et revêtue de longs voiles noirs, accourut près de lui, criant et disant à travers ses gémissements : « Hélas! mon seigneur, pourquoi as-tu agi ainsi envers moi? Tu m'as remplie d'une grande affliction! Malheureuse que je suis, qui vois ici ma colombe, le seul qui fût à moi parmi les hommes! Comment te revoir désormais? En qui plus espérerai-je? »

Les empereurs et tout le peuple étaient dans l'admiration. Ensuite les malades et les paralytiques s'approchèrent du saint corps et furent guéris. Et ceux qui étaient muets parlèrent, et les aveugles virent, et les lépreux furent purifiés et les démons furent chassés.

Puis les pieux empereurs portèrent eux-mêmes le brancard sur lequel on l'avait placé, afin d'être sanctifiés par le saint corps. Mais tout le peuple se pressait autour du brancard, de telle sorte qu'ils ne pouvaient avancer. Alors les empereurs et les archevêques ordonnèrent de jeter beaucoup d'or et d'argent sur le chemin, afin que la foule se détournât pour courir vers l'or et leur livrât passage. Mais le peuple n'accorda même pas un regard à cet or : l'unique désir de tous tendait au saint, pour en toucher les restes. A grand' peine purent-ils le porter au temple de Saint-Pierre; et là, on célébra des fêtes en son honneur pendant sept jours, tandis que son père et sa mère et sa fiancée étaient dans le deuil. Ensuite les pieux empereurs ordonnèrent qu'on fît une châsse d'or et de pierreries, et, quand on l'eut apportée, on y plaça le corps précieux du saint. Et soudain cette châsse laissa couler un chrême à l'odeur suave, et tout le peuple se pressa pour prendre de ce chrême. Et quiconque en prit, ce lui fut d'un grand secours par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Louange à lui, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles! Amen.

Fin de l'Histoire de l'Homme de Dieu.

APPENDICE

Office de Saint Alexis (rite melkite)

XVII adar. Mémoire de Saint Alexis, l'Homme de Dieu.

Στιχηρά, dans le 1er ton, sur : *Vous, saints martyrs . . .*

Oui, nous te reconnaissons pour l'Homme de Dieu! Tu l'es à la fois par le nom et par toutes sortes d'œuvres admirables et extraordinaires. Car c'est par les actes que tu t'es illustré; c'est par le dépouillement et par l'absolue solitude que tu as affirmé sur terre ta prodigieuse sainteté. — Prie donc et intercède, afin que soient accordées à nos âmes à tous la paix éternelle et l'infinie miséricorde!

Tu as arrosé ton corps d'une rosée splendide et rafraîchissante, pour éteindre l'ardeur des désirs sensuels, ô bienheureux Alexis! Au feu brûlant des possessions terrestres, tu as préféré justement la lumière qui éclaire et tu t'es rendu digne de l'acquérir. Tu as échangé les voluptés du corps pour la spiritualité des anges. — Prie donc et intercède, afin que soient accordées à nos âmes à tous la paix éternelle et l'infinie miséricorde!

Ferme et persévérant, sans un regret[1], tu as demeuré à la porte de tes parents, ô bienheureux! exposé aux mépris, aux risées et à la persécution de tes esclaves, pendant tout un long

1. A moins que ܕܠܐ ܡܬܝܕܥܢܐ ne soit une mauvaise traduction du grec ἀγνοούμενος.

espace de temps. C'est pourquoi tu as été révélé, au moment de ta mort, par le prodige d'un miracle sublime; et tu as reçu le don de guérir tous les malades et de chasser les malins esprits du corps des fidèles.

Canon de la nuit, dans le 2e ton. Ode 1e, sur : *Au fond de la mer . . .*

Tu as pris sur toi de marcher sans reproche et sans souillure dans la voie difficile et étroite, ô sage! et tu t'es efforcé de te soustraire au monde dès ton enfance. C'est pourquoi je t'en supplie, dirige mon esprit borné dans la voie pleine d'obstacles, ô Alexis!

Tu as brûlé tout entier pour Dieu, ô bienheureux et excellent en tout! Tu as vécu corporellement hors de ce monde, et tu as gagné en retour la récompense du monde incorruptible et céleste. Tu es parvenu au séjour de la Jérusalem, cette mère des premiers-nés dont les noms sont inscrits au ciel.

Ô mœurs graves et dignes de louange! Tu as rompu la clôture d'un sein stérile et tu as été octroyé comme Samuel, ô glorieux saint, paré de toutes les beautés! Dès le ventre de ta mère, tu as appris le culte de la modestie, et tu as été guidé dans les voies de l'Esprit-Saint par l'esprit salutaire de la foi.

Mariale. — Le Fils, le premier-né, le principe qui n'a pas eu de commencement, qui siège sur le même trône que le Père, lorsqu'il voulut descendre pour nous visiter, a trouvé en toi sa cause excellente. C'est dans tes entrailles pures qu'il a pris et revêtu une forme à notre ressemblance; et tu es apparue vierge encore, après avoir enfanté, d'une manière surnaturelle.

Ode 3e, sur : *Le désert a germé et produit . . .*

Tu as fixé et arrêté tes regards dans la contemplation d'un but pur et saint. Tu as échangé les voluptés des passions ter-

restres pour les joies du ciel, et, par la pureté du corps, tu as mené la vie d'un être incorporel.

Les agitations du monde, ses honneurs, ses richesses, ses biens corruptibles et périssables, tu as tout quitté et rejeté. Et tu t'es montré le glorificateur de la Trinité, en imitant la pauvreté du Seigneur, ô Alexis! [1]

Mariale. — Celui [2] que les anges ne peuvent pénétrer, qui est insondable pour les chérubins et les séraphins, est né de toi [3] comme homme; il est apparu parfait dans ses natures divine et humaine, et il a retiré de l'erreur les nations perdues.

Κάθισμα, dans le 4e ton, sur : *Aussitôt* . . .

Tu t'es montré observateur parfait de la loi divine, ô notre père Alexis! en passant ta vie dans une pauvreté rigide et dans les méditations, en détruisant en toi les pensées charnelles. C'est pourquoi tu es arrivé au royaume des cieux; et nous t'implorons, nous tes serviteurs : prie pour que nous y participions avec toi!

Ode 4e, sur : *Tu es venu au monde* . . .

Tu as souffert et supporté, de ton propre choix, l'absolue pauvreté, en demeurant à la porte de tes parents [4] et en imitant la complète indigence de Lazare. Dans une visée lumineuse, tu as incliné ton cœur intelligent vers les richesses célestes.

Tu as voulu que tes jours fussent libres des biens et des délices terrestres; une seule fois dans la semaine, tu prenais la

1. Le texte du dernier vers de cette strophe me semble fautif et altéré; mais le sens n'en est pas douteux. — Notre version syriaque a omis ici, avant le *Mariale,* la troisième strophe de l'ode, que le canon grec donne ainsi : Ἐν δάκρυσι καὶ πόνοις τε, καὶ ἐγκρατείᾳ πάνσοφε . τὸ ἀγαθὸν ἐζήτησας, πότε ἥξει φῶς ἐπιγνώσεως, τὴν ἀπάθειαν νέμον τῇ καρδίᾳ σου.

2. Il faut corriger ܗܘ au lieu de ܗܘܐ.

3. Au lieu de ܡܫܠܡܐ, on pourrait peut-être mieux corriger ܡܣܪܐ.

4. Il faut lire ܡܪ̈ܝܬܐ au lieu de ܡܪܝܬܐ.

nourriture nécessaire pour te soutenir sans te rassasier, ô bienheureux! en vue de la gloire ineffable, et de la paix éternelle à laquelle il n'y aura pas de fin.

Tu as mis tes soins à faire de ton cœur un temple vivant pour la demeure du Seigneur. Tu as choisi d'habiter et de rester constamment dans l'église de la Mère de Dieu. Tu as désiré ardemment d'acquérir par ton zèle la félicité d'en haut.

Mariale. — Tu as nourri de ton lait celui qui donne la nourriture à tout ce qui respire, Vierge mère. Rassasie mon cœur, vide et affamé de la connaissance divine; donne-moi et inspire-moi le repentir véritable, à moi chétif qui t'implore.

Ode 5e, sur : *Tu es le médiateur . . .*

Des larmes continuelles que tes yeux ont versées et répandues nuit et jour, tu as arrosé ton âme comme un champ, et elle a étalé une récolte centuple de fruits spirituels. Tu l'as admirablement gouvernée et tu l'as gardée de l'entrave des passions.

Tu as été sur la terre l'exemple d'un être corporel qui vit comme un être incorporel, ô père! grâce à la continence et à la prière ininterrompue qui furent ton application constante et incessante, et qui ont fait, ô bienheureux et digne de toutes louanges! ton illustration et ta renommée [1].

Mariale. — Celui qui habite le séjour de lumière a eu pour demeure ton ventre vierge et saint. Il a ramené et retiré le monde entier de l'abîme des ténèbres. Prie-le sans cesse d'éclairer et d'illuminer ceux qui chantent tes louanges!

Ode 6e, sur : *Lorsqu'au fond . . .*

Tu as été le temple splendide de Dieu, ô glorieux saint! Tu

1. Le canon grec ajoute ici une troisième strophe, omise par le traducteur syriaque : Πυρὶ προσευχῶν, ἁμαρτίας ἔφλεξας τὴν ὕλην σοφὲ . ἀγρύπνοις δεήσεσι, πᾶσαν ἡδυπάθειαν ἐκοίμησας . κοιμηθεὶς δὲ πρὸς φέγγος, μετέβης τὸ ἀνέσπερον.

as choisi d'habiter dans le temple immaculé de la Mère de Dieu, mais sans te faire connaître, secrètement, et c'est elle qui annonça et révéla ta présence dans son temple.

Ton jeûne et tes prières sont montés vers Dieu, suaves comme une fumée d'encens. Par eux tu as chassé et repoussé les passions détestables des fidèles, et tu as répandu un doux parfum![1]

Mariale. — Le Verbe qui a habité dans ton sein a changé et renouvelé entièrement en ta personne les lois naturelles, devenues surannées et vieillies. Il nous a sauvés de toutes chutes et, dans son amour infini, a fait voir en nous ses frères bien-aimés.

Κοντάκιον, dans le 2e ton, sur : *Prédicateur de la foi . . .*

Celui qui dès son enfance a consacré son âme au Seigneur, qui dès son berceau a reçu le bienfait de la grâce, celui qui a mérité le nom d'Homme de Dieu, unissons nos plus doux accents pour le célébrer dignement par toutes sortes de chants et de cantiques, et louons-le d'avoir terrassé la troupe des démons.

Ode 7e, sur : *L'ordre du tyran . . .*

Tu as soutenu courageusement, ô noble saint! la tâche de demeurer à la porte de tes parents tout à fait ignoré d'eux, et tu as supporté avec joie la risée et la moquerie de tes esclaves. Tu es resté tout le temps de ta vie dans l'absolue pauvreté et dans la douleur par où on se rachète des passions.

Tu as dompté et anéanti les passions aveuglantes du corps, pendant que tu contemplais et que tu voyais tes parents comblés des honneurs du monde, sans qu'ils te reconnussent. Tu as achevé les années de ta vie sous les injures dont t'accablaient

1. La troisième strophe de cette ode est omise dans notre version syriaque. Elle est ainsi conçue dans le canon grec : Ἱερᾷ πολιτείᾳ κοσμούμενον, πάλιν ὁ Χριστὸς μὴ βουλόμενον ἔνδοξε . σὲ τῇ πατρίδι δίδωσιν, ἀποφεύγοντα δόξαν τὴν πρόσκαιρον.

tes esclaves, qui t'insultaient sans pitié quand il eût fallu te glorifier [1].

Mariale. — Tu es apparue pour accomplir les mystères des prophètes sublimes et dignes de toute gloire, ô Vierge bénie, glorieuse et immaculée! Car tu as conçu et enfanté le Verbe, qui nous a relevés des chutes du péché. C'est pourquoi nous chantons tes louanges, Vierge pure, pleine de grâce, et joie des anges!

Ode 8e, sur : *Autrefois une fournaise . . .*

Celui qui jusque-là était resté inconnu des parents qui lui avaient donné la vie corporelle, quand le temps vint pour lui du départ définitif, leur révéla et leur fit connaître clairement le mystère de son existence, pour la plus grande gloire du Christ, et pour les louanges et les honneurs qu'il était juste qu'il reçut de ses parents.

Le maître de l'univers, d'une voix retentissante, révéla et fit connaître par toute la ville de Rome la richesse de ce trésor, découvert sous l'apparence de la misère et de la pauvreté, et qui distribuait incessamment et largement les dons de la santé à tous ceux qui accouraient avec foi vers lui.

Les princes des peuples, les empereurs et les prêtres tous ensemble se réunirent avec empressement, par l'ordre de Dieu, pour te donner la sépulture, ô bienheureux! Et ce fut avec une grande admiration qu'ils découvrirent ce que tu avais supporté, ô saint digne de toutes louanges! par la vertu et le secours de l'Esprit-Saint.

Mariale. — Alors que nous étions en proie à la décrépitude et à la corruption, pour avoir transgressé les commandements divins, nous avons été créés de nouveau et rajeunis par un Dieu

1. Nouvelle omission, dans notre version syriaque, de la troisième strophe de cette ode, ainsi conçue dans le canon grec : Ὢ θαῦμα πῶς ἔμεινας ἀεὶ πτωχεύων . ἐν πλούτῳ Ἀλέξιε, ἀπείρου ταπεινώσεως . πῶς ἤνεγκας παίζεσθαι . καὶ ὀνειδίζεσθαι . ὑπὸ παίδων πάνσοφε τῶν σῶν, ἀγνοησάντων τὴν πολιτείαν σου.

miséricordieux et clément, qui s'est fait homme d'une manière inexplicable dans ton sein incorruptible, ô Vierge pure et immaculée! et qui nous a tous rachetés de nos péchés.

Ode 9e, sur : *Le fils enfanté . . .*

Tu as répandu et prodigué sans fin les guérisons et les cures, quand tu as été porté au tombeau, ô glorieux saint! Par la vertu divine épanchée sur toi, les aveugles privés de lumière ont recouvré la vue et ceux qui ne parlaient pas ont reçu la parole. Louange à toi en notre Seigneur, ô Alexis!

Tu es apparu aussi resplendissant et aussi éclatant que le soleil à l'aspect lumineux, lorsqu'on t'emporta pour te déposer dans la tombe commune. Tu as opéré toutes sortes de guérisons excellentes, tu as mis en fuite toutes les passions mauvaises, tu as replongé dans les flammes les démons rebelles et tu as délivré ceux qui avaient la crainte du Seigneur.

Sur l'ordre instant de Dieu, toutes les classes se sont réunies pour t'ensevelir : le patriarche, l'empereur victorieux, ami du Christ, plein de bonté et de mansuétude, tous les patriciens, les prêtres et le peuple, accourus de tous les pays pour s'approcher de toi, ô glorieux saint!

Tu es monté au ciel, enlevé sur le char splendide de tes vertus, et tu as établi ta demeure au milieu des troupes de tous les bienheureux, parmi les chœurs des apôtres, des saints martyrs, des patriarches et de tous les justes. Souviens-toi donc de nous, qui t'honorons, ô Alexis!

Mariale. — C'est avec joie que nous t'adressons les paroles de Gabriel, et que nous crions sans cesse et répétons avec respect : « Salut à toi, terre bénie et divine, qui n'as pas reçu de semence corruptible! Salut à toi, libératrice, qui nous as déliés de l'anathème! Salut à toi, ravissement et joie des saints!»

ADDITIONS ET CORRECTIONS.[1]

P. ܝܐ, l. 7, après ܕܠܥ̈ܠܡܝܢ, ajoutez : ܡܕܒܪ̈ܢܐ, que portent tous les mss., sauf *A* et *C*.

» ܝܛ, » 13, nota : ms. ܕܬܘܕܝܬܐ, sans ribbui.

» », » 16, » : » ܡܥܒܕܢܐ, sans ribbui.

» », » 18, » : » ܕܡܫܬܒܚܢܐ, sans ribbui.

» ܟܕ, » 7, » : » ܠܗܘܢ au lieu de ܘܠܗܘܢ.

» », » 15, » : » omet ܕܠܗ.

» ܟܛ, » 15, corrigez : ܐܬ̈ܩܠܣܘ, avec *G*.

» ܠܒ, supprimez les mots ܘܢܦ̈ܫܢ ܐܣ̈ܛܘܟܣܐ ܘܥܠܡܗ ܕܒܝܬܐ (l.15) et ܕܒ̈ܠܥܐ (l. 16), qui ne se trouvent que dans le ms. *E*.

» ܠܘ, l. 4, corrigez : ܒܗ ܢܦܫܬ. ܘܡܟܝܠ ܒܗ ܘܒܥܙ, selon la leçon du ms. *H*.

» ܠܝ, » 21, nota : ms. ܡܩܒܠ.

» ܢܛ, » 6, corrigez : ܫܡܫܬܐ.

» », » 13, lisez : ܕܡܬܩ̈ܕܡܢ.

» ܡܩ, » 7, corrigez : ܩܫܝܢ, suivant la leçon du ms. β

» ܩܕ, » 2, » : ܐܬܩܛܠ ܡܢ.

» ܩܘ, » 12, » : ܐܚܘܗ.

» XXX, » 30, lisez : de reste, au lieu de : du reste.

» XL, » 3, » : j'ai plaisir à, au lieu de : j'ai le plaisir à.

1. Malgré le soin qui a été apporté à la correction des épreuves du texte syriaque, il s'est produit au dernier tirage un certain nombre de fautes qu'il était impossible d'éviter. Tantôt c'est le point supérieur d'un *rîch* ou le point inférieur d'un *dôlath* qui est tombé; tantôt c'est la hampe d'un *lômadh* ou d'un *tau* qui s'est brisée et a disparu. Je ne relève point ici ces fautes que les lecteurs reconnaîtront aisément.

ܘܚܘܪܐ ܠܟܘܢ ܗܘ[1] ܡܫܘܬܦܘܬܝ .
ܘܕܠܐ ܫܠܡܐ[2] ܡܣܟܢܘܬܝ .
ܘܡܚܝܠܘܬܐ ܐܢܫܘܬܝ .
ܡܛܠ ܠܟܘܢ ܫܠܐ ܡܪܝܡܘܬܐ ܘܡܠܟܘܬܐ .
ܗܘ ܕܠܐ ܡܬܚܙܐ ܐܬܚܙܝ ܡܬܓܫܡܢܐ .
ܡܛܠ ܠܟܘܢ ܚܪܝܡܘܬܐ ܕܟܘܬܢܐ .
ܡܛܠ ܠܟܘܢ ܦܘܐܐ ܘܚܪܘܪܐ ܕܫܩܝܐ ܀

1. α ܗܘ.
2. β ܫܠܘܐ.

ܗܘ ܕܦܩܕ ܠܡܥܡܕܢܘܬܐ ܘܡܫܚܐ ܘܡܥܡܕܢܐ .
ܘܥܡ ܩܫܝܫܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܟܠܗ ܥܡܐ .
ܕܥܡ ܟܠ ܩܕܝܫܝܢ ܐܬܟܢܫܘ ܗܘܘ .
ܒܦܘܩܕܢܗܘܢ ܕܡܠܟ ܠܝ ܡܫܝܚܐ[1] ܀

[2]ܐܬܟܢܫܬ ܐܚܝܐ ܘܐܬܦܪܢܣܬ .
ܟܠ ܪܥܘܬܐ ܡܫܡܫܐ ܕܕܘܒܪܐ .
ܘܡܠܟܐ ܘܡܗܝܡܢܐ ܐܝܟܐ ܕܐܝܬ
ܠܓܒܐ ܕܥܡܗܘܢ ܡܫܝܚܐ[3] .
ܘܓܘܕܐ ܕܩܕܝܫܐ ܘܫܪܟܐ ܩܕܝܫܐ .
ܘܦܛܪܝܪܟܐ ܘܥܡܗܘܢ[4] ܐܝܟܢܐ .
ܘܥܡܗܘܢ ܐܢܫܝܢ ܐܦ ܟܠ[5] .
ܕܡܗܝܡܢܝܢ ܟܠ ܠܡܫܝܚܐ ܀

ܨܠܘ[6] ܗܟܝܠ ܗܘ ܕܡܬܟܢܫܝܢ[7] .

M. Zotenberg a noté l'usage constant de cette manière d'écrire dans un autre ms. du Menæon (voyez n° 133 du *Catalogue des manuscrits syriaques de la Bibliothèque nationale, Paris 1874)*. — Le texte grec d'ailleurs ne parle que d'un seul patriarche : Συνῆλθε κηδεῦσαί σε πατριαρχῶν ὁ πρόκριτος, βασιλεύς τε ὁ λίαν φιλοχριστότατος, κτλ.

1. Les trois derniers vers sont faux. Je voudrais les restituer ainsi : ܘܥܡ ܩܫܝܫܐ ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܥܡܐ . ܕܥܡ ܟܠ ܩܕܝܫܝܢ ܐܬܟܢܫܘ . ܒܦܘܩܕܢܗܘܢ ܕܡܠܟ ܠܝ ܡܫܝܚܐ .

2. Toute cette strophe est très-altérée dans le ms. β, qui la donne ainsi : . ܐܬܟܢܫܬ ܐܚܝܐ ܘܐܬܦܪܢܣܬ . ܘܡܠܟܐ ܐܝܟܐ ܕܐܝܬ ܠܓܒܐ ܕܥܡܗܘܢ ܘܡܗܝܡܢܐ . ܐܝܟܐ ܕܥܡܗܘܢ ܡܫܝܚܐ ܘܓܘܕܐ ܕܩܕܝܫܐ ܘܥܡܗܘܢ ܐܢܫܝܢ ܐܦ ܟܠ ܕܡܗܝܡܢܝܢ ܟܠ . ܠܡܫܝܚܘܬܐ .

3. α ܡܫܝܚܐ.

4. α ܕܥܡ. Mais ma correction est très-probable. Le texte grec dit : καὶ τῶν ἀποστόλων, μαρτύρων, πατριαρχῶν καὶ πάντων δικαίων.

5. Vers défectueux. — Restituez ܘܥܡܗܘܢ.

6. α ܨܠܘܢ.

7. β ܕܡܬܟܢܫܝܢ.

ܐܘܪܚܬ ܘܐܣܦܪܬ ܠܐ ܡܫܟܚܐܝܬ .
ܥܡ ܟܬܒܘܗܝ ܐܠܗܝܬ .
ܥܡܗ ܒܟܠ ܠܝܘܡܐ .
ܒܫܠܡܐ ܕܟܠܗ ܕܟܬܒܘ ܐܢܫܝ .
ܒܫܡܐ ܕܠܐ ܡܬܗ ܚܪܢܐ ܒܡܟܠ ܗܘܘ .
ܘܗܠܝܢ[1] ܕܠܐ ܡܟܠܐ ܡܟܠܐ .
ܡܬܟܫ[2] ܒܟܠܗ ܠܟܫܡܐ[3] ⁘

ܐܢܫܬܐ ܕܥܠ ܡܢ ܘܡܥܢܝܢ .
ܥܡ ܡܕܒܪ ܡܫܡܐ ܠܗܡܢ ܒܚܝܪܐ .
ܥܡ ܡܢܬܡܠܠ ܗܘܬ ܕܢܢܢܫܡܘܢ[4] .
ܒܒܟܪܐ ܝܘܠܦܐ .
ܠܟܠܒܬܗ[5] ܫܒܠܡܠܐ ܡܢܬܐܪ ܡܢܗܪ[6] ܗܘܬ .
ܘܡܠܠ ܫܡܝܐ ܟܦܡܐ ܪܘܚ ܗܘܬ .
ܘܡܢܗܠܚܢ ܐܝܬ ܒܝܬܐܠܐ[7]
ܠܡܢܪܘܬܐ[8] . ܘܠܚܝܫܬܐ ܡܢܗܐ ܦܪܝܫܬ[9] ⁘

[10] ܐܢܫܠܝܬܐ ܕܠܟܠܗܘܢ[11]
ܒܫܡܝܢܐ ܡܫܪܗܢܐ ܕܟܠܗ .
ܫܪܪܐ ܗܘ ܦܠܚܪܡܢܝܐ[12] .
ܘܐܦ ܡܢܟܠܐ ܐܢܫܐ .

1. α ܘܗܠܝܢ.
2. β ܡܬܟܫܝ.
3. β ܠܟܫܡܫܢ.
4. α ܕܢܢܢܫܡܘܢ.
5. α ܘܠܟܠܒܬܗ.
6. β ܡܢܗܪ.
7. α ܒܝܬܐܠܐ.
8. α ܠܡܢܪܘܬܐ.
9. α ܦܪܝܫ ܐܝܬ.

10. Cette strophe est omise dans le ms. β.

11. α ܕܠܟܠܗܘܢ.

12. α écrit ܦܠܚܪܡܢܝܐ; mais il écrit aussi au vers précédent ܡܫܪܗܢܐ, et en quelques autres passages, que j'ai cru inutile d'indiquer, la lettre ܪ est marquée de deux points, au lieu d'un seul, dans des mots au singulier.

ܐܬܩܠܩܠܘ ܗܘܘ ܠܟܝ ܡܢ ܥܘܬܕܐ¹ .
ܒܥܘܡܪܢܐ² ܠܐ̈ܢܫܐ .
ܐܝܟ ܕܠܥܒܪܘܬܐ ܐܘ ܠܥܘܠܠܐ .
ܘܠܡܬܕܘܢܘܬܐ³ ܦܠܐ ܚܝܐ ܘܗܘܘ⁴ .
ܒܗܠܝܢ ܕܡܥܒܪܢ ܡܚܡܨ ܥܒܠ .
ܡܢ ܚܝܐ ܘܫܘܡܠܝܐ ܕܪܘܚܐ ܕܩܘܕܫܐ ܀

ܠܟܝ ܗܘܠܘ ܕܠܒܘܟܝ⁵
ܡܪܝܡ ܐܦ ܐܬܒܠܝܟܝ⁶ .
ܡܢ ܒܬܪ ܦܘܡܐ ܕܠܐ ܘܣܒܪܬ ܡܢܟܝ ܕܐܬܐ .
ܗܘ ܡܪܢܡܬܐ ܘܣܠܩܐ .
ܕܠܐ ܦܘܠܫ ܒܗܝ ܐܬܒܪܝܬ ܗܘܐ⁷ .
ܡܢܟܝ ܡܪܢܝܬܐ ܠܐ ܡܬܡܚܒܠܢܐ .
ܘܡܠܘܟܠܬܐ⁸ ܕܒܥܬܐ ܘܠܐ ܡܘܡܐ⁹ .
ܘܦܪܩ¹⁰ ܠܟܠܢ ܡܢ ܚܘܒܠܬܐ ܕܡܘܬܐ ܀

ܠܛܒ : ܠܒ : ܒܥܠ¹¹ : ܩܢܐ ܕܡܟܘܢܐ :

¹²ܚܘܣܝܢܐ ܘܟܢ ܐܢܬܐ¹³

1. Vers défectueux.

2. α ܒܥܘܡܪܐ.

3. α ܢܬܕܘܢܘܢܐ.

4. Vers défectueux.

5. α ܘܠܒܘܟܝ.

6. α ܐܬܒܠܝܟܝ.

7. Vers défectueux. Il faut sans doute restituer ܕܠܐ ܦܘܠܫ.

8. α ܘܠܘܟ.

9. Ce vers a une syllabe de trop. Comme c'est ici la strophe dite *Mariale* (θεοτόκιον, ܝܠܕܬ ܐܠܗܐ), où l'on s'adresse toujours directement à la Mère de Dieu, je propose la restitution : ܡܢܟܝ ܡܪܢܝܬܐ ܠܐ ܡܬܡܚܒܠܢܐ . ܘܠܘܟܠܬܐ ܘܠܐ ܡܘܡ. Telle est d'ailleurs la leçon du texte grec : σεσάρκωται ἐξ ἀφθόρου σου, πανάμωμε, νηδύος.

10. α ܘܦܪܩ ܘܚܝܐ.

11. α om. ܒܥܠ.

12. *Schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* : 7. 8. 7. 6. 9. 10. (ou 4. 6.) 7. 9. Mais il est devenu dans un certain nombre d'odes, et justement dans celle-ci : 7. 8. 7. 6. *10. 9.* 7. 9.

13. α om. les ribbuis.

ܠܐ ܡܬܡܪܚܢܐ ܗܘܐ¹ .
ܡܢ ܐܒܗܐ ܕܡܠܟܘܬܗ ܗܘܐ ܦܪܢܣܘܬܗ .
ܘܒܒܢܐ ܕܢܦܫ ܠܗ ܚܐܘܦܗ² .
ܠܗܘܢ ܕܐܬܐ ܠܝ³ ܘܢܦܫ ܠܡܠܟܘܬܐ .
ܠܡܫܡܫܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܠܗܘܐ⁴ .
ܘܡܫܡܫܢܐ ܘܐܡܝܢܐ⁵ .
ܕܐܒܐܢܐ ܕܡܢ ܐܒܗܐ ܠܟܦܢܐ⁶ ܗܘܐ ❖

ܡܟܢܐ ܠܡܫܝܚܐ⁷ .
ܠܝ ܗܘܐ ܘܢܦܫ ܦܪܢܐ ܒܟܠ .
ܡܒܨܪܝܢܗ ܕܐܘܣܦܘܗܝ⁸ ܠܡܢܬܪܬܢܘܬܐ .
ܕܫܡܥܬܐ ܗܘܝ ܕܐܬܦܠܦܠܬ⁹ ܗܘܬ .
ܒܐܝܡܢܘܬܐ ܕܡܢܬܐ ܘܡܫܡܠܝܘܬܐ¹⁰ .
ܕܡܘܗܒܬܐ¹¹ ܕܫܘܠܛܢܐ¹² ܡܠܒܢܐ .
ܘܠܐ ܦܫܛ¹³ ܡܢܗ ܠܡܢܬܗ .
ܠܟܠ ܕܐܬܩܢܝ ܠܡܠܟܘܬܗ ܡܢ ܡܠܟܘܬܐ¹⁴ ❖

ܫܡܥܢܐ ܕܚܝܠܬܢܐ .
ܘܡܠܟܐ ܐܚܝܢܐ ܠܘܬ ܟܘܡܪܐ¹⁵ .

1. Vers défectueux.

2. α ܠܗ au lieu de ܠܗ; β semble donner ܗܘܦܐܟܐ ܕܢܦܫܐ ܒܐܒܐ.

3. α ܘܢܦܫ ܗܘܐ ܠܝ.

4. α ܠܗܘܐ ܠܡܫܝܚܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ; β écrit ܕܢܦܫܐ.

5. β ܘܐܡܝܢܐ.

6. β ܠܟܦܢܐ.

7. β ܡܟܢܐ ܠܡܫܝܚܐ.

8. α ܘܐܘܣܦܘܗܝ.

9. β ܕܐܬܦܠܦܠܬ.

10. α ܘܡܫܡܠܝܘܬܐ ܡܢܬܐ.

11. α ܡܘܗܒܬܐ.

12. β ܘܫܘܠܛܢܐ.

13. β ܦܫܛ.

14. α ܡܠܟܘܬܗ.

15. α ܘܡܠܟܐ ܕܚܝܠܬܢܐ ܘܟܘܡܪܐ ܐܚܝܢܐ; β ܟܘܡܪܐ ܕܚܝܠܬܢܐ. ܘܡܠܟܐ ܐܚܝܢܐ ܠܘܬ ܟܘܡܪܐ. Je base ma restitution sur le texte grec du Canon : Ἄρχοντες λαῶν καὶ βασιλεῖς συνῆλθον καὶ ἱερεῖς, μάκαρ, κτλ.

ܒܢ̈ܝܐ ܡܫܡܫܢ̈ܐ ܕܪܘܚܐ .
ܦܬܚܝܢ ܒܗ ܘܐܡܪܝܢ .
ܕܝ ܫܪܪܐ[1] ܗܘܝܬ ܘܚܙܐ ܠܐܒܘܗܝ ܦܐܝܢ ܠܒܢܝܐ[2] .
ܕܝ ܗܠܝܢ ܠܐ ܐܬܬܘܪܒܘ[3] .
ܘܟܠܗܘܢ ܫܡܝܢ ܚܕܝܢ ܡܥܡܪܢܝܬܐ[4] .
ܕܒܓܐܪܐ[5] ܕܡܟܝ ܚܫܘܟܐ ܗܘܘ .
ܘܪܘܡܐ ܦܫܬܐ ܕܫܡܝܐ ܗܘܘ ܕܝ ܐܠܐ ܡܥܡܝܢ ܐܠܐ ܀

ܐܫܬܒܚܬ ܡܫܬܒܚܢܘܬܐ .
ܕܐܪܐ[6] ܕܢܒܥܬܐ .
ܡܢܟܠܐ ܘܡܫܒܚܝܢ[7] ܒܗܠܝܢ ܡܪܟܒܬܐ ܘܡܫܒܚܬܐ ܕܠܐ[8] ܡܢܗܘܢ .
ܒܗܘܢ[9] ܕܒܥܠܕܒܒܐ ܒܠܠܗܘܢ ܘܐܬܒܪܝܘ .
ܗܘ ܕܠܝ ܡܘܒܠܐ ܕܫܠܝܬܐ ܐܝܟܢ ܟܠ .
ܘܒܠܒܘܬܐ[10] ܡܩܒܠܝܢ ܟܠܗ
ܕܫܬܐ ܡܒܠܒܠ ܠܡܩܒܠܢܐ[11] ܫܘܒܚܐ ܕܡܠܐܟܐ ܀

ܟܠ̄ : ܗ̄ : ܟܠܗ[12] : ܐܢܘܢ ܒܥܝܢ[13] :

[14] ܗܘ ܕܒܥܝܢ ܡܢܠܡܝܗ .

1. β ܫܪܝܪ.
2. Vers défectueux.
3. α ܠܐ ܐܬܬܘܪܒܘ.
4. Vers défectueux. — Le mot ܡܥܡܪܢܝܬܐ manque dans le *Thesaurus* de Payne Smith.
5. α ܕܒܢܝ ܒܓܐܪܐ; β ܘܒܢܝ ܒܓܐܪܐ. Ma correction me semble justifiée par le sens de la phrase aussi bien que par la mesure du vers.
6. β ܕܐܐܪ.
7. α ܘܡܫܒܚܝܢ.
8. β ܘܕܠܐ.
9. β ܒܗܘܢ ——— ܒܗܘܢ, répété par erreur.
10. α ܘܒܠܒܘܬܗ.
11. α ܠܡܩܒܠ̄.
12. α om. ܟܠ̄.
13. α om. ܒܥܝܢ.
14. *Schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* : 5. 7. 10. 7. 9. 8. 7. 9. Cependant dans cette ode le dernier vers de chaque strophe a plus souvent dix syllabes.

[1]ܗܘ ܕܩܒܠ ܢܟܣܕܢܐ ܕܡܚܘܗ ܥܡܗ .
ܟܪܨ ܠܒܘܫܗ ܟܠܒܢܐ .
ܩܒܠ ܟܘܦܪܐ ܥܡܗ ܕܡܚܘ .
ܩܒܠ̈ ܗܘܐ ܥܡܗ ܢܡܘܣܐ .
ܗܘ ܕܩܒܠ̈ ܡܝܬܐ ܥܡܗ ܕܚܝܐ .
ܡܢܘܚܬܐ ܕܡܢ ܘܩܒܠ̈[2] ܩܛܝܠܬܐ .
ܢܘ ܥܡܗ ܠܩܘܫ ܩܠܐ ܫܟܝܪܐ ܡܘܬܐ .
ܩܒܠܝܢ̈ ܕܟܫܝܪܐ ܫܘܠܛܢܐ ܥܠܝܗ ܗܘܐ ❖

ܬܘܒ : ܐ : ܩܠ[3] : ܦܘܩܕܢܐ ܗܘ ܕܢܘܪܐ[4] :

[5]ܡܬܚܫܒܬ ܘܡܬܒܨܝܐ ܐܘ ܥܠܡܢܐ .
ܒܟܘܠܗ ܕܟܠ̈[6] ܢܘܟܪܐ .
ܕܐܚܝܐ ܕܡܠܟ ܡܢ ܒܥܠܕܒܒܐ ܠܐ ܐܫܬܘܕܥܘ[7] .
ܘܟܠܗܘܢ[8] ܕܩܒܠ ܟܦܪܐ .
ܘܒܥܘܡܩܐ ܕܡܠܟܐ ܢܟܠܐ ܡܢ ܦܘܡ ܐܝܟ[9] .
ܘܟܢܘܫܬܐ[10] ܩܫܝܠܢܐ[11] .
ܒܢܘܡܘܣܐ ܕܡܠܟ ܣܓܝ ܗܘܝܬ ܒܐܦܝ ܫܡܝܐ ❖

1. Je ne saurais établir ici aucun *schema.* Je n'ai trouvé nulle part le κοντάκιον ܦܘܩܕܢܐ ܕܗܝܡܢܘܬܐ. Au contraire, ces mots forment le premier vers d'un κάθισμα du quatrième ton, sur le type du κάθισμα ܟܠ̈ܝܢ; or notre κοντάκιον est indiqué comme du deuxième ton. Je le reproduis simplement tel qu'il est coupé par la ponctuation dans le ms.

2. Ms. ܕܒܠ̈.

3. α om. ܩܠ.

4. α om. ܕܢܘܪܐ ܗܘ.

5. Le *schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* est 7. 5. 14. 7. 7. 7. 14. 7. Quelques odes l'ont altéré en 7. 5. 14 (ou *15*). 7. 7. 7. 14. Il semble être devenu dans celle-ci 7. 5. 14. 7. *11.* 7. *12.*

6. β ܟܠ̈.

7. α ܐܫܬܘܕܥܘ.

8. α ܘܟܠܗܘܢ.

9. α ܐܝܟ ܦܘܡ ܡܢ ܢܟܠܐ.

10. α ܘܟܢܘܫܬܐ.

11. β ܩܫܝܠܢܐ.

ܩܢܘܢ : ܗ : ܩܠ : ܡܢ ܡܥܢܝܬܐ ܕܒܠܝ[1] :

ܗܘܡܝܐ[2] ܡܚܝܠܐ ܕܠܒܪܐ ܗܘܬ[3] ܠܒܪܝܬܐ .
ܘܗܘܡܝܐ[4] ܕܠܐ ܡܫܬܘܕܝܐ ܕܡܚܝܕ[5] ܠܗܘܐ ܐܣܪܬ ܒܥܠܕܒܒܐ .
ܠܗ[6] ܐܝܟ ܕܡܢܚܝܐ ܐܠܐ ܡܫܬܘܕܝܐ .
ܡܢ ܗܘ[7] ܐܡܪܬ ܩܕܡܬ ܠܒܟܪ ܕܡܠܟܐ ܘܡܢܗ ܗܘܡܝܐ ܐܠܐ[8] ܀

ܙܡܝܪܐ ܘܡܫܒܚܢܐ ܐܡܪ ܕܝܠܗ ܠܗܘܐ .
ܡܫܒܚܝܢ ܟܠܗ ܐܝܣܪܝܐ[9] ܐܢܫܝܐ ܕܒܥܠܕܒܒܐ ܩܫܝܬܐ ܠܐ .
ܘܡܫܒܚܝܢ ܒܬܪܥܐ ܕܬܘܒܐ ܕܡܫܝܚܐ .
ܕܐܦ ܐܠܐ[10] ܘܡܪܝܐ ܘܡܫܬܒܚܐ ܐܠܐ[11] ܐܢܫܐ[12] ܡܠܟܐ ܀

ܒܬܘܕܝܬܐ[13] ܟܝܢܐ[14] ܕܡܫܝܚܐ ܘܫܒܚܘ ܘܫܡܥܘܢ[15] .
ܩܪܘ ܥܠ ܟܠ ܪܘܚܐ ܘܗܘܐ ܘܢܦܩ ܥܠܡܐ ܕܫܡܝܐ[16] ܬܪܐ .
ܘܐܡܪܘ[17] ܥܠ ܟܠ ܡܠܟܘܬܐ[18] .
ܘܫܡܝܐ ܐܬܢܝܚܘ ܫܡܥܘ ܡܫܡܫܢܘܬܗ ܕܠܐ ܡܬܕܪܟܐ ܀

19 ܩܢܛܩܝܢ[20] : ܗ : ܩܠ : ܕܦܪܘܩܘܬܗ :

1. α om. ܕܒܠܝ.

2. *Schema* (cf. l'*hirmos*, *opp. et locc. citt.,) :* 11. 13. 8. 11.

3. β aj. ܗܘ.

4. β ܘܗܘܡܝܐ.

5. β ܡܚܝܕ.

6. α ܠܗܘ.

7. β ܗܘ.

8. β ܐܠܐ ܒܪܗ ܕܡܠܟܐ ܕܡܢܗ.

9. α sans ribbui.

10. α ܐܠܐ ܐܠܗܐ ܕܡܫܒܚܝܢ.

11. α ܡܫܬܒܚܐ.

12. α ܐܢܫܐ.

13. α β sans ribbui.

14. β om. ܟܝܢܐ.

15. α ܘܫܡܥ.

16. α ܕܫܡܝܐ.

17. α ܘܐܡܪܘ.

18. Vers défectueux, à moins qu'on ne puisse vocaliser ܡܠܟܘܬܐ.

19. Ce κοντάκιον n'est donné que par le ms. 138.

20. Lisez ܩܘܢܛܩܝܢ, gr. κοντάκιον et κονδάκιον.

ܘܣܡܬܗ ܥܒܕܬܘܢ¹
ܩܪܘ ܩܘܫܬܐ ܡܢ ܟܬܒܐ² .
ܘܒܗܪܐ³ ܫܡܫ ܕܟܝܢܐ
ܘܠܢܗܪܐ ܦܬܚ ܬܪܥܐ ܡܟܣܝܢܐ⁴ ܀

ܟܠ ܐܘܪܚܐ ܐܬܝܚܕܬ .
ܟܬܒܢܢ ܥܠ ܦܬܓܡܘܗܝ⁵ ܗܘܝܬ ܐܝܟ ܠܐ ܡܫܬܡܥܢܐ⁶ .
ܐܟܡܐ ܥܠ ܟܠ ܠܐܡܪܘܬܐ .
ܘܝܟܘܬܐ ܠܐ ܦܫܛܬ ܟܬܒܢܘܬܐ⁷ .
ܕܐܟܢܫܬܗ ܕܠܐ ܦܫܥ ܡܫܬܡܥ .
ܐܘ ܡܬܟܬܒ⁸ ܟܠ ܢܘܟܪܝܐ .
ܕܟܗܘ⁹ ܐܝܟ¹⁰ ܠܗܘܢܐ ܐܬܟܬܒܬ ܀

ܗܘ ܢܦܩ ܕܟܬܒܘܗܝ
ܐܬܒܗܬܘ ܟܠ¹¹ ܡܟܬܒܢܐ ܕܢܦܫܗ . ܒܟܬܒܐ ܟܠܗܘܢ¹² .
ܘܡܬܚܫܒܐ ܕܢܦܫܗ ܟܬܒ ܗܘܐ .
ܘܟܬܒܗ ܟܬܒܐ ܕܟܠ¹³ ܘܐܬܚܙܝ¹⁴
ܥܠ ܢܘܗܪܐ ܗܘ ܫܘܒܚܐ¹⁵ .
ܕܟܠܗ ܕܠܐ ܡܟܠܐ ܐܬܚܙܝ .
ܕܠܝ ܥܝܢ ܘܠܗܘܢ ܟܕ ܡܬܟܫܦܝܢ ܟܠܗ ܀

1. αβ ܥܒܕܬܘܢ. — Vers défectueux.
2. α ܟܬܒܐ, et om. ܡܢ.
3. β ܕܚܝܬܐ.
4. α ܡܟܣܝܢܐ.
5. α ܟܬܒܢܢ ܥܠ ܦܬܓܡܘܗܝ.
6. α ܡܫܬܡܥܢܐ.
7. β ܟܬܒܢܘܬܐ ܠܐ ܦܫܛܬ ܘܝܟܘܬܐ.
8. α om. ܡܬܟܬܒ.
9. α ܕܟܗܘ.
10. β om. ܐܝܟ.
11. α om. ܟܠ.
12. αβ ܟܠܗܘܢ, qu'on pourrait d'ailleurs conserver, en retranchant ܟܠ avec le ms. α.
13. α ܕܠܐ; β ܕܟܠ.
14. α ܘܚܙܝ.
15. α ܫܘܒܚܐ.

ܘܫܠܡܐ ܠܥܠܡܐ .
ܠܟܢܘܫܝܐ ܕܩܢܝܢ ܐܦ̈ܝܟ[1] ܘܢܛܪ̈ܝܢ ܠܒܢ̈ܝܟ .
ܘܐܫܒܩ ܠܚܘܒ̈ܝܢ[2] ܘܠܣܟܠ̈ܘܬܐ .
ܐܥܡܪܬܗ ܥܡ ܒܢܝܐ ܕܡܢܝܢ ܠܗܘܢ .
ܘܒܚܘܩܒܐ ܗܠܝܢ ܕܟܠܠ̈ .
ܐܢ̈ܬܘܢ ܐܝܟ ܕܢܦ̈ܫܬܐ ܥܡ ܡܪ̈ܝܡܐܢ ÷

ܠܐܘܫܥܢܐ ܥܡܠܟܐ .
ܠܗܘ ܕܡܬܠܘܫܐ[3] ܠܟܠ ܢܦܫܐ ܐܦܐ ܥܡ ܥܠܘܠܬܐ[4] .
ܠܟܠܟܐ[5] ܕܡܠܟ ܕܥܒܝ ܘܫܩܡܩ .
ܥܠ ܐܝܟܠܬܐ[6] ܠܟܘܡܬܐ ܢܦܠܚܝܢ[7] .
ܘܬܫܒܘܚܬܐ[8] ܫܘܡܠܠܐ
ܗܘܝ[9] ܘܡܠܝܢ ܠܟ ܠܫܟܝܢܐ ܕܟܠܗܝܢ ܥܠܡܝܢ[10] ÷

ܬܘܒ : ܗ : ܠܩܠ[11] : ܡܪܝܡܐ ܥܡ ܗܘܝܬ[12] :

[13]ܡܪܩܒܢܐ ܠܫܘܦܪܐ .
ܕܐܝܟܢܐ ܘܐܕܪ̈ܝ ܗܘܝ[14] ܠܥܠܡܝ ܠܡܠܟܘ[15] ܘܐܝܟܢܝܐ[16] .
ܠܫܡܝ ܡܦܢܝܢ ܐܘܟܝ ܕܢܬܒ .

1. α ܐܦܝܟ.
2. β ܘܠܚܘܒܝܢ.
3. α ܕܡܬܠܘܫ.
4. β ܥܡ ܐܦܐ ܐܘ ܠܥܠܘܠܬܐ.
5. α ܠܟܠ.
6. α aj. ܗܘ.
7. α ܢܦܠܚܘܢ.
8. α ܬܫܒܘ.
9. α ܗܘ.
10. β ܐܢܐ ܥܠܡܝܢ.
11. α om. ܠܩܠ.
12. α om. ܥܡ ܗܘܝܬ.
13. Le *schema* de l'*hirmos (opp. et locc. citt.,)* est 5. 11 (ou 12). 7. 11. 7. 8. Je crois qu'il est devenu dans notre ode 5. 11. 7. *9. 8.* 7. 8.
14. α ܗܘܐ ܘܐܕܪܝ ܕܐܝܟܢ.
15. β ܠܡܠܟ.
16. α ܐܝܟܢܝܐ.

ܠܒܬܘܠܬܐ ܗܝ ܡܫܒܚܬܐ .
ܘܢܚܬ ܒܓܘܗ ܟܕ ܡܬܦܫܩ
ܡܢ ܕܒܪܐ ܠܥܠܡܐ ܀

ܩܢܘ̄ : ܒ : ܐܝܬ ܒܒܝܬܠܚܡܐ[1] :

[2]ܫܡܥܝ ܘܚܙܝ .
ܟܘܪܝܥܡܝ[3] ܡܫܒܚܬܐ ܐܡܗܬܗ[4] .
ܡܢ ܡܠܟܘܬܗ[5] ܕܟܠ[6] ܒܪܝܬܐ ܡܢܗ[7] .
ܥܡ ܡܠܐܟܐ ܡܢ ܩܕܡܘܗܝ ܕܟܠܗܘܢ .
ܥܡ ܪܘܚܐ ܩܕܝܫܬܐ[8] .
ܥܠܡܝܢܘܗܝ[9] ܠܟܠܗܘܢ ܐܝܟ ܡܟܘܢܐ ܡܫܒܚܬܐ[10] ܀

ܕܠܐ ܡܫܚܬܐ[11] .
ܘܕܠܐ ܙܘܥܬܐ[12] ܐܝܟ ܕܝܠܕܬ ܐܠܗܐ .
ܘܟܠܗ ܡܫܒܚܐ ܡܩܕܫܐ ܗܘܬ .
ܬܫܒܘܚܬܐ ܫܡܝܐ ܥܡ ܫܡܝܐ[13] ܐܘ ܡܫܒܚܬܐ .
ܥܡܗ ܡܫܒܚܐ ܗܘ ܕܒܪܐ .
ܘܥܡ ܠܡܠܟܐ ܕܒܪܟܬ ܕܠܐ ܡܫܬܒܚܐ[14] ܟܠܗ ܀

1. α ܒܒܝܬܠܚܡ̄.

2. Le *schema* de l'*hirmos (Hirmologion et Octoêchos, locc. citt.,)* était probablement 4. 11. 7. 9. 7. 13. Il semble être devenu dans certaines odes 4. 11. 7. 9. 7. *2. 12;* il est devenu dans celle-ci 4. 11. 7. *10.* 7. *12.*

3. β ܟܪܝܥܡܝ.

4. α ܡܗܝܡܢ.

5. β ܡܠܟܘܬܗ.

6. β ܕܟܠ.

7. β ܡܢܗ.

8. α om. ce qui précède à partir de ܡܢ ܩܕܡܘܗܝ inclusivement.

9. β ܥܠܡܝܢ̄.

10. α ܡܫܒܚܬܐ.

11. α Sans ribbui.

12. α ܘܙܘܥܬܐ.

13. β ܫܡܝܐ.

14. α ܡܫܬܒܚܬܐ.

ܘܡܩܕܫܐ ܕܢܒܝܘܬܐ[1] ܐܢܗܪܬ .
ܒܝܕ ܩܢܘܡܗ[2] ܕܒܪܟ ܕܙܩܝܦ ܠܩܝܣܐ[3] ∴

ܒܗܘ ܕܩܛܠܐ ܠܐ ܫܪܐ ܒܗ .
ܘܒܗ ܟܪܘܒܐ ܘܣܪܦܐ ܠܐ ܡܬܒܨܝܐ .
ܐܝܟ ܒܪܢܫܐ ܡܚܫ[4] ܐܬܚܫ .
ܘܐܢܗܪܬ ܡܬܡܟܢܘܬܐ[5] ܫܠܝܚܘܬܐ ܘܟܗܢܘܬܐ[6] .
ܘܟܢܫܐ ܕܐܦܪܝܢ ܗܘܘ ܥܠܝܗ ܡܢ ܦܘܡܐ ∴

ܩܬܝܣ[7] : ܩܕ[8] : ܕ̄ : ܟܘ[9] : ܡܪܝܐ :

[10] ܡܬܡܟܢܘܬܐ ܡܢ ܐܢܫܘܬ .
ܕܢܦܘܫܐ ܠܟܘܠܗܝܢ[11] .
ܐܘ ܐܠܗܢ ܠܩܝܣܐ[12] .
ܒܝܕ ܩܢܘܡܐ ܠܐܒܘܟ
ܕܒܪܐ ܚܒܝܒ ܘܡܫܡܫܢܐ[13] .
ܘܟܠܬܦܢܐ[14] ܗܘ ܕܟܬܝܐ .
ܐܢܫܬܬ ܗܘܠܐ ܡܢ ܗܕܡܘܗܝ[15] .
ܘܡܫܠܡܢܘܬܐ ܐܢܗܪܬ .

1. α ܕܢܒܝܘܬܗ ܘܡܩܕܫܐ.

2. β ܩܢܘܡܐ.

3. β ܐܬܬܙܩܦ ܠܩܝܣܗ.

4. β ܚܫܘ.

5. β ܡܬܡܟܢܘܬܐ.

6. Vers faux. A corriger peut-être ܫܠܝܚܘ ܘܟܗܢܐ.

7. β ܩܬܝ; lisez ܩܬܝܣܡܐ, gr. κάθισμα.

8. β ܩ̄.

9. α om. ܟܘ.

10. Le *schema* du κάθισμα ܡܪܝܐ (*Octoêchos, 4ème ton, vendredi, office de la Croix,*) est 7. 7. 7. 7. 6 (ou 13). 7. 7. 7. 8. 8. 6. (ou 14). C'est aussi celui de notre κάθισμα.

11. α ܒܝ ܢܦܘܫܐ ܠܟܘܠܗܝܢ.

12. β ܠܩܝܣܘܗܝ.

13. J'ai supprimé ܠܟܘܠܗܝܢ, qu'ajoutent ici les deux mss.

14. α ܟܠܬܦܢܐ.

15. β ܡܢ ܗܕܡܘܗܝ.

ܒܪܐ[1] ܡܫܒܚܐ ܘܪܘܡܡܬܐ ܕܠܐ ܫܘܪܝܗ[2] .
ܗܘ ܕܒܪܐ ܐܒܐ ܥܡܐ ܒܡܠܟܘܬܐ .
ܥܡ ܪܘܚܐ ܕܩܘܕܫܐ ܘܫܒܚܝ[3] ܟܠܗ ܟܢܫܐ ܢܛܝܪܬܐ
ܐܡܝܢ . ܘܠܡܠܟܘܬܐ[4] ܕܠܥܠܡ .
ܐܬܩܢܬ ܘܠܒܫܬ ܡܢ ܕܡܘܬܟ[5] .
ܘܡܠܬܐ[6]
ܡܢ ܒܬܘ ܕܡܠܝܬܝ[7] ܐܬܚܡܠܬ[8] ܒܟܠ ܡܢ ܥܢܝܐ ܀

ܒܥܘ : ܓ : ܟܠ[9] : ܐܝܟ ܘܐܘܠܐ ܡܟ[10] :

[11] ܐܪܙܐ ܘܐܬܓܠܝܬ ܒܚܙܬܐ .
ܕܐܬܘܪܐ[12] ܕܥܡܬܐ ܘܡܫܝܚܘܬܐ .
ܘܒܬܘܠܘܬܐ ܕܝܠܕܬܐ[13]
ܕܐܘܪܚܐ ܚܕܬܐ ܒܡܟܣܝ ܡܘܫܬܢܝܬܐ[14] .
ܘܐܝܟ[15] ܠܐ ܫܡܫܐ ܐܬܚܙܝܬ ܡܫܡܠܝܬܐ ܕܦܓܪܐ ܀

ܒܟܝܢܗ[16] ܕܒܟܠܐ ܘܐܠܗܘܬܗ .
ܡܚܒܪܗ ܡܚܒܠܢܝܬܐ ܕܚܝܘܬܐ[17]
ܡܚܒܠܢܘܬܐ[18] ܚܫܒܬ ܘܐܪܝܬ .

1. α β ܒܪܐ.
2. β ܫܘܪܐ.
3. α ܘܫܒܚܝ.
4. α ܘܠܐ ܕܡܠܟܘܬܐ.
5. Vers défectueux.
6. α ܘܠ———ܠܘ. — Vers défectueux.
7. β ܕܡܠܝܬܝ.
8. α ܐܬܚܡܠܬ.
9. α om. ܟܠ.
10. Lisez ܡܟܪܙܐ. α om. les mots ܘܐܘܠܐ ܡܟ.
11. Le *schema* de l'*hirmos* (*Hirmologion* et *Octoèchos*, *locc. citt.*) est 8. 7. 8. 10. 12. Il semble avoir été modifié dans cette ode et être devenu 8. 9. 8. 10. 12.
12. β ܕܐܬܘܪܐ.
13. Vers défectueux.
14. α om. le ribbui; β ܡܘܫܬܢܝܬܐ.
15. β ܐܝܟ.
16. β ܒܟܝܢܗ.
17. α om. le ribbui.
18. β ܡܚܒܠܢܘܬܐ.

ܡܪܘܚܐ ܡܢ ܗܘ ܠܟܠܗܝܢ.
ܘܫܘܠܛܢܐ ܐܘ ܫܡܫܢܐ[1].
ܘܡܢ ܒܢܝܢܫܐ ܐܪܦܬ[2] ܕܬܪܬܝܗܘܢ.
ܡܢ ܕܟܐܒܝ ܘܒܟܠܗ ܒܝ ܡܬܡܛܝܐ ܐܢܐ[3].
ܠܐ ܟܠܗܝܢ ܗܘܐ ܕܡܟܐ.
ܡܛܠ ܡܪܘܚܐ ܒܝܬܐ[4] ܠܟܐܒܐ[5] ܀

ܒܝܪ ܠܟܠܗ ܡܢܝ ܐܬܦܩܕ.
ܐܘ ܢܛܘܠܢܐ ܘܡܢܗܘܢ ܡܛܠ.
ܘܒܢܝ ܡܢ ܒܢܝܢܫܐ ܒܝܪ ܦܓܪܐ ܚܫܝܫܬ[6].
ܘܡܢܛܠ ܗܕܐ ܢܣܒ ܘܡܟܬܒ.
ܠܐ ܡܢܝܚܬܐ ܘܫܘܢܝܐ[7].
ܘܐܬܡܢܥ ܠܐ ܐܫܬܟܚܬ.
ܗܘ ܐܢܐ ܕܡܒܪܐ[8] ܕܒܝܕܝܗܝ ܡܫܬܢܐ[9] ܀

ܕܡܛܪܐ ܒܥܢܢܐ ܘܡܢܬܢܚܫܐ[10].
ܒܡܪܒܥܐ ܒܦܪܩܐ ܐܠܐ ܚܪܝܢ.
ܘܡܕܢܚܐ ܫܡܥܐܝܠ[11] ܐܫܬܒܬ ܠܒܝܫܐ ܡܠܐ ܒܠ
ܫܘܦܪܝܢ. ܘܡܢ ܪܘܚܐ ܕܐܡܪ.
ܐܫܬܟܚܬ ܒܝܬܟ ܡܢܫܡܫܢܐ[12].
ܘܟܬܒܐ ܕܚܘܒܪܐ[13].
ܐܫܬܕܪܬ ܡܢ ܦܘܪܫܢܐ ܕܡܫܠܡܢܘܬܐ[14] ܀

1. α ܘܫܡܫܢ̈ܐ. — Vers défectueux.
2. α ܐܪܦܬ.
3. Vers défectueux.
4. α om. ce qui précède à partir de ܡܬܡܛܝܐ ܐܢܐ inclusivement.
5. β ܠܟܐܒܘܗܝ.
6. β ܚܫܝܫܬ. — Vers défectueux.
7. α ܘܫܘܢܝܐ. — Vers défectueux.
8. α ܕܡܒܪܐ.
9. β ܡܫܬܢܐ.
10. α ܘܡܬܢܚܫܐ.
11. β ܫܡܥܐܝܠ.
12. Vers défectueux.
13. α ܕܚܘܒܪܐ.
14. α ܕܡܫܠܡܢܘܬܐ.

ܘܟܠܗܘܢ[1] ܥܡܗ ܘܐܬܥܛܦ .
ܐܡܝܢ[2] ⁘

ܡܫܒܚܬܐ[3] ܩܠܐ ܐܦ ܒܬܪܗ[4] .
ܕܠܐ ܡܬܪܥܝܢܐ[5] ܡܢ ܡܠܟ ܐܠܗ .
ܟܠ ܬܪܬܐ ܕܐܒܗܬܢ ܐܘ ܢܒܝܐ .
ܡܢ ܡܠܟܘܬܗ[6] ܘܡܠܟܘܬܗ .
ܘܡܠܝܢܗ ܡܢ ܟܠܗܘܢ[7] .
ܒܒܢܘ ܐܡܗܬܐ ܘܡܠܟܐ ܕܐܒܗܬܐ[8] .
ܘܟܠܗܘܢ ܒܡܠܟܘܬܗ ܚܝܠܐ ܡܟܠܟܠܐ[9] .
ܒܟܝ ܡܢܗ ܐܬܥܒܕ .
ܘܡܟܢ ܘܢܦܫܗ ܕܬܐܒܐ ܟܠܗ ܡܬܪܟܐ[10] .
ܘܬܒܢܝ[11] ܬܘܒ
ܟܪܘܙܐ[12] ܩܝܡܬܐ ܡܢ ܡܗܝܡܢܐ[13] ⁘

ܩܢܘܢܐ ܕܟܠܟܠܐ[14] : ܩܦ[15] : ܩ : ܩܝܡ[16] : ܐ : ܟܗ : ܩܝܡ ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܩܝܡܬܐ[17] :

[18]ܕܠܐ ܟܪܟܐ ܘܠܐ ܡܘܡܐ ܫܠܡܬ ܕܬܪܝܢ[19] .

1. α ܘܟܠܗܘܢ.

2. β om. ܐܡܝܢ. Il faut compléter comme à la strophe précédente.

3. β ܡܫܒܚܬ.

4. Vers défectueux.

5. α ܕܡܬܪܥܝܢܐ ܐܠܗ.

6. β ܡܠܟܘܬܗ.

7. α ܘܡܢܝ et om. ܟܠܗܘܢ.

8. α om. ce vers.

9. α ܡܟܠܟܠܐ.

10. β ܡܬܪܟܐ.

11. β ܘܬܒܢܝܗ.

12. α ܟܪܘܙܘܬܐ.

13. Vers faux; peut-être doit-on restituer ܟܪܘܙܐ ܩܝܡܬܐ.

14. β om. ܕܟܠܟܠܐ.

15. β ܩ.

16. Lisez ܐܢܣܛܣܝܣ.

17. α ܩܝܡ ܬܫܒܘܚܬ.

18. Le *schema* de l'*hirmos* (*Hirmologion syriaque*, 2ème *ton*, καταβασίαι *de la Résurrection*, et *Octoëchos*, 2ème *ton, dimanche, canon de la Résurrection,*) est 9. 7. 12. 7. 13. 6. 11. Mais le texte de cette ode paraît très-altéré et beaucoup de vers sont défectueux.

19. β ܫܠܡܬ ܬܪܝܢ.

ܘܡܫܒܚܢܘܬܐ 1 ܘܡܫܬܒܚܢܘܬܐ ܕܡܫܝܚܢܘܬܐ 2 .

ܟܠ ܐܘܟܝܐ ܐܬܟܠܡܬ 3 ܗܘܝܬ ܒܡܘܕܥܢܘܬܐ 4 .

ܘܒܬܘܠܘܬܐ 5 ܒܟܝܢ ܘܐܬܒܣܡܬ .

ܐܝܟ ܕܠܡܠܟܘܬ ܫܡܝܐ 6 ܕܬܒܥܝ 7

ܡܠܬܐ ܕܗܝ 8 .

ܟܕ ܫܚܠܦܬ 9 ܢܝܚܘܬܐ 10 ✣

ܠܐ 11 ܦܓܪܐ ܕܫܠ ܒܫܘܦܪ 12 .

ܘܡܫܝܚܘܬܐ ܕܡܠܟܘܬܗ 13 .

ܘܩܢܝܬܝ ܫܘܠܛܢܐ ܕܟܠܗ .

ܢܘܟܪܝܐ ܠܟܠܗܘܢ 14 .

ܘܡܢ ܗܘܐ ܕܒܠܥܝܐ .

ܟܠܗܘܢ 15 ܕܒܠܥܘ 16 ܒܪܘܚܐ ܐܬܬܘܬ ܘܡܫܬܒܚ .

ܘܟܠܢܐܝܬ 17 ܕܦܓܪܐ .

ܒܬܘܠܘܬܐ 18 ܠܐ ܡܥܠܝܢܐ 19 ܡܫܬܒܚ . 20

1. β om. ܘܡܫܒܚܢܘܬܐ.

2. β ܘܡܫܬܒܚܢܘܬܐ ܘܡܫܝܚܢܘܬܐ.

3. α ܐܬܟܠܡܬ.

4. α ܒܡܘܕܥܐ.

5. α β ܕܒܬܘܠܘܬܐ.

6. α ܕܡܠܟܘܬܗ ܕܫܡܝܐ ܐܝܟ.

7. β om. ܕܬܒܥܝ.

8. α om. ܡܠܬܐ ܕܗܝ.

9. α om. ܟܕ et écrit ܫܚܠܦܬ.

10. α β omm. ܢܝܚܘܬܐ. Je restitue ce mot, suivant la leçon du στιχηρὸν type, auquel les quatre derniers vers de notre strophe sont empruntés.

11. β ܘܠܐ.

12. β ܒܫܘܦܪ, pour ܒܫܘܦܪܗ?

13. β ܘܡܠܟܘܬܗ.

14. β ܠܟܠܗܘܢ.

15. α ܟܠܗܘܢ.

16. β ܕܒܠܥܘ.

17. α ܘܟܠܢܐܝܬ.

18. α ܒܬܘܠܘܬܐ; β ܒܬܘܠܘܬܐ.

19. α β ܡܥܠܝܢܐ ܠܐ, sans ribbui. Mais le texte grec dit : . . . . θαλάμου θάλαμον εὐσεβῶς ἠλλάξω, ἡδονῆς τε σώματος τὴν θείαν τῶν ἀγγέλων ὁμοίωσιν.

20. A la place de ces deux vers, le premier de 7 syllabes, le second de 9, le schema n'en appelle qu'un de 9 syllabes. Je ne sais comment restituer la strophe. Peut-être pourrait-on retrancher le quatrième vers, ܢܘܟܪܝܐ ܠܟܠܗܘܢ, et faire remonter les suivants.

APPENDICE.

Office de Saint Alexis (rite melkite).

(Extrait de la version syriaque du Menæon grec, d'après les mss. 137 et 138[1] de la Bibliothèque nationale de Paris.)

ܝܙ : ܒܐܕܪ : ܕܥܢܕܢܐ ܕܩܕܝܫܐ ܘܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܁ ܐܠܟܣܝܣ :[2]

ܣܛܝܟܪܐ[3] : ܩܠ[4] : ܐ : ܠܗ[5] : ܠܟܘܢ ܣܗܕ̈ܐ ܡܪ̈ܝܡܐ[6] :

[7] ܒܪܢܫܐ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ܂
ܡܬܟܠܠ[8] ܠܗ[9]
ܒܡܪܡܝܬܐ ܐܚܝܕܐ ܘܒܛܠܢ ܫܦܝܪܬܐ
ܒܪܘܚܢܝܬܐ ܘܠܒܝܫܘܬܐ܂
ܒܒܢ̈ܝܐ[10] ܓܒܪܐ ܐܢ ܬܒܥܐ܂

1. Je désignerai dans les notes le ms. 137 par la lettre α, et le ms. 138 par la lettre β.

2. α ajoute ici ܓܒܪܐ ܐܘ. Le scribe voulait peut-être écrire ܓܒܪܐ ܐܘ ܕܐܠܗܐ, et s'est arrêté en remarquant qu'il venait de donner déjà cette appellation d'*Homme de Dieu*.

Dans le ms. β, où les titres sont en arabe, on lit : السّابع عشر ذكر البارّ الكسيوس الّذى هو رجل الله.

3. β ܣܛܝܟܪ̈ܐ; gr. στιχηρά.

4. β ܩܘ; lisez ܩܠ.

5. α om. ܠܗ; lisez ܠܟܘܢ.

6. α ܣܗܕ̈ܐ ܠܟܘܢ.

7. Le *schema* du στιχηρὸν type ܠܟܘܢ ܣܗܕ̈ܐ *(Octoëchos, 1er ton, samedi, office des martyrs.)* est 6. 2. 7. 9. 6. 5. 7. 6. 5. 7. 9. 4. 7. La plupart des στιχηρὰ composés sur ce type ont modifié trois vers : 7. 2. 7. 9. 6. *6*. 7. 6. *6*. 7. 9. 4. 7, ou bien 7. 2. 7. 9. 6. *6*. 7. *12*. 7. 9. 4. 7. Il est curieux que les στιχηρὰ de l'office de Saint Alexis semblent offrir : 7. 7. *10*. 6. *6*. *10*. *9*. 7. 9. 4. 7.

8. β ܡܬܟܠܠ.

9. Vers défectueux.

10. α ܒܢ̈ܝܐ.

p. ܠܗ, l. 9. D F ܦܓܪ̈ܐ ܡܢ, H ܦܓܪ̈ܗ ܡܢ, au lieu de ܕܦܓܪ̈ܐ ܡܠܘܗ; — D H ܡܫܡܫܢ̈ܐ au lieu de ܡܫܡܫ̈ܢܐ; — G manque.

l. 10. D F H ܟܢ̇ܗ ܗܘܘ ܐܠܝܨܝܢ au lieu de ܗܘܘ ܫܩܝܩܝܢ; — D F H omm. ? ܠܡܥܡܕܘܝ; — G manque.

l. 11. D F ܘܪܫܡ; — G manque.

l. 12. D F omm. ܘܡܫܡܫܐ; — H ܠܡܬܕܘܝ au lieu de ܠܡܪܘܝ; — F ܡܢܗ ܐܬܐܘܪܝܐ; — G manque.

l. 13. G manque.

l. 14. D F ܐܬܬܦܫܩ ܗܘܐ; — G manque.

l. 15. D F H ܟܝܢܗ ܕܡܫܝܚܐ ܐܡܝܪܐ ܗܘܬ; — D F H omm. ܐܡܝܢ; — G manque.

l. 16. D F ܟܠ (D ܕܚܘܒܬܐ) ܕܐܚܘܒܬܐ; — D F H ܕܝܢ ܟܢܘܫܝܢ au lieu de ܘܟܢܘܫܝܢ; — G manque.

l. 17. D F H omm. ܗܘܘ; — D F H ܕܢܦܩܘܢܠܡܡܗ; — D F ܟܢܫܗܘܢ; — D F H (D ܦܬܓܪܘܣ) ܦܬܓܪܘܣ ܕܡܫܝܚܐ; — G manque.

l. 18. G manque.

l. 19. D F H omm. ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ; — F aj. ܪܡܐ après ܡܐܡܪܐ, et om. ܗܘܘ; — D F H placent ܦܩܪܘ après ܗܡܝܢ; — D om. ܩܕܡܬܐ; — G manque.

l. 20. D F H omm. ici ܦܩܪܘ; — G manque.

l. 21. D F H ܐܬܬܡܗ au lieu de ܐܬܬܡܗܘܢ; — D F H ܟܦܪ̈ܐ; — G manque.

p. ܠܘ, l. 1. D F H ܡܫܡܫܢ̈ܐ ܗܘ au lieu de ܕܡܫܡܫ̈ܢܐ ܡܫܡܫܢ̈ܐ; — G manque.

l. 2. D F ܡܫܘܪܘ au lieu de ܡܫܘܪܐ; — F ܘܡܫܝܓܘ; — D F ܟܡܢܐ au lieu de ܟܠܡܐ; — G manque.

l. 3. D F ܕܡܫܘܪܘ au lieu de ܕܡܫܘܪܐ; — D F ܗܘܐ ܕܢܫܒܘܩ au lieu de ܕܢܫܒܘܩ; — F ܟܠܗ ܗܘܐ ܗܘܐ; — G manque.

l. 4. D F H ܟܡܥܕ̈ܐ ܕܟܘܪ̈ܗܢܝܢ au lieu de ܕܟܘܪ̈ܗܢܐ ܫܘܚܠܦ̈ܐ; — G manque.

ll. 5 et 6. H ܟܠܟܠܟܘܢ. ܘܐܡܫܢ̈ܐ ܡܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫܢܐ ܡܫܡܫܢܐ ܕܠܐ ܡܥܕܪܢܐ ܕܟܫܒܗ ܟܠܟܫܝܢ ܐܡܝܢ.; — D F ܡܫܡܫܢܐ ܢܫܝܢ ܟܠ ܡܫܒܚܘ ܕܟܫܒܗ ܘܩܕܝܫܘܬܗ. ܗܘܐ . ܘܐܡܫܢ̈ܐ ܘܐܘܪܚܐ ܥܡ ܟܠ (D ܐܡܪܐ) ܐܡܪ, et le reste comme dans E; — G manque.

l. 7. D F (D ܡܫܒܚܬܐ, corrigé plus tard en ܡܫܒܚܬܐ) ܡܫܒܚܬܐ ܕܐܒܐ ܕܚܠܐ ܕܐܬܒܪܝܬ (F om. ܕܡܫܬܐ) ܕܬܡܫܬܐ ܢܛܝܪܬܐ. (D om. ܕܡܫܡܠܝܬܐ) ܡܫܡܠܝܬܐ ܡܘܗܒܬܐ; — H ܡܫܒܚ ܡܫܒܚܝܢ ܡܪܝ; — G manque.

p. ܥܗ, l. 6. D G H ܗܘܳܐ (H ܡܫܺܝܚܳܐ) ܡܫܰܕܪܳܐ ܡܶܢ; — F ܗܘܳܐ ܡܰܫܪܶܐ au lieu de ܡܫܰܕܪܳܐ ܡܶܢ; — G H ajj. ܠܶܗ après ܡܫܰܡܫܳܢܘܬܳܐ; DF ajj. ܗܘܳܐ après ܡܫܰܡܫܳܢܘܬܳܐ; — D F G H omm. ܐܶܠܳܐ; — H ܕܢܶܬܰܒܥܽܘܢ.

l. 7. DFGH ܕܢܶܦܩܽܘܗ̇ ܡܶܢ ܠܒܰܪ; — DF ܕܢܶܦܩܽܘܢ ܡܶܢ; — D ܠܡܰܫܠܡܳܢܘܬܳܐ.

l. 9. G H ܐܶܬܟܰܪܙܰܬ au lieu de ܐܶܬܟܪܶܙܰܬ; — D F G H ܕܢܶܬܒܰܝܰܢ au lieu de ܕܢܶܬܒܰܝܰܢ; — G ܐܝܬܰܘܗ̇, H ܐܝܬܝܗ̇, au lieu de ܐܝܬܰܘܗ̇; — G ܕܢܶܬܚܙܶܐ au lieu de ܕܢܶܬܚܙܶܐ; — F ܢܶܬܚܙܶܐ.

l. 10. D F ܡܰܟܝܠ; — F G H ܡܶܬܟܰܪܙܳܐ ܐܶܫܬܥܺܝܬ, D ܐܶܬܟܰܪܙܰܬ ܐܶܫܬܥܺܝܬ, au lieu de ܡܶܬܟܰܪܙܳܐ ܐܶܫܬܥܺܝܬ; — H ܡܫܰܡܠܝܳܐ ܡܫܰܡܠܝܳܐ; — G écrit ܡܫܰܡܫܳܢܘܬܳܐ.

l. 11. D F ܘܐܶܬܓܠܝܰܬ au lieu de ܘܐܶܬܓܠܺܝ; — G ܡܰܟܝܠ.

l. 12. D F G H omm. ܐܰܢܬ.

l. 13. H ܕܐܝܬܰܘܗ̇ ܠܘܳܬ.

l. 14. D ܡܳܘܗܰܒܬܳܐ.

l. 15. D F G omm. ܒܗܰܠܶܝܢ; H donne ܕܗܰܠܶܝܢ.

l. 16. D F ajj. ܠܗܘܢ après ܠܡܶܐܡܰܪ; — D F G H omm. ܡܶܢ.

l. 17. H ponctue ܡܫܺܝܚܳܐ.

l. 18. H ܕܢܶܬܶܠ ܠܗ̇ ܡܶܢ au lieu de ܕܢܶܬܶܠ ܠܗ̇.

l. 19. D écrit ܠܡܰܫܠܡܳܢܘܬܳܐ; — G om. ܘ ܠܡܰܫܠܡܳܢܘܬܳܐ; — H ܠܡܰܫܠܡܳܢܘܬܳܐ ܡܫܰܡܫܳܢܘܬܳܐ ܠܡܰܫܠܡܳܢܘܬܳܐ.

l. 20. D F ajj. ܗܘܳܐ après ܡܫܺܝܚܳܐ; — D ܒܡܰܫܠܡܳܢܘܬܶܗ.

l. 21. D F G omm. ܗܳܟܰܢ après ܘܗܳܟܰܢ; — G ܘܗܳܐ au lieu de ܗܳܐ.

p. ܥܘ, l. 1. D F H ܘܐܰܦ ܡܶܢ au lieu de ܐܰܦ ܡܶܢ ܗܳܢܳܐ; — F ܡܳܢܳܐ ܡܳܢܳܐ au lieu de ܐܝܟܢܳܐ; — D G H ܒܗܰܝܡܳܢܘܬܳܐ, que D a corrigé plus tard en ܒܗܰܝܡܳܢܘܬܳܐ; — D F ajj. ܗܘ après ܡܶܢ.

l. 2. DFG ܗܘ au lieu de ܕܗܘ, mais D a inséré plus tard un ܕ devant ܗܘ; — D F G ܕܝܳܠܕܶܗ au lieu de ܕܝܳܠܕܶܗ; — H om. toute la phrase : ܠܡܰܫܠܡܳܢܘܬܳܐ ܡܶܢ ܡܶܢ ܗܳܐ ܠܗ ܘܠܗ ܐܶܫܬܥܺܝܬ ܠܗ ܕܝܳܠܕܶܗ ܗܘ . ܕܢܶܬܶܠ; — D F G H ܐܰܦ au lieu de ܐܰܦ.

l. 3. D F G ܡܫܰܡܫܳܢ au lieu de ܡܫܰܡܫܳܢ; — D F ܡܫܰܡܫܳܢܳܐ, sans ribbui.

l. 4. G ܡܫܰܡܫܳܢܘܬܳܐ ܗܘܳܐ ܡܶܬܝܰܠܕܳܐ au lieu de ܗܘܳܐ ܡܫܰܡܫܳܢܘܬܳܐ; — D F G H omm. ܗܘܳܐ après ܡܶܢܟܘܢ; — H ܡܶܢܟܘܢ.

l. 5. D F G ܗܘܳܬ au lieu de ܗܘ ܠܶܗ; — D F G H ajj. ܗܘܳܬ avant ܒܪܺܝܬܳܐ; — D ܒܰܨܠܘܬܳܐ, corrigé plus tard en ܒܰܨܠܘܬܳܐ.

l. 6. A partir de cette ligne, la fin manque dans le ms. G, dont quelques feuillets sont perdus. — D om. ܗܘܳܐ; — F ܡܶܢ.

l. 7. G manque.

l. 8. D F H ܕܫܰܠܺܝܚܶܗ; — G manque.

p. ܦܗ, l. 16. D F G H omm. ܡܠܟܘܬܐ; — D F (F ܘܠܡܫܝܚܢܢ) ܘܠܡܫܝܚܢܢ ܐܝܟ.

l. 17. D F G H ܗܘ ܒܪܢܫܐ.

l. 18. D F G H ܘܡܬܬܪܝܡ; — D F G H omm. ܡܢܟܝܬ.

l. 20. D F G H ܡܫܝܚܐ ܕܡܛܠ ܗܢܐ au lieu de ܗܘ ܕܡܫܝܚ ܗܘ ܐܠܗܐ ܡܢ ܟܝܢܗ; — D F G ܕܐܝܬ au lieu de ܕܐܝܬܘܗܝ.

l. 21. D F G H ܕܐܠܗܐ ܗܘ au lieu de ܕܐܠܗܐ ܗܘ ܐܝܬܘܗܝ ܗܘ; — D F G H ܡܢܗ au lieu de ܐܝܟܢܐ.

l. 22. D F ܐܝܟ ܡܐ, G ܐܝܟ ܡܐ, au lieu de ܐܝܟܢܐ.

l. 23. G H ܘܐܦܢ, D F ܐܦ ܡܢ, au lieu de ܘܐܦܢ; — G H ܕܐܦ; — D F ܕܡܛܠ ܐܦ ܕܐܦ; — D F G H ܗܟܢܐ ܡܠܟܘܬܐ ܗܝ au lieu de ܡܠܟܘܬܐ.

l. 24. D F G H ܟܠܗ ܘܗܝ au lieu de ܗܝ ܘܐܦ; — H om. ܗܘ et ponctue ܐܠܗܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ; — après ܐܠܗܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ, D F G H ajj. (G H omm. ܗܘ) ܗܘ ܡܫܝܚܐ (H ܐܝܟ ܗܘ) ܘܐܝܟ.

p. ܦܘ, l. 1. G ܒܬܫܒܘܚܬܐ au lieu de ܒܬܫܒܘܚܬܐ; — D F G H ܐܝܬܘܗܝ au lieu de ܐܝܬ.

l. 2. F ܘܡܬܬܪܝܡ au lieu de ܘܡܬܢܫܐ; — G ܬܫܒܘܚܬܐ.

l. 3. D F G ajj. ܒܪܢ après ܡܠܟܐ; — G H ܘܬܘܕܝܬܐ, D F ܬܘܕܝܬܐ, au lieu de ܘܬܘܕܝܬܐ; — D F G ܕܬܫܒܘܚܬܐ, H ܕܬܫܒܘܚܬܐ, au lieu de ܬܫܒܘܚܬܐ ܐܝܟ.

l. 4. H om. ܡܫܝܚܐ; — G ܡܢ au lieu de ܡܢ.

l. 5. D F ܐܝܬܝܗ.

l. 6. D ܠܡܗܝܡܢܘܬܐ *(sic)*; — H ܡܬܗܝܡܢܘܬܐ *(sic)*; — G ܠܡܠܬ.

l. 9. G ܗܘܝܐ; — D F G H ܐܠܐ ܡܢ au lieu de ܐܠܐ.

l. 10. D ܐܝܟ ܕܬܫܒܘܚܬ ܘܢܫܒܚ, F ܐܝܟ ܕܬܫܒܘܚܬ ܘܢܫܒܚ, G ܬܫܒܘܚܬܐ ܘܢܫܒܚ ܠܡܠܟܐ, H ܐܝܟ ܕܡܠܟܐ ܘܢܫܒܚܘܢܝܗ.

ll. 11 et 12. D F G H ܡܢ ܕܐܝܬ ܠܐ ܘܢܫܬܒܚ; — D F G H ܕܐܦ au lieu de ܐܦ, et ܒܪܢܫܐ ܗܘ ܕܐܦ au lieu de ܕܐܦ.

l. 14. F ܗܘ ܐܝܬ ܗܘ ܐܝܬ; — D F ܕܡܫܝܚܐ.

l. 15. D F G H omm. ܡܢ; — F G H ponctuent ܐܦ ܡܢ; — G ܐܦ.

l. 16. D F H ܡܫܒܚܐ au lieu de ܡܫܒܚܢܐ.

l. 17. F G H ܐܠܗܘܬܐ.

p. ܦܙ, l. 1. D F G H omm. ܐܝܬܘܗܝ ܡܫܝܚܐ.

l. 2. D F ajj. ܡܢ après ܡܢ.

l. 3. D F ܡܫܝܚܐ ܐܝܬ ܡܢ; — D F G H ܡܫܝܚܢܐ.

l. 4. D F ܕܡܫܝܚ; — D F G H omm. ܡܢ; — H ܠܫܘܒܚܐ, D F G ܠܫܘܒܚܐ.

l. 5. D F G H ܡܢܗ au lieu de ܡܢܗ, et ܗܝ ܡܫܒܚܐ au lieu de ܗܝ ܡܫܒܚܐ.

p. ܟܛ, l. 9. G H ܡܛܘ ܐܦ ܡܦܩܢܘܬܐ ܡܢ, D F ܡܛܘ ܘܐܦ ܘܡܦܩܢܘܬܐ, au lieu de ܗܘܬ ܘܡܦܩܢܘܬܐ ܡܛܘ ܐܦ; — G H ܗܘܬ ܡܫܬܟܚܢܝܢ, D F ܗܘܬ ܕܡܫܬܟܚܢܝܢ ܠܟܠܗܝܢ.

l. 10. D F G H ajj. ܗܢܘ après ܗܘܐ ܕܡܬܒܥܝܢ.

l. 11. G aj. ܣܓܝܐܝܢ avant ܫܢܝܐ.

l. 12. F ܡܬܬܘܣܦܘܢ ܠܐܕܐ au lieu de ܕܡܬܘܣܦܢ; — H ܐܬܒܥܬܘܢ sans le ܕ; D ܕܐܬܒܥܬܘܢ (sic).

l. 13. D F ܡܩܛܠܢܘܬܐ au lieu de ܕܪܘܒܐ; — D F ܘܪܘܒܐ au lieu de ܘܐܦܘܬܐ; — D F G ܛܠܘܡܝܘܬܐ au lieu de ܡܩܛܘܠܘܬܐ; — H ܗܘ ܒܐܝܕܝ; G ܗܘ ܠܗ ܒܐܝܕܝ.

l. 14. G H omm. ܗܘܐ; — D F ܢܦܫܩܘܬܐ au lieu de ܗܘܐ ܢܦܩܝܢ.

l. 15. D F ܕܐܠܐ; — D F G H omm. ܡܫܬܟܚܢܝܢ ܘܠܐ; — D H ܢܡܘܣܘܢ, G ܢܡܘܣܐ, F ܢܡܘܣܐ.

l. 16. D F G H ܕܫܒܝܢܐ; — G om. ܗܘܐ après ܘܒܝܬܐ; — D F G ܠܗܘܢ ܒܝܬܐ ܕܡܢܐ ܟܬܘܒܬܐ au lieu de ܕܡܢܐ ܒܝܬܐ ܘܟܠܗ.

l. 17. H om. ܕܡܢܐ; — H ܠܗܘܢ ܒܝܬܐ ܘܟܠܗ au lieu de ܟܠܗ ܐܠܐ ܘܟܠܗ; — G H omm. ܕܫܘܪܝܐ; — D F G omm. ܗܘܐ.

l. 18. H ܘܐܠܐ; — F ܩܕܡܝܬܐ ܫܘܝܐ au lieu de ܫܘܝܐ ܩܕܡܝܐ.

p. ܠ, l. 2. D F G H omm. ܕܪܒܐ; — D F G H ܒܗ au lieu de ܒܗܝ.

l. 3. H om. ܗܘܐ.

l. 4. D ܘܡܬܢܛܪܝܢ; — D F ܬܠܝܬ au lieu de ܬܠܝܬܗ; — F ܕܡܢܐ ܕܝܢ.

l. 5. D F ܕܡܘܬܗ au lieu de ܡܘܬܗ.

l. 6. D F G H ܗܘܐ ܡܫܬܟܚܢ ܠܐ au lieu de ܡܫܟܚ ܠܐ ܗܘܐ; — F ܗܘܐ ܠܝܬ; — D écrit ܦܪܘܩܗ.

l. 7. G H ajj. ܗܘܐ après ܐܝܟܢ.

l. 8. D F ajj. ܐܚܪܢܐ après ܡܢ; — G ܕܢܦܫܬܗܘܢ; — D F G H ܕܐܝܠܝ au lieu de ܕܐܝܠܝܢ.

l. 9. D F ajj. ܗܘܐ après ܐܬܬܣܝܡ; — D ܐܬܬܣܝܡܬ.

l. 10. F aj. ܕܗܠܝܢ après ܗܘ; G aj. ܡܢ après ܗܘ.

l. 11. D F G H ܗܘܡܐ au lieu de ܗܘܡܝܬ; — F ܚܕܝܘ au lieu de ܐܚܕ; — H aj. ܗܢܘ après ܐܚܕ; — D F G H ܕܠܡܠܟܐ.

l. 12. H ܐܠܗܐ; — D F omm. ܗܘܐ; — D F G H (H ܡܠܟܘܬܐ) ܡܢ ܩܕܡܝܢ (F ܩܕܡ) ܡܫܬܥܝܐ.

l. 13. D ܗܘܐ ܐܝܟܢ.

l. 14. D F ܡܢ ܘܠܐ, G H ܡܢ ܘܠܐ, au lieu de ܡܢ ܠܐ ܗܘ; — G H ܡܢ ܫܘܠܛܢܗ; D F ܗܢܘ (D ܕܫܠܝܛܝܢ) ܕܫܠܝܛܝܢ.

l. 15. H om. ܡܫܬܪܝܢܐ; — D F G H omm. ܐܬܬܩܢܘ ܘܡܢ ܟܠܗ ܚܝܠܐ.

p. ܒܟ, l. 2. G om. ܗܘܐ; — H ܠܐܘܗܝ̈ܒ.

l. 3. G om. ܐܝܟ; — D F ܘܝܟ (D ܕܝܟ) ܘܕܝܟ; — F ܟܝܢܝܐ ܐܝܟ̈ܢ; — D F ܘܟܢܘܐ; — H ܗܢܘܢ au lieu de ܗܢ.

l. 4. F G H ܕܕܐܝܬ.

l. 5. D F G H ܗܝܟ ܠܗܢ au lieu de ܗܘ ܠܗܘܢ.

l. 6. D F G omm. les mots ܚܢܢ ܕܚܝܠܐ ܗܘ ܡܫܡܫܐ ܡܝܬܐ.

l. 7. D F ܗܢ ܠܐܬ ܗܘܐ ܕܐܝܬ ܕܠܡܫܟܚܝܢ; H ܕܠܡܫܟܚܝܢ ܗܘܐ ܕܐܝܬ ܠܗ ܠܐܬ; G même leçon que H, sauf ܗܢܘܢ au lieu de ܗܢ; — G ܦܩܕ.

l. 8. G ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܗܟܝܠ ܡܫܡܫܢܐ ܢܒܝܐ; — D F H omm. ܡܫܡܫܢܐ; — D F ܘܗܟܢ au lieu de ܘܗܟܢ.

l. 9. H ܩܘܣܛܢܛܝܢܘܣ; — D ܩܘܣܛܢܛܝܢܘܣ.

l. 10. F ܐܒܘܗܝ ܘܡܠܟܐ ܐܝܟ̈ܢ.

l. 11. D ܩܘܣܛܢܛܝܢܘܣ; — D F ܥܘܗܕܢܐ au lieu de ܥܠ ܐܝܟ̈ܢ ܗܠܝܢ; — G ܩܘܣܛܢ, H ܩܘܣܛܢ; — D F ܢܝܩܐ au lieu de ܩܘܣܛܢ.

l. 12. D F ܠܝܩܘܪܐ au lieu de ܐܝܩܪܐ; G ܐܝܩܪܐ, sans ribbui; — D F ܡܠܟܘܬܐ, sans ribbui; — D F G H omm. ܘ ܡܫܡܫܢܐ.

p. ܠܓ, l. 1. D F ajj. ܩܕܝܫܐ ܘܢܨܝܚܐ avant ܡܠܟܐ ܢܨܝܚܐ; — H ܡܩܕܫܢܐ au lieu de ܡܠܟܐ; — H ܩܘܣܛܢܛܝܢܘܣ; D ܩܘܣܛܢܛܝܢܘܣ et om. le point après ܡܠܟܐ; F ܗܘ ܩܘܣܛܢܛܝܢܘܣ; — F G ܐܒܝܕܘܬܐ; — D F ajj. ܡܩܕܫܐ après ܕܡܠܟܘܬܐ.

l. 2. H om. ܡܫܡܫܢܐ; — D G ܡܫܡܫܢܐ, F ܡܠܟܐ ܡܫܡܫܢܐ, au lieu de ܡܫܡܫܢܐ; — H om. ܕܗܘܢ; — D F ajj. ܕܗܢܘܢ après ܐܝܟ; — H ܕܟܠܗܘܢ au lieu de ܟܠܗܘܢ; — D F omm. ܟܠܗܝܢ.

l. 3. G ܘܐܝܟ.

l. 4. D ܩܘܣܛܢܛܝܢܘܣ; — après ܩܘܣܛܢܛܝܢܘܦܘܠܝܣ, D F ajj. ܘܫܠܝܚܐ ܡܫܝܚܝܐ, H ܡܫܝܚܝܐ ܘܫܠܝܚܐ, G ܘܗܢܘܢ ܘܫܠܝܚܐ ܡܫܝܚܝܐ; — H ܡܕܝܢܬܐ; — D F ܐܝܟ ܕܐ au lieu de ܡܕܝܢܬܐ.

l. 5. D F G H ܐܢܫ ܡܢ au lieu de ܐܢܫܐ ܐܝܟ ܐܢܫ ܠܡܐ ܗܠܝܢ; — D F G H ܡܠܐ au lieu de ܐܝܟ; — D F ܐܝܟܢܐ ܘܠܢ, G H ܐܝܟܢܐ ܠܢ ܡܢ, au lieu de ܐܝܟܢܐ.

l. 6. H ܗܘ ܡܠܟܐ au lieu de ܡܠܟܐ; — F aj. ܗܘ après ܗܘ.

l. 7. H ܕܐܝܬܝܗܘܢ au lieu de ܐܝܬܝܗܘܢ, et om. ܗܘܢܘܢ ܠܐ ܡܠܟܐ.

l. 8. H om. ܡܢ; — D om. ܗܘܐ; — H ܐܒܗܬܐ (*sic*); D F G ܠܐܒܗܬܢ au lieu de ܐܒܗܬܢ.

p. ܠܘ, l. 17. G aj. ܡܢܗ après ܢܦܫܗ; — D F ܘܠܐ ܫܟܝܢ.

p. ܠܙ, l. 1. D F omm. ܟܘܠ.

l. 2. D ܕܐܘܩܠܝܕܣ, F ܕܐܘܩܠܝܕܝܣ, G ܕܐܘܩܠܝܕܝܣ, H ܕܐܘܩܠܝܕܝܣ (sic); — D F ܒܗܘܢܝܐ.

l. 3. G ܐܣܟܝܡܐ au lieu de ܐܣܟܡܐ; — D G ܠܐܚܪܢܐ.

l. 4. D ܘܐܠܟܣܢܕܪܘܣ, F ܘܐܠܟܣܢܕܪܘܣ, G ܘܐܠܟܣܢܕܪܘܣ, H ܘܐܠܟܣܢܕܪܘܣ.

l. 5. D F omm. ܠܐܠܟܣܢܕܪܘܣ ܘܟܠܗ ܐܦܣܩܘܦܐ ܩܕܝܫܐ; — G H ܐܦܝܣܩܘܦܐ.

l. 6. G ܡܠܟܬܐ; — G ܗܘܐ ܕܐܝܬ au lieu de ܕܐܝܬ ܗܘ.

l. 7. D F G ajj. ܗܘܘ après ܘܐܬܘ; — H ܕܐܬܪܘܬ ܡܕܝܢܬܐ; — F écrit ܕܐܬܪܘܬ.

l. 8. D ܘܕܒܩܠ; F G ܘܕܒܩܠܗ; — H ܘܒܩܠܗ; — D F omm. depuis les mots ܗܘܘ ܟܕ ܥܒܕܝܢ inclusivement, jusqu'aux mots ܐܝܟ ܕܢܣܒ ܘܐܦܠܐ (l. 10) exclusivement.

l. 11. G ܘܫܡܥ au lieu de ܘܫܡܥܘ; — D F ܘܥܡܗ au lieu de ܘܥܡܗ; — D ܠܐܠܟܣܢܕܪܘܣ, H ܠܐܠܟܣܢܕܪܘܣ.

l. 12. D F G H ܗܢܐ ܟܠ ܥܡ ܦܩܕܐ au lieu de ܡܢ ܦܩܕܢܐ ܕܡܠܟܐ; — D F G H omm. ܐܢܫ; — D ܠܗܘܢ au lieu de ܠܗܘܢ; — F ܥܡܗܘܢ au lieu de ܟܠ.

l. 13. D F G H ܚܕܕܐ; — D H ܐܟܚܕܐ, G ܐܟܚܕܐ, F ܥܡ ܚܕܕܐ, au lieu de ܐܟܚܕܐ.

l. 14. G ܠܡܐܬܐ; — H ܘܐܬܟܢܫܘ, D F ܘܐܬܟܢܫܘ, G ܐܬܟܢܫܘ, au lieu de ܘܐܬܟܢܫܘܗ.

l. 15. F G H ܘܐܬܘ ܕܐܬܪܘܬ; — D F G H ܡܕܝܢܬܐ et ajj. ܕܒܝܬ.

l. 16. D F G H ܗܘܘ ܡܫܡܫܝܢ ܘܡܫܒܚܝܢ; — G ܘܩܪܒܘ; — D F ܗܘܘ ܩܪܒܘ; — G ܩܘܪܒܢܐ ܕܒܚܐ, sans ribbui; — H om. ܩܘܪܒܢܐ.

l. 17. G ܘܢܦܩ au lieu de ܘܢܦܩܘ.

l. 19. D F G H ܩܘܪܒܢܐ, sans ribbui; — D F ajj. ܗܘܐ après ܘܐܬܩܪܒ; — D ܕܐܘܩܠܝܕܣ, F ܕܐܘܩܠܝܕܝܣ, G H ܕܐܘܩܠܝܕܝܣ.

l. 20. D F G H ܘܗܝܡܢܘ.

l. 21. G ܘܫܡܥ; — F ܒܗܘܢܝܐ, H ܒܗܘܢܝܐ; — D F G H reportent ܥܠܘܗܝ après ܕܐܘܩܠܝܕܝܣ; — D ܕܐܘܩܠܝܕܣ.

l. 22. D F ܘܐܬܩܪܒܘ au lieu de ܘܐܬܩܪܒ; — D F G H ܐܢܫܝܢ; — D F G ajj. ܟܠ après ܐܢܫ; H aj. ܗܘܐ après ܐܢܫ.

p. ܠܚ, l. 1. D F ܟܕ ܫܡܥܘ ܘܠܐ; — H om. ܫܡܥ; — D F G H omm. ܗܘ; — D ܕܐܘܩܠܝܕܣ; — D F ܫܡܝ.

p. ܩܢ, l. 18. H ܟܪ̈ܘܒܐ au lieu de ܘܟܪ̈ܘܒܐ; — G H ajj. ܕܟܘܪ̈ܝܠܗ après ܗܘ; — D F ajj. aussi ܕܟܘܠܪ̈ܝܠܗ, mais omm. ܗܘ.

l. 19. Au lieu de la phrase ܘܐ̈ܠܐ ܐܡܬܝ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܟܘܠ ܟܠܗ ܘܐܬܦܢܝܗ ܘܐܬܦܢܝܗܘܢ, G H donnent ܘܡܢ ܗܘܐ ܟܘܠ ܟܠܗ ܠܐܬܦܢܝܘܗܝ ܟܠܗ ܠܐܢܫ̈ܐ ܕܠܡܘܬܘܢ; D *id.*, sauf ܘܐܬܦܢܝܘܗܝ et ܕܠܡܘܬܘܢ (*sic*); F *id.*, sauf ܘܐܦܢܝܘܗܝ.

p. ܩܢܐ, l. 1. G H ܕܐܬܩ̈ܛܠܠܘܢ; — D F ܡܫܠܡܐ ܟܠܗ ܡܢ ܟܠܢܗ au lieu de ܡܫܠܡܐ ܟܠܗ ܗܘܢܟܘܢ; — G ܫܠܡ au lieu de ܫܠܡܐ; — D F H ܒܬܫ ܘܡܢ au lieu de ܫܠܡܐ ܡܢ ܗܝܡܢ.

l. 2. D G H omm. ܗܘܢ; F ܟܠܢܗ au lieu de ܗܘܢ; — F ܡܫܠܡ au lieu de ܫܠܡ; — D ܡܢ au lieu de ܘܡܢ; — H ܡܗܡܢܐ pour ܡܗܡܢ; — H ܗܘܟܠܐ au lieu de ܗܟܠܐ; — D F ajj. ܡܟܠܬܐ après ܗܟܠ; — D F ܒܐܬܩܠܐ; — D F G H ܘܡܫܬܟܠܢܐ au lieu de ܘܐܦ ܕܪ̈ܚܡܐ.

l. 3. F aj. ܗܘܘ après ܡܫܬܪ̈ܝܢ; — D F ܡܫܬܪܝܐ, G ܡܫܬܐܪܝܐ, au lieu de ܡܫܬܪ̈ܝܢܐ ܕܡܫܬܠܡܢܘܬܐ; — D F ܦܪܣܘܦ̈ܐ, G ܦܪܣܘܦܘ̈ܐ, au lieu de ܦܪܘܣܘ̈ܦܐ; — H om. la phrase ܡܫܬܠܡܢܘܬܐ ܡܫܬܪ̈ܝܢ ܡܢ ܡܫܬܪ̈ܝܢܐ ܕܦܪܘܣܘ̈ܦܐ.

l. 4. H écrit ܡܬܟܪܒܢ; — D F G H omm. ܟܠܗ.

l. 5. D F ajj. ܗܘܐ après ܟܠܟܠܐ; — au lieu de ܡܢ ܐܢܫ̈ܐ ܕܕܝܢ̈ܐ ܠܐܡܝܬܐ ܢܦܫܬܗܘܢ, D F G H donnent ܠܐܡܝܬܐ ܢܦܫܬܗܘܢ ܡܢ ܐܢܫ̈ܐ.

l. 6. G om. ܕܝܢ; — D F ܚܝܝ ܡܢ ܡܫܠܡܢܘܬܐ et omm. ܕܝܢ; — H om. ܚܝܝ ܡܢ ܡܫܠܡܢ ܕܝܢ ܗܘܢܐ.

l. 7. H aj. ܕܝܢ après ܡܫܠܡܐ; — G om. ܡܢ ܟܠܗ ܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ ܕܐ̈ܠܗܐ ܠܐܠܗܘܬܐ.

l. 8. D F ܟܠܗ au lieu de ܡܢ ܟܠܗ; — H om. ܡܢ ܟܠܗ ܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ ܕܟܠܗܝܢ.

l. 9. D F G omm. ܗܘܐ; — D ܕܡܫܬܡܫܝܢ au lieu de ܕܡܫܝܢ; — D ܘܠܡܫܬܡܠܝܢܘܬܗ corrigé plus tard en ܘܐܠܡܫܬܡܠܝܢܘܬܗ; F ܗܘ ܘܐܠܡܫܬܡܠܝܢܘܬܗ; G ܐܘܠܡܫܬܡܠܝܢܘܬܗ; H ܐܘܠܡܫܬܡܠܝܢܘܬܗ.

l. 10. D F H omm. ܡܢ; — D H ܡܪܘܗܘܡܝܢ, G ܡܪܘܗܘܡܝܢ, F ܕܡܪܘܗܘܡܝܢ.

l. 11. D F G H omm. ܗܝ; — H ܕܝܠܗ; — D F ajj. ܘܡܫܬܠܡܢܐ après ܐܠܐ.

l. 13. D F G H ܘܡܫܬܠܐ; — D F G H ܐܝܟ au lieu de ܐܝܟ ܗܠܝܢ.

l. 14. D F G H ܢܫܡܝܢ au lieu de ܡܫܡܝܢ; — D F G H omm. ܡܢܗܘܢ ܕܡܫܬܡܫܝܢ; — D F ajj. ܗܘܘ après ܡܫܬܡܠܝܢ.

l. 15. D F omm. ܟܘܠ.

l. 16. F G ܕܘܟܝܢ; — H aj. ܡܢܗܘܢܐ après ܕܗܘܟܝܐ; — D F ܠܗܘܢ au lieu de ܠܗܘ.

p. ܡܘ, l. 17. D ܐܬܘܗܝ *(sic)*; — D F G H ܕܡܢ au lieu de ܡ̈ܢ.

l. 18. D F G H ܕܗܘܐ ܡܫܬܠܛ au lieu de ܗܘܐ ܠܐ; — D F G H ܦܠܘܪܐ au lieu de ܦܠܘܪܘܢ.

l. 19. Dans E, ܘܗܘܬܐ semble avoir été corrigé plus tard en ܘܗܘܐ.

p. ܡܙ, l. 1. G om. ܠܗ ܗܘܐ; — D F ajj. ܟܝܢܐܝܬ après ܠܗ; — F aj. ܠܗ ܗܘܐ après ܘܡܬܦܣܝܢ.

l. 2. D F G ܕܐܡܪ au lieu de ܕܕܐܡܪ; — H om. la phrase ܘܡܫܝܚܘܬܐ ܠܗܘܢ ܗܘܐ ܡܫ̈ܝܚܢ ܗܠܝܢ ܕܕܐܡܪ ܐܡܪܝܢܬܐ.

l. 3. G ܗܘ au lieu de ܗܠܝܢ; — H ܡܬܟܢܫܢ au lieu de ܡܢ ܡܬܟܢܫܢ; — D F G H omm. ܗܘܐ; — H om. ܠܗ.

l. 4. D F ܗܘܐ ܡܫ̈ܝܚܢ au lieu de ܗܘ̈ܝ ܡܫ̈ܝܚܐ; — D F G H ܡܬܦܠܠܝܢ; — D F H ܕܡܢ ܗܘܐ ܕܡܫܝܚܐ; G ܡܢ ܗܘܐ ܕܡܫܝܚܐ.

l. 5. D F H ܕܐܘܠܨܢܗܘܢ, G ܕܐܘܠܨܢܗܘܢ, au lieu de ܕܐܘܠܨܢܗܘܢ; — D F G H ܕܐܘܠܨ au lieu de ܡܢ ܐܘܠܨ.

l. 6. D F G H ܐܦܠܐ au lieu de ܦܠܐ; — D F G H ajj. ܡܢ après ܗܘܐ ܠܗ.

l. 7. G H ajj. ܗܘ avant ܡܫܝܚܐ.

l. 8. G ܠܐ ܠܘ pour ܘܠܐ; — D F H ܐܝܟܢܐ ܠܘ; — D F G H ajj. ܗܘܝ après ܐܠܘܗܝ, et ajj. ܗܘܝ après ܕܡ̈ܢ; — F aj. ܟܝܢܐܝܬ après ܠܗ.

l. 9. D F G H ܘܡܬܦܣܝܢܬܐ.

l. 10. E G ܡܫܝܚܘܬܐ; F ܡܫܝܚܘܬܐ; — D F ܕܡܢ ܡܫܝܚܐ au lieu de ܗܘܐ ܕܡܢ ܡܫܝܚܐ; — G aj. ܗܘ avant ܡܫܝܚܐ; — H om. ܡܫܝܚܐ ܕܡܫܝܚܐ.

l. 11. H ܦܫܝܛܬ au lieu de ܦܫܝܛ; — D F G ܕܐܬܚܙܝܘܗܝ ܦܫܝܛܬܐ; — D F G H omm. ܡܢ ܠܗܘܢ ܡܢ ܠܐ ܡܢ.

l. 12. F ܝܗܒ au lieu de ܡܬܝܗܒܐ; — H ܡܠܬܐ ܡܬܝܗܒܐ; — F ܡܬܚܫܚܢܘܬܐ ܫܠܝܚܐ au lieu de ܚܫܚܘܬܐ ܫܠܝܚܐ.

l. 13. G H reporte ܕܡܢ après ܡܢܗ; — D ܦܠܐ ܕܡܬܠܒܟ ܡܢ ܡܢ ܗܠܝܢ ܕܐܠܗܘܬܗ; F *id.*, mais aj. ܗܘ après ܦܠܐ; — H ܡܬܦܣܝܢܘܗܝ au lieu de ܡܬܦܣܝܢܗ.

l. 14. F aj. ܗܘܐ après ܕܡܫܝܚܐ; — H ܡܫܝܚܐ ܗܘ au lieu de ܡܫܝܚܐ ܕܡܫܝܚܐ.

l. 15. D F ajj. ܡܠܟܐ après ܘܡܫܝܚܐ.

l. 16. G H omm. la phrase ܡܢ ܡܠܟܐ ܠܗ ܘܐܡܪ. ܡܠܟܐ ܗܘ ܘܠܐ ܘܡܫܝܚܐ; D F remplacent la même phrase par ܐܡܪ ܡܢ ܠܗ; — D F ܗܠܝܢ au lieu de ܗܠܝܢ.

l. 17. H ܡܫܝܚܘܬܗ ܡܢ; — G om. ܡܫܝܚܘܬܗ; — D F G ܕܡܢ au lieu de ܡܢ.

p. ܢ, l. 14. F G ܠܡܘܪܢ; — H ܐܘܠܨܢܐ ܗܘ ܐܠܗܐ ܡܢ ܠܥܠ ܕܡܢ ܡܢ; D F ܐܠܗܐ ܡܢ ܐܘܠܨܢܐ ܗܘܐ ܠܥܠ ܕܡܢ ܡܢ; G *id.*, sauf ܗܘ pour ܗܘܐ.

l. 15. G H ܠܟ au lieu de ܡܪܢ; D F omm. ܡܪܢ; — D F G H ܕܡܫܝܚܐ; — G ܠܡܪܢ; — D F G H ajj. ܠܥܠܡ après ܡܪܢ.

l. 16. G H ܠܘܩܒܠ ܐܝܟ; D F ܠܘܩܒܠ ܐܝܟ.

l. 18. H om. ܐܝܟ; — D E F ܠܥܠ au lieu de ܡܪܢ.

l. 19. D F ܡܫܝܚܐ.

l. 20. D F G omm. ܟܠܗ; — G écrit ܢܬܒܥܘܢ et om. ܡܢ; — D ܕܥܠ, F ܠܥܠ ܡܢ ܗܘܐ, au lieu de ܘܥܠ; — G ܐܘܪܚܐ ܘܐܦ . ܠܥܠܡ; — H omet les mots ܟܠܗ ܐܢܫܐ ܘܐܦ ܘܥܠ . ܐܘܪܚܐ ܡܢ ܢܬܒܥܘܢ; — D F G ܟܠܗ au lieu de ܟܠܗܘܢ.

p. ܢܐ, l. 1. D F ܐܝܟܢ au lieu de ܐܝܟܢܐ; — D F ܗܘ au lieu de ܗܘܝܘ.

l. 2. G ܐܬܬܨܝܪܘ, H ܐܬܬܨܝܪܘ *(sic)*; — D om. ܗܘ.

l. 3. D F G H ܡܫܝܚܐ ܕܡܢ ܐܠܗܐ ܠܗܘܢ ܟܠ.

l. 4. F ܘܡܬܬܢܝܚܝܢ au lieu de ܘܗܘܐ.

l. 5. D F ܟܠܗܘܢ au lieu de ܟܠܗ.

l. 6. D ܕܗܘܝܘ; — D F ܡܫܝܚܐ; — D F G H ܡܢܗ ܗܘܐ ܐܝܟ; — D ܐܬܚܙܝ ܗܘܐ, F ܐܬܚܙܝ ܡܫܝܚܐ ܗܘܐ, au lieu de ܡܫܝܚܐ ܗܘܐ.

l. 7. E ܗܘ au lieu de ܗܘܘ.

l. 8. H om. ܕܝܢ.

l. 9. H om. ܡܢܗ; — D ܐ——ܠܗܘܢ, corrigé plus tard en ܐܠܗܘܬܐ; — D F G H ܡܪܢ au lieu de ܡܫܝܚܐ; — D F ajj. ܗܘܐ après ܠܗ.

l. 10. D ܕܡܫܝܚܐ, corrigé plus tard en ܕܡܫܝܚܐ; F semble donner ܕܡܫܝܚܐ; — G H ܐܝܟ ܡܢ, D ܡܢ ܐܝܟ, F ܗܘܐ ܐܝܟ ܗܘ ܡܢܗ, au lieu de ܐܝܟ ܡܢ.

l. 11. D F H ajj. ܗܘܐ après ܡܢ; — F G H ܐܝܟܢܐ; — F aj. ܕܝܢ après ܐܝܟܢܐ.

l. 12. D F omm. ܟܠܗܘܢ ܡܢ.

l. 13. F G ܕܡܫܝܚܐ, H ܕܡܫܝܚܐ, D ܕܡܫܝܚܐ *(sic)*; — F ܐܠܗܐ ܡܢܗ; — D F omm. ܕ ܗܘܐ ܡܢ ܗܘ ܗܘ.

l. 15. E om. ܕܝܢ; — D H omm. ܐܝܟ après ܥܠ.

l. 16. F H ܟܠܗ; — D ܟܠܗܘܢ; F H ܟܠܗܘܢ; — D F H ܗܘ ܐܘܪܚܐ au lieu de ܗܘܐ ܐܘܪܚܐ; — G donne ainsi cette ligne et la suivante : ܐܠܗܐ ܡܢ : ܠܡܫܝܚܐ ܕܡܢ ܐܠܗܐ ܟܠ . ܐܘܪܚܐ ܗܘ ܟܠܗܘܢ ܟܠ . ܥܠ .

au lieu de ܒܐܝܕܝ, et F aj. ܗܘ après ܐܡܪܬ; — D F ܡܪܢܕ ܡܫܝܚܐ ܗܘܐ au lieu de ܡܫܝܚܐ ܕܢܦܫܗ.

p. ܩܕ, l. 3. H place ܐܢܬ après ܠܐ ܗܘܝܬ; — G ܐܢܐ au lieu de ܐܢܬ; — H ܐܬܚܙܝ; — D ܒܝܘܡܐ ܐܬܚܙܝ ܗܘ ܠܐ ܗܘܝܬ et om. ܐܢܬ; — F ܐܬܚܙܝ ܗܘ ܠܐ ܗܘܝܬ et om. ܐܢܬ ܒܝܘܡܐ.

l. 4. F aj. ܒܝܘܡܐ ܕܝܢ après ܡܫܒܚܐ; — G H ܐܢܫܝܢ, D F ܐܢܫܐ, pour ܐܢܫܐ; — H ܐܢܫ.

l. 5. D F G H ܟܠܗܘܢ; — H ܟܠ pour ܟܠܗ; — F ܟܠܗܘܢ pour ܟܠܗ.

l. 6. D F G H ܗܘܐ ܐܬܚܙܝ; — F ܠܐ ܟܠ au lieu de ܠܐ ܟܠܗܘܢ; — D F G H ܡܢܗ; — F aj. ܐܠܐ ܡܢ après ܡܢܗ; — F ܡܢ ܐܝ ܠܐ; — F H omm. ܗܘ.

l. 7. D F ajj. ܗܘ après ܡܫܝܚܐ ܐܝܟ; — F G ܒܡܘܬܗ.

l. 8. G ܗܘܐ ܕܒܝܬ; — D F ܒܥܘܬܗ.

l. 9. D F G ajj. ܗܘܐ après ܐܢܫܘܬܗ; — D F G H ܗܘܐ ܠܗ au lieu de ܕܐܠܗܐ; — F ܗܢܐ ܐܠܗܐ; H ܗܢܐ ܐܠܗܐ (sic).

l. 10. G H ܐܬܒܛܠܬ.

l. 11. H om. ܒܝܘܡܐ; — G répète ܢܘܗܪܐ ܡܪܢ après ܐܠܗܐ.

p. ܩܗ, l. 1. D F omm. ܗܕܐ ܕܬܫܒܘܚܬܐ; — G ܗܕܐ ܕܬܫܒܘܚܬܐ; — D ܝܠܕܐ ܕܠܐ.

l. 2. G ܐܝܟ ܕܠܐ; — D F ܢܘܗܪܐ ܕܠܐ; H ܢܘܗܪܐ ܕܠܐ (sic).

l. 3. F G ܘܡܢ; — F ܐܬܓܠܝܬ.

l. 4. D F ܗܘܝܘ ܕܐܝܟ; — F G ܒܡܘܬܗ; — G H ܕܡܫܝܚܐ.

l. 5. D G H ܗܘܐ ܕܝܢ, F ܗܘܐ ܕܝܢ pour ܗܘܐ ܕܝܢ; — D F G H ܡܫܝܚܐ ܕܢܦܫܗ; — H ܗܘܐ ܟܠܗܘܢ; — D F ܗܘܐ ܟܠܗܘܢ ܟܠܗ.

l. 6. G ܢܘܗܪܗ (sic); — H ܡܢ au lieu de ܕܡܢ, et om. ܐܦ.

l. 7. H om. ܗܘ après ܟܠܗ; — G H ܡܫܝܚܐ.

l. 8. G H omm. ܗܘ après ܐܢܐ, — D F ܗܘܐ au lieu de ܗܘ; — F ܒܝܘܡܐ ܕܟܠ; — G ܒܝܘܡܐ ܕܟܠ; — H ܒܝܘܡܐ ܕܟܠ (sic); — F G ܘܐܢܫ au lieu de ܐܢܫ ܡܢ.

l. 9. F H ܡܫܒܚܝܢ; — F ܘܐܬܐ; H ܘܐܬܐ; — H aj. ܗܘ après ܘܐܬܐ; — H ܡܢ au lieu de ܡܢ.

l. 10. F ܟܠ ܐܠܐ ܠܐ au lieu de ܠܐ ܟܠܗܘܢ; — F G ܡܫܒܚܝܢ; — D F H omm. ܐܬܚܙܝ; — D F ܕܢܦܫܗ.

l. 11. G H ܡܫܝܚܐ; — H ܡܢܗ; — D F G H ܟܠ ܡܢ ܠܐ ܗܘܐ au lieu de ܗܘܐ ܟܠ ܡܢ ܠܐ.

l. 12. D G ܗܘ; — H ܒܝܘܡܐ ܕܝܠܗ, D F G ܒܝܘܡܐ ܕܝܠܗ, au lieu de ܒܝܘܡܐ ܕܝ.

l. 13. F ܗܘ ܕܡܫܝܚܐ au lieu de ܕܡܫܝܚܐ; — D F ܗܘ au lieu de ܗܘ; — F ܒܝܘܡܐ au lieu de ܒܝܘܡܐ.

Seconde vie

P. ܩܢ, l. 1. D G omm. ܘܢܣܒ; D F G H ܕܢܬܩܒܠܘܢ au lieu de ܡܢ ܕܢܬܠܗ ܕܢܬܠܗ.

ll. 2 et 3. Au lieu de ces lignes, D ܘܬܫܒܘܚܬܗ ܘܬܕܡܘܪܬܗ ܡܛܠ ܕܟܠܗܝܢ ܠܗ ܕܡܢܗ ܐܬܝܠܕܬ ܐܝܟ ܕܒܡܪܢ ܕܡܪܝܡ ܘܟܠܗܘܢ ܢܫܐ ܕܦܪܝܫܝܢ ܐܠܗܐ ܗܘ. — F même leçon que D, et aj. en marge : ܕܫܡܝܐ ܘܡܢ ܠܗ ܡܛܠ; — G ܬܘܕܝܬܐ ܕܡܛܠ ܠܗ ܕܟܠܗܝܢ (sic) ܗܘ ܐܠܗܐ ܗܘ . ܡܪܢ ܕܟܠܗ ܗܘ ܘܡܫܝܚܐ ܕܒܬܘܠܬܐ ܕܬܫܒܘܚܬܗ ܠܗ ܕܠܥܠܡ ܕܗܘ ܡܛܠ . ܗܘܐ ܕܐܝܬܘ ܘܡܫܬܒܚ ܕܡܬܢܨܚܢ ܠܗ ܕܢܨܚܢܐ ܡܢ ܣܓܝܐ ܘܐܪܥܐ; — H ܠܗ ܕܒܬܘܠܬܐ ܕܡܠܟܘܬܗ ܡܛܠ ܕܟܠܗ. ܕܚܝܝܢ ܕܟܠ ܥܠ ܠܥܠܡܝܢ.

l. 4. H ܕܫܘܒܚܐ ܠܥܠܡܝܢ au lieu de ܕܫܘܒܚܐ; — D F omm. ܐܠܗܐ ܕܡܪܝܐ.

l. 5. G om. ܘܗܘ; — F om. ܗܘ et donne ܕܡܫܝܚܐ au lieu de ܕܡܠܟܐ.

l. 6. Après ܐܝܬܘܗܝ, D G ajj. ܕܠܥܠܡ ܕܫܘܒܚܐ ܡܠܟܘܬܗ ܐܦ; et après ces mots G aj. encore : ܘܡܫܒܚ ܗܘ ܐܠܗܐ ܚܝܠ ܠܗ ܘܠܗ ܥܠ ܕܡܠܟܘܬܗ ܕܡܢ ܕܫܡܝܐ ܘܡܥܒܪ. ܕܫܡܝܐ.. ܕܡܠܟܐ ܘܫܡܝܐ ܘܐܪܥܐ ܕܫܡܝܐ. ܕܢܗܘܐ; — G om. ܐܦ.

l. 7. D F ajj. ܗܘ après ܐܝܬܝ (D écrit ܐܝܬܝܗ).

l. 9. D F omm. ܕܗܘܝܘ ܥܠ; — F G écrivent ܢܗܘܘܢ.

l. 10. F ܕܡܫܝܚܐ au lieu de ܕܡܠܟܐ ܕܢܬܠܗ; — H ܕܬܠܡܝܕܘ; — D F ܠܗܘܢ ܥܠ ܥܠ au lieu de ܕܠܗܘܢ ܠܟܠܗܘܢ.

l. 11. H ܘܫܠܛܢܐ; — D F G ܕܝܘܠܦܢܐ ܘܗܘ.

l. 13. G ܕܫܒܚܘܗ et om. ܕ ܗܘ ܘܡܫܝܚܐ.

l. 14. F G ܕܢܗܘܘܢ; — G om. ܕܬܠܡܝܕܐ.

l. 15. D ܕܝܢ au lieu de ܓܝܪ; — F ܕܗܘ au lieu de ܓܝܪ.

l. 16. F ܕܡܫܝܚܐ au lieu de ܕܡܠܟܐ; — D F H ܗܘ au lieu de ܐܝܟܢܐ; — G om. la ligne.

p. ܩܘ, l. 1. D aj. ܓܝܪ après ܘܢܣܒ; — D H ܗܘܐ au lieu de ܗܘܘ; — D ܢܗܘܘܢ; — D H ܘܐܬܐ au lieu de ܘܐܬܐ; — au lieu de cette ligne, F donne ܕܡܫܒܚܢܘܬܐ ܘܐܬܐ ܓܝܪ ܢܗܘܘܢ; — G om. la ligne.

l. 2. D F G H omm. ܠܗܘܢ; — F om. ܡܢ; — D F G H ܐܬܕܪܟ

ܪܘܚܐ; — D aj. ܡܢܗ après ܠܡܘܬܐ; — F ܡܢܗ au lieu de ܠܡܘܬܐ, et aj. ܐܦܣܩܘܦܐ après ܪܘܚܐ; — H om. la ligne.

p. ܠܘ, l. 20. F ܗܢܟܐ ܗܘܐ ܡܫܝܚܐ ܕ ܐܦܣܩܘܦܐ ܕܟܠ ܡܢܗܝܢ ܐܬ; — G ܘܩܫܝܫܐ ܐܦܣܩܘܦܐ ܡܢܗܝܢ; — H reprend à ܗܟܢ ܐܬܟܢܟ; — DFH omm. ܗܕܐ; — G ܐܬܟܢܟ ܡܢ ܗܘ et om. ܕܒܠܠܢ.

l. 21. BG omm. ܟܠܗ ܡܢ; — G ܗܟܢܐ ܕܗܢܐ au lieu de ܕܗܟܢܐ; — DF ܕܦܘܠܚܢܐ au lieu de ܡܢ ܦܘܠܚܢܐ; — G om. ܗܘ.

l. 22. F ܐܬܡܠܟܘ; — C ܕܡܫܝܚܐ ܕܡܠܟܗ au lieu de ܕܡܠܟܘܬܐ; — C H omm. ܡܠܟܗ avant ܕܐܬܟܢܟ; — G om. les mots ܕܗܘܐ ܡܠܟܗ ܕܡܠܟܘܬܐ ܡܫܡܠܝܗ; — GH ܘܐܦ au lieu de ܐܦ; — C aj. ܟܠܗ après ܡܠܟܗ ܐܦ.

p. ܠܙ, l. 1. C aj. ܗܘܐ après ܐܬܟܢܫܘ; — G ܐܬܟܢܫܘ ܕܟܠܗܘܢ ܐܦܣܩܘܦܐ ܕܐܬܪܘܬܐ ܘܡܕܝܢܬܐ; — G ܕܟܠܗ ܣܘܥܕ au lieu de ܟܠܗ ܣܝܥܐ; — C ܟܠܗ ܣܝܥܐ ܐܬܟܢܫܘ au lieu de ܗܘܐ ܐܬܟܢܫܘ ܟܠܗ ܣܝܥܐ; — D aj. ܣܓܝܐܐ, F aj. ܟܠܗܘܢ ܣܓܝܐܐ, après ܗܘܐ ܐܬܟܢܫܘ; — E ܘܟܠܗܘܢ pour ܘܟܠܗܘܢ.

l. 2. C om. ܟܠܡܫܝܚܐ et donne ܡܫܝܚܘܬܐ au lieu de ܡܫܝܚܐ; — BG ܘܡܫܝܚܐ ܘܡܢܗܝܢ, (G ܘܡܫܝܚܐ); — EH ܡܫܝܚܐ; — E ܡܢܗܝܢ; — F ܡܢܗܝܢ ܟܠܗ ܘܐܦ; — G ܘܐܬܟܢܫܘ ܟܠܗ au lieu de ܘܡܬܟܢܫܘܢ; — B ܘܟܠܗ.

l. 3. D ܕܒܪܘܚܗ au lieu de ܕܒܪܗ; — G aj. ܕܐܬܡܠܟܘ après ܕܒܪܗ; — DF ajj. ܗܘ après ܡܫܝܚܐ; — G ܘܐܬܝܗ ܡܫܝܚܐ ܘܕܒܪܗ ܘܡܫܝܚܗ.

l. 4. G ܢܦܫܗ au lieu de ܢܦܫܗ; — après ܡܫܝܚ., C ajoute : ܕܡܬܟܢܫܝܢ ܕܡܠܟܗ ܘܕܡܫܝܚܐ ܘܟܠܗܘܢ ܡܬܩܪܝܢ ܕܐܬܡܫܚܘ ܟܠܡܫܝܚܐ ܡܢ ܐܬܟܢܟܠܐ ܕܡܫܝܚܘܗܝ: ܠܟܠܗ ܐܟܘܬ ܗܘܝܘ ܘܡܫܝܚܐ ܘܡܫܝܚܘܬܐ ܕܒܪܫܝܬ ܗܢܘܢ. ܡܢ ܥܠܡܐ ܕܗܘܐ ܗܘ ܕܟܠܡܫܝܚܐ: ܟܠ ܐܡܪܝܢ ܕܐܬܡܫܚ ܟܠܗܘܢ ܡܫܝܚܐ ܕܡܫܝܚܐ ܕܡܫܝܚܘܗܝ. ܘܟܠܗܘܢ ܟܠܗܘܢ ܡܫܝܚܐ ܕܡܠܟܗ: ܟܠ ܠܟܠܗ ܘܡܫܝܚܐ ܘܡܫܝܚܐ ܘܡܫܝܚܘܬܐ ܡܫܝܚܘܬܗ ܕܡܫܝܚܐ ܟܠܡܫܝܚܐ ܐܡܝܢ ::

l. 5. C ܕܗܟܢܐ au lieu de ܟܠܗ ܕܗܟܢܐ; — D om. la ligne; — E porte seulement ܡܫܝܚܐ ܡܫܝܚܘܬܐ ܡܫܝܚܘܬܐ, et H ܡܫܝܚܐ ܡܫܝܚܘܬܐ; — F ܡܢ ܗܟܢܐ ܕܟܠܗ ܡܫܝܚܘܬܐ ܡܫܝܚܘܬܐ ܡܫܝܚܐ ܡܫܝܚܐ ܟܠܡܫܝܚ. ܡܫ: ܕܟܠܗ; — G ܕܗܟܢܐ ܡܫܝܚܘܬܐ ܡܫܝܚܘܬܐ ܡܫܝܚܐ ܕܟܠܗ ܀

p. ܩܢܚ, l. 6. G ܡܢ ܐܒܐ ܥܠ au lieu de ܠܐܒܐ; — B om. ܘܡܫܠܡܢܘܢ; — B F G ܠܕܝܢܝܘܬܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 7. C ܗܘܐ au lieu de ܗܘܐ ܗܘܐ; — C G ܡܫܬܟܚܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 8. C ܘܡܬܚܪܐ, F ܘܡܬܚܪܝܢ; — B G reportent ܫܪܝܪܬܐ après ܘܡܬܚܪܐ; — G om. ܥܠ ܐܢܫܐ; — B C G omm. ܡܢܗ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 9. B C ajj. ܠܐܢܫܐ après ܠܡܪܐ; — D F ajj. ܘܡܫܠܡܢܘܢ ܠܗ ܕܚܛܗܐ après ܠܡܪܐ; — G aj. ܥܠ ܚܛܗܐ ܕܐܢܫܐ après ܠܡܪܐ; — C D ܡܫܠܡܢܘܬܗ, sans ribbui; — H om. la ligne; — E manque.

l. 10. D F ܘܐܢܫܐ pour ܥܠ ܐܢܫܐ; — C ܗܘܐ ܡܪܐ; — C aj. ܡܫܠܡܢܘܬܐ après ܘܡܫܠܡܢܘܬܗ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 11. C om. ܕܡܫܝܚܐ, et aj. ܠܡܫܠܡܢܘ après ܐܢܫܐ; — D ܡܫܝܚܐ ܗܘܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 12. F G ܡܫܬܟܚܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 13. G ܘܕܡܫܝܚܐ au lieu de ܕܡܫܝܚܐ ܘܡܫܠܡܢ; — B ܘܐܬܒܪܝܬܐ, F ܘܐܝܟ ܕܐܬܒܪܝܬܐ; — G ܕܠܐ au lieu de ܕܠܐ; — C ܘܡܫܠܡܢ ܕܡܫܝܚܐ ܐܝܟ ܕܐܬܒܪܝܬܐ et om. ܗܘܐ ܕܠܐ; — C F G ponctuent ܘܕܡܫܝܚܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 14. D aj. ܘܕܡܫܬܟܚ, F aj. ܡܫܬܟܚ, avant ܘܕܐܢܫܐ; — B om. ܘܕܐܢܫܐ; — G ܘܕܡܪܝܐ au lieu de ܘܕܐܢܫܐ; — G ܡܢ ܕܡܪܝܐ ܗܘܐ au lieu de ܗܘܐ ܡܢ; — G ܘܥܠ au lieu de ܕܥܠ ܗܘܐ; — C om. ܘܡܫܠܡ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 15. C ܡܢ ܡܫܝܚܐ ܕܡܫܠܡ au lieu de ܥܠ ܕܡܫܝܚܘܬܗ; — D F ܥܠ ܕܡܫܝܚܘܬܗ ܠܡܫܠܡ; — G ܥܠ ܐܡܫܝܚܐ ܕܡܫܝܚܘܬܗ; — C om. ܗܘܐ ܡܢ et donne ܘܡܫܠܡ ܗܘܐ ܡܫܝܚܐ; — G ܗܘܐ ܡܢ ܕܡܫܝܚܐ ܘܐܢܫܐ; — B om. ܐܢܫܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 16. C om. ܕܡܪܝܐ; — D F ܘܐܪܥܐ; — C D ܐܝܟ, F ܡܢ, au lieu de ܐܝܟ; — C ܠܐ au lieu de ܠܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 17. C ܒܗܘܢ au lieu de ܕܒܗܘܢ; — B D F ܘܡܫܠܡܢܘܬܐ (D F sans ribbui); — G ܡܢ ܡܫܠܡܢܘܬܗ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 18. F ܕܡܫܬܟܚ; G ܡܫܬܟܚ; — H om. la ligne; — E reprend à ܒܗ ܗܘܐ.

l. 19. C om. ܡܪܐ ܡܫܝܚܐ; — E G ܘܡܫܠܡ au lieu de ܘܡܫܝܚܐ ܘܡܫܠܡ; — C ܡܫܝܚܐ au lieu de ܡܫܝܚܐ, et aj. ܠܐܢܫܐ après

p. ܩܡ, l. 18. C ܗ̇ܘ ܡܨܐ; B D F G ܗܘܐ ܡܨܐ; — B ܡܫܬܟܚܝܢ, D E G ܘܐܫܟܚܢ, F ܘܐܦܢ ܐܫܟܚܢ, au lieu de ܕܡܫܟܚܝܢ; — C ܐܬܝܠܝܕܢ *(sic)*; — F ܗ̇ܘ ܘܒܗ, G ܗ̇ܘ ܘܒܗ̈, au lieu de ܘܗ̇ܘ.

l. 19. B place ܒܗ avant ܡܢܦܫܐ ܕܠܐ; — C ܐܢܫ au lieu de ܡܢܦܫܐ; — F G omm. ܒܗ.

l. 20. Après ܕܡܬܒܠܥ H donne : ܘܐܢܫ ܐܬܓܘܫܐ . ܠܐ ܢܩܦ . ܡܢ ܓܘܪܐ ܘܕܘܒܪܐ . ܐܝܟ ܕܬܩܢܐ, et reprend ensuite comme les autres mss. ܗܘܝܢ ܕܝܢ etc.; — B C F G H ܘܐܝܟ au lieu de ܘܐܝܟܢ; — G ܕܘܒܪܐ pour ܕܕܘܒܪܐ.

l. 21. E H ܡܬܦܫܩܢ au lieu de ܡܬܦܫܩܢ; G ܕܡܬܦܫܩܢ; — C D F G ܦܪܝܫܐ au lieu de ܦܪܝܫܬܐ; — F aj. ܡܢܝܢܐ après ܕܝܢ.

l. 22. B ܐܬܚܙܝ ܠܐ au lieu de ܕܚܙܝܬ; C D F ܚܙܝܬܗܘܢ; E G ܚܙܝܬ; H ܕܚܙܝܬܗܘܢ; — F aj. ܘܡܬܝܕܥܝܢ après ܠܗܘܢ; — F ܡܢ ܡܟܣܝܢܘܬܗ au lieu de ܒܟܣܝܘܬܗ; — G ܒܟܣܝܘܬܗ.

l. 23. B ܐܝܟ ܡܢ au lieu de ܡܢ ܩܕܡ; — D F ܗ̇ܘ ܡܢ ܩܕܡ; — G om. ܐܦ; — E G H ܕܝܢ ܒܪܝܬܐ au lieu de ܕܒܪܝܬܐ; — C ܡܬܝܕܥܢܘܬܗܘܢ.

l. 24. Cette ligne et les 18 premières lignes de la page suivante, jusqu'à ܗܘܬ ܠܗ exclusivement, manquent dans le ms. E dont un feuillet est perdu. — C ܐܠܗܘܬܐ ܕܝܢ; H ܕܝܢ ܐܠܗܘܬܐ ܕܝܢ; — B ܗܝ ܐܠܗܘܬܐ ܘܐܦ; — C G omm. ܗܝ; — D reporte ܗܝ ܘܐܦ après ܐܝܟ ܐܢܫ; — F ܗܝ ܐܠܗܘܬܐ ܘܐܦ ܐܝܟ ܐܢܫ ܘܐܦ ܐܠܗܘܬܐ : ܠܐ ܡܬܚܙܝܐ .

p. ܩܡܐ, l. 1. B . ܠܐ ܢܩܦ . ܘܐܦ ܠܐ ܕܝܢ ܐܬܓܘܫܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 2. C ܡܬܚܙܝܐ au lieu de ܡܬܚܙܝ; B ܡܬܚܙܝܢ; — B ܐܬܓܘܫܐ au lieu de ܡܢܝܢܐ; — D F G ܠܐ ܡܢܝܢܐ; C ܐܬܓܘܫܐ ܠܐ ܡܢܝܢܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 3. G ܗܘܐ ܐܦ pour ܕܗܘܐ; — C om. ܐܦ après ܠܐ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 4. G ܐܬܓܘܫܐ pour ܐܬܓܘܫܐ; — B place ܡܟܣܝܢ avant ܐܬܓܘܫܐ; — C om. ܡܟܣܝܢ; — D F ܡܬܚܙܝܢܘܬܐ au lieu de ܡܬܚܙܝܢ; — B ܐܝܟ au lieu de ܠܐ, et aj. ܡܢܝܢܐ après ܦܪܝܫܐ; — D F ܐܦ au lieu de ܠܐ; — C ܦܪܝܫܐ ܐܬܓܘܫܐ ܐܝܬ ܐܦ ܡܢ ܡܢ ܒܪ ܡܢ ܡܬܚܙܝܢ ܘܠܐ; — G ܦܪܝܫܐ ܡܢܝܢܐ ܐܝܬ ܐܦ ܡܢ ܒܪ ܡܢ; — H om. la ligne; — E manque.

l. 5. B ܐܝܬ pour ܕܐܝܬ, et om. ܡܢܝܢܐ; — C om. ܕܐܝܬ et donne ܐܝܬ au lieu de ܕܐܝܬ; — D ܐܝܬ pour ܕܐܝܬ, F ܐܝܬ ܡܢܗ; — G om. ܕܐܝܬ et ܡܢܝܢܐ; — H om. la ligne; — E manque.

p. ܟܒ, l. 5. G ܕܒܟܢܘܢܗ ܘܐܡܠܟܝܢ ܐܦܝܣܩܘܦܘܬܐ au lieu de ܘܕܒܟܢܘܢܗ ܣܝܡܗ; — F ܐܡܣܟܢܘܬܗܘܢ; — C H ܟܗܢܐ au lieu de ܐܠܝܬܐ, B D ܠܝܬܗ, F ܟܗܢܗ; — au lieu des mots ܡܢ ܟܣܪܘܢܝܐ ܡܣܟܢܘܬܗ ܐܠܝܬܐ, G donne ܟܣܪܘܢܝܐ ܠܗ ܗܘܐ ܡܣܟܢܘܬܗ ܠܗ ܗܘܐ ܡܢܟܣܢܝܢ ܐܬܝܐܠ ܡܢ ܘܢܚܐ ܡܢ ܠܗ. ܡܣܟܢܢ ܐܡܣܟ ܠܡܣܟܢܘܬܐ. ܟܗܢܐ ܪܒܐ.

l. 6. C om. ܕܠܝܬܐ; — D ܗܕܐ ܕܠܝܬܗ; — G ܪܒܬܐ ܕܠܝܬܐ, et om. ܗܕܐ; — E ܗܕܐ ܟܠܝܬܐ ܡܢܐ ܠܗ ܗܘܐ ܘܐܬܟܠܗܘܢ.

l. 7. B ܕܝܢ ܗܘ au lieu de ܗܝܕܝܢ; — E om. ܗܝܕܝܢ; — G ܐܡܠܟܘܢ au lieu de ܐܡܪ; — H om. ܠܗ; — B D E F G ܠܗܘܢ au lieu de ܠܗ; — H om. ܕܗܘܐ; — F aj. ܡܠܬܐ ܕܐܠܗܐ ܡܕܝܢܬܗ après ܕܗܘܐ; — C aj. ܠܗ après ܗܘܐ ܡܢܟܣ.

l. 8. F ܐܡܣܟܢܘܬܐ (sic); — E H ܕܟܗܢܐ ܘܠܟܗܢܐ; — A C ܘܟܗܢܘܬܐ; — C ܡܕܒܪܢܘܬܐ.

l. 9. F ܐܡܕܝܢܬܐ; — C D E F H ܠܐܦܝܣܩܘܦܘܬܐ; — B ܡܕܒܪܢܘܬܐ ܘܠܐܦܝܣܩܘܦܘܬܐ ܡܕܝܢܬܐ; — G ܡܕܒܪܢܘܬܐ ܠܐܦܝܣܩܘܦܘܬܐ ܘܟܗܢܘܬܐ ܪܒܐ ܘܟܗܢܐ ܡܕܝܢܬܐ.

l. 10. C aj. ܘܕܒܟܢܘܢܗ après ܕܝܢ, et écrit ܡܟܢܫܐ; — G om. ܗܟܢܐ, et aj. ܘܐܬܕܡܪ après ܠܗܕ.

l. 11. H ܗܘܐ ܐܝܟ ܐܬܪܐ ܕܟܠܢܫ ܡܠܬܐ; G ܗܘܐ ܕܟܠܢܫ ܘܡܠܬܐ ܐܬܪܐ ܒܟܠܗܘܢ ܘܡܟܪܙܢܘܬܐ ܕܝܢ; — B C D F H ܘܦܩܕ; — G ܠܐܢܫܝܢ ܕܡܢܟܣܢܐ.

l. 12. F G ܕܐܦܝܣܩܘܦܗ au lieu de ܕܐܦܝܣܩ; — G ܕܠܐܦܝܣܩ au lieu de ܕܠܐܦܝܣܩܘܦܐ; — C reporte ܟܘܪܗܢܐ après ܕܠܐܦܝܣܩܘܦܐ; — H ܠܡܟܢܐ ܕܠܐܦܝܣܩܘܦܐ ܟܘܪܗܢܐ ܗܘܐ ܐܝܟ; — F ܐܝܟܢܐ ܗܘܝܘ ܕܝܢ ܗܘܐ; — G ܗܘܐ ܐܝܟܢܐ ܡܟܢܫܝܢ ܠܘܬ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܗܘ ܕܝܢ; — E om. ܗܟܢܐ.

l. 13. B om. ܡܟܦܪܐ; — B D E F H ܕܠܟܠܗܘܢ au lieu de ܕܐܟܠܗܘܢ; — C om. ܡܟܦܪܢܐ ܗܟܢܐ ܗܘ, et donne ܐܝܟܢܐ ܐܠܗܘ ܗܘܐ ܠܗ ܟܠܢܫܐ ܕܡܟܪܙܢܘܬܗ; — G om. ܡܟܦܪܢܐ ܗܟܢܐ ܗܘ, et donne ܐܝܟ ܐܠܗ ܗܟܢܐ ܕܡܟܪܙܢܘܬܗ ܡܢ ܐܟܠܗܘܢ ܡܢ ܡܟܪܙܢܘܬܗ ܕܠܟܠܢܫܐ.

l. 14. F ܐܡܢܐ ܕܐܡܢܐ pour ܕܐܡܢܐ; — C G ܡܟܪܙܢܘܬܗܘܢ, H ܡܟܪܙܢܘܬܗ, au lieu de ܡܟܪܙܘܢ.

l. 15. C ܠܐܡܫܠܡܢܐ au lieu de ܐܡܫܠܡܢܐ ܗܘܐ; — G ܐܡܪܝܢ pour ܐܡܪܘ; — F ܕܝܢ au lieu de ܕܠܘܬ; — G aj. ܠܡܫܠܡܢܗܘܢ ܘܡܟܪܙܢܘܬܗܘܢ après ܡܟܪܙܢܘܬܗ.

l. 16. C F G H omm. ܗܘܐ.

l. 17. C ܐܢܫ ܠܗܟܢܐ au lieu de ܡܟܦܪܐ ܠܗܠܝܢ; — H ܠܡܟܦܪܐ et om. ܗܠܝܢ; — G aj. ܕܡܟܪܙܢܘܬܗ après ܡܟܦܪܐ; — G ܠܗ pour ܠܗܘܢ; — D F ܠܡܟܪܙܐ; — B E F G ܡܠܬܐ.

p. ܥܛ, l. 16. D F ܠܗܘ ܠܟܘܢܫܐ au lieu de ܠܟܢܘܫܬܗ; — H ܠܟܘܢܫܐ ܩܪܝܒ; — G ܫܘܠܛܢܐ au lieu de ܠܟܘܢܫܐ.

l. 17. B aj. ܘܐܬܬܗܘܢ après ܠܡܬܟܢܫܢܘܬܐ; — C aj. ܗܘܐ après ܐܬܟܢܫ; — B ܐܠܐ ܕܝܢ ܡܫܡܠܝܘܬܐ ܘܠܡܫܡܠܝܘܬܗ; — C ܐܠܐ ܗܘܐ ܠܡܫܡܠܝܘܬܗ ܠܡܫܡܠܝܘܬܐ; — G ܕܐܠܐ ܠܡܫܡܠܝܘܬܗ ܐܝܟ ܟܠܗ.

l. 18. D ܗܝܡܢܘܬܐ ܕܚܫܗ ܐܒܗܬܟ ܕܡܝܡܢ; F ܐܒܗܬܟ ܗܝܡܢܘܬܐ ܕܡܝܡܢ ܡܝܡܢ ܠܐ ܡܬܚܫܒܐ ܘܚܫܗ; — H ܘܚܫܘ ܠܘܩܒܠ ܗܘ ܠܗ ܐܚܝܢ ܐܢ ܕܝܢ ܠܐ ܡܬܚܫܒܐ ܐܒܗܬܟ; — C om. ܡܫܝܚܐ; D F ܘܡܫܝܚܐ; — B ܗܠܝܢ au lieu de ܗܠܝܢ; — C aj. ܐܢܫ après ܗܠܝܢ.

l. 19. B E ܕܡܫܝܚܘܬܐ; C F H ܕܐܬܡܫܝܚܝܢ; D ܕܐܬܡܫܝܚܘܬܐ; G ܕܐܬܡܫܝܚܘܬܐ ܕܝܢ; — F ܡܫܝܚܘܬܐ après ܐܡܪܝܢ; — G om. ܡܢ; — C ܐܡܪ ܠܒܢܝܢܫܐ ܡܫܝܚܘܬܐ au lieu de ܐܡܪܝܢ ܡܢ ܡܫܝܚܘܬܐ.

l. 20. G ܘܡܫܝܚܝܢ ܡܫܝܚܘܬܐ; — C ܡܢ au lieu de ܡܢ; — D ܡܢ au lieu de ܡܢ; — F ܘܡܬܚܙܝܢ ܐܬܚܙܝ au lieu de ܡܢ; — G ܐܡܪ ܘܡܫܝܚܢ au lieu de ܡܢ; — G om. ܡܫܝܚܘܬܐ.

l. 21. B om. ܠܟܘܢ, et donne ܗܘܘ ܕܡܫܡܫܝܢ au lieu de ܕܡܫܡܫܝܢ; — H ܘܡܢ au lieu de ܡܢ ܕܝܢ; — C om. ܗܠܝܢ ܕܡܫܡܫܝܢ ܠܗ; — G ܕܡܫܡܫܝܢ ܗܠܝܢ ܘܐܚܪܢܐ ܠܟܘܢ ܕܝܢ ܡܢ.

l. 22. G ܒܡܫܡܫܢܘܬܐ ܗܘ; — F ܒܡܫܡܫܢܘܬܗ; — H ܐܠܝܢ au lieu de ܗܠܝܢ; — B G H ܘܐܬܒܥܝܘܢ au lieu de ܘܐܬܒܥܝ; — D ܘܠܒܥܐ, F ܘܐܠܐ, au lieu de ܘܐܬܒܥܝ.

l. 23. G ܘܡܫܡܫܝܢ au lieu de ܕܡܫܡܫܝܢ; — B ܡܫܝܚܐ après ܢܦܫܗ ܠܗ; — D F ܗܘܐ ܢܦܫܗ, et omm. ܠܗ; — C ܡܫܡܫܢܐ; — G ܢܦܫܗ ܐܝܟ ܕܡܫܡܫܢܐ.

p. ܦ, l. 1. E ܡܫܡܠܝܐ au lieu de ܕܪܘܫܐ; — D E F G omm. ܗܘܐ; — E aj. ܗܘܐ après ܘܗܘܝ; — H om. ܡܫܝܚܐ.

l. 2. B D F ܡܚܐ au lieu de ܡܚܐ; — B écrit ܡܚܠܐ.

l. 3. C H ܡܫܡܠܝܢ au lieu de ܐܫܬܡܠܝܢ; — B E ܢܦܫܗ ܠܟܠܗ ܡܫܡܠܝܢ; D F ܢܦܫܗ ܠܟܠܗ ܘܐܫܬܡܠܝܢ; G ܐܢܦܫܗ ܠܟܠܗ, et om. ܐܫܬܡܠܝܢ; — G om. ܢܚܬܐ ܕܝܢ ܐܡܫܡܫܢܐ.

l. 4. H ܠܐ ܠܝܬ au lieu de ܠܐ ܠܝܬ; — C ܡܫܡܫܢܘܬܗ au lieu de ܡܫܡܫܢܘܬܗ; — E ܘܡܫܡܫܢܘܬܗ ܕܡܫܡܫܢܐ; — G ܡܫܡܠܝܢ ܠܗܘܢ ܗܘܐ ܠܝܬ ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ; — au lieu de notre phrase, F donne ܢܚܬܐ ܕܝܢ ܐܡܫܡܫܢܘܬܐ ܡܢ ܐܝܬ ܕܝܢ ܡܫܡܫܢܐ. ܡܫܡܠܝܐ. ܐܢܫ ܘܐܝܬ ܗܘ ܕܠܐ ܗܘܐ ܠܗ ܡܫܡܫܢܐ ܕܡܫܡܫ ܗܘܐ.; — D F ܘܗܘ au lieu de ܗܘ; — G H ܕܝܢ ܗܘ.

ܘܡܫܝܚܐ ܐܠܗܐ; — D F ܕܐܠܗܐ ܘܡܫܝܚܐ; — E ܡܫܝܚܐ ܘܐܠܗܐ; — C G ܟܠ pour ܟܠܗ.

p. ܟܗ, l. 3. B aj. ܐܡܪ ܠܡܪܗ après ܦܪܘܫܠܡܐ; — F G ajj. ܗܘܐ après ܟܡܪ; — B D E F G H ܡܪ ܟܠܐ ܘܟܠܐ.

l. 4. D F ajj. ܘܡܫܝܚܐ après ܟܡܪܝܐ; — B om. ܐܡܪ ܠܡܪܗ; — A B D E F G H ܘܟܡܐ; — H ܣܓܝܐܐܝܬ pour ܣܓܝܐܝܬ.

l. 5. D F ܗܘܐ ܐܚܝܗ; — G aj. ܟܡܪܝܐ après ܐܚܝܗ; — C om. ܐܡܪ; — F ܕܠܟܘܡܪܝܗܘܢ au lieu de ܕܠܟܘܡܪܝܗܘܢ; — G ܙܕܩܘܗܝ au lieu de ܟܘܪܗ; — F aj. ܘܠܟܘܡܪܝܗܘܢ après ܟܘܪܗ.

l. 6. B C ܕܡܣܪܗܒܘܬܗ ܘܠܐܦ; H ܕܡܣܪܗܒܘܬܗ ܘܠܐܦ (corrigé à la marge en ܘܠܐܦܠܐ); G ܕܡܣܪܗܒܘܬܗ ܟܠ ܗܘܐ ܘܠܐܦ; D F ܘܠܐܦ ܕܡܣܪܗܒܘܬܗ ܡܢ ܘܠܡܣܪܗܒ . ܗܟܢܐ; — B ܡܢ au lieu de ܘܟܘܢ.

l. 7. B F G omm. ܟܘܢ; — B D F G ajj. ܡܪܢܐ après ܕܟܡܪܝܢ; — E ܡܪܢܐ ܡܪܝܐ ܟܡܪܝܢ; H ܡܪܢܐ ܡܪܝܐ ܕܟܡܪܝܢ; — C ܕܟܘܠ ܣܘܟܠܢܐ ܠܐܠܐ.

l. 8. F G H ܐܬܦܠܣܘ; — G aj. ܗܘ après ܐܬܦܠܣܘ; — B ܗܘ ܦܪܘܫܠܝܐ; — F ܦܪܘܫܠܝܬܐ; — D F ajj. ܠܐ après ܡܪܝܡ; — G aj. ܐܢܫ après ܡܪܝܡ.

l. 9. B C E ܟܡܪܝܢ; H ܠܡܟܡܪܝܢ; G ܐܦ ܠܡܣܠܡܪܝܢ; D F ܠܡܣܠܡܪܝܢ; — B om. ܕܦܣܩܐ; H ܘܦܣܩܐ au lieu de ܕܦܣܩܐ; — C ܘܦܣܩܐ ܗܘ ܟܠ ܐܬܦܠܣܘ ܐܝܬܝܗ ܒܡܣܟܢܐ; — D F omm. ܕܦܣܩܐ et reportent ܐܝܬܝܗ ܒܡܣܟܢܐ après ܗܘ ܟܠ ܐܬܦܠܣܘ; — G ܗܘ ܟܠ ܐܬܦܠܣܘ ܐܝܬܝܗ ܦܣܩܐ ܒܡܣܟܢܘܬܐ.

l. 10. H ܡܢܘ pour ܡܢ; — C ܡܠܟܗ après ܡܠܟܘܬܐ; — D F omm. ܡܠܟܘܬܐ; — E om. ܡܪܢ; — C G ܕܡܪܢ; — D F ܠܥܠܡ au lieu de ܠܥܠܡ.

l. 11. C G ܠܐ ܠܟܡܪ; — D F ajj. ܗܘܐ après ܠܟܡܪ; — G ܗܘ au lieu de ܟܘܪܗ; — H ܘܐܬܟܢܗ; — D F ܗܘܐ ܘܡܫܡܠܐ ܘܐܬܟܢܗ.

l. 12. C ܦܪܘܫܠܝܐ au lieu de ܗܘ, et aj. ܟܡܪܝܐ après ܐܫܬܠܡܬ; — F G ܐܫܬܠܡ au lieu de ܐܫܬܠܡܬ.

l. 13. D ܗܘܐ ܡܟܢ, F ܗܘ ܗܘܐ ܡܟܢ; — H ܕܗܠܝܢ ܡܪܝܐ; — D F ܕܦܘܠܚܢܐ ܡܪܢܐ au lieu de ܕܡܪܝܐ; — G aj. ܘܡܠܟܗ ܟܘܪܗ après ܕܡܪܝܐ.

l. 14. B ܡܫܡܫܢܘܬܐ; — G ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ ܐܝܟܢܐ; — D F ܘܐܦ pour ܐܦ.

l. 15. D F omm. ܡܢ; — B D E G ܕܠܟܡܪ, F ܕܠܦܘܬ, au lieu de ܕܠܘܩܒ.

p. ܕ, l. 9. G aj. ܗܘܐ après ܡܢܐ; — F ܒܗܬܬܐ au lieu de ܒܗܬܬܗ; — DF ܡܬܒܣܡܝܢܗܘܢ pour ܢܬܒܣܡܘܢ; — G om. ܘܠܐ ܢܬܒܣܡܘܢ ܘܠܐ ܡܩܕܡܝܢ; — C ܢܬܒܣܡܘܢ ܘܠܐ ܡܩܕܡܝܢ ܕܠܐ.

l. 10. C ܐܫܬܪܪܬ; — H ܕܠܐܝܬ pour ܕܐܝܬ; — G aj. ܡܩܕܡܝܢ après ܕܐܝܬ; — D ܐܫܬܪܪܬ ܡܩܕܡܝܢ ܕܠܐܝܬ ܐܢܫ, F ܕܠܐܝܬ ܐܢܫ ܕܢܫܐܠ ܡܩܕܡܝܢ, et omm. ܡܬܒܣܡܝܢ; — F ܕܝܢ ܘܗܘ; — C ܐܢܫܐ pour ܐܢܫ.

l. 11. E F ܐܬܦܠܓ; — E F G H ܡܕܡ.

l. 12. E om. ܐܝܬܘܗܝ; — F G H ܘܐܬܬܣܝܡ; — D F ajj. ܟܠܗ après ܘܐܬܬܣܝܡ; C H ajj. ܟܠܗ après ܕܐܢܫ; — B ܘܟܠܗ ܕܫܬܐ ܗܘ ܐܢܫ ܕܒܥܝܪܘܬܐ ܟܠܗ ܕܐܢܫ.

l. 13. C om. ܐܢܫܘܬܐ; — C ܗܝܡܢܘ; — B ܘܟܠܐ et om. ܗܝܡܢ ܗܘ ܐܝ; — D F ajj. ܗܘܐ après ܟܠܐ; — B om. ܕܐܢܫܘܬܐ.

l. 14. C aj. ܡܬܒܣܡܝܢ après ܕܠܐܝܬ; — B ܡܬܡܫܚܢ au lieu de ܡܢ ܫܡܐ; — E ܗܝܡܢ et om. ܟܠܗ.

l. 16. D F ܟܠܗ ܐܝܬ; — C ܟܠܗ ܗܘܐ ܐܝܬ; H ܟܠܗܘܢ ܗܘܐ ܐܝܬ; — G ܠܐܝܬ ܡܢܐ; — G ܗܘ ܡܢܐ ܕܝܢ; — F ܕܐܝܬ ܒܢܐ ܕܝܢ ܗܘܐ ܐܝܬܘ; — E om. ܗܘܐ ܡܢܐ ܡܕܡ.

l. 17. G om. ܕܝܢ; — E ܐܬܬܣܝܡ au lieu de ܫܦܝܪ ܐܬܬܣܝܡ.

l. 18. C ܐܝܟ ܗܘܐ ܘܡܢܐ; H ܕܡܫܬܟܚ ܡܩܕܡܝܢ ܗܘܐ ܘܡܢܐ; D F G ajj. ܗܘܐ après ܘܡܢܐ; E aj. ܫܦܝܪ après ܡܩܕܡ; — B C ajj. ܟܠܗ après ܐܬܬܣܝܡ; — F G H ܐܬܬܣܝܡ.

l. 19. H om. ܗܘ; — C E F omm. ܠܗ; — D ܐܢܫܘܬܐ ܠܗ ܗܘ.

l. 20. B ܡܫܬܡܠܝܐ, H ܡܫܬܡܠܝܐ, pour ܡܫܬܡܠܝܢ; — B ܘܡܫܡܠܝܐ ܢܘܗܪܐ; — D F ܕܡܫܡܠܝܐ pour ܡܫܡܠܝܐ et ܗܘܐ ܐܬܟܠܝܬ pour ܐܬܟܠܝ; — E G ܡܫܡܠܝܢܗܘܢ pour ܡܫܡܠܝܐ; — G ܢܗܝܪܬܐ pour ܢܗܝܪܐ et ܐܬܢܗܪ pour ܐܬܢܗܪ.

l. 21. G aj. ܒܥܢܢܐ après ܘܟܣܝܐ; — F G H ܕܡܛܠ ܗܢܐ.

l. 23. B D F omm. ܗܘܐ.

l. 24. DF omm. ܢܘܗܪܐ; — C E F G H ܐܬܚܙܝܬ au lieu de ܐܬܚܙܝ; — D F ܡܬܚܙܝܢ au lieu de ܡܬܚܙܐ; — B H ܫܡܝܫܐܝܬ ܫܠܡ au lieu de ܫܡܝܫܐܝܬ ܐܫܠܡ; — D F ܢܘܗܪܐ ܫܡܝܫܐܝܬ ܫܠܡ ܠܐ ܢܗܝܪ; E ܢܘܗܪܐ ܫܡܝܫܐܝܬ ܕܠܐ ܢܗܝܪ; G ܢܘܗܪܐ ܫܡܝܫܐܝܬ ܢܗܝܪ; C ܢܗܝܪ ܡܢ ܫܠܡ ܫܡܝܫܐܝܬ ܐܫܠܡ et om. ܢܘܗܪܐ.

p. ܟܗ, l. 1. C aj. ܐܠܗܐ après ܕܒܪܝܬܐ; — G ܕܡܬܒܪܝܢܘܬܐ ܐܝܟ, H ܡܬܒܪܝܢܘܬܐ, au lieu de ܡܬܒܪܝܢܘܬܐ; — G om. ܕܝܢ; — D ܡܕܡ ܡܕܝܢ ܐܟܚܕܐ ܕܝܢ ܐܝܬ ܡܬܚܙܝܐ; F ܐܟܚܕܐ ܕܝܢ ܡܬܚܙܐ ܕܝܢ ܡܕܡ.

l. 2. C ܠܡܬܒܪܝܘ ܗܘ; B ܠܡܬܒܪܝܘ ܠܗ ܗܘ; H ܠܗ au lieu de ܠܡܬܒܪܝܘ; — B om. ܢܗܝܪܐ ܢܘܗܪܐ; — C ܕܢܗܝܪܐ pour ܢܗܝܪܐ; — G

p. ܠܓ, l. 15. C aj. ܐܬܡܡܡܘ après ܗܘܐ.

l. 16. C ܐܠܗܐ.

l. 17. D F ܕܐܬܡܠܟܘܢܗܘܢ pour ܕܡܠܟܘܬܗܘܢ; — D ܗܘܐ ܡܠܟܘܬܗ; — G om. ܕܡܫܝܚܐ; — C H ܘܕܪܘܚܐ au lieu de ܘܪܘܚ.

l. 18. D ܥܠ ܗܕܐ, F ܥܠ ܗܕܐ ܗܟܢ; — B D F omm. ܗܘܐ.

l. 19. E ܦܪܘܣܘܦܐ; — B ܡܫܡܫܢܘܬܐ au lieu de ܡܫܡܫܢܐ ܗܘܐ ܕܗܘܐ; — G ܗܟܢ; D F ܐܫܟܚܘ; — C ܠܘܬ ܡܪܢ ܕܝܠܗ ܗܟܢ; H ܡܢ ܕܡܪܢ ܗܟܢܐ.

l. 20. D F ܕܢܦܩ ܠܡܕܒܪܐ ܘܝܬܒ; — G ܐܝܟ ܕܐܟܠ ܗܘܐ; — B ܠܚܡܐ ܡܢ ܐܟܠ ܗܘܐ; — D F ܐܝܟ pour ܐܝܟ.

l. 21. F ܕܡܕܒܪܐ au lieu de ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ; — H ܕܡܕܒܪܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ; — C ܗܘܐ ܠܚܡܐ ܡܢ; — B D E F G omm. ܠܚܡܐ ܡܢ; — D E F G ܘܐܫܟܚܗ; — B ܡܠܝܐ ܗܘܐ ܟܠܗ; — C G ܡܢ ܟܠܗܘܢ.

l. 22. C aj. ܗܘܐ après ܕܗܘܐ; — B C E ܠܐ pour ܟܠ; — G ܘܠܐ ܗܘܐ pour ܟܠ ܘܗܘܐ; — B H ܘܐܬܬܢܝܚ; D F ܘܠܐ ܐܬܬܢܝܚ.

l. 23. B ܗܘܐ ܡܫܡܫ pour ܗܘܐ ܐܢܐ; C ܡܫܡܫ pour ܗܘܐ ܐܢܐ; — C E omm. ܐܦ; — C H ajj. ܐܠܗܐ avant ܡܫܝܚܐ; — C ܡܫܝܚܐ au lieu de ܡܫܝܚܐ; — D F ܡܫܝܚܐ ܕܐܠܗܐ ܐܦ ܠܐ ܡܫܝܚܐ ܐܠܗܐ; G ܡܫܝܚܐ ܐܠܗܐ ܘܡܫܝܚܐ ܐܠܗܐ ܠܐ.

l. 24. G om. ܡܫܝܚܐ ܡܢ ܗܘ ܕܗܘ ܡܢ, et aj. ܗܘ après ܘܡܢ; — F ܗܘ au lieu de ܗܘܐ; — B ܗܘܐ ܗܘ; — C ܗܘܐ ܦܪܘܣܘܦܐ.

p. ܠܕ, l. 1. B D E F G ܗܘ ܘܐܬܐ ܗܘܐ ܘܐܡܪ; — D F ܐܢܫ ܡܢ ܕܒܪ ܐܠܗܐ. ܘܡܢ ܐܡܪ ܕܗܘܐ. ܘܡܠܬܗ ܟܠ ܕܒܪ; — C ܘܡܢ ܗܘ au lieu de ܘܡܢ.

l. 2. B ܦܠܓܗ ܠܐ au lieu de ܦܠܓ ܠܐ; C D F G ajj. ܗܘ après ܦܠܓ; G écrit ܦܠܓܐ; — B om. ܗܘ ܦܪܘܣܘܦܐ.

l. 3. C D E F G omm. ܗܘ; — D F ܗܘ ܕܐܬܐ ܡܢ ܟܠ; — C ܐܬܪܘܚ au lieu de ܪܘܚ; — B ܐܬܚܙܝ.

l. 4. C ܕܐܬܦܪܫ au lieu de ܕܦܪܫܐ.

l. 5. C om. ܐܝܟ; — G aj. ܐܠܗܐ après ܐܬܐ; — B D E F G ܕܐܬܐ ܡܢ ܗܘܐ; — DH ܕܐܡܪܗܘܢ.

l. 6. D E F G H ܐܠܐ ܗܟܢ; — C ܡܫܝܚܐ ܡܢ ܗܘ ܕܡܢ ܡܢ ܐܢܫ; ܐܬܐ; H ܐܬܐ ܡܫܝܚܐ ܡܢ ܗܘ ܡܢ ܐܢܫ; D F ܐܢܫ ܡܢ ܠܐ ܐܡܪܗܘܢ.

l. 7. E ܦܪܘܣܘܦܐ ܕܐܢܫ ܗܘ; — G ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܠܐ et aj. ܗܘ après ܗܘܐ.

l. 8. D F ܗܘ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ; — F ܕܢܦܫܗ ܐܘ ܕܢܦܫܗ; — E ܢܦܫ pour ܢܦܫ.

p. ܥ, l. 14. B ܡܫܚܝܢ, F ܡܬܕܟܪܝܢ, au lieu de ܡܬܚܫܚܝܢ; — D ܗܘܐ ܡܬܚܫܚܝܢ ܕܒܪܗ; — D E F ܒܥܒܕܘܗܝ pour ܒܗ̈; — D F ܡܫܡܠܝܘܬܗ.

l. 15. D F ܡܪܝܫܐ ܡܢ ܕܡܢ ܕܒܪܗ ܟܠ̈; — E G ܘܟܠ̈ ܕܒܪܘܗܝ ܡܪܝܫܐ; — G ܘܒܥܢܬܗ ܘܟܠ̈; — D F après ܘܒܥܢܬܗ ajj. ܠܐ (D ܐܘܪܚ) ܐܘܪܚ̈ ܠܐܠܦ ܗܘ ܘܐܦܠܐ . ܡܢ̈ ܐܠܦ; — B ܠܐܝ̈ au lieu de ܐܘܪܚ̈.

l. 16. G om. ܡܕܒܪܢܐ; — B C G omm. ܠܐܠܦ; — D F ajj. ܠܐ après ܠܐܠܦ; — F G ܐܬܬܦܝܣܘ; — B aj. ܠܐܠܦ après ܕܠܡܪܢ; — E om. ܡܫܡܠܝ̈.

l. 17. C E ܠܬܠܡܝܕܘܗܝ ܐܘ ܠܬܠܡܝܕ̈; — B om. ܕܒܪܗ.

l. 19. D F ܒܫܘܒܚܗ ܗܘ̇; B C ܒܫܘܒܚܗ̇; C om. ܗܘܐ après ܡܫܝܚܐ̈.

l. 20. B ܐܡܠܟ; — C aj. ܕܡܠܟܗ après ܡܠܟܘܬܗ.

l. 21. D ܡܣܬܪܐ au lieu de ܡܬܚܫܐ; — C ܕ ܡܪܘܡ au lieu de ܕܡܪܢܐ; — F ܟܝܢܗ; — D F ܘܟܠ̈ ܡܬܝܕܥܬܐ au lieu de ܘܐܦܠܐ; G ܘܟܠܗܘܢܐ; — D F ܕܐܝܬܝܢ; B C E G H ܕܐܝܬ.

p. ܥܐ, l. 1. C ܠܐ ܐܝܟ ܡܠܟܐ ܕܡܠܟܘܬܐ.

l. 2. D F ܘܐܡܪ ܒܥܘܬܗܘܢ ܕܐܠܗܘܬܗ au lieu de ܘܒܥܘܬܗܘܢ; — B ܒܒܥܘ̈; C D F ܠܚܠ̈.

l. 3. D F ܘܡܠܟ̈ ܐܠܗܘܢ; — D F ajj. ܘܠܐ ܐܬܠܡܫ après ܡܢ ܡܠܟܝܢ ܡܠܟܗ; — B om. ܕܐܡܪ; — F aj. ܗܘܢ avant ܩܠܐ.

l. 4. B C D F G ܡܗܝܡܢܘܬܐ; — E ܡܢ ܡܗܝܡܢܘܬܐ ܗܘܢ ܕܠܡܠܦ.

l. 5. C om. ܗܘܘ; — C ܐܬܐ au lieu de ܘܐܬܘ.

l. 6. C ܠܡܠܦܢܐ au lieu de ܡܬܚܙܝܢ ܗܘܢ, ܡܢ ܡܫܝܚ; — E ܐܡܠܟܘܬܗ ܡܢ au lieu de ܡܢ ܕܐܡܠܟܘܬܗ, et aj. ܢܡܠܟ après ܡܬܚܙܝܢ ܗܘܢ; — C ܗܘ ܕܐܡܪ ܠܐ ܗܘ.

l. 7. C F ܠܫܠܝ̈ܚܘܗܝ; — F écrit ܒܐܝ; — E om. ܗܘܐ; — C G ܘܐܘܪܚ̈; — F aj. ܕܐܡܪ après ܠܐܦܝܣܩܘܦܐ; — H om. ܡܣܝܒܐ.

l. 8. D E F ܐܘܪܚܗ ܕܡܫܝܚܐ ܡܠܝܬܐ; — C ܡܫܝܚܐ ܕܐܘܪܚܐ ܐܦܝܣܩܦܐ ܐܘܪܚܗ ܕܐܘܪܚܗ.

l. 9. D F ܘܥܠܗ ܡܫܟܚܝܢ ܕ; — C ܣܒܩܬ au lieu de ܡܫܟܚܝܢ ܕ; H ܘܠܐ ܣܒܩܬ ܡܫܟܚܝܢ ܕܗܝ; — D F ajj. ܡܐܟܝܠ après ܗܝ; — C ܐܦ ܠܐ.

l. 11. C H ܘܐܦ̈; — B E G ܡܬܩܪܝ̈ܢܐ ܐܬܚܙܝܬ; D F ܡܬܩܪܝ̈ܢܐ ܐܬܚܙܝܬ.

l. 12. F ܡܫܝܚܐ pour ܠܡܫܝܚܐ; — D E F G H omm. ܗܘܐ; — B om. ܐܠܗܝ.

l. 13. B om. ܡܢ ܬܪܝܢ; — C ܡܢ ܬܪܝܢ ܟܬܒܝܢ ܕܠܘܩܒܠ ܗܕܐ ܡܢ; G ܡܢ ܬܪܝܢ ܟܬܒܝܢ ܕܠܘܩܒܠ ܗܘܘ ܗܕܐ.

l. 14. B om. ܕܐܡܪ ܕܡܫܡܥܝܢ ܗܘܐ ܐܝܟܢܐ ܡܢ.

p. ܐ, l. 24. B ܢܦܩ au lieu de ܢܦܩܘܢ; — D F omm. ܡܢܗ; E ܟܠ pour ܕܟܠ; — C ܟܠ ܢܦܩܘܢ ܘܡܬܡܢܥܝܢ ܘܐܬܟܢܫܘ.

l. 25. B aj. ܗܘܐ après ܢܫܬܠܡܘܢ; — E F ܘܡܬܡܢܥܝܢ ܢܫܬܠܡܘܢ; — B D F G ܕܡܫܬܠܡܝܢ, C ܕܡܫܬܠܡܘܢ, au lieu de ܕܡܫܬܠܡܢ; — C ܠܥܡܗ au lieu de ܙܘܥܗ; D F G ܙܘܥܐ.

l. 26. D F G ܘܐܡܠܟ; B ܡܢ pour ܐܡܠܟ; — C D F G H ܕܡܠܟܐ ܗܘܐ; B ܗܘܐ ܕܗܘܐ au lieu de ܗܘܐ ܕܡܠܟ; — C om. ܕܡܠܟܐ.

p. ܒ, l. 1. C ܠܟܠܗ ܐܪܥܐ au lieu de ܐܪܥܐ ܟܠܗ; — H om. ܕܟܠܝܬܐ; — B ܕܟܠܝܬܐ ܐܪܥܐ ܟܠ ܗܘܐ ܡܐܬܪ.

l. 2. B C ܟܠܝܬܐ ܗܘܘ ܕܐܬܟܢܫ; — B C D F H ܘܡܢ, G ܡܢ ܕܝܢ, au lieu de ܘܐܡܠܟ.

l. 3. C D E H omm. ܗܘܐ après ܕܦܩܕ; G ܗܘ ܕܦܩܕ; — B D E F G omm. ܡܠܟܘܗܝ; — au lieu de ܕܟܠܡܠܟܘܬܗ ܐܝܟ, B seulement ܡܠܟܘܬܗ, E ܕܟܠܡܠܟܘܬܗ ܡܢܗܘܢ, D F ܡܢ ܕܟܠܡܠܟܘܬܗ ܡܢܗܘܢ, G ܗܘܐ ܕܦܩܕ ܕܟܠܡܠܟܘܬܗ ܡܢܗܘܢ.

l. 4. B om. ܕܟܢܫܐ ܡܢ; D F ܡܢܗܘܢ ܗܘܐ ܕܢܫܬܠܡ ܡܢ; — C ܟܠܗ au lieu de ܢܬܬܟܢܫܘܢ; G ܢܬܬܟܢܫܘܢ; H ܢܬܬܟܢܫܘܢ *(sic)*.

l. 5. G ܕܡܠܟܘܬܗ ܕܡܠܟܐ; — B H omm. ܐܝܟ; — D F G ܟܢܫܐ pour ܡܟܢܫܐ; — D F ܟܕܩܕܡ au lieu de ܩܕܡ; H ܩܕܡ *(sic)*; — B C D F ܟܢܫܐ au lieu de ܕܟܢܫܐ; — E ܘܐܬܐܡܪ pour ܘܐܬܐܡܪ.

l. 6. C ܕܡܪܐ pour ܕܡܪܘܬܐ; — H om. ܡܢ ܩܕܡܘܗܝ.

l. 7. D F H ܐܢܫܐ; — D om. ܗܘܐ après ܟܠܗ.

l. 8. C ܘܡܬܢܣܒܐ au lieu de ܡܬܢܣܒܐ.

l. 9. E G ܘܡܢ; — C ܡܢܗ au lieu de ܕܝܢ; E om. ܕܝܢ; — C F ܦܪܝܫ.

l. 10. G aj. ܠܥܡܗ avant ܡܢܗܘܢ; — B ܡܫܟܚܝܢ au lieu de ܡܫܟܚܢܘܬܗ ܡܢܗܘܢ; — C om. ܡܢܗܘܢ; — C E ܡܫܟܚܢܘܬܗ au lieu de ܡܫܟܚܢܘܬܗ; G ܡܫܟܚܢܘܬܗ; — D aj. ܡܫܟܚܢ, F aj. ܗܘ ܡܫܟܚܢ, après ܡܢܗܘܢ; — au lieu de ܐܠܐ ܐܡܠܟ ܕܡܠܟܐ ܗܘܐ ܟܠܗܘܢ, B ܕܝܢ ܟܠܗܘܢ, C ܐܠܐ ܟܠܗܘܢ.

l. 11. B C omm. ܟܠܗܘܢ; — B ܕܐܝܬܘܗܝ au lieu de ܗܘ ܕܐܝܬܘܗܝ; E ܗܘ ܕܝܢ ܕܐܝܬܘܗܝ; G ܘܗܘ ܕܐܝܬܘܗܝ; — H aj. ܡܢ ܩܕܡ ܗܘܐ après ܗܘ ܕܐܝܬܘܗܝ.

l. 12. B F ܘܙܟܐ; H ܗܘܐ ܙܟܐ; D G ܗܘܐ ܙܟܐ; — C H ܦܓܪܗ au lieu de ܠܥܡܗ; — F ܘܐܬܟܣܝܐ.

l. 13. G ܕܐܬܟܢܫ au lieu de ܕܡܬܟܢܫ; — C ܗܘܘ ܕܡܬܟܢܫ; — E G omm. ܟܢܫܬܐ; — B ܟܠܝܬܐ ܗܘܐ ܟܠ.

p. 1, l. 2. D G ܕܡܫܡܫܢܐ pour ܕܡܫܡܫܝܢ; — B om. la phrase ܟܠܗ̈ ܐܠܐ jusqu'à ܟܣܝܘܬܐ; — C ܕܟܠܗ̈ ܐܠܐ ܡܫܡܫܢܐ ܟܣܝܘܬܐ; — F ܡܟܠܠ ܦܝܢ ܕܡܫܡܫܢܐ ܟܣܝܘܬܐ ܡܫܒܚܐ . ܡܢܐ ܕܢܫܡܫ̈ ܠܐܨܠܘ ܟܣܝܘܬܐ ܡܬܦܪܣܝܢ .; — C ܐܦ̈ܝܣ; — B F G ܟܗ̈ܢܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ.

l. 3. B om. ܐܦ; — D F ܗܟܢܐ.

l. 4. B D F G omm. ܟܗ; — D F ajj. ܟܗ après ܐܬܥܒܪ.

l. 5. F ܐܬܕܟܪ au lieu de ܐܬܕܒܪ; — C ܕܡܟܗ ܟܘܡܫܡܫܢܐ pour ܟܘܡܫܗ; — F ܕܡܩܡܫܐ pour ܕܡܫܡܫܐ.

l. 6. B F H omm. ܐܚܝܢܐ; — B aj. ܟܗ après ܗܘܐ; — C ܟܗܘܢ au lieu de ܗܘܐ; — D F omm. ܗܘܐ.

l. 7. C D F ܗܘܐ ܟܡܠ; — D F ܡܫܡܫܢܘܬܗ ܟܕ ܐܬܚܙܝ; — C om. ܒܬ; D F ܬܐ au lieu de ܒܬ; — F écrit ܐܬܪ.

l. 8. F ܡܠܦܪܝܢ; — G ܐܝܟ ܐܦ.

l. 9. B ܟܡܗܝܡܢܘܬܐ ܢܪܒܐ ܐܚܝܢܐ; C ܟܡܗܝܡܢܘܬܐ ܐܚܝܢܐ ܢܪܒܐ; — C aj. ܡܫܡܫܢܘܬܗ après ܕܡܢ; — B om. ܡܢ et aj. ܗܘܐ après ܕܡܫܝܚܐ; — C ܡܢܝ, G ܡܢܝ, pour ܕܡܢܝ; E ܕܡܢܝ ܐܢܫܡܫܝܢ.

l. 10. G om. ܟܡܢ; — B om. ܟܗ ܕܦܩܕ ܐܝܟ ܟܡܢ; — C om. ܘܐܬܚܙܝ; — B ܘܐܬܚܙܝ ܟܗ ܗܘܐ ܡܫܡܫܢ ܐܠܐ.

l. 11. C ܠܒܝܬܐ pour ܠܒܝܬܐ; — D F ܠܒܝܬܐ ܕܟܗܢܐ au lieu de ܘܠܒܝܬܗ; — B ܕܡܢ ܗܘ au lieu de ܗܘܡܢ.

l. 12. B C H ܘܐܬܚܙܝ; — H om. ܗܘ; — C F ܕܐܒܐ ܐܠܗܐ; D ܐܠܗܐ ܕܐܒܐ ܗܘ.

l. 14. E G H ajj. ܐܝܟ ܡܩܕܡܢܐ après ܠܐ ܗܘ (G écrit ܡܩܕܡܢܐ); — B D E F G ܗܘ ܗܘ ܟܡܢܗ.

l. 15. D ܘܗܘ pour ܗܘ; — D F H ܐܬܬܐ; — B ܐܚܝܢܐ ܠܟܘܠܗ au lieu de ܐܬܬ ܠܟܘܠܗ ܗܘ; — B ܟܘܡܪܐ ܐܠܐ; C ܗܘܢ ܐܠܐ ܟܘܡܪܐ.

l. 16. B ܘܡܫܝܚܐ au lieu de ܘܡܫܝܚ̈ܐ.

l. 17. B ܬܘܗܡܐ au lieu de ܬܘܡܪܬܐ; — F ܐܬܬܡܠܗ.

l. 18. B om. ܠܟܘܠܗ ܕ ܡܫܡܫܢܘܬܐ; — B ܕܡܢ ܗܘ au lieu de ܗܘܡܢ; — F ܡܩܡܫܐ au lieu de ܡܫܡܫܐ.

l. 19. D F omm. ܘܬܡܫܡ̈ܫ.

l. 20. B E omm. ܕܦܩܘܕܬܐ; — C ܡܫܡܫܢܘܬܗ au lieu de ܕܦܩܘܕܬܐ; — B C omm. ܗܘܐ; — B ܡܗ au lieu de ܬܡܢ; — D F ܡܢܝܩܘܬܐ, G ܡܢ ܡܢܝ au lieu de ܡܢܝ.

l. 21. C ܕܡܫܡܫܢܘܬܗ ܟܘܡܫܡܫܢܐ ܡܢܝܢܐ; — C om. ܗܢܐ; — B om. ܕܐܘܪܗܡ.

l. 22. B H ܗܘܐ ܐܬܚܙܝܘܗܝ ܗܟܢܐ.

l. 23. G ܡܢ.

p. ܛ, l. 8. C H ܗܘܐ ܐܡܪܝܢ; D F ܗܟܢܐ ܗܘܐ ܐܡܪܝܢ; — B aj. ܡܫܝܚܐ après ܕܡܟܣܐ; — A B G ܠܐ pour ܕܠܐ; — C ܡܫܝܚ ܠܐ ܡܟܣܐ.

l. 9. B C F G ܐܦ pour ܕܐܦ; — C ܡܬܝܪܬܘܬܐ, D E F G H ܡܬܝܪܬܐ, au lieu de ܐܢܫܐ ܡܬܝܪܬܐ.

l. 10. H ܐܢܫܘܬܐ pour ܐܢܫܘܬܐ; — D F ܕܦܪܘܩܘܬܗ au lieu de ܕܦܘܠܚܢܗ; — G ܗܘ au lieu de ܗܟܢܐ; — E om. ܕܝܢ; — E ܐܘܡܢܘܬܐ ܐܠܗܝܬܐ; — C aj. ܗܘܐ après ܒܠܚܘܕ; — E ܠܐ au lieu de ܗܠܝܢ; — H om. ܗܠܝܢ; — B om. la phrase ܗܟܢܐ ܕܝܢ jusqu'à ܗܠܝܢ.

l. 11. C H ܐܠܐ ܗܘܐ ܗܟܢܐ ܕܝܢ ܡܛܠ ܕܗܘ ܡܛܠ; E G ܕܝܢ ܡܛܠ ܕܗܘ ܡܛܠ ܕܐܦ ܐܘܦ ܗܟܢܐ; B D F ܐܦ ܐܦ ܕܝܢ ܕܗܘ ܡܛܠ; — B om. ܐܠܗܘܬܐ.

l. 12. C H ܘܡܬܩܪܒ; B ܘܡܬܩܪܒ; — B D F G omm. ܗܘܘ; — B C G H ܐܠܗܐ ܗܟܢܐ ܕܢܬܩܪܒܘܢ.

l. 13. B ܕܚܠܬܐ ܕܩܘܪܒܢܐ ܐܝܟ; — C D F H ܩܘܪܒܢܐ ܐܝܟ; — D F ܗܘܐ au lieu de ܗܘܐ; — D F ܕܩܘܪܒܢܐ ܐܠܐ.

l. 14. B om. ܘܡܬܩܪܒܢܘܬܐ; — D F ܐܠܐ ܡܢܗܘܢ.

l. 15. B om. ܗܟܢܐ; — B ܕܩܘܪܒܢܐ ܐܠܗܐ.

l. 16. B om. ܩܘܪܒܢܐ.

l. 17. B om. ܬܘܒ; — G ܐܠܐ ܡܢ ܩܘܪܒܢܐ ܕܠܐ; — C H ajj. ܕܝܢ après ܗܘ; — B ܩܘܪܒܢܐ ܕܢܦܫܐ; H ܩܘܪܒܢܐ (sic) ܕܢܦܫܐ; F ܕܐܝܬܘܗܝ ܕܢܦܫܐ; — B ܕܩܘܪܒܢܐ.

l. 18. B om. ܗܟܢܐ; — B C G H ܗܘܐ ܕܝܢ; — G ܘܦܘܠܚܢܗ.

l. 19. C om. ܩܕܡ; — C ܕܩܘܪܒܢܐ ܗܠܝܢ ܡܢܗܘܢ; — D F ajj. ܗܟܢܐ ܗܘܐ après ܩܘܪܒܢ.

l. 20. B ܗܘܐ ܐܡܪ; — G ܕܩܘܪܒܢܗ pour ܕܩܘܪܒܢܗ.

l. 21. B C D F H ܠܐ, G ܡܛܠ, au lieu de ܡܛܠ; — E om. ܡܛܠ ܗܟܢܐ ܗܘܐ ܡܢ et donne ܗܟܢܐ ܐܡܪ.

l. 22. B ܡܬܩܪܒܢ ܕܩܘܪܒܢܐ ܩܘܪܒܢܐ et om. ܐܝܟܢܐ; — D F omm. ܩܘܪܒܢ; — F ܡܬܩܪܒܢ; — D F ajj. ܡܛܠ après ܐܝܟܢܐ; — C ܐܝܟܢ ܐܦ pour ܐܝܟܢܐ; — G (sic) ܘܡܬܩܪܒܢ ܐܝܟܢ; — H ܐܝܟܢܐ ܡܬܩܪܒܢ ܩܘܪܒܢ ܕܩܘܪܒܢܐ ܩܘܪܒܢܐ; — B C D E G H ܘܗܟܢ; F ܕܝܢ ܘܗܟܢ.

l. 23. D F ܦܘܠܚܢܗ ܕܩܘܪܒܢܐ; — E G H ܕܗܠܝܢ; — D F ܘܡܛܠ pour ܐܘ ܡܛܠ.

l. 24. F G ܕܐܝܬܘܗܝ pour ܕܐܝܬܘܗܝ; — B ܐܝܟ ܡܫܡܗܝܢ; D E G H ܡܫܡܗܝܢ; — D ܐܝܟܢ pour ܐܝܟܢܐ; — F ܐܝܟܢܐ ܡܢܗܘܢ ܩܕܡܝܬܐ ܡܫܡܗܝܢ.

p. ܝ, l. 1. B om. ܬܘܒ; — C ܐܝܟܢܐ ܕܩܘܪܒܢܐ ܩܘܪܒܢܐ.

ܒܡܘܪܐ ܕܩܘܕܫܐ . ܘܟܕ ܫܠܡܐ ܐܘܪܝ ܠܬܫܡܫܬܐ ܗܪܘ ܒܡܘܪܐ[1] ܒܫܡܝܐ ܢܚܬܐ . ܘܫܟܢ ܒܠܗ ܒܠܒܐ ܐܝܟ ܐܠܗܐ ܕܠܡܫܒܚܘܢ ܒܟܠܗ ܕܒܡܘܪܐ . ܘܟܠ ܐܢܫܐ ܕܢܣܒ ܒܟܠܗ ܗܘܐ ܠܗ ܒܕܘܪܐ ܡܝܬܝܐ ܒܠܝܒܘܬܗ ܕܟܢܪ ܢܣܒ ܒܟܢܫܐ . ܕܒܒܗܘܢ ܠܐܠܗܐ ܫܘ̄ ܒܗ ܥܠ ܪܘܚܐ ܕܩܘܕܫܐ . ܗܟܢܐ ܘܒܟܠܗܘܢ ܘܠܥܠܡ ܥܠܡܝܢ ܐܡܝܢ :

ܫܠܡ ܕܟܠ ܟܬܒܐ ܕܐܠܗܐ .

(Ms. E, add. 14655 du British Museum.)

---

1. Gr. μύρον.

ܐܘܠܝܢܐ ܡܫܝܚܝܐ ܕܟܠܝܫܬ ܠܠܦܥܐ. ܘܝ ܠܗ ܕܗܘܐ ܫܢܝܐ ܐܢܐ ܠܥܘܦܠܝܢܐ ܕܝܠܗ. ܕܗܘܐ ܠܣܗܕܘܬܗ ܠܗ ܟܠܢܒܪܐ. ܐܒܝܠܐ ܕܟܚܕ ܐܝܬ ܠܗ ܕܐܝܢܐ. ܐܘ ܠܒܢ ܬܘܒ ܐܡܪܐ. ܬ̈ܠܡܝܕܐ ܕܝܢ ܘܟܠܗ ܥܕܬܐ ܕܟܬܘܒܝܢ ܗܘܘ. ܗܕܝܢ ܡܢܗ ܗܘܘ ܠܘܬ ܗܘ̇ ܦܓܪܐ ܡܩܕܫܐ ܒܢܝܗܐ ܘܡܥܕܪܢܐ ܘܐܬܬܐܣܝܘ.[1] ܘܐܬܠܝܬ ܕܐܬܬܘܒܘܢ ܗܘܘ ܚܛܝܐ ܟ̈ܠܗܘܢ. ܘܡ̈ܟܪܝܗܐ ܚܝܘ. ܘܦܓܪܐ ܐܬܬܩܝܡܘ ܘܕܘܟܐ ܐܬܬܕܝܩܘ. ܗܕܝܢ ܟ̈ܠܗܐ ܒܗܢܘܢܐ ܚܠܘܦ ܠܒܪܘܝܐ ܕܐܠܝܬܗ ܡܫܒܚ ܗܘܐ. ܐܒܠܐ ܕܬܬܒܥܘܢ ܒܗܘܢ ܕܦܓܪܐ ܡܩܕܫܐ. ܘܒܥܕܐ ܒܗ ܫܒܝܚ ܗܘܘ ܠܒܪܘܝܐ. ܐܒܠܐ ܕܠܐ ܢܬܒܣܘܢ ܕܢܗܠܟܘܢ. ܘܦܩܕܘ ܟ̈ܠܗܐ ܘܢܥܐ ܐܦܝ̈ܣܩܘܦܐ ܕܗܘܝܢ ܕܗܘܐ ܡܫܝܚܝܐ ܘܟܗܢܐ ܢܦܩܘܢ ܒܐܘܪܚܐ. ܐܒܠܐ ܕܬܒܪܝܢ ܥܕܬܐ ܠܘܬ ܕܗܘܐ.[2] ܘܢܬܠܘܢ ܐܬܪܐ ܠܗܠܟܬܐ. ܥܕܬܐ ܕܝܢ ܐܦܠܐ ܗܘܠܐ ܐܬܬܦܝܣܘ ܕܢܬܘܪܘܢ ܠܘܬ ܕܗܘܐ. ܐܠܐ ܕܟܠܗ ܐܬܒܛܠܘܢ ܠܘܬ ܡܩܕܫܐ ܐܣܛܪܐ ܗܘܬ. ܐܝܟܢ ܕܟܐܒܬ[3] ܒܦܠܓܗ ܢܫܦܘܢ ܗܘܘ. ܘܠܒܢܝܫܢ ܐܥܒܝܘ ܗܘܘ ܕܢܗܠܟܘܢ ܠܢܒܠܐ ܡܩܕܫܐ ܕܦܠܛܘܣ. ܘܬܒܢ ܫܡܥܘ ܠܗ ܥܕ̈ܬܐ ܢܘܟܪ̈ܝܢ. ܒܗ ܐܟܘܬܗ ܘܐܟܘܬܗ ܘܕܟܪܢܬܗ ܒܐܟܠܐ ܐܬܬܘܢ ܗܘܘ. ܗܕܝܢ ܟ̈ܠܗܐ ܒܗܢܘܢܐ ܦܩܕܘ ܕܢܗܘܐ ܠܟܘܡܪܐ. ܟܕ ܕܗܘܐ ܘܟܢ ܐܦܐ ܛܒ̈ܬܐ. ܘܟܕ ܐܬܬܘܗܝ ܡܘܟܣ ܒܗ ܦܓܪܐ

1. Ms. ܘܐܬܐܣܝܘ.

2. Les onze mots qui suivent, jusqu'à ܕܟܠܗ ܐܠܐ, manquent dans notre ms. C'est évidemment la répétition des mots ܕܗܘܐ ܠܘܬ qui a causé l'oubli du copiste.

3. Ms. écrit ܕܟܐܒܬܝ et ajoute un ܕ avant ܒܦܠܓܗ.

p. ܗ, l. 8. C H ܘܠܥܠܡ ܥܠܡܝܢ ܗܘ ܡܢ.

l. 9. A ܕܠܐܡܬܚܠܦܢܘܬܗ, EGH ܕܠܐܫܘܚܠܦܢܘܬܗ au lieu de ܕܠܐܫܘܚܠܠܦܢܘܬܗ; — D E F G H ܕܠܡܫܬܐ au lieu de ܕܡܬܠܐ.

l. 10. A E omm. ܗܘܐ ܡܫܬܒܚ; — au lieu de ܗܘܐ ܡܫܬܒܚ, G ܡܫܬܒܚ ܗܘ ܗܘܐ, D F ܗܘܐ ܡܫܬܒܚ ܕܗܘ ܗܘܐ; — la phrase est devenue dans B . ܗܘܐ ܡܫܬܒܚܐܝܬ ܘܡܫܘܒܚܘܬܗ ܕܟܠܗ̈ ܟܠܗ ܡܠܟܘܬܐ ܕܝܠܗ ܡܢ; — G ܘܗܘ; — H om. ܟܠܗ; — B ܕܡܫܝܚܘܬܐ ܡܢ ܗܘ; — D F ܕܡܫܝܚܘܬܗ ܟܠܗ ܕܝܢ ܗܘ.

l. 11. E ܗܘܐ ܗܘܐ ܠܐ ܕܢܬܚܙܐ au lieu de ܗܘܐ ܚܙܐ ܠܐ.

l. 12. E H ܠܥܠܡ pour ܕܠܥܠܡ.

l. 13. B om. ܘܡܫܬܡܠܝܢܘܬܐ; — B ܕܡܫܬܡܠܝܢ ܟܠܗܘܢ; E ܕܡܫܬܡܠܝܢ ܡܢ; — B aj. ܟܠܗܘܢ après ܗܘܐ; — B ܗܘ au lieu de ܐܢܘܢܢܘܗܝ; — C ܫܠܡ ܠܐ.

l. 14. F ܘܡܫܬܡܠܝܢ ܕܡܢܘܬܐ ܡܫܬܐ; — G ܟܠܗ après ܟܠܗܘܢ.

l. 15. C reporte ܐܝܟ après ܕܡܫܬܠܡܐ, sans doute par erreur.

l. 16. D F ܐܝܬܝܗ̇; — G H ܕܐܝܬܝܗܘܢ ܐܝܟ; D F ܕܡܫܬܡܠܝܢ et omm. ܐܝܟ.

l. 17. G ܐܦܢܩܝܬܐ.

l. 18. H ܘܗܘܢ ܗܘܐ ܘܡܫܬܡܠܝܢ; F ܘܗܘܢ ܗܘܐ ܡܫܬܡܠܝܢ ܘܐܦ; E om. ܘܗܘܢ ܘܡܫܬܡܠܝܢ; — C ܘܗܘܢ ܟܠܗܘܢ ܗܘܐ ܘܡܢ; E ܐܢܘܢ ܐܦ ܘܡܢ ܘܟܠܗܘܢ; G ܘܟܠܗܘܢ ܐܢܘܢ ܐܦ ܘܡܢܟܘܢ.

l. 19. G ܕܠܘܩܒܠ au lieu de ܕܠܘܩܒܠܗ; — G aj. ܡܬܩܢܐ après ܡܬܩܢܐ; E ܢܩܝܐ au lieu de ܡܬܩܢܐ; D F ܢܩܝܐ au lieu de ܡܬܩܢܐ; — C H ܘܡܠܘ pour ܡܠܘ ܐܦ; — G om. ܟܠܗ.

l. 20. C aj. ܟܠܗ̇ après ܕܟܠܗ̇.

p. ܘ, l. 1. G ܐܝܟ pour ܐܝܟ; — D F ajj. ܐܝܟܢܐ après ܐܝܟ; — B om. ܕܡܫܬܡܠܝܢ; — C ܡܢܗ ܗܘܐ ܘܡܫܬܡܠܝܢ; D F ܐܝܟ pour ܐܝܟܢܐ; — E aj. ܐܝܟ après ܗܘܐ; — F H ܕܠܐܡܫܬܡܠܝܢ.

l. 2. C H omm. ܟܠܗ.

l. 3. G om. ܠܐ; — E om. ܡܢ; — B F G ܗܘܐ ܡܫܬ; H ܡܫܬ.

l. 4. G ܟܠ ܡܬܩܢܐ; — F ܐܢܘܢܝ.

l. 5. B om. la phrase ܘܡܫܬܡܠܝܢܘܬܗ ܗܘ ܐܝܟ ܡܢ; D F G H ܐܝܟ ܗܘܐ pour ܗܘ ܐܝܟ.

l. 6. C aj. ܟܠܗ après ܕܝܢ; — D E F H ܠܥܠܡܝܢ, G ܠܥܠܡ pour ܠܥܠܡܝܢ; — G aj. ܡܢ avant ܠܐܝܟ.

l. 7. B om. ܐܠܗܘܬܐ; — D F ܐܠܗܘܬܐ ܘܡܢ ܐܝܬܝܗ; — G ܗܘܐ; — D G ܡܫܬܡܠܝܢ ܘܡܢܗ; C ܡܫܬܡܠܝܢ ܗܘܐ ܘܡܢ; — B H omm. ܡܫܬܡܠܝܢ après ܐܝܟ ܐܘ; C om. ܐܝܟ ܐܘ ܡܫܬܡܠܝܢ.

p. ܢ, l. 7. H ܒܟܠܟܠ; — C G H ܕܠܐܡܦܣܝܢܗ.

l. 8. G om. le premier ܡܢܟ; — E om. ܪܦܐ; — H ܪܦܐ ܠܬܚܬܗ ܒܗ ܡܢܟ; — B om. ܗܘ.

l. 9. B F ܡܬܠܦܢܘܬܐ pour ܡܬܠܡܕܢܘܬܐ; G ܡܬܠܡܕܢܘ̈ܬܐ.

l. 10. F G ܕܥܡܘܢ; H ܕܥܡܘܗܢ.

l. 11. C H omm. ܥܠܝ; — C H ܬܫܠܡܬܐ ܟܠ ܦܩܪܐ; B ܦܩܪܐ ܟܠ ܬܫܠܡܬܐ; — C G H ܘܐܬܠܚܡܘܢ.

l. 12. D F ajj. ܥܠܝ avant ܕܪܫܡܐ, et ܪܦܐ après ܡܫܡܫܢܘܬܐ; — G ܘܡܫܡܫܢܐ pour ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ; — B ܘܕܪܫܡܐ ܪܦܐ ܘܐܬܟܠܢܘܢ ܗܘܘ. ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ; — H aj. ܪܦܐ après ܕܪܫܡܐ; — C om. ܕܪܫܡܐ et écrit ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܕܥܠܝܐ ܕܪܫܡܐ ܘܡܪܢܝܬܐ.

l. 13. B ܘܡܬܝܠܕ ܗܘܐ ܡܢܟ ܡܫܝܚܐ.

l. 14. F ܘܡܬܛܟܣܢ ܗܘܐ et om. ܗܢܐ; — C H omm. ܐܦ.

l. 15. C D F G H ܕܬܘܪܬܐ; — B ܠܡܫܝܚܘܬܗܘܢ pour ܕܫܘܬܦܘܬܗܘܢ.

l. 16. B ܡܠܟܘܬܢ pour ܡܠܟܘܬܐ, et aj. ܠܗܘܢ après ܗܘܘ.

l. 19. B ܕܠܡܠܟܘܬܗܘܢ.

l. 21. H aj. ܗܢܐ après ܐܢܫ; B ܐܢܫ ܡܢ ܡܫܝܚܐ ܗܢܐ ܕܟܠܟܘܢ.

l. 22. D F ajj. ܘܡܟܪܙܘܬܗܘܢ après ܘܫܘܬܦܘܬܗܘܢ.

l. 23. B D F ajj. ܒܗ après ܐܬܦܫܛܘ; — C H omm. la phrase ܐܬܦܫܛܘ ܕܝܢ ܐܦܣܩܘܗܝ ܡܢ ܟܠܗܘܢ.; — H ܡܢ au lieu de ܐܦ.

p. ܣ, l. 1. H ܡܢ ܡܢܗ ܗܘ; — G ܡܢ ܡܢ ܗܘܐ ܡܫܝܚܐ ܕܟܠܗ ܘܡܫܬܟܚܐ ܡܬܩܪܐ ܗܘܐ; — B ܐܫܬܡܥܬ au lieu de ܡܫܬܟܚܬܐ.

l. 2. B ܠܫܡܥܢ au lieu de ܠܟܠܢ; — C ܗܘܐ ܠܟܠܗܘܢ ܠܢܦܫܢ.

l. 3. C ܘܗܘܐ ܫܡܥܢ ܕܪܫܡܐ ܪܦܐ ܠܗ ܗܘܝܢ ܗܘܝܢ . H ܕܪܫܡܐ ܪܦܐ ܐܝܟ ܐܦܣܩܘܗܝ ܠܗ ܗܘܝܢ ܗܘܐ .; B E omm. la phrase ܘܗܘܐ ܠܟܠܗܘܢ jusqu'à ܗܘܝܢ ܗܘܐ; — F ܐܬܦܠܓܘ au lieu de ܡܠܘܗܝ; — G ܐܢܫ au lieu de ܐܝܢܐ.

l. 4. D E G ܫܪ̈ܝܬܐ; — B ܠܐܢܫ̈ܐ ܪܦܐ ܘܐܢܫ̈ܝܢ ܫܪ̈ܝܬܐ ܕܟܠܗܘܢ ܫܥܬܐ ܠܟܠܗ; H comme B, mais reporte ܫܪ̈ܝܬܐ après ܕܟܠܗܘܢ; C comme H, mais reporte ܪܦܐ après ܘܐܢܫ̈ܝܢ; — F ܠܐܢܫ̈ܐ ܪܦܐ ܠܟܠܗ ܫܥܬܐ ܐܠܐ ܗܘܐ ܠܟܠ ܐܢܫ ܕܟܠܗܘܢ ܫܪ̈ܝܬܐ .

l. 5. B ܠܗܠ au lieu de ܐܠܐ; — F ܗܘ ܕܝܢ ܠܟܠܗܘܢ; — G ܠܗ ܡܟܣܕ; — B C D F H omm. ܠܐ ܗܘܐ ܡܟܣܕ; — B C H omm. ܠܗܘܢ; — D F ܡܗܘܢ pour ܠܗܘܢ.

l. 6. D F H ܡܗܠܟܝܢ pour ܠܗܠܟܝܢ; — B ܕܡܬܠܗܝܢ au lieu de ܕܡ̈ܬܠܗܝܢ; E ܕܡܬܠܗܝܢ; — B C H omm. ܐܦ.

l. 7. G ܠܥܡܗ ܗܘܐ ܡܟܝܢ.

— G ܗܘܠܟܝ ܐܝܟܢܐ ܚܙܝ au lieu de ܐܠܗܘܬܗ ܐܝܟܢܐ; — H om. la ligne.

p. ܠ, l. 6. G ܕܡܗܝܡܢܘܬܗ ܚܕܐ au lieu de ܐܝܟܢܐ ܠܐ; — D F G ܕܗܘܐ ܗܘ; E ܗܘ ܕܐܝܬ; — H om. la ligne.

l. 7. D F ܒܠܒܘܫܗ ܕܟܠܗ ܠܐ au lieu de ܒܠܒܘܫܗ ܕܢܦܫܗ ܟܠܗ; — D E G ܐܝܟܢܐ; F ܐܝܟܢܗ; — H om. la ligne.

ll. 5 à 7. Le ms. C donne différemment ces trois lignes : . ܡܫܝܚܐ ܗܘܐ . ܐܠܗܘܬܗ ܐܝܟܢܐ ܐܢܫܘܬܐ ܒܢܦܫܐ ܘܦܓܪܐ ܐܝܟ ܚܕܐ ܕܠܐ ܡܬܦܠܓܐ ܕܗܘܐ ܒܠܒܘܫܗ . ܟܠܗ ܗܘ ܕܟܠܗܘܢ ܐܝܟܢܗ ܕܡܫܬܡܠܝܐ ܗܘ ܠܘܬ ܗܝ .

l. 8. H om. la ligne.

l. 9. F ܐܝܬܝܗ ܡܢ; — H om. la ligne.

l. 10. H om. la ligne.

l. 11. G ܐܝܟ ܗܘܐ ܠܐ; — B ܐܠܗܘܬܗ; C ܐܠܗܘܬܗ; — G aj. ܐܝܟ après ܐܠܗܘܬܐ; — H om. la ligne.

l. 12. C ܒܬܠܬܐ au lieu de ܐܠܬܠܬܐ; E ܐܬܠܬܐ *(sic)*; — E ܐܝܟܢܐ ܐܝܟܢܐ; — C G ܐܢܫܐ; D E F ܐܢܫܘܬܗ; — H om. la ligne.

l. 13. B C ܕܡܫܝܚܐ; — C ܗܝܕܝܢ ܐܦ; — H om. la ligne.

l. 14. E ܠܡܐܬܐ *(sic)*; — H om. la ligne.

l. 15. C ܡܬܝܕܥ ܡܢ au lieu de ܡܬܝܕܥܐ ܡܢ ܡܢ; — B D F ܐܠܗܘܬܐ; — H om. la ligne.

l. 16. C om. ܗܘܐ après ܕܝܠܗ; — E ܡܫܬܡܠܝ *(sic)*; — F G ܡܫܬܡ; — H om. la ligne.

l. 17. B C G ܐܢܫܐ ܗܘܐ; — B C ܐܝܬܘܗܝ; — H om. la ligne.

p. ܠܐ, l. 1. B D E F G ܐܠܗܐ, C ܐܠܗܘܬܐ, au lieu de ܐܠܗܐ ܡܢ; — H om. la ligne.

l. 2. B C ܕܠܐ au lieu de ܐܝܟ; — B C G ܕܡܠܟܐ; — E ܐܝܟܢܐ; G ܕܡܢ au lieu de ܐܝܟܢܐ; C D F omm. ܐܝܟܢܐ; — C D F ܐܝܟܢܐ ܗܝܕܝܢ; — D F omm. ܕܡܢ; — H om. la ligne.

l. 3. D F G ܗܝܕܝܢ ܡܢ; — H ܕܐܝܬܘܗܝ ܒܠܒܘܫܐ ܕܝܢ ܗܘ ܐܝܟ ܐܠܗܐ : ܗܝܕܝܢ ܒܠܒܘܫܗ ܡܢ ܡܢ : ܡܬܬܕܥ.

l. 4. E om. ܐܝܬܝܗ; — F G ܡܫܝܚ; — D F G ܕܐܠܗܘܬܐ; — B ܕܠܐ au lieu de ܐܝܟ.

l. 5. H om. ܘܡܬܬܕܥ; — E ܐܝܟܢܐ; — B om. ܘܡܬܝܕܥܐ ܡܢ ܗܝܕܝܢ; — C H ܡܬܝܕܥ au lieu de ܡܬܝܕܥܐ; — C E ܡܫܬܡܠܝ; — D F ܕܝܠܗ ܡܫܬܡܠܝܐ au lieu de ܡܫܬܡܠܝ.

l. 6. F ܒܠܒܘܫܗ; — F ܒܠܒܘܫܗ; H ܒܠܒܘܫܗ; — B C H ܗܘ.

VARIANTES DES MANUSCRITS

Première vie

P. ܠ, l. 1. E F ܬܫܥܝܬܐ ܬܘܒ; — F ܡܢ ܐܬܘܬܗ ܕܐܠܗܐ ܕܓܒܪܐ; — E ܪܘܡܐ; F ܪܘܡܗ.

l. 2. C om. ܗܘ; — F ܘܐܬܓܠܝ pour ܕܐܬܓܠܝ ܗܘ; — C ܒܡܫܪܝܘܬܐ ܘܒܡܫܡܫܢܘܬܐ ܕܡܫܝܚܐ ܡܫܡܫܢܐ; E ܒܡܫܝܚܘܬܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ; F om. ܒܡܫܪܝܘܬܐ ܕܡܫܡܫܢܘܬܐ.

l. 3. C om. ܘܡܫܪܝܘܬܗ ܕܩܕܝܫܘܬܐ; — E ܫܠܡܐ au lieu de ܘܫܠܡܐ; — C om. ܫܠܡܐ ܘܢܝܚܐ; — F om. ܫܠܡܐ ܘܩܕܝܫܐ.

l. 4. E ܐܦܣܩܘܦܐ; F ܐܦܣܩ; — C om. ܕܡܫܝܚܗ; — C F omm. ܩܕܝܫܬܐ.

ll. 1 à 4. Les autres mss. diffèrent beaucoup plus pour le titre : B ܬܫܥܝܬܐ ܕܥܠ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܡܢ ܪܘܚܐ. ܩܕܝܫܐ ܢܗܝܪܐ ܘܫܠܡܐ ܩܕܝܫܐ ܡܢܗ ܪܘܚܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܐܬܪܘܗܝ ܩܕܝܫܬܐ ܗܘܐ ܘܡܠܠܗ ܘܢܝܚܗ ܕܓܒܪܐ ܗܘܐ ܕܐܠܗܐ. ܕܢܚܐ ܘܐܬܓܠܝ ܘܐܬܐ ܟܠܗ ܡܫܡܫܢܘܬܗ ܗܘ ܕܟܠ.

D ܬܫܥܝܬܐ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܘܡܫܡܫܢ ܐܦ ܗܘ ܕܓܒܪܐ, et reprend aussitôt avec la ligne 5;

G ܬܫܥܝܬܐ ܕܪܘܚܢܐ ܕܡܫܝܚܐ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܢܨܚܢܐ ܘܐܪܘܚܘܗܝ ܩܕܝܫܬܐ ܡܫܡܫܢܐ ܢܗܝܪܐ ܘܩܕܝܫܐ ܡܢܗ ܪܘܚܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ.;

H ܬܘܒ ܒܬܫܥܝܬܐ ܬܫܥܝܬܐ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܟܠ ܡܫܡܫܢ ܕܡܢ ܟܠܡܫܢܐ ܘܐܬܓܠܝ ܗܘܐ. ܒܫܠܡܗ ܟܠܢ ܐܡܝܢ. (et ajoute dans l'interligne : . ܩܕܝܫܬܐ ܪܘܚܢܐ ܡܢ ܘܐܬܘܬܗ).

l. 5. B ܬܫܥܝܬܗ ܕܡܪܢ ܕܬܫܒܘܚܬܐ; — D aj. ܐܢܫ ܡܫܡܫܢܝܢ avant ܐܢܫܝܢ; F remplace ܐܢܫܝܢ par ܐܢܫ ܡܢܗܘܢ ܡܫܡܫܢܝܢ;

ܘܟܪܝܘܬܐ. ܕܠܒܪ ܢܫܒܘܩܐ ܒܡܠܬܐ ܫܪܐ[1] ܐܠܐ. ܕܪܒܐ ܥܠ ܒܪܫܐ ܘܠܐ ܒܡܠܠ ܒܒܝ. ܐܟܡܐ ܕܐܦ ܒܪ ܥܡܪܬ. ܒܪܒܘܬ ܐܪܘܬܐ ܒܪ ܢܦܫܐ ܕܝܢ ܣܘܥܪܢܐ ܘܓܠܒܐ ܣܪܗ̇. ܗܢܠܐ ܐܦ ܗܝ ܒܪ ܢܦܫܬ ܒܡܟܝܒܬ ܗܘܪ ܒܠܝܐ ܐܠܐ ܗܘܬ. ܡܛܠ ܕܒܠܝܐ ܡܣܝܐܐ ܒܠܝܒ ܗܘܐ ܠܒܝܬܗ̇. ܒܪ ܦܪܝܫܐ ܘܡܩܦܣܐ ܠܝܒܪܗ̇. ܕܢܬܠ ܠܗ̇ ܐܬܪܐ ܕܬܦܠ ܥܠ ܒܪܗ̇. ܘܒܪܐܬܦܪܥܬ ܠܗܬܗ. ܒܬܐܘ̈ܬܐ ܒܪ̈ܬܪܬܐ ܦܪܝܫܐ ܗܘܬ ܒܪ ܐܡܪܐ. ܘܝ ܠܗ ܒܪܝ ܣܢܝܩܐ. ܬܐܒܝܬܐ ܕܬܪܝ. ܘܡܫܒܪܐ ܕܒܢܠ. ܘܒܘܐܐ[2] ܕܐܣܝ. ܘܥܒܕܬ ܢܦܫܗ̇ ܥܠ ܣܒܝܗ ܕܗܘܪ ܒܫܘܪܐ ܘܡܥܒܪܐ. ܘܣܡܝܟܐܝܬ ܒܡܥܡܕܐ ܗܘܬ ܠܗ ܘܡܐܪܐ ܗܘܬ ܒܫܥܗ̇. ܠܡܠܐ ܗܢܐ ܒܥܒܕܬ ܠܐ ܐܘ ܒܪܝ. ܘܡܠܝܬ ܠܒܝ ܒܡܘܬܐ ܘܟܪܝܘܬܐ ܙܒܢܬܐ. ܘܐܬܦܩܬ ܠܝ ܒܐܟܐ ܥܠ ܐܟܐ ܡܕܡܝܐ. ܕܐܝܢܐ[3] ܗܘܝܬ ܠܝ ܕܪܒܐ ܗܘܝܬ ܒܐܘܠܨܢܐ ܘܕܘܘܢܐ[4] ܒܝܬ[5] ܒܒܢ̈ܝܐ ܒܒܝܬܗ ܕܐܒܘܟܝ ܘܐܢܐ ܠܐ ܢܒܥܐ[6] ܗܘܝܬ. ܘܐܢܬ ܦܣܝܬ ܘܠܐ ܙܠܝܬ ܠܝ. ܕܐܬܒ ܘܐܬܒܣܝܐ ܒܝ ܘܬܐܢܐ ܠܦܫܪ. ܒܒ̈ܝܠܬܗ̇ ܕܐܦ ܒܐܒܕܘܠ ܐܝܟ ܕܒܝܢ ܒ̈ܒܘܒܐ ܕܒ̈ܒܐ ܐܫ̈ܒܝܢ ܗܘܪ. ܒܒܝܪܬܗ ܕܐܦ ܒܬܐܘ̈ܬܐ[7] ܘܒܟܢ̈ܫܬܐ ܐܘܟ̈ܒܐ ܙܗܝܬ ܐܬܬ ܠܗܬܗ ܒܪ ܙܢܝܐ. ܘܒܬܐܘ̈ܬܗ ܐܡܪܐ ܗܘܬ. ܘܝ ܠܝ ܒܪܐ ܕܠܐ ܠܡܠܐ ܗܢܐ ܒܥܒܕܬ ܠܝ. ܕܗܐ

1. Ms. ܐܫܪܐ.
2. Ms. ܘܒܘܐܐ.
3. Ms. ܕܐܫܐ.
4. Ms. ܘܐܘܘܢܐ.
5. Ms. ܒܒܝܬ.
6. Ms. ܢܒܥ.
7. Ms. omet ܘ ܒܬܐܘ̈ܬܐ.

ܟܪܛܘܣܐ ܗܘܐ ܕܐܒܝܕܟ[1]. ܕܢܚܙܐ ܟܠܐ ܐܢ̈ܫܝܢ ܒܬܘ̈ܪܬܐ ܗܟܢ. ܘܒܚܙܬܐ ܚܕܐ ܠܗܘܢ ܟܪܛܘܣܐ. ܘܟܕ ܫܡܥܘܗܝ ܢܚܗܘܢ ܠܠܒܩܐ ܐܛܝܘܣ[2] ܪܝܫ ܟܪܛܘܠܪܐ[3] ܕܥܕܬܐ ܦܩܕܬܐ. ܘܟܕ ܩܪܐ ܗܘ ܒܟܪܛܘܣܐ ܗܘ. ܒܚܙܬܐ ܕܥܒܕ ܐܟܘܬܗܝ ܠܬܫܒܘܚܬܐ ܕܟܗ. ܐܫܬܘܕܝ ܠܟܪܗ. ܘܩܡ ܒܡܣܪܗܒܐܝܬ ܡܢ ܐܣܩܡܢܘܢ[4] ܕܟܠܝܢ ܗܘܐ ܥܠܘܗܝ. ܘܡܦܩ ܠܬ̈ܪܥܘܗܝ ܘܟܕ ܦܬܚ ܗܘܐ ܡܩܕܡ. ܘܣܓܕܗ ܕܪܐ ܗܘܐ ܥܠ ܐܪܥܐ. ܘܐܫܬܘܕܝ ܥܒܕܐ ܢܦܫܗ ܥܠ ܢܫܝܐ ܕܟܪܗ. ܘܫܒܩܐ ܗܘܐ ܒܬܪܥܘܬܐ. ܘܐܡܪ ܗܘ ܠܗ ܒܪܐ ܕܢܠܐ ܠܒܢܝܐ ܗܢܐ ܒܒܪܬ ܠܗ. ܘܒܟܠܗ ܠܒܗ ܒܪܘܬܐ ܘܒܥܘܬܐ. ܘܒܟܠܗ ܗܘܐ ܘܐܡܪ. ܐܪܐ ܐܝܟ ܕܡܣܟܢܘܬܐ ܐܬܦܠܝܬ ܒܟܠܝ. ܫܢܐ ܗܘܝܬ ܠܝ ܕܒܐܬܪܬܐ[5] ܘܡܟܒܕ ܗܘܝܬ ܡܠܟ. ܘܠܐ ܓܠܝܬ ܠܗ ܘܡܘܕܝܬ. ܕܐܬܐ ܗܘ ܗܘ ܕܒܡܫܐ ܗܘܝܬ ܐܘܚܕܢܗ. ܐܝܟܢܐ ܕܟܕ ܐܬܪܟܢ. ܐܬܟܢܫܬ ܥܡܢ. ܘܬܒܥܬܐ ܠܟܠ. ܘܐ ܠܗ ܒܪ ܚܒܝܒܐ. ܘܐ ܠܗ ܠܡܫܟܢܐ ܘܕܘܝܐ. ܒܟܠܐ ܐܟܒܕ. ܐܘ ܒܟܠܐ[6] ܐܬܟܠܠ. ܐܘ ܐܝܟ ܐܢܫܐ ܠܐ ܠܡܬܟܠܐ ܠܗ ܡܢܬܐ ܚܢܢ ܢܫܐ

1. Ms. ܕܒܐܪ̈ܝܟ.

2. Ms. ܐܛܘܝܣ; G et H ܐܛܝܘܘܣ, dont D et F ont fait ensuite ܛܝܘܘܣ. — Une des vies grecques et deux vies latines donnent à l'archiviste de l'église le nom d'Aetius, Ἀέτιος, qui a dû se transcrire en syriaque ܐܛܝܘܣ, puisque ܐܛܘܣ = ἀετός d'après Bar Bahlul (v. Payne Smith, *Thesaurus Syriacus*). Justement, une leçon primitive ܐܛܝܘܣ explique à la fois et la leçon de notre ms., ܐܛܘܝܣ, par métathèse de l'*ioud*, et celle de G et H, ܐܛܝܘܘܣ, par l'orthographe intermédiaire ܐܛܝܝܘܣ.

3. Gr. χαρτουλάριος, *chartularius*.

4. Gr. σκάμνον, *scamnum*.

5. Ms. écrit ainsi, pour ܕܒܐܬܪܟ.

6. Ms. ܐܢܫܠܐ au lieu de ܟܠܐ.

ܡܦܩܝܢ ܗܘܘ ܠܗ. ܘܐܬܚܣܢ ܒܗ[1]. ܘܗܘܐ ܒܣܝܘܥܬܐ ܙܟܘܬܐ ܘܒܫܘܝܘܬܐ ܡܠܝܐܬܐ[2] ܡܩܒܠ ܗܘܐ. ܠܟܠ ܒܟܐ ܕܢܦܫ ܗܘܐ ܠܗ ܡܟܠܗܘܢ. ܗܢܘܢ ܒܗ ܗܠܝܢ ܥܒܕ ܐܦܝܣܩܘܦܘܣ ܐܒܘܗܝ. ܡܛܠ ܠܘܬܗ ܐܬܐ ܐܒܐ ܕܐܟܠܝܘܣ ܗܘܐ. ܘܟܕ ܐܡܪ ܢܦܫܗ ܠܘܬܗ. ܡܠܐ ܐܦ ܠܐ ܠܢܨܚܢܘܬܐ ܒܗܘܢ ܠܐ ܥܒܕ. ܘܟܕ ܓܠܐ ܦܪܘܩܗ ܚܝܐ ܕܡܫܝܚܐ ܐܝܟ ܦܪܘܩܐ ܕܟܠܟܐ. ܘܒܛܠܝܘܬܐ ܐܚܝܕ ܒܐܝܕܗ. ܘܟܕ ܓܒܐ ܕܣܘܟܠܗ ܒܠܒܗ ܕܢܦܫܐ ܒܠܠܐ ܒܬܪܗ ܒܗ. ܠܐ ܐܬܦܠܝܣ ܕܢܬܠܡܕܘܗܝ ܠܗ. ܗܢܘܢ ܡܢ ܐܦܝܣܩܘܦܘܣ ܠܘܬ ܟ̈ܠܒܐ ܕܒܗ̈ܢܒܝܐ ܘܐܡܪ ܠܗܘܢ. ܗܘ ܕܐܚܕܝܢ ܗܘܝܬܘܢ ܐܫܬܥܒܕܬܘܢܝ. ܘܡܫܝܚܐ ܐܦ ܢܬܒܥܐ ܠܗܘܢ. ܕܐܒܠܐ ܡܒܠܗ ܗܘܐ ܠܘܬܗ ܡܢ ܡܕܡ ܥܠܝ̈ܢܐ ܥܒܕܡܫܪܝܐ. ܘܐܘܕܝ ܐܝܠܝܢ ܕܐܦ ܒܛܠܝܘܬܐ ܐܚܝܕ ܒܐܝܕܗ. ܗܘ ܕܠܐ ܡܟܐ ܕܢܬܠܗ ܠܝ. ܘܡܫܝܚܐ ܕܢܥܒܕܘ ܟ̈ܠܒܐ ܕܒܗ̈ܢܒܝܐ ܘܐܝܟ ܐܦܝ̈ܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ ܟܢܫܐ. ܦܩܕ ܟ̈ܠܒܐ ܕܢܫܪܐ ܒܡܫܟܢܬܐ ܬܬܩܝܡ ܒܡܫܟܢܬܐ. ܘܢܬܟܢܫܘܢ ܠܗܘ ܦܠܓܐ ܒܝܘܡܐ. ܘܢܬܬܩܝܡ ܒܟܢܫܗ. ܗܢܘܢ ܡܢܗ ܟ̈ܠܒܐ ܕܒܗ̈ܢܒܝܐ ܘܐܝܟ ܐܦܝ̈ܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ ܟܢܫܐ. ܘܩܕܡ ܗܘܘ ܒܝ ܒܫܢܬܐ ܗܘ ܕܩܝܡ ܗܘܐ ܡܕܒܪܢܘܬܗ. ܕܬܠܡܝܕܘܗܝ ܠܗܘܢ ܠܒܛܠܝܘܬܐ ܗܘ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܒܐܝܕܗ. ܘܠܐ ܐܬܬܗܒ ܠܗܘܢ. ܗܢܘܢ ܟ̈ܠܒܐ ܘܐܝܟ ܐܦܝ̈ܣܩܘܦܐ ܡܢܗܘ ܠܘܬܗ ܘܐܡܪܘ ܠܗ. ܕܐܦ ܐܝܟ ܢܦܫܐ ܐܚܝܕܢ ܟ̈ܠܒܐ ܚܝܢ. ܘܐܦ ܗܢܐ ܐܒܐ ܗܘ ܕܡܬܒܛܠܝܘܬܐ. ܗܒ ܠܢ

1. Ms. ܘܘܗ au lieu de ܒܗ.
2. Ms. omet ܘܒܫܘܝܘܬܐ ܡܠܝܐܬܐ.

ܘܠܙ̈ܢܝܐ[1] ܕܗ̈ܠܝܢ. ܘܕܬܠܡܝܕܘܗܝ ܠܫ̈ܠܝܚܐ ܕܐܬܐ ܘܡܬܩܪܝܢܐ ܗ̈ܘܝܢ ܕܢܣܒ ܐܢܫܐ ܒܡܫܝܚܐ. ܕܗܘܘ ܐܝܟ ܒܝܬܐ ܠܡܫܡܫܘ ܠܡ̈ܠܟܐ. ܘܢܦܩܘ ܡ̈ܠܟܐ[2] ܘܪ̈ܝܫܝ ܐܦܝܣ̈ܩܘܦܐ. ܘܐܬܘ ܠܒܝܬܗ ܕܐܪܟܝܦܝܣܩܘܦܘܣ[3]. ܐܝܟܢܗ ܕܝܢ ܕܒܢܝܢܐ ܕܐܠܗܐ ܦܪܣܬ ܠܚܬܐ ܠܒܪܐ ܒܒܬܘܬܐ ܘܒܟܠܗ ܫܢܬܐ ܗܘܬ ܘܐܬܒܪܐ. ܕܟܠܗ ܥܠܡܐ ܗܘܐ. ܘܒܟܠܗ ܗܝ ܒܬܬܒܘܬܐ. ܘܗܠܝܢ ܕܡܫ̈ܬܡܠܝܢ ܒܟܠܗ ܐܬܘ̈ܬܗܘܢ. ܒܠܚܘܕ ܐܠܗܘܬܐ ܕܝܢ ܒܡܫܝܚܗ ܒܗ ܦܘܪܩܢܐ ܗܘܬ ܒܡܫܝܚܘܬܐ. ܘܫܪܝܐ ܐܦ ܗܝ ܘܫܒ̈ܚܬܐ ܗܘܬ ܠܡܫܬ̈ܡܠܝܢ. ܗܘܝܢ ܡܢ ܒܪ[4] ܗܘ ܕܡܫܡܫ ܗܘܐ ܠܒܪܐ ܕܐܠܗܐ. ܘܐܡܪ ܡܛܠ ܗܕܐ. ܠܒܬܐ ܗܘ ܕܟܕ ܐܬܝܢ ܗܘܐ ܒܡܫܟܢܐ ܐܬܘܗܝ. ܗܘ ܕܫܡܥܬ ܠܗ ܕܐܒܪܗܝܡܘܗܝ. ܒܟܬܒ̈ܬܐ ܠܢܦܪ ܕܪ̈ܘܒܬܐ ܘܐܬܘ̈ܬܐ ܕܥܒܝܕܢ[5] ܒܗܝܢ ܒܗ. ܕܟܕ ܣܦ ܒܥܒܕܐ ܢܚܫ ܒܗܒܠܐ ܠܗ ܒܥܒܕܐ. ܕܟܕ ܒܗܘ ܕܐܬܩܢ ܗܘܐ ܪ̈ܐܐ ܐܠܗܝܐ ܘܠܐ ܒܬܫ̈ܒܚܬܐ. ܬܪ̈ܬܝܢ ܐܘܢܩ̈ܝܣ[6] ܠܡܚܘܐ ܐܝܬ ܗܘܐ. ܘܡܢܗ ܣܘ̈ܦܐ ܗܘܐ ܠܗ ܡܥܒܕܬܐ ܡܢܝܢܐ. ܘܟܠܗ ܐܦܠܐ ܕܫܘ̈ܬܗܘܢ ܕܠܐ ܚܒܘܬܐ ܒܟܒܝ ܗܘܐ ܠܬܠܬܗ. ܐܠܐ ܘܐܬܩ̈ܢܝܢ[7] ܕܟܕ ܒܟ̈ܒܝܐ ܐܬܠܝܢ ܗܘ̈ܠܝܐ

1. Ms. ܘܙ̈ܢܝܐ.

2. Ms. omet les mots ܘܢܦܩܘ ܡ̈ܠܟܐ. Le copiste a sans doute été trompé par la répétition du mot ܡ̈ܠܟܐ.

3. D F G H ajoutent ici ܘܣܡܟܘ ܒܛܪܝܩܠܝܢܐ; — gr. τρίκλινον.

4. Ms. ܘܒܪ.

5. Ms. ܒܬ̈ܫܒܚܬܐ ܘܐܬܘ̈ܬܐ ܘܕܪ̈ܘܒܬܐ ܘܥܒܝܕܬܐ . ܘܐܬܘ̈ܬܐ. — J'ai suivi la leçon de H.

6. Ms. ܐܘܢܩ̈ܝܣ; — gr. οὐγκίας *(uncia)*.

7. Ms. ܘܙ̈ܢܝܢ.

ܠܐ ܓܠܝܬ܂ ܘܐܡܪܬ ܕܝܢ ܠܬܠܡܝܕܘܗܝ ܗܘ ܐܘܦܣܝܡܝܘܣ܂ ܚܝ
ܗܘ ܡܪܢܐ ܐܠܗܐ ܕܠܐ ܢܦܠ ܐܢܐ܂ ܘܒܡܫܝܚܐ[1] ܒܡܗܝܡܢܐܝܬ
ܥܒܕ ܡܢܐ ܠܡܦܪܢܣܐ ܕܒ̈ܟܪܘܗܝ ܘܐܡܪܬ ܠܗ܂ ܢܦܠ ܐܢܬ
ܐܝܟ ܡܢ ܟ̈ܠܗ ܬܘܕܝܬܟ ܕܐܝܬ ܠܗ ܠܡܗܝܡܢܘܬܐ ܕܐܝܟ
ܗܕܐ܂ ܘܐܡܪܬ ܠܥܒܕܐ ܗܘ ܠܬܠܡܝܕܘܗܝ ܟܕ ܫܐܪ[2] ܒܫܡܝܐ
ܘܢܦܫܐ ܒܡܪܢܐ ܘܒܡܫܝܚܐ ܗܘ ܕܡܠܟܐ[3]܂ ܕܠܐ ܢܦܠ ܐܢܐ
ܐܝܟ ܕܐܝܬ ܠܗ ܠܡܗܝܡܢܘܬܐ ܕܐܝܟ ܗܕܐ[4]܂ ܗܕܝܢ ܦܩܕ[5]
ܟ̈ܠܒܐ ܒܡܗ̈ܪܢܝܬܐ ܘܬ̈ܪܝܢ ܐܦ̈ܝܣܩܦܐ ܘܟܠܗܘܢ
ܣܘܠܛܠܘܣ܂ ܕܐܝܠܝܢ ܠܒܝܬܗ ܕܐܘܦܣܝܡܝܘܣ ܘܬܟܫ
ܠܡܒܠܘܗܝ ܠܦܓܪܐ ܒܫܘܩܐ܂ ܘܒܡܫܝܚܐ ܦܩܕ ܕܢܗܘܐ
ܐܘܦܣܝܡܝܘܣ ܠܥ̈ܒܕܐ ܟܠ ܝܘܡܗ܂ ܕܢܛܒܘܢ ܬ̈ܪܘܢܘܣ[6]
ܘܒܬ̈ܪܬܐ ܠܛ̈ܘܣܐ ܕܟ̈ܠܒܐ ܒܡܗ̈ܪܢܝܬܐ ܘܒܫܘܩܐ

1. Ms. ܘܗܕܝܢ ܒܡܫܝܚܐ.

2. Ms. ܫܒܪ.

3. Je suis ici la leçon de H, que notre ms. amplifie ainsi : ܘܢܦܫܐ ܒܡܪܢܐ ܝܫܘܥ܂ ܘܒܡܫܝܚܐ ܗܘ ܕܒܒܝܬ ܫܡ̈ܝܐ ܕܟܠܗܘܢ ܐܝܟܦ ܒܫܡܝ ܒܪܝܬܗ ܐܝܬܘܬܗ (pour ܐܝܬܘܬܐ).

4. Je supprime ici la phrase suivante, qui ne se trouve dans aucun autre ms., et qui doit être une interpolation : ܠܐ ܓܝܪ ܒܓܠܝܘܬܐ ܫܐܪ ܐܢܐ ܕܐܡܒܕ ܫ̈ܢ܂ ܘܐܡܘܣ (pour ܘܐܡܘܣܐ) ܒܠ ܗܕܐ ܒܡܗܝܡܢܘܬܐ ܕܐܝܟ ܗܕܐ ܕܐܝܬܘܗ̇ ܘܬܪܝܢܐ ܕܟܠܝܫ܂ ܐܡܪ ܓܝܪ ܡܪܢ ܒܐܘܢܓܠܝܘܢ܂ ܕܡܢ ܠܐ ܬܐܡܘܢ܂ ܘܬܘܒ ܒܡܢܐ ܢܐܬܪ ܒܪܢܫܐ܂ ܐܢ ܟܠܗ ܥܠܡܐ ܢܩܢܐ ܘܢܦܫܗ ܢܚܣܪ܂ ܐܘ ܡܢܐ ܬܚܠܘܦܐ ܢܬܠ ܚܠܦ ܢܦܫܗ܂
Ces deux paroles sont tirées de *Matth.* V, 34 et XVI, 26.

5. Ms. ܦܩܕ.

6. Ms. ܬܐܪ̈ܘܢܘܣ; — gr. Θρόνους.

ܬܘܒ ܐܫܬܡܥܬ ܕܬ̈ܠܬ ܐܚ̈ܝܢ ܕܐܒ̈ܪ. ܒܒܝܬܗ ܕܐܘܦܣܝܟܝܘܣ ܒܒܐܘܘܗܝ ܠܦܓܪܐ ܕܒܝܬ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ. ܒܪܢܫܐ ܕܝܢ ܕܫܒܥܐ ܒܥܒܐ. ܐܬܟܢܫܘ ܟܠܗ ܥܡܐ ܘܒ̈ܥܠܕܒܒܐ ܕܣܢܐ ܐܠܗܐ. ܘܐܝܠܝܦܝܘܣ[1] ܐܝܟ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ̇ ܣܘܢܩܠܝܛܘܣ[2]. ܘܐܬܘ ܒܗ ܥܡܠܝܢ ܡܠܝܟܐ ܕܒܒ̈ܒܕ ܫܢܐ. ܗܘ ܕܐܝܬ ܒܗ ܡܢ ܩܘܡܐ ܒܥܘܬܪܐ ܕܡܫܘܦܬܐ. ܘܐܙܠܘ ܠܗܝܟܠܐ ܡܕܝܢܬܐ ܕܦܛܪܘܣ ܘܕܦܘܠܘܣ. ܟܕ ܚܕܝܢ ܗܘܘ ܒܫܘܒܚܐ ܘܒܪܘܚܬܐ ܠܦܓܪܐ ܗܘ ܡܕܝܢܬܐ ܕܐܬܓܠܝ ܠܗܘܢ ܒܟܠܗܘܢ. ܟܠܗ̇ ܕܝܢ ܠܗܝܟܠܐ ܕܩܣ̄ܪ ܦܛܪܘܣ ܘܦܘܠܘ ܥܠ ܐܦ̈ܝܗܘܢ ܟ̈ܠܝܠܐ ܘܪ̈ܝܫ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܘܟܠܗ̇ ܣܘܢܩܠܝܛܘܣ. ܘܒܬܫܒܚܝܢ] ܗܘܘ ܠܪܘܚܐ ܡܕܝܢܬܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܢܓܠܐ ܠܗܘܢ ܥܠ ܗܘ ܦܓܪܐ ܡܕܝܢܬܐ. ܘܬܐܒܝܢ ܗܘܘ ܒܫܪܪܗ̇ ܒܓܒܬܐ ܕܟܪܬܐ ܕܠܝܢ ܡܕܝܢܬܐ ܠܕܬܐܠܗܐ ܟܕ ܓܠܐ. ܘܕܬܠܒܪ̈ܝܗ̇ ܕܒܪܝܬܐ ܦܛܪܘܣ ܘܦܘܠܘܣ. ܕܒܓܘ ܓܠܘܣܩܘܡܐ[3] ܣܝܡܝܢ ܗܘܘ ܡܕܒܪܗܘܢ. ܘܥܡܒܘ[4] ܟ̈ܠܝܠܐ ܕܡܪ̈ܓܢܝܬܐ ܘܪ̈ܝܫ ܐܦܝܣܩܘܦܐ. ܘܟܠܗܘܢ ܚܪܝܢ ܗܘܘ ܠܥܡܐ. ܠܘܬ ܐܠܗܐ. ܘܐܬܚܙܝܬ ܠܗܘܢ ܦܘܪܩܢܐ ܐܠܗܝܬܐ ܒܕ ܒܪ̈ܘܟܐ ܘܐܬܒܪܟܬ. ܕܒܒܝܬܗ ܕܐܘܦܣܝܟܝܘܣ ܐܬܚܘܝܘܗܝ ܗܘ ܕܚܕܝܢ ܐܬܘܢ. ܗܕܝܢ ܐܬܦܢܝܘ ܟ̈ܠܝܠܐ ܕܡܪ̈ܓܢܝܬܐ ܘܪ̈ܝܫ ܐܦܝܣܩܘܦܐ. ܘܩܪܘ ܠܘܬܗܘܢ ܠܐܘܦܣܝܟܝܘܣ ܘܐܡܪܘ[5] ܠܗ. ܕܐܝܟ ܗܕܐ ܦܘܪܩܢܐ ܐܝܬ ܒܒܝܬܟ. ܘܠܝ

1. Sur la restitution de ce nom, v. la note 2, page ܒܝ.
2. Gr. σύγκλητος.
3. Gr. γλωσσόκομον.
4. Ms. ܘܥܡܒ.
5. Ms. ܘܐܡܪ.

ܘܐܝܠܝܢ ܕܐܬܛ̈ܠܠ ܒܢܝܗ ܠܗܘ ܒܠܬܐ. ܗܘܝܢ ܗܘ̣ ܢܦܫܐ ܗܘܬ ܒܝܬ ܝܘܢܐ. ܘܟܕ ܢܚ ܠܗ ܒܘܡܬܐ ܘܐܡܪ ܕܪܚܡܐ ܟܕ ܒܪ̈ܢܫܐ ܒܠܫܬܐ ܕܚܫ̈ܝܟܐ ܕܦܘܪܦܘܪܘܢ.[1] ܘܟܠܗ ܕܘܒܪܐ ܕܫܢ̈ܘܗܝ ܕܡܢ ܒܛܘܪܝܢ ܒܛܒ. ܐܝܟܢܐ ܕܡܢ ܒܛܘܪ ܒܡܦܘܩܗ ܕܡܢ ܒܠܒܒܐ. ܡܢ ܐܬܬܘܬܐ ܕܪܚܡܢ ܠܒܢܬ ܒܚܘܒܗܘܢ ܕܗܘ ܐܢܬܘܗܝ ܒܪܐ ܕܝܠܗܘܢ. ܒܫܘ ܡܢ ܢܘܩ̈ܝܢ ܕܝܢ ܗܒܝܠ. ܒܫܘ ܒܡܒܥܐ ܘܦܪܫܐ. ܡܢ ܒܛܘܪ ܠܡܥܡܕܘܬܐ ܕܪ̈ܐܙܐ ܐܠܗܝܐ. ܡܢ ܒܛܘܪ ܠܡܫܡܫܘܬܐ ܕܥܕܬܐ. ܟܕ ܐܢܬܘܗܝ ܗܘܐ ܪܒ ܐܦܣܩܘܦܐ ܐܢܘܟܢܛܝܘܣ[2] ܒܒܕܢܬܐ. ܘܡ̈ܠܟܐ ܕܫܠܛ ܡܢ ܐܠܗܐ. ܒܪܗܘܡܝܐ ܡܕܝܢܬܐ. ܘܠܐ ܐܫܬܒܩ ܡܢ ܓܒ ܡܕܒܚܐ ܕܐܡܪ. ܘܬ ܠܘܬܝ[3] ܒܠܟܘܢ ܠܐܢ̈ܫܐ ܘܫܩ̈ܠܝ ܡܘ̈ܒܠܐ ܢܣܝ̈ܩܬܐ ܘܐܢܐ ܐܢܝܚܟܘܢ.[4] ܘܬܒܥܘܗܝ ܘܕܫܠܝܬܐ ܐܫܟܚܬ ܐܢܘܢ ܠܒܠܝܒ. ܘܢܦܠܘ[5] ܥܠ ܐܦ̈ܝܗܘܢ ܟܕ ܦܟܝܢ. ܒܪ̈ܐ ܪܫܡ[6] [ܒܠܝܢ. ܘܡܬܦܪܩܝܢ ܠܐܠܗܐ. ܘܟܠܐ ܬܘܒ ܐܫܬܐܠܒ ܕܬܪ̈ܬܝܢ ܐܟܠܝܢ ܕܐܡܪ. ܒܒܗ ܠܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܘܢܨܠܐ ܥܠ ܪܗܘܡܐ. ܢܓܗ ܒܪܘܒܬܐ ܓܢܙ ܢܦܩ ܐܠܗܐ ܓܘܠܠܗ ܒܢܝܗ. ܘܟܠܐ

1. Gr. πορφυρῶν.

2. Ms. ܐܢܘܟܠܛܝܘܣ. Cette leçon, surtout si on la compare à celles des autres textes (v. aux *Variantes des Manuscrits*), fait songer d'abord à la correction ܐܢܟܠܛܘܣ, Ἀνάκλητος, *Anaclet*. Mais elle peut aussi se ramener très-simplement à une leçon ܐܢܘܟܢܛܝܘܣ, Ἰννοκέντιος, dont un copiste aurait mal lu ou mal formé le second *noun*. Or une vie grecque et deux vies latines, très-proches de notre seconde vie syriaque, nomment le prince des évêques *Innocent*. Ma restitution semble donc bien certaine.

3. Ms. ܠܘܬ.

4. *Matth*. XI, 28.

5. Ms. ܘܢܦܠ.

6. Il manque ici un feuillet dans le ms. Je rétablis entre crochets le passage perdu, tel que le donnent G et H.

ܗ̇ܘܐ ܗܘܐ. ܐܠܝܨܝܢ[1] ܗܘܘ ܠܗ ܘܡܦܝܣܝܢ ܘܡܬܚܢܢܝܢ ܒܗ. ܘܦܘܪ̈ܥܢܐ ܐܣܪ̈ܚܬܐ ܕܐܝܟ ܗܠܝܢ ܦܩ̇ܕܝܢ ܗܘܘ ܠܘܬܗ. ܟܕ ܡܬܚܫܒܝܢ ܗܘܘ ܘܡܬܥܫܩܝܢ ܠܗ. ܘܟܕ ܗܠܝܢ ܕܢ̈ܚܝܢ ܗ̇ܘܝ ܠܗ. ܠܐ ܡܬܦܫܪ ܗܘܐ. ܡܬܓܒܪ ܗܘܐ ܠܗ̇ܝ ܒܪ̇ܬ ܩܠܐ ܕܐܘܢܓܠܝܘܢ. ܐܡܪ ܓܝܪ ܕܡ̇ܢ ܕܡܚܐ ܠܟ ܥܠ ܦܟܟ ܕܝܡܝܢܐ ܦܢ̣ܐ[2] ܠܗ ܐܦ ܐܚܪܢܐ[3]. ܢܦܠ ܗܘܐ ܒܪܢܫܐ ܕܐܠܗܐ. ܕܡܢ ܡܟܝܟܘܬܐ ܕܫܠܝܐ. ܘܡܢ ܡ̇ܪܒܐ ܕܗܘ̇ ܡܠܐܐ ܕܟܫܝܪܘܬܐ ܐܬܪܘܡܝܢ ܗܠܝܢ ܕܢ̈ܨܚܝܢ ܠܗ. ܘܬܪܐܬ ܒܫܘܒܚܬܐ ܘܫܘܫܘܬܐ ܠܩ̇ܢ ܗܘܐ[4]. ܐܚܪܢܐ ܓܝܪ ܡܣܝܒܪܢܐ ܐܝܬ ܗܘܐ ܠܗ ܡܟܝܟܘܬܐ[5]. ܒܒܕܝܢ ܗܠܝܢ ܗܘܐ ܠܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܐܝܬ ܥܡ ܐܒܗ̈ܘܗܝ. ܟܕ ܠܐ ܢܛܪ ܠܗܘܢ ܒܝܫܬ ܐ̈ܢܫܐ ܡܫܒܚܐ. ܒܟܠܗ ܡܟܝܟܘܬܐ ܘܡܫܝܢܘܬܐ. ܟܕ ܕܝܢ ܡܬܠܐ ܐܦ ܠܐ ܕܒܢܝ̈ܢܘܗܝ ܕܡܢ ܦܘܓܪܐ ܘܡܦܩܢܘܬܗ ܕܡܢ ܥܠܡܐ. ܐܡܪ ܗܘܐ ܠܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܠܛܠܝܐ[6] ܗܘ ܕܡܫܡܫ ܗܘܐ ܠܗ. ܐܚܝ. ܐܢܬ ܠܐ ܒܙܘܥܐ ܕܙܘܘܬܐ. ܘܐܢܬ ܗ̇ܘ ܛܠܝܐ. ܘܐܬܝܬ ܠܗ ܒܙܘܥܐ ܕܙܘܘܬܐ. ܘܬܒ ܛܘܠܐ ܘܬܒܥ ܟܠܗ ܕܒܪܐ ܕܐܢܫܘܗܝ ܡܢ ܢܘܟܪܝܐ ܕܠܦܡ ܡܢ ܒܝܬ ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܘܡܕܒܪܐ ܠܢܘܟܪܝܐ ܗܘ. ܘܐܪܐܐ ܐܝܠܝܢ ܕܐܝܬ ܗܘܐ ܒܝܬ ܠܗ ܘܠܐܒܗ̈ܘܗܝ ܘܠܐܒܘܗ.

1. Ms. ܐܠܝܨܢܝܢ.

2. Je ne connais pas d'autre exemple du paël du verbe ܦܢܐ avec le sens qu'il doit avoir ici. Les quatre autres mss. ont l'aphel : ܐܦܢܐ, conformément à la leçon de la *Peschito*.

3. *Matth.*, V, 39.

4. Ms. ajoute : ܘܡܬܟܬܫܢܘܬܐ ܥܡ ܦܘܠܐܬܐ ܕܫܒܩ ܗܘܐ ܐܝܠܝܢ ܕܐܬܘܢ ܠܘܬܗ.

5. Ms. ܟܬܒܢܐ.

6. Ms. ܠܛܒܪܐ.

ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܘܦܩܕ ܠܡܐܟܘܠܘܗܝ ܒܗ ܐܘܪܚܐ ܡܢ ܦܠܛܝܢ[1] ܒܗܡ
ܐܦܣܩܝܢ[2] ܕܝܠܗ. ܘܫܠܛ ܠܗ ܒܗ ܐܡܪ. ܒܒܝܬܗ ܕܐܠܗܐ
ܒܒܪ ܒܒܐ ܕܝܠܗ ܠܡܣܟܢܘܬܐ ܒܒܐ ܕܝܠܗ ܠܡܣܟܢܐ
ܘܐܟܣܢܝܐ. ܘܐܪ̈ܡܠܬܐ ܒܒܝܬܟ. ܘܡܢ ܦܘܪ̈ܢܣܬܐ ܕܦܠܛܝܢ
ܡܢ ܦܬܘܪܟ. ܒܗ ܙ̈ܒܢܐ ܟܠ ܒܝܬܟ ܐܣܬܥܒܕ. ܐܡܪ
ܓܝܪ ܕܝܗܒ ܠܡܣܟܢܐ ܡܘܙܦ ܠܐܠܗܐ[3]. ܘܐܠܗܐ ܡܦܪܥ
ܢܬܠ ܘܢܩܒܠ ܠܟ ܒܡܠܟܘܬܐ ܕܫܡܝܐ. ܢܛܪܟ ܕܝܢ ܘܠܗܘܢ
ܕܐܟܣܢܝܐ[4] ܐܝܬ ܠܟ. ܘܢܫܬܡܠܐ ܡܫܪܗ[5]. ܐܒܘܗܝ ܕܝܢ
ܒܗ ܫܥܬܐ ܕܡܠܠ ܗܘ ܕܐܟܣܢܝܐ. ܬܬܪܐܬ ܪ̈ܓܫ ܒܢܦܫܗ
ܕܢܩܒܠܘܢܗܝ ܠܛܠܠܐ. ܒܕܐܬܕܟܪ ܠܒܪܗ ܚܒܝܒܐ ܗܘ ܕܠܐ
ܢܦܠ ܒܟܠܐ ܗܘܢܗ. ܘܒܚܘܒܗ ܢܦܩ ܗܘܐ ܘܐܟܠܗ ܠܒܝܬܗ.
ܘܐܡܪ ܠܥܒ̈ܕܘܗܝ ܒܠܗܘܢ ܗܘ ܟܠ ܒܟܠܗܘܢ ܕܬܪܥܐ
ܕܢܥܒܕܘܢܗ ܠܐܟܣܢܝܐ ܗܢܐ. ܚܙ ܗܘ ܕܒܪܝܐ ܐܠܗܐ
ܕܒܣܪܐ ܢܗܘܐ. ܘܢܬܪܘܬܐ ܢܦܩ ܠܗ ܡܢ ܒܝܬܗ. ܐܠܐ
ܒܪܡ ܒܒܣܝܠܝܩܐ[6] ܕܝܠܗ ܐܝܟܢܐ ܕܢܐܠ ܐܝܟܐ ܘܢܦܩ ܐܝܟܐ
ܒܒܝܬܗ ܘܬܬܟܣܐ ܬܫܡܫܬܗ. ܐܝܟܢܐ ܕܐܬܒܠܝܐܬ
ܐܚܘܗܝ. ܒܗ ܢܐܠ ܐܝܟܐ ܘܢܦܩ ܐܝܟܐ. ܒܬܘܪܣܝܗ ܡܢ ܠܐ
ܢܬܐܠܝ. ܐܠܐ ܗܘܝܐ ܦܩܕ ܐܠܐ. ܕܡܢ ܦܬܘܪܝ ܕܝܠܗ ܬܗܘܐ
ܣܥܘܪܬܗ. ܘܗܟܢܐ ܥܒܕܠܘ[7]. ܒܒ̈ܕܪܐ ܕܝܢ ܐܡܟܬܝ ܕܪܥܒܕܐ

1. Gr. παλάτιον, *palatium*.

2. Gr. ὀψίκιον, *obsequium*.

3. *Prov.* XIX, 17.

4. Gr. ξενία.

5. Ms. ajoute encore ici ܐܒܘܢ.

6. Gr. βασιλική.

7. Ms. ܥܒܕܘ; les autres textes ont ܥܒܕܠ. La comparaison de ces deux leçons rend ma restitution au moins vraisemblable.

ܠܐ ܢܬܬܟܠ ܒܚܝ̈ܘܗܝ[1] ܒܡܬܘܪܬܗ ܠܒܢܝ̈ܢܫܐ[2]. ܘܐܒܗ̈ܘܗܝ ܠܐ ܢܬܟܠܘܢ ܡܢ ܦܘܠܚܐ ܕܐܫܬܠܡܘܢ. ܕܠܒܢ̈ܝܗܘܢ ܢܫܘܢ ܘܡܢ ܢܬܠܘܢ[3]. ܘܡܟܝܠ ܗܘܝܐ ܬܫܒܘܚܬܐ ܐܟܬܒܘ ܗ̇ܢܘܢ ܕܒܪܗܘܡܝܐ. ܥܠ ܐܝܠܝܢ ܕܢܦܩܘ ܡܢ ܒܬܪ ܡܦܩܬܗ ܕܡܢ ܡܨܪܝܐ ܒܐܘܪܗܝ. ܘܡܟܐܬܝܬܗ ܕܠܘܬܗܘܢ. ܕܟܕ ܠܟ ܗܘܒܠ ܚܙܐ ܗܘܐ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ. ܕܢܬܪ ܡܬܬܟܠ ܠܗ ܡܢ ܒܢܝ̈ܢܫܐ ܕܟܐܘܪܗܝ. ܒܪܗ̇ ܠܗ ܡܢ ܬܘܒ ܘܐܬܐ ܠܗ ܠܠܒܘܫܐ ܡܟܝܢܘܬܐ. ܘܟܕ ܐܫܟܚ ܐܠܦܐ ܕܐܢܫܐ ܠܠܒܘܫܐ[4] ܡܟܝܢܘܬܐ. ܢܬܒ ܒܗ̇ ܟܕ ܐܡܪ ܕܟܕܪ ܐܢܫܐ ܠܠܒܘܫܐ ܡܟܝܢܘܬܐ. ܠܗܢܒܠܐ ܕܡܟܫܐ[5] ܦܘܠܘܣ. ܕܬܠܡܝܕ ܠܐ ܢܕܟܠܐ ܐܢܫܝ ܠܐܫܬܘܬܗ ܕܡܟܝܢܘܬܐ. ܘܟܕ ܚܠ ܠܗ ܕܝܢ ܠܐܠܗܐ. ܐܬܬܥܝܪ ܐܠܗܐ ܒܪܘܚܐ ܒܢܝܬܐ. ܘܐܬܬܕܒܪܬ ܠܒܝܬ ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܕܦܘܠܒܐ ܠܬܘܡܒܐ ܡܟܝܢܘܬܐ. ܘܟܕ ܗܘܐ ܦܘܠܒܐ ܢܦܩ ܡܢ ܐܠܗܐ. ܐܡܪ ܕܚܝ ܗܘ ܡܪܝܐ ܐܠܗܐ ܡܟܝܠ ܕܡܟܠܐ ܓܒܫ. ܘܠܒܝܬ ܐܒܗ̈ܝ ܐܬܬܟܬܫܬ. ܬܘܒ ܠܐ ܐܗܘܐ ܢܦܪܐ ܒܠ ܐܝܟ ܡܢ[6] ܒܢܝ̈ܢܫܐ. ܐܠܐ ܠܒܝܬ ܐܒܗ̈ܝ ܐܙܠ. ܕܐܦ ܠܗܘܢ ܢܡܟܐ ܠܐ ܢܕܟܠܐ ܐܢܫܝ. ܘܟܕ ܦܪܩ[7] ܡܢ ܐܠܗܐ ܠܒܐܙܠ ܐܡܪ. ܕܡܟܠܐ ܕܡܪܝܐ ܗܘܬ ܡܕܒܪܢܘܬܐ. ܘܐܦ ܡܠܠܬܐ ܠܟ ܬܫܬܪܪ ܡܢ ܐܬܘܬܐ. ܘܢܦܩ[8] ܘܐܬܐ ܠܒܝܬ

1. Ms. omet ܒܚܝ̈ܘܗܝ.
2. Ms. ajoute ܕܟܐܘܪܗܝ.
3. Ms. *sic*.
4. Ms. ܠܠܒܘܫܘ.
5. Ms. ܘܡܟܫܐ.
6. Ms. omet ܐܝܟ ܡܢ.
7. Ms. ܢܦܩ.
8. Ms. ajoute ܘܐܡܪ ܐܡܟܝܢ.

ܬܘܒ ܕܗܘܘ ܒܪܗܘܡܐ ܐܟܬܒܘܗ̇ ܠܬܫܥܝܬܐ ܥܠܘܗܝ . ܟܕ ܠܐ ܐܘܕܥܘ[1] ܫܪܒܐ ܕܢܘܚܬܗ ܕܒܐܘܪܗܝ . ܘܗܕܐ ܕܢܬܝܕܥ ܐܢܫ . ܒܗܝ ܕܠܐ ܗܘ[2] ܦܘܠܚܢܐ ܐܝܟ ܐܪܢܫ ܒܢܘܚܬܗ ܐܢܝܢܐ ܐܫܬܡܥ ܒܐܘܪܗܝ . ܘܐܦܠܐ ܬܫܥܝܬܐ ܕܚܠܘܗܝ ܡܢ ܐܘܪܗܝ ܦܩܠܘ . ܘܟܠ ܗܕܐ ܠܐ ܐܫܬܟܚܘ ܗܘܘ ܒܛܠ[3] ܕܠܐ ܢܦܠܘ . ܐܠܐ[4] ܡܢ ܟܪܛܝܣܐ[5] ܗܘ ܕܐܝܬܘܗܝ ܕܦܘܠܚܢܐ ܐܫܬܟܚܢ[6] ܡܢ ܩܕܡ ܢܘܚܬܗ ܕܒܪܗܘܡܐ[7] . ܘܐܦ ܗܘ ܟܠܐ ܕܡܠܐ ܒܡܫܥܒܕܘܬܗ[8] ܟܕ ܒܒܘܗܪܢܐ ܐܫܬܘܕܝ ܒܐܘܪܗܝ . ܕܐܠܗܐ ܣܒܪ ܠܘܬܗ ܐܝܟ ܫܐܠܬܗ ܘܐܝܟ ܬܫܥܝܬܐ ܕܐܟܬܒܘܗܝ[9] . ܕܠܒܪܗܘܢ ܠܫܘܢ ܘܩܕܡ ܒܢܘܬܗܘܢ . ܘܗܒܠܐ ܫܟܠܠ ܐܠܗܐ[10] ܒܦܘܠܚܢܗ . ܕܗܘ

comme il fait encore dans le passage correspondant des mss. D et H : ܗܘ ܬܘܒ ܕܗܘܐ ܒܪܗܘܡܐ. — Peut-être le copiste a-t-il supprimé ces lignes parce qu'il n'y a vu qu'une répétition des derniers mots de la première vie, avec un développement superflu du titre qu'il venait d'écrire. Pourtant il les a remplacées par une phrase plus inutile encore, si même elle est complète, et que voici : ܗܠܝܢ ܕܝܢ ܕܒܪܗܘܡܐ ܒܬܫܥܝܬܐ ܕܐܟܬܒܘܗ̇ ܠܬܫܥܝܬܐ ܗܘܘ ܕܚܠܘܗܝ ܡܢ ܐܝܠܝܢ ܕܒܟܪܛܝܣܐ ܕܐܝܬܘܗܝ ܕܦܘܠܚܢܐ ܐܫܬܟܚܘ ܡܢ ܩܕܡ ܢܘܚܬܗ . ܫܪܝܪܐ ܬܘܒ ܘܫܪܪ .

1. Ms. ܐܘܪܥܘ.
2. Ms. ܗܘ.
3. Ms. ܒܠܐ au lieu de ܒܛܠ.
4. Ms. ܗܝܕܝܢ au lieu de ܐܠܐ.
5. Gr. χάρτης.
6. Ms. écrit ܐܫܬܟܚܘ et omet ܕܦܘܠܚܢܐ.
7. Ms. omet ܕܒܪܗܘܡܐ.
8. Ms. ܐܦ ܗܘ ܟܠܐ ܕܒܡܫܥܒܕܘܬܐ ܟܠܐ ܗܘܐ.
9. Ms. ajoute ܗܘܝܢ ܕܐܬܟܠܝܬ ܡܢ ܐܠܗܐ ܫܟܠܠ ܗܘܘ.
10. Ms. omet ܐܠܗܐ.

ܬܘܒ ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܝܠܗ ܕܒ ܕܝܠܗ ܕܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܐܬܟܬܒܬ ܡܢ ܪܘܗܡܐ ܡܕܝܢܬܐ ܥܠ ܕܘܒܪܘܗܝ ܐܠܗ̈ܝܐ ܘܥܠ ܡܦܘܣܗ ܕܡܢ ܚܠܡܐ.

ܬܫܒܘܚܬܐ ܗܟܝܠ ܕܬܠܝܢ ܡܢ ܠܟܠ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ. ܒܠܗ ܡܢ ܦܪܢܘܣܝܐ ܗܘ ܕܗܘܐ ܒܚܝܠܗ ܕܛܘܒܢܐ ܐܬܟܪܙܬ. ܡܢ ܒܬܪ ܕܝܢ ܗܠܝܢ. ܟܕ ܗܠܟ ܘܒܢܐ ܠܐ ܚܒܘܪܐ. ܐܬܩܒܠܬ ܠܘܬܝ ܬܫܒܘܚܬܐ ܐܣܝܪܬܐ ܕܟܠܘܗܝ ܕܝܠܗ ܕܗܢܐ ܓܒܪܐ ܕܬܕܡܘܪܬܐ. ܐܝܟܐ ܕܐܬܬܟܬܒܬ ܥܠ ܕܘܒܪܘܗܝ ܒܪܘܗܡܐ ܡܕܝܢܬܐ ܒܝܬ ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܕܝܠܗ ܕܛܘܒܢܐ. ܕܡܫܬܒܚܢܐ ܠܟܠܗܘܢ ܕܗܠܝܢ ܕܡܕܝܢܬܐ ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܐܣܬܪ̈ܛܝ ܘܐܬܬܟܠܠ ܒܠܗ ܕܗܘ ܦܪܢܘܣܝܐ. ܘܗܠܝܢ ܐܣܝܪܬܐ ܕܡܢ ܒܬܪ ܡܘܬܗ ܘܩܒܘܪܬܗ ܘܡܢܬܗ ܕܩܒܘܪܐ. ܘܫܘܒܚܗ ܗܘ ܕܗܘܐ ܐܠܗܐ ܡܦܘܣ ܕܐܚܢܝܢܐ ܗܘܐ. ܘܡܬܒܝܢܘܬܗ ܕܠܪܘܗܡܐ ܡܕܝܢܬܐ. ܗܘ ܓܝܪ ܦܪܢܘܣܝܐ ܕܐܬܟܬܒܗ̇ ܠܬܫܒܘܚܬܐ ܕܟܠܘܗܝ ܡܢ ܐܝܠܝܢ ܕܠܦ ܒܠܗ ܕܦܪܢܘܣܝܐ ܐܫܬܥܝ.[1] ܫܪܪܐ

1. Les lignes comprises entre les astérisques manquent dans le ms. E. Mais elles sont données par les quatre autres, et le sens général de cette *préface* rend extrêmement probable leur existence dans la rédaction primitive. Le ms. E semble d'ailleurs en garder une trace dans le ܬܘܒ qui s'est conservé, à la phrase suivante, après ܫܪܪܐ, et qui marquait sans doute originairement l'opposition de cette phrase à une précédente,

ܠܒܘܗܪܢܐ ܐܬܕܥܟܬ. ܠܗ ܕܝܢ ܐܬܦܠܠ ܗܘܐ ܘܒܟܘܠܗ
ܠܦܪܝܫܐ ܒܣܪܝܐ ܘܡܫܒܚܘܬܐ. ܘܫܪܟܗ ܒܠ ܟܠܗ
ܕܒܪܗ ܡܦܩܢܐ ܕܪܘܚܬܐ. ܘܐܘܚܪܢܐ ܕܡܫܘܒܚܐ. ܘܒܟܝܢ
ܒܟܠܗ ܠܐ ܟܡܐ.

ܫܠܡܬ ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܥܠ ܚܘܪܐ ܕܐܠܗܐ.

(Ms. A, add. 17177 du British Museum.)

ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܝܢ ܟܕ ܐܬܐ ܠܘܬ ܢܦܫܗ ܐܡܪ ܢܝܚܐ. ܗܘ ܕܝܢ ܟܕ ܚܙܐ ܕܒܟܐ ܗܘ ܙܥܘܪܐ ܡܫܝܚܐ ܘܐܡܪ. ܕܟܠ ܚܣ ܠܝ ܡܢ ܡܪܢܐ ܕܢܗܘܐ ܠܝ ܒܥܒܕܐ ܐܚܪܢܐ ܐܠܐ ܐܢ ܕܐܠܝܨ ܠܐܦܝܣܩܘܦܐ ܒܠܚܘܕ ܟܠܐܠܝܬ. ܟܕ ܓܝܪ ܢܕܥ ܐܠܐ ܣܓܝܐܐ ܕܐܝܬ ܕܐܝܟ ܗܢܐ ܡܫܝܚܐ ܕܡܟܝܢ[1] ܒܡܘܡܒܐ. ܘܪ̈ܘܪܒܝܢ ܠܐܠܗܐ ܒܢܦܫܗܘܢ. ܘܠܐ ܢܕܟܝܢ[2] ܠܟ̈ܠܒ ܐܢܫܐ ܕܟܠ ܒܡܥܒܕܗܘܢ. ܘܡܢ ܗܝܕܝܢ ܗܘܐ ܗܘܐ ܠܗ ܚܫܒ ܠܚܝܠܐ ܣܓܝܐܐ ܘܦܘܩܕܢܐ ܥܠ ܐܦ̈ܝܣܩܘܦܐ ܠܗ ܠܗ ܠܡܫܝܚܐ ܕܟܪ ܙܒܢܐ. ܘܒܣܘܦܬܐ[3] ܣܓܝܐܬܐ ܕܡܘ̈ܗܒܬܗ[4] ܒܟܠܝܢ ܥܠ ܡܣ̈ܟܢܐ ܘܥܠ ܐܦ̈ܝܣܩܘܦܐ ܙܒܢܐ ܗܘܐ. ܘܒܟܠܬܗ ܥܠ ܙܒܢܬܐ ܐܦ̈ܝܣܩܘܦܐ ܕܣܦܩ ܗܘܐ. ܠܒ̈ܢܝܐ ܓܝܪ ܣܓܝ̈ܐܐ ܟܠܠ ܗܘܐ. ܘܡܢ ܚܫܒ ܠܚܝܠܐ ܕܒܢܝܢܬܐ ܐܗܡܟ ܗܘܐ. ܘܒܠܚܘܕ ܕܡܬܒ̈ܢܝܐ ܘܕܐܬܒܠܒܠܬܐ ܕܝ ܗܘܐ ܘܕܡܢ̈ܝܐ ܘܕܐܦܝܣܩܘܦܐ ܢܦܩ ܗܘܐ. ܗܟܢܐ ܕܠܘ ܒܠܚܘܕ ܥܠ ܕܟܕܢܬܗ ܢܦܩ ܗܘܐ ܘܡܟܦܪܢܘ. ܐܠܐ ܐܦ ܥܠ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܟܪ̈ܟܐ ܙܒܢܐ ܕܐܬܪ̈ܘܬܐ ܟܟ̈ܒܕܐ ܐܟܦ ܗܘܐ ܕܠܐ ܟܡܟܝܢܘܬܐ ܕܠܗܘܢ ܠܡܟܦܘ ܒܡܘ̈ܗܒܬܗ. ܕܥܡܦܬܘܬܐ ܒܦܘܠܐ ܕܟܪܝܣܛܝܢܐ ܬܗܘܐ ܠܗ ܠܘܬ ܐܠܗܐ. ܘܗܢܐ ܥܙܝ ܘܗܒܠܐ ܫܠܡ ܦܘܠܝܐ ܙܒܢܐ ܒܝܫܬܐ ܕܐܦܝܣܩܘܦܐ .... ܬܫܡܫܬܐ ܗܘܒܠ ܗܘܐ ܕܬܫܠܝܢ[5] ܡܢ ܠܟܠ ܕܥܒܕܐ ܕܐܠܗܐ. ܒܟܠܗ ܡܢ ܦܪܣܘܢܐ. ܗܘ ܕܗܘܐ ܒܫܒܝܗ ܕܦܘܠܐ ܒܟܠܗ ܐܬܚܪܬ. ܐܦ ܒܟܠܗ

1. Ms. ܡܩܒܝܢ.
2. Ms. ܢܕܟܝܢ.
3. Ms. ܕܒܣܘܦܬܐ.
4. Ms. ܡܘܗܒܬܗ, sans ribbui.
5. Ms. ܬܫܠܝܢ.

ܪ̈ܘܪܒܢܝܬܐ ܗܘܬ܂ ܘܪܫܗ̇ ܠܘܬ ܡܕܝܢܬܐ ܪܘܡܐ ܐܦܣܩܘܦܐ܂ ܘܢܦܠ ܥܠ ܪ̈ܓܠܘܗܝ ܕܗ ܓܒܪܐ ܘܐܡܪ܂ ܫܒܩ ܐܢܐ ܐܢܐ ܕܠܝܟ ܕܒ̈ܪܝ ܐܬܕܒܪܢܘ ܘܪܫܡ ܥܠܝ܂ ܘܩܒܠܗ̇ ܕܝܢ ܐܦܣܩܘܦܘܬܐ ܒܩܒܠ ܕܠܐ ܠܚܝܢ ܗܘܐ ܢܗܘܪܐ ܕܟܢܫܐ ܕܥܡܗ܂ ܗܘ ܗܟܝܠ ܘܕܒܪܗ ܫܠܡܘܗܝ ܠܦܪܢܣܘܬܐ ܥܡ ܓܒܝܘܬܐ܂ ܘܡܫܐܠܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ܕܡܠܟܐ ܗܝ ܒܠܠܬܐ ܪ̈ܓܒܘܬܐ ܗܕܐ܂ ܗܢܘܢ ܐܡܪ ܠܗ ܟܠ ܡܕܡ ܕܗܘܐ ܘܡܟܦܣܝܢ ܗܘܐ ܐܟܣܢܝܬ ܕܗܘܘ ܦܓܪܐ ܠܡܪܐ ܘܕܟܝܐ ܠܬܘܒ܂ ܒܐܘܪܐ[1] ܘܥܘܫܐ ܪܒܐ܂ ܘܒܕܘܒܬܐ ܕܝܬܒܘܬܐ ܠܬܘܣܝܡ܂ ܐܦܣܩܘܦܐ܂ ܗܘ ܕܝܢ ܟܕ ܫܡܥ ܗܠܝܢ ܬܡܗ܂ ܘܐܝܟ ܕܫܠܘܪܐ ܪܒܐ܂ ܕܛܠ ܕܛܠܠܐ ܗܘܐ ܕܥܦܪ̈ܬܐ܂ ܦܩܕ ܒܫܓܪܐ ܕܐܝܠܝܢ ܠܐܢܫܐ ܕܐܦܣܘ ܠܡܕܝܢܐ ܕܠܡܟܪܘܢ܂ ܘܟܕ ܗܢܘܢ ܐܝܠܝܢ ܗܘܐ ܗܠܝܢ ܡܦ̈ܩܢܐ ܕܡܟܪܘܗܝ ܐܪܟܘ ܐܢܘܢ܂ ܕܒܐܠܝܢ ܕܡ ܐܢܫܐ ܕܡܟܪܘܗܝ ܠܠܒܘܫܐ܂ ܘܟܕ ܐܫܬܐܠܘ ܕܐܢܫܐ ܡܟܪܬܘܢ ܠܗܘ ܐܟܣܢܝܐ܂ ܐܡܪܘ ܠܗܘܢ ܕܟܕ ܐܟܣ̈ܢܝܐ ܫܡ̈ܪܘܗܝ܂ ܐܦܣܩܘܦܐ ܕܝܢ ܘܕܒܪܗ܂ ܕܟܪܘ ܗܘܘ ܐܢܘܢ ܒܕܒܪܘܢ ܠܗܢܘܢ ܡܦ̈ܩܢܐ܂ ܕܢܫܘܢ ܠܗܘܢ ܡܟܪܐ܂ ܟܕ ܕܝܢ ܒܠܗܘ ܠܡܟܪܐ ܦܩܕ ܐܦܣܩܘܦܐ ܕܢܬܦܬܚ ܡܢ ܕܘܟ܂ ܘܗܘ ܘܕܒܪܗ ܥܡ ܡܦ̈ܩܢܐ܂ ܒܠܘ ܕܢܫܘܢ ܫܠܡܐ ܐܠܗܐ ܘܢܦܩܘܢܗ ܕܬܬܢܝܪ܂ ܗܢܘܢ ܫܪܘ ܘܫܢܝ ܕܪ̈ܘܡܝܐ ܕܥܡܗܝܢ ܡܒܪܝܢ ܗܘܐ ܡܕܝܢܬܐ ܫܡܝܢ ܒܠܫܘܕܝܗܝܢ ܒܗ ܒܕܘܒܬܐ܂ ܠܦܓܪܐ ܕܝܢ ܕܠܚܡ܂ ܗܢܘܢ ܟܕ ܬܡܗܝܢ ܒܐܘܕܝܗ ܠܫܠܡܐ ܒܟܠܗ ܡܟܪܐ ܘܠܐ ܐܫܟܚܘܗܝ܂ ܐܠܐ ܐܢ ܠܪ̈ܘܡܝܐ ܒܠܫܘܕ܂ ܘܬܒܗܐ[2] ܘܕܟܐ ܪܒܐ ܐܝܟ ܐܢܘܢ ܒܕܒܪܐ ܩܝܛܐܝܬܐ܂

1. Ms. ܘܒܐܘܪܐ.
2. Ms. ܬܒܗܐ.

ܕܠܥܒܕ ܠܦܘܪܢܣ . ܒܬܪ ܕܟܠܐ ܕܝܢ ܡܪܝܐܐ . ܐܬܟܪܗ ܦܘܠܐ ܟܢܫܝܐ ܐܠܗܝܐ . ܘܫܕܪܐ ܗܘܐ ܟܢܝܫܬ ܐܦܝܣܩܘܦܐ . ܗܘ ܕܝܢ[1] ܦܪܢܣܝܪܐ ܟܕ ܚܙܐ ܠܗܐ ܘܠܐ ܐܝܠܐ ܚܙܘܗܝ ܠܡܕܝܢܬܐ ܐܝܟ ܚܕܘܗ . ܚܡܫ[2] ܒܠܚܘܕܘܗܝ ܒܠܠܝܐܝܬ . ܟܕ ܕܝܢ ܐܫܟܚܗ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܐܝܟ ܕܠܟܠܗܘܢ ܠܘܬܗ ܠܚܝܬܗ ܘܐܬܚܪܦ ܡܢ ܒܘܪܗܢܗ ܘܠܐ ܝܕܥܐ . ܘܬܘܒ ܐܡܪ ܠܗ . ܕܒܬܪ ܫܘܠܡܝܢ ܬܘܒ ܫܒܥ ܐܢܐ ܠܝ ܕܠܚܕܝܢ ܬܐܙܠ . ܘܠܐ ܐܬܦܠܣܘ . ܗܝܕܝܢ ܐܡܪ ܠܗ ܦܪܢܣܝܪܐ . ܒܕܝܢ ܐܘܒܠܝ ܠܟܣܢܕܘܟܐ[3] . ܘܠܒܫܘܡܝ ܒܒܪܒܠܐ ܡܪܝܐܐ ܕܦܣܩܐ ܐܬܦܠܣܘ ܠܗ . ܟܕ ܬܒܥ ܒܥܝܗ ܒܡܪܬܐ . ܕܠܐ ܒܥܕܡ ܫܬܪ ܡܢ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܠܢܕܒ ܠܘܬܗ . ܘܫܩܠ ܐܘܒܠܗ . ܘܡܣܪ ܗܘܐ ܠܗ ܐܒܝܠܐܝܬ . ܐܠܗܐ ܕܝܢ ܗܘ[4] ܕܒܠܒܝܢ ܒܟܕ ܡܚܝܠܐ ܕܫܠܘܗܝ . ܒܟܠ ܒܫܘܚܬܐ ܕܕܒܪܘܗܝ ܕܡܕܝܢܐ . ܘܟܠܠܗ ܫܬܩ . ܘܐܦ ܠܗ ܒܥܢܘܬܗ ܐܦ ܡܢ ܒܬܪ ܒܥܘܬܗ . ܒܝܘܡܐ ܓܝܪ ܕܒܬܪܗ ܗܘܐ ܕܦܩܘܕ ܡܢ ܒܠܒܐ ܗܢܐ ܠܡܕܒܪܢܘܗ ܕܠܟܠܡ . ܐܫܬܒܩ ܠܗ ܒܗܘܕܐ ܠܦܪܢܣܝܪܐ ܘܠܐ ܐܫܟܚ ܕܐܝܟ ܒܥܕܗ ܢܐܙܠ ܠܡܘܟܪܝܢܗ ܕܒܢܝܟܐ . ܟܕ ܕܝܢ ܐܫܠܡ ܪܘܚܗ ܦܘܠܐ . ܒܚܕܐ ܗܠܝܢ ܕܟܣܢܕܘܟܐ ܐܝܟ ܕܚܕܘܗܝ ܐܦܝܣܩܘܦܗ ܒܝܘܡܐ ܚܕ ܫܘܟܠܠܬܐ ܠܒܪ ܕܡܒܪܝܢ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܒܡܕܝܢܬܐ . ܟܕ ܕܝܢ ܢܦܩܘ ܗܠܝܢ ܕܡܒܪܝܢ ܠܗ ܘܐܬܒܪܟܘ . ܗܝܕܝܢ ܐܬܬܐ ܦܪܢܣܝܪܐ . ܘܫܩܠ ܒܠܘܗܝ . ܘܒܕ ܢܦܩ ܕܒܝܬ ܠܗ ܘܐܦܝܘ ܕܠܡܒܪܘܢܝܗܝ . ܒܫܢܬܐ ܚܕܐ ܠܗ ܒܒܝܬܐ . ܘܒܫܢܝܬܐ

1. Ms. ܗܘ ܗܘ ܕܝܢ.
2. Ms. ܘܚܡܫ.
3. Gr. ξενοδοχεῖον.
4. Ms. omet ܗܘ.

ܘܡܫܡܫ ܗܘܐ ܠܗ ܕܝܢ ܐܝܟܐ ܐܝܬ. ܘܟܠܗ ܒܥܒ̈ܕܝ. ܛܘܒܢܐ ܕܝܢ ܡܕܒܪܢܐܝܬ ܠܐ ܦܠܓ ܦܬܓܡܐ ܠܦܪܢܘܣܐ ܗܘ ܕܫܐܠܗ. ܠܚܪܬܐ ܕܝܢ ܟܕ ܕܟܪ ܡܢܗ ܒܡܛܪܐ ܕܦܫܛܐ ܒܠܐ ܘܐܡܪ ܠܗ. ܠܓܒܐ ܚܕ ܡܫܡܫ ܐܝܬ ܠܝ ܟܠ ܗܠܝܢ ܓܒܪܐ. ܫܐܠ ܠܗܠܝܢ ܕܡܕܒܪܝܢ. ܘܡܢܗܘܢ ܝܠܦܬ ܕܝܢ ܐܝܟܐ. ܘܟܕ ܐܝܟܐ ܐܝܬܘܗܝ. ܚܙܐ ܒܢܝܗܘܢ ܐܝܬܘܗܝ. ܦܪܢܘܣܐ ܕܝܢ ܠܐ ܡܫܬܡܪ ܗܘܐ ܕܢܐܠܐ ܒܥܘܠܐ ܠܗܕܐ ܬܫܡܫܬܐ ܢܥܘܠ. ܢܣܒ ܗܘܐ ܓܙܪ ܙܒܢܝܗ ܒܗ ܢܦܫܐ ܘܡܬܚܫܒ ܥܠ ܢܦܫܗ ܕܠܐ ܢܬܦܪܫܘܢ. ܘܠܐ ܢܬܚܫ ܡܢܗ ܒܥܒܕܐ ܕܝܠܗ ܫܦܝܪܬܐ ܒܠܒܗܘܢ. ܗܘ ܕܝܢ ܒܪܢܫܐ ܕܐܠܗܐ ܐܬܐܠܨ ܟܕ ܕܚܠ ܡܢ ܡܫܬܘܬܐ ܘܡܢ ܣܓܝܐܐ. ܡܛܠ ܕܐܦ ܠܐ ܫܦܝܪܐ ܐܝܬܘܗܝ ܗܘܐ. ܘܐܬܛܦܝܣ ܕܢܓܠܐ ܫܪܪܐ ܠܦܪܢܘܣܐ. ܗܝܕܝܢ ܐܦ ܗܘ ܬܒܥ ܡܢܗ ܕܦܪܢܘܣܐ ܡܫܬܘܬܐ ܕܠܐ ܢܓܠܐ ܠܐܢܫ ܟܕ ܚܝ. ܘܗܝܕܝܢ ܓܠܐ ܠܗ ܟܠ ܡܕܡ. ܟܕ ܐܡܪ. ܕܐܦ ܗܘ ܡܫܡܫܢܐ ܕܡܕܡ ܕܟܠܐ ܐܬܬܐ. ܘܒܥܐ ܗܘܐ ܠܐܢܫ. ܟܕ ܚܙܝ ܗܘܐ. ܘܠܐ ܫܒܩ ܗܘܐ. ܦܪܢܘܣܐ ܕܝܢ ܟܕ ܫܡܥ ܗܠܝܢ ܐܦܝܣܗ ܣܓܝ. ܘܒܥܐ ܡܢܗ ܐܝܟ ܕܒܥܒܕܗ ܢܗܘܐ. ܘܟܕ ܠܐ ܐܬܛܦܝܣ ܫܒܩܗ. ܘܟܕ ܗܘܝܢ ܗܘ ܦܪܢܘܣܐ ܗܘܠܐ ܟܕ ܛܒ ܡܫܬܒܠ[1] ܗܘܐ ܒܣܘܟܠܗܘܢ ܫܦܝܪܐ. ܒܥܘܕܪܢܐ ܡܪ̈ܝܐ ܐܒܠ[2] ܢܦܫܗ. ܘܡܬܬܥ ܥܠ ܗܕܪ̈ܘܗܝ ܢܛܪ ܥܠ ܕܟܝܢ ܡܕܝܢ. ܒܥܒܕܐ ܕܐܦ ܚܬܗ ܡܫܗܕܐ ܗܘܬ ܥܠ ܕܡܪ̈ܘܗܝ ܡܪ̈ܝܐ. ܟܕ ܐܡܪ ܗܘܐ ܒܠܦܫܗ. ܕܐܝܟ ܗܢܐ ܕܟܦܠܘܬܐ ܕܘܟܬܐ ܐܬܕܟܪ ܗܠܝܢ ܡܟܪ. ܒܠܐ ܠܐ ܣܓܝܢ ܐܢܫܝܢ ܕܗ̈ܘܐ

1. Ms. ܡܫܬܒܠ.
2. Ms. ܐܒܠ.

ܠܐܒܗ̈ܘܗܝ ܕܡܥܡܕܐ[1] ܠܥܠܡܐ ܕܢܬܬܚܒܐ ܠܐ ܠܐ ܡܟܝܠܐ. ܐܡܝܢ ܒܬܘܪ̈ܗܘܢ ܕܝܢ ܘܒܡܬܘܬܗܘܢ ܥܕܪܘ ܟܠ ܠܒ̈ܢܝܐܢܫ ܐܬܬܪ̈ܘܢ ܒܗ ܒܚܝܢ ܠܗ. ܚܕ ܕܝܢ ܡܢ ܒ̈ܢܝ ܒܝܬܗ ܡܗܝܡܢܬܐ ܡܢ ܗܢܘܢ ܕܢܦܩܘ ܠܒܝܬܗ ܕܩܕܝܫܐ. ܒܗ ܡܬܟܪܟܝܢ ܗܘܘ ܒܬܪ̈ܥܝܬܐ ܘܐܬܘ ܐܦ ܠܐܘܪܗܝ ܒܪ ܕܐܝܬܘܗܝ ܗܘܐ ܡܪܗܘܢ ܒܗ ܚܕܪ. ܗܘ ܗܢܐ ܚܕ ܡܢ ܦ̈ܠܚܘܗܝ ܕܩܕܝܫܐ ܥܠ ܗܘܐ ܐܘܪܚ ܠܐܦܣܩܘܦܐ ܥܒܝܕܐ ܘܟܘܠܐ ܕܒܠܗ ܕܐܘܪܗܝ ܥܠ ܦܩܘܬܐ ܗܘܐ ܕܢܒܪܐ ܗܢܐ. ܘܠܐ ܒܠܚܘܕ ܗܘܐ ܕܠܐ ܐܒܝܫܘܬܗ. ܐܠܐ ܕܐܦ ܠܐ ܡܬܗܦܟ ܗܘܐ ܒܛܠ ܪܒܘܬܗ ܕܡܫܘܬܐ. ܘܒܗ ܠܐ ܐܥܒܕ ܕܢܦܘܩ ܒܠܒܘܗܝ. ܢܦܩ ܐܙܠ ܠܗ ܠܐܬܪ̈ܘܬܐ ܐܚܪ̈ܢܐ ܒܗ ܒܟܐ ܠܗ. ܗܘ ܕܝܢ ܦܘܠܚܢܐ ܐܫܬܘܕܥ ܗܘܐ ܐܢܫ̈ܝܢ ܠܒ̈ܢܝ ܒܝܬܗ ܒܗ ܒܐܠܝܢ ܗܘܘ ܠܥܕܬܐ. ܘܒܗ ܢܦܩܝܢ. ܗܢܘܢ ܕܝܢ ܒܗ ܒܡܬܚܝܐ ܗܘܐ ܡܕܒܪܢܝܗܘܢ ܕܝܪܐ. ܠܐ ܐܫܟܚܘ ܒܠܒܘܗܝ ܐܦ ܠܐ ܡܠܠ. ܡܛܠ ܡܫܡܫܢܘܬܗ ܪܒܐ. ܕܐܬܐ ܕܟܐܢܘܬܐ ܒܗ ܠܝܬ ܗܘܐ. ܐܝܟ ܓܒܪ ܡܟܝܟ ܗܘܘ ܕܢܒܚܢܘܢܝܗܝ ܠܓܒܪܐ ܕܠܒܝܫ ܐܘ̈ܡܢܐ ܕܚܡܪܐ ܘܚܕܪ. ܕܒܝܢܐ ܓܒܪ ܕܐܦ ܕܝܘܬܐ ܥܠ ܗܘܐ ܡܟܝܢܗܘܢ. ܒܗ ܒܒܪ ܕܝܢ ܘܟܠܐ ܡܫܡܫܢܐ ܦܪܡܘܢܪܐ[2] ܚܕ ܢܦܩܐ ܘܫܒܩܐ ܠܫܥܬܐ ܗܕܐ. ܒܚܕ ܡܢ ܠܠܝ̈ܘ ܢܦܩ ܗܘܐ ܕܢܫܐ ܐܝܟ ܕܒܟܠ ܥܕܢܐ ܕܬܫܡܫܬܐ. ܘܒܗ ܢܦܩ ܐܫܟܚܗ ܠܗܢܐ ܡܥܡܕܐ ܕܡܛܥܐ ܘܡܟܝܠܐ. ܒܗ ܒܠܠܥ ܕܒܝܬ. ܘܗܕܐ ܠܗ ܚܙܐ ܐܝܟ ܐܘ ܬ̈ܬܝܢ ܚܙܐ ܗܘܐ. ܐܠܐ ܐܦ ܡܫܪ̈ܝܬܐ ܩ̈ܛܠܘܬܐ ܢܦܪ̈ܐ. ܒܚܕ ܕܝܢ ܡܢ ܠܠ̈ܘܬܐ ܐܙܠ ܘܢܦܩ ܠܒܝܬܗ ܗܢܐ ܦܪܡܘܢܪܐ.

1. Ms. ܕܡܥܡ̈ܕܐ.

2. Gr. παραμονάριος.

ܬܪܥܐ ܕܒܪܝܬܐ ܩܐܡ ܗܘܐ . ܟܕ ܐܚܝܕܗ ܦܫܝܛܐ . ܘܡܫܡܠ ܘܙܘܥܬܐ ܡܢ ܐܢܫ ܕܠܒܪܝܬܐ ܒܐܢܫܝܢ ܗܘܘ . ܘܡܫܡܠܝܘܬܝ ܕܡܟܠ ܗܘܐ ܒܟܠܗܘܢ ܐܝܟ ܕܠܡܫܡܠܝܘܬܗ . ܡܦܩ ܗܘܐ ܐܚܝܕܗ ܡܢ ܕܠܒܪܫܝܬ . ܐܬܚܘܝܘܗܝ ܗܘܐ ܕܝܢ ܛܩܛܘܢ[1] ܕܒܐܒܥܠܬܗ ܐܝܟ ܒܒܘܪܐ ܟ̈ܬܒܝܢ[2] ܕܠܚܒܪܐ . ܘܬܪ̈ܬܝܢ ܕܪ̈ܘܚܢܐ . ܘܟܕ ܟܠܢܫܐ ܢܛܪ ܕܡܟܠ ܗܘܐ . ܟܕ ܥܒܕܬܗ ܠܐܪܥܢܐ ܢܣܒ ܗܘܐ ܠܗ . ܘܡܢ ܕܙܥܘܬܐ ܕܙܥܘܬܐ ܦܠܛ ܗܘܐ . ܟܠ ܗܕܐ ܕܝܢ ܢܦܝܠܐ ܘܡܥܘܝܢܐ ܡܢ ܡܠܐ̈ܟܐ[3] ܗܘܐ ܒܠܘܗܝ ܕܓܒܪܐ ܐܠܗܐ . ܡܢ ܡܫܡ̈ܫܢܐ[4] ܕܝܢ ܠܐ ܦܪܫ ܗܘܐ ܒܟܠܗܘܢ ܒܡܕܒܪܢܘܬܗ . ܐܠܐ ܐܡܬܝ ܕܫܠܝܐ ܗܘܐ ܠܠܝܐ ܒܠܐ ܕܕܒܪܘ ܟܠܗܘܢ ܕܡܫ̈ܡܫܢܐ[5] ܗܘܘ ܐܝܟ ܕܐܢܫܝܗܘܢ . ܩܐܡ ܗܘܐ . ܕܠܐ ܢܫܒܘܩܗ ܠܐܢܫܘܬܐ ܐܘ ܠܐܢܫܘܬܐ . ܘܒܟܝܢܐ . ܘܒܗ ܡܕܒܪ̈ܢܐ[6] ܕܡܬܦܢܝܢ ܠܡܬܠܬܐ ܠܒܪܝܬܐ ܒܐܝܠ ܗܘܐ ܒܕܒܪܢܐ ܠܦܪܩܐ . ܘܗܘܝܢܐ ܕܥܠܝܡ ܗܘܐ ܥܠ ܢܦ̈ܫܬܗ . ܘܟܠ ܕܒܢܝܗ ܡܕܒܪܢܐ ܘܪܒܘܬܗ ܠܐܢܫ ܠܐ ܐܘܕܥ . ܐܦ ܠܐ ܒܘܠܝܐ ܕܥܒܕܗ ܠܐܢܫ ܐܬܦܠܛܘ ܕܠܒܪܘ . ܒܗܠܝܢ ܕܠܐ ܢܬܕܒܪ ܐܘ ܢܬܒܪܘ ܕܒܪܢܫܐ ܟܕ ܥܒܕܗ . ܗܘ ܕܝܢ ܥܘܡܪܢܗ ܟܕ ܡܢܣ ܒܒܝܬܐ ܡܠܐܟܐ ܘܠܐ ܦܠܐ ܠܐ ܠܡܬܗ . ܕܬܪܢܝ ܗܘܐ ܒܟܠܗ ܠܒܐܢܐ . ܘܡܫܬܐܠ ܗܘܐ ܟܕ ܒܥܐ ܠܗ . ܘܟܕ ܢܦܩ ܕܐܠܦܐ ܢܬܒ . ܦܠܐ ܠܚܝܬܗ ܕܛܘܒܢܐ ܟܕ ܒܚܘܒܐ ܕܒܝܠܐ ܢܦܫ . ܟܠ ܒܚܘܬܐ ܕܝܢ ܘܐܒܠܐ ܕܐܪܥܘ

1. Gr. ταϰτόν.
2. Ms. ܟܬܒܝܢ, sans ribbui.
3. Ms. ܡܠܐܟܐ, sans ribbui.
4. Ms. ܡܫܡܫܢܐ, sans ribbui.
5. *id.*
6. Ms. ܡܕܒܪܢܐ, sans ribbui.

ܠܒܘܬܐ. ܘܦܪܝܫܘܬܐ ܪܒܬܐ ܠܒܢܝܢܘܬܐ ܕܒܬܗܦܟܐ. ܠܟܠܐܢܫ ܕܡܫܡܥ ܠܫܘܬܗ. ܗܘ ܕܝܢ ܙܕܝܩܐ ܒܟܠܐ ܕܗܘܐ ܫܘܫܒܝܢܗ ܕܒܠܝܘܗܝ ܒܬܦܪܘܫ ܗܘܐ. ܗܟܢ ܐܦ ܗܘ ܕܢܐܙܠܘܢ ܡܦܣܘ ܗܘܐ ܠܗ. ܟܕ ܕܝܢ ܐܬܒܢܝ ܒܟܠܗ ܫܘܫܒܝܢܗ ܐܬܒܪ ܠܦܝܣܗ ܕܒܒܢܝܢܐ. ܘܠܘܩܒܠ ܠܗܘܢ ܐܒܫܢܐ ܪܒܐ ܬܪ̈ܝܢ. ܘܠܦܘܬ ܗܘܘ ܠܠܒܢܐܝܐ. ܟܕ ܐܢܫ ܐܣܝܪ ܠܝܬ ܒܒܗܘܢ. ܘܐܡܪ ܠܗ ܠܫܘܫܒܝܢܗ. ܬܒ ܠܟ ܠܐ ܡܫܡܫܢܐ ܗܢܐ. ܒܕ ܒܬܦܢܝܐ ܐܢܐ. ܘܗܘܝܢ ܐܒܫܢܐ ܠܒܝܫܘܬܬܐ ܢܦܩܝ. ܗܘ ܕܝܢ ܟܕ ܠܐ ܢܓܝܫ ܕܟܢ ܐܬܚܫܒ ܠܒܒܗ. ܒܒܕ ܐܝܟ ܕܦܩܕ ܠܗ. ܟܕ ܒܦܝܣܘ ܠܗ ܘܐܡܪ ܕܒܝܓܠ ܢܦܠܐ ܘܠܐ ܢܣܪ ܘܢܬܒܚ. ܗܘܝܢ ܓܘܒܠܐ ܟܕ ܐܬܓܠܝ ܘܠܠܐ ܒܢ ܫܘܫܒܝܢܗ ܓܠܐ ܘܐܡܪ. ܗܘ ܕܘܟܐ ܠܐ̈ܟܠܬܗܘܢ ܒܒܘ̈ܗܬܬܗ. ܦܬܚ ܠܗ ܬܪܥܗ ܕܠܘܫ ܐܢܐ ܒܗ. ܘܗܘ ܠܗ ܒܫܒܬܐ ܗܘܐ ܐܝܟ ܠܒܢ. ܘܟܕ ܗܠܝܢ ܒܥܠܐ ܗܘܐ. ܗܐ ܐܠܦܐ ܐܬܬ ܡܕܒܪܢܘܗܝ ܕܠܫܘܪܐ ܐܙܠܐ ܗܘܬ. ܘܒܥܠܝܠ ܫܠܡ ܠܗ̇. ܘܦܬܚ ܠܗ̇ ܬܪܥܐ ܪܒܬܐ. ܘܠܐ ܬܘܬܪܬܐ ܕܡܠܬܗ ܠܠܒܢܐܝܐ ܕܫܠܘܡܐ ܕܫܘܪܐ. ܒܒܦܪܢܣܘܬܐ ܕܐܠܗܐ. ܗܘܝܢ ܓܘܒܠܐ ܢܦܩ ܒܢ ܫܠܘܡܐ ܘܢܦܬ ܟܕ ܚܙܐ. ܘܐܬܒܥܠ ܒܒܢܐ ܠܒܢܝܢܘܬܐ ܕܦܬܘܪܐ ܕܒܬܫܪܝܐ ܐܘܪܗܝ. ܘܦܘܝ ܗܘܐ ܬܒܢ ܒܫܪܐ ܒܒܢܐ ܠܒܘܢܝܗ. ܕܒܢ̈ܘܗܝ ܕܝܢ ܕܗܘܐ ܓܘܒܠܐ ܕܒܐܘܪܗܝ ܐܬܝܢܘܢ ܗܘܘ ܗܒܠܐ. ܒܐܢܫܒܐ ܐܢܬܝܗ̇ ܗܘܬ ܐܒܢܝܘܬܗ ܒܒܢܬܐ ܘܒܒܝܬ ܡܫܪܐ. ܟܕ ܒܒܢܝܢ ܒܢ ܐܢܫ ܠܐ ܢܦܩ ܗܘܐ. ܐܦ ܠܐ ܓܪ ܡܒܐ ܗܘܐ ܕܒܠ ܒܐܒܘܠܬܐ ܒܐܢܫܒܐ ܢܦܬܠܒ. ܒܓܘܠ ܕܒܬܚܝܡ ܗܘܐ ܡܒܕܗ ܒܒܢܐ ܠܙܒܢܐ. ܐܒܬܝ ܕܝܢ ܕܒܓܘܠ ܗܘܐ ܙܒܢܐ ܡܢܗ

ܦܐܖ̈ܐ ܕܠܒܒܐ. ܘܠܗܝܢ ܕܒܦܓܪܐ ܗܘܬ ܕܡܫܡܫܢܘܗܝ. ܗܘ ܕܝܢ ܛܠܝܐ ܠܐܝܠܝܢܬ ܠܐ ܕܡܐ ܗܘܐ ܠܗܝܢ ܡܢ ܦܓܪܗܘܢ. ܐܠܐ ܟܕ ܚܙܪܗ ܠܬܠܬ ܙܒܢ ܕܫܬܡܫ ܒܗܠܝܢ ܡܫܬܠ ܗܘܐ. ܘܗܝܕܝܢ ܠܡܦܩ ܡܢ ܓܘܕܪܘܗܝ ܒܬܫܥܝܬܗ ܢܦܪܐ ܠܗܝܢ ܦܩܕ ܗܘܐ. ܟܕ ܦܐܫ ܗܘ ܒܠܚܘܕܘܗܝ. ܗܟܢܐ ܕܝܢ ܕܗܘܢܐ ܐܪܝܚܐ ܒܫܝܠܐ ܗܘܬ ܠܬܠܡܝ̈ܕܘܗܝ ܒܡܪ̈ܕܘܬܐ ܕܐܝܟ ܗܘ ܕܒܟܠ ܒܒܗܝܢ ܐܘ ܢܛܘܪ ܒܒܗܝܢ. ܗܠܝܢ ܕܝܢ ܐܡܪܢ ܕܠܘ ܒܠܚܘܕ ܕܠܐ[1] ܢܛܘܪ ܒܒܗܝܢ ܐܠܐ ܕܐܦ ܠܐ ܕܢܚܘܪ ܒܗ ܒܡܚܙܝܢ ܐܢܫܝܢ. ܡܛܠ ܢܛܪܘܬܐ ܕܫܠܝܘܬܐ ܕܒܠܒܗܘܢ. ܗܠܝܢ ܕܝܢ ܐܝܠܝܢ ܩܪܝܐܐ ܠܟܝ ܗܘܝܐ. ܡܢ ܒܬܪ ܕܝܢ ܕܗܘܐ ܐܝܠܝܢ ܘܐܬܐ ܠܒܠܝܢܘܬܐ ܕܡܫܝܚܘܬܐ. ܐܬܡܠܟܘ ܗܘܘ ܐܟܚ̈ܕܐ ܗܘܢ ܕܐܢܬܬܐ ܢܛܪܢ ܠܗ ܐܝܟ ܕܒܠܒܘܫܐ. ܗܢܘ ܕܐܦ ܒܒܪܐ. ܘܒܪ ܒܟܠ ܐܝܟ ܡܫܬܘܬܬܐ ܛܒܘ ܒܠ ܡܕܡ ܕܗܘܕܪܐ ܘܬܕܒܪܘܬܐ. ܘܛܠܝܬܐ[2] ܡܫܬܡܥܢܐ ܢܦܫܗ ܠܗ. ܘܡܬܕܒܪܢܘܬܐ ܒܠܗ ܠܡܫܬܘܬܐ ܐܘܕܝܥܬ. ܒܗ ܕܝܢ ܒܗܘܕܟܐ ܡܕܒܪܐ ܕܡܫܬܘܬܐ. ܟܕ ܡܛܠܒܐ ܗܘܬ ܒܠܬܐ ܠܡܒܠ ܒܗܘܢܐ. ܗܘ ܗܢܐ ܡܕܝܢܐ ܛܘܒܢܐ ܒܪܒܢܐ ܕܦܫܗ ܪܬܚ. ܘܐܦܫܗ ܠܚܕ ܡܢ ܫܘܬ̈ܡܝܢܘܗܝ ܐܝܟ ܕܢܐܙܠ ܒܒܗ ܒܕܒܪܐ ܠܡܠܐܢܐ. ܗܘ ܕܝܢ ܫܘܬܡܝܢܗ ܗܡܟ ܕܒܝܘܚܢܐ ܗܕܐ ܐܡܪ. ܟܕ ܕܝܢ ܒܫܪܪܐ ܝܕܥ ܠܡܕܒܪܗ ܠܗܕܐ. ܡܛܠܐ ܗܘܐ ܠܗ ܟܕ ܐܡܪ. ܕܗܐ ܒܠܗ ܡܕܝܢܬܐ ܡܛܟܠܐ ܕܗܘܢܐ ܒܫܘܒܚ ܬܫܒܘܚܬܐ ܘܐܬܚܫܒ ܘܐܠܝܨܝܢ ܚܪ̈ܒܬܐ ܕܦܫܡ ܚܝܢ. ܘܡܢܘ ܡܫܬܠ ܠܝ. ܐܘ ܡܢܘ ܕܠܐ ܡܟܝܠ ܡܢ. ܟܕ ܗܕܐ ܠܒܒܐ. ܘܗܦܟܝܢ ܐܠܝܨܝܢ ܚܕܘܬܐ

1. Ms. ܠܐ.
2. Ms. ܛܠܝܐ.

ܡܢ ܟܕ ܗܘ ܒܙܒܢ ܒܫܠܝܐ ܕܬܘܪܒܐ ܗܘܐ. ܫܘܠܛܢܐ ܕܫܐܪܘܬܐ ܕܠܗܘܢ ܠܒܢܝܢ ܗܘܘ. ܘܗܠܝܢ ܣܘܬܪܐ ܕܝܢ ܐܒܗܘܗܝ ܠܗ ܗܘܘܢ ܗܘܘ. ܟܕ ܕܝܢ ܕܛܠ ܠܒܢܐ ܕܝܘܠܦܢܐ. ܒܐܣܘܪܐ ܢܒܐ ܠܒܝܬ ܣܦܪܐ ܕܒܒܢܬܐ ܒܐܘܣܐ ܣܘܟܐܐ ܐܝܟ ܗܘܐ. ܗܘ ܕܝܢ ܠܐ ܗܘܐ ܒܠܚܘܕ ܠܐ ܚܐܪ ܗܘܐ ܠܗܝܢ ܠܗܠܝܢ ܒܒܘܪܬܐ ܕܡܫܬܪܝܢ. ܐܠܐ ܐܦ ܕܠܘܒܠܐ ܕܗܠܝܢ ܡܒܪ ܗܘܐ. ܒܗܝ ܕܗܘ ܒܡܫܡܫܘܬܐ ܠܠܒܫܗ ܕܟܢܫ ܗܘܐ ܒܟ ܠܡܠܦܢܗ ܒܫܠܡܘܬܐ ܢܦܫ ܗܘܐ. ܘܟܕ ܛܒ[1] ܡܛܝܐܐ ܟܠ ܫ̈ܠܘܗܝ. ܐܝܟ ܕܢܠܠܝܢܗܝ ܒܚܘܡܣܐ[2] ܕܒܒܪܬܐ ܡܛܝܐܬܐ ܒܡܢ ܗܘܘ[3]. ܗܘ ܕܟܠܗ ܕܝܢ ܢܡܘܣܘܬܗ ܠܐ ܢܦܩ ܗܘܐ. ܐܒܗܘܗܝ ܕܝܢ ܕܛܠܝܐ. ܒܗܝ ܕܠܐ ܒܡܫܬܒܠܝܢ ܗܘܘ ܕܒܐܠܐ ܗܘ ܕܢܟܐ ܠܐܠܗܐ. ܫܪܘ ܗܘܘ ܠܡܬܒܥܪܘ ܘܠܡܬܐܠܦܘ. ܟܕ ܡܫܟܚܝܢ ܗܘܘ ܕܒܘܪܐ ܐܝܬܘܗܝ. ܘܠܐ ܣܒܘ ܠܗܘܦܟܗ ܕܥܠܡܐ ܗܢܐ. ܡܬܦܪܫܝܢ ܗܘܘ ܠܗ ܗܒܝܠ ܒܡܫܐܝܬ. ܐܝܟ ܕܢܬܚܪܒ ܛܠܝܐ ܘܢܬܛܠܒ. ܘܡܒܣܡ ܗܘܐ ܐܒܘܗܝ ܠܒܢ̈ܘܗܝ ܐܝܟ ܕܢܬܛܪܘܢ ܒܒܗܝ. ܘܠܒܢܘܗܝ ܒܚܘܡܣܐ. ܗܘ ܕܝܢ ܒܒܢܝܐ ܕܒܢܝܢܐ ܒܐܐ ܗܘܐ ܒܗܘܢ ܘܒܗܘܢ ܘܠܗܘܢ ܘܗܦܟ ܕܒܠܗܘܢ ܒܡܫܪܘܬܐ ܕܣܪܗ ܕܒܢܝܢܐ. ܐܦ ܐܒܗܘܗܝ ܬܘܒ ܕܛܠܝܐ ܗܘܬ ܛܠܝܬܐ ܫܦܝܪܬܐ ܟܕ ܕܡܝܟܐ ܒܟܠ ܡܛܝܬ

1. Ms. omet ܛܒ.

2. Ms. ܕܢܠܠܒܘܢܗܝ. — Le scribe, qui sans doute n'a pas compris la phrase, rendue incorrecte déjà dans le texte qu'il suivait par l'omission des mots ܒܡܢ ܗܘܘ, aura d'abord lu ܕܢܠܠܒܘܢܗܝ au lieu de la vraie leçon que je rétablis avec les mss. C D F; il aura ensuite remplacé ce verbe par un synonyme d'un emploi plus commun ܕܢܠܠܒܘܢܗܝ.

3. Ms. omet ܒܡܢ ܗܘܘ.

ܕܡܢ ܙܘܘܓܐ ܘܡܢ ܐܢܫܘܬܐ ܠܒܪ ܗܘܐ. ܒܬܘܠܘܬܐ ܓܝܪ ܘܩܕܝܫܘܬܐ ܐܝܟ ܕܒܠܘܣܡܐ ܙܓܓܐ ܒܦܓܪܗ ܕܒܝܐܬ ܒܒܪܐ ܗܘܘܬ. ܡܢ ܬܚܘܡܗ ܕܝܢ ܘܐܬܪܗ ܐܝܟ ܐܒܪܗܡ ܒܫܘܝܘܬܐ ܦܪܥ ܗܘܐ. ܒܐܘܪܫܠܡ ܓܝܪ ܕܠܥܠ ܕܝܬܒܬܒ ܘܠܬܚܒ ܙܓܓ ܗܘܐ. ܘܡܫܡܪܗܒ ܒܒܥܘܬܗ. ܘܡܠܟܐ ܐܣܓܝܐ ܠܡܬܚܘ ܠܬܫܒܘܚܬܗ ܕܗܘ ܕܫܪܬܐ ܕܟܠܠܗ ܠܟܠ ܠܗܝܢ ܐܝܟܐ ܡܢ ܕܢܐܩܪܘܢܗ. ܗܘ ܗܢܐ ܗܟܝܠ ܕܬܫܒܘܚܬܗ ܡܠܟܝܢ ܐܡܪ ܗܘ. ܘܡܢܝܪܐܢܬ ܗܘ ܡܠܟܝܢ ܡܬܟܠܠܐ. ܐܢܬܘܗܝ ܫܘܪܝ ܬܫܒܘܚܬܢ ܕܟܠܗܘܝ ܗܟܢܐ. ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܐܝܬܝܗܘܢ ܗܘܘ ܡܢ ܪܗܘܡܐ ܡܕܝܢܬܐ. ܡܢ ܗܪܟܐ ܓܝܪ ܠܒܪܝܐ ܘܠܝܬܐ ܦܘܫܐ. ܐܝܬܝܗܘܢ ܗܘ̈ܘ ܒܟܘܬܪܐ ܘܡܫܒܘܚܐ ܕܥܠܡܐ ܘܕܫܐܪܘܬܐ. ܒܪ ܡܢ ܐܠܢ ܡܟܚܝܢ ܗܘܘ. ܘܒܟܐ ܕܒܘܪܬܗܘܢ ܣܓܝܐ ܗܘܐ ܘܡܬܬܘܣܦ[1]: ܗܟܢܐ ܐܦ ܒܡܝܬܪܘܬܗܘܢ ܥܡ ܒܬܘܪܬܗܘܢ ܣܓܝܐ ܗܘܘܬ. ܒܗܝ ܕܝܬܝܪܘܬܐ ܕܡܣܟ̈ܢܘܬܗܘܢ ܠܐ ܚܝܢ ܗܘܘ. ܘܠܐ ܡܟܚܝܢ ܗܘܘ ܠܡܢ ܡܫܒܚܝܢ ܗܘܘ. ܐܢ ܓܝܪ ܐܒܪܗܡ ܐܡܪ[2] ܕܟܠܗܘܢ ܡܗܝܡܢܐ ܒܡܬܪܘܬܐ ܠܘܬ ܡܪܗ ܐܡܪ ܗܘܐ. ܕܡܪܝ ܡܢܐ ܬܬܠ ܠܝ. ܕܗܐ ܐܢܐ ܐܙܠ ܐܢܐ ܕܠܐ ܒܢ̈ܝܢ.[3] ܚܕ ܒܟܒܐ ܠܬܐܟܠܘܢ ܗܘܘ ܐܝܠܝܢ ܕܒܢܝܗܘܢ ܒܒܬܪܗܘܢ ܦܪܝܣ ܗܘܐ. ܒܡܪ̈ܟܒܐ ܗܟܝܠ ܘܒܡ̈ܠܬܐ ܣܓܝܐ̈ܬܐ ܘܒܥܘܪܐ ܐܬܡܠܝ ܠܗܘܢ ܒܪܐ. ܕܟܠܗܘܝ ܐܝܬܘܗܝ ܬܫܒܘܚܬܢ. ܘܫܒܩ ܗܘܐ ܠܐܠܗܐ ܘܠܐܒܗ̈ܘܗܝ ܘܠܒܢ̈ܘܗܝ. ܐܬܟܢܫܘ ܕܝܢ ܐܒܗ̈ܘܗܝ ܡܢ ܒܡܘܬܗܘܢ. ܛܠܝܐ ܕܝܢ ܐܦ

1. Ms. ܘܡܬܘܣܦ.
2. Ms. ܪܡܐ (*sic*).
3. *Gen.* XV, 2.

ܬܫܥܝܬܐ ܕܥܠ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ ܕܡܢ ܪܗܘܡܐ] ܡܕܝܢܬܐ. ܗܘ ܕܐܬܢܝܚ ܘܐܬܟܠܠ ܒܟܠܝ̈ܠܐ ܕܩܕܝܫܘܬܐ ܒܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܒܝ̈ܘܡܝ ܚܣܝܐ ܘܟܗܢܐ ܩܕܝܫܐ ܡܪܝ ܪܒܘܠܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܝܠܗ ܕܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ.

ܬܫܥܝܬܐ ܕܓܒܪܐ ܕܬܕܡܘܪܬܐ ܐܡܪܝܢ ܐܢ ܗܘ ܕܓܒܪܐ ܗܠܐ ܠܒܣܪܐ ܠܐܢܫܐ ܕܗܘܢ ܗܘ. ܘܠܐ ܫܬܪܐܬ ܡܠܐܟܐ ܢܥܒܕܘܗܝ ܠܗܘ ܕܟܠܗܘܢ ܐܪ̈ܙܝܬܐ ܕܒܠܒܐ ܓܠܝܢ. ܐܝܬܘܗܝ ܕܝܢ ܬܫܥܝܬܐ ܕܟܠܗܘܢ ܗܟܢܐ. ܓܒܪܐ ܗܢܐ ܒܪ ܒܝܬܐ ܪܒܐ ܐܝܬܘܗܝ ܗܘܐ. ܘܡܢܐܬܐ ܕܒܝܬܐ ܓܒܐ ܠܗ. ܘܝܠܦܗ ܒܪܚܡܬܐ ܕܡܣܟܢܘܬܐ. ܘܠܐ ܗܘܐ ܕܝܢ ܒܡܣܟܢܘܬܐ ܫܚܝܡܬܐ. ܐܠܐ ܗܝ ܚܬܝܬܬܐ ܕܓܒܪܐ ܘܕܚܣܝܐ. ܗܘܐ ܕܝܢ ܡܫܬܪܐ ܕܥܒܗܪܐ ܒܡܕܒܪܗ. ܘܕܬܪܬܝܢ ܒܡܣܟܢܘܬܗ ܗܠܝܢ. ܘܗܘܐ ܒܡܣܟܢܐ ܕܫܠܝܚܘܬܐ ܘܕܡܣܟܢܘܬܐ. ܘܗܘܐ ܢܒܫܐ ܒܡܫܡܫܢܐ. ܟܕ ܕܝܢ ܦܘܩܕܗ ܒܡܐܟܘܠܬܐ ܣܓܝ ܗܘܐ. ܘܠܒܘܫܗ ܕܢܬܒܟܐ ܐܝܟ ܒܡܣܟܐ ܠܐ[1]] ܐܬܪܒܝ ܗܘܐ. ܗܘܐ ܛܘܪܐ ܒܪܐ ܘܝܚܝܕܐ ܠܐܒܘܗܝ. ܒܗܝ

1. Tout ce commencement placé entre crochets manque dans le ms. A, dont le feuillet 118 est perdu. Je l'ai restitué d'après la leçon de E, en y faisant seulement quelques corrections que justifie la comparaison des textes.

ܬܫܒܘܚܬܐ ܕܥܠ ܓܒܪܐ ܕܐܠܗܐ

ܕܡܢ ܪܗܘܡܐ ܡܕܝܢܬܐ.

AS
162
B6
fasc.79

Bibliothèque de l'École
pratique des hautes
études. Section des
sciences historiques
et philologiques

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY.